SERMONS
DU PERE
BOURDALOUË

de la Compagnie de Jesus,

POUR LES FESTES DES SAINTS,

Et pour des Veſtures & Profeſſions Religieuſes.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez Rigaud, Directeur de l'Imprimerie Royale.

M. D. CCXXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/sermonsduperebou02bour

SERMONS
CONTENUS DANS CE VOLUME.

Pour la Fête de sainte Magdelaine. 1.
Pour la Fête de saint Ignace de Loyola. 41.
Pour la Fête de Notre-Dame des Anges. 89.
Pour la Fête de saint Louis, Roi de France. 133.
Sur l'état Religieux. Le thréſor caché dans la religion. 183.
Sur l'état Religieux. Le choix que Dieu fait de l'ame Religieuſe, & que l'ame Religieuſe fait de Dieu. 228.
Sur l'état Religieux. Le Renoncement religieux & les récompenſes qui lui ſont promiſes. 268.
Sur l'état Religieux. L'oppoſition mutuelle des Religieux & des Chrétiens du ſiécle. 312.

Sur l'état Religieux. Comparaiſon des perſonnes Religieuſes avec Jeſus-Chriſt reſſuſcité. 351.
Sur l'état Religieux. L'alliance de l'ame Religieuſe avec Dieu. 392.
Oraiſon Funébre de Henri de Bourbon, Prince de Condé & Premier Prince du Sang. 429.
Oraiſon Funébre de Louis de Bourbon, Prince de Condé & Premier Prince du Sang. 483.
Eloge de Monſieur le premier Préſident de Lamoignon. 552.

SERMON

SERMON

POUR LA FESTE DE SAINTE MAGDELAINE.

Et ecce mulier quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quòd Jesus accubuisset in domo Pharisæi, attulit alabastrum unguenti, & stans retrò secùs pedes ejus, lachrymis cœpit rigare pedes ejus, & capillis capitis sui tergebat.

En même-tems une femme de la ville qui étoit de mauvaise vie, ayant sçû que Jesus-Christ mangeoit chez un Pharisien, y apporta un vase d'albâtre plein d'une huile de parfum; & s'étant prosternée à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes, & elle les essuya avec ses cheveux. En saint Luc. Chap. 7.

CETTE femme que l'Evangile nous représente aujourd'hui, & qui doit faire tout le sujet de nos considérations, selon la pensée des Peres & dans le sentiment mê-

me de l'Eglise, c'est la bienheureuse Magdelaine, dont l'histoire vous est aussi connue, qu'elle est pour vous édifiante & touchante. *Mulier in civitate peccatrix :* Femme, il est vrai, pécheresse, mais prédestinée de Dieu, pour être un vaisseau d'élection & de sainteté ; femme autrefois décriée par les désordres de sa vie, mais ensuite illustre par sa pénitence ; femme auparavant le scandale des ames, mais depuis l'exemple le plus éclatant d'une parfaite conversion. Voilà, dis-je, Chrétiens, ce qui nous est ici proposé, & ce que Dieu, par une providence particuliere, a voulu rendre public, afin que les grands pécheurs du monde eussent dans la personne de cette Sainte, & un puissant motif de confiance, & un vrai modéle de pénitence ; un puissant motif de confiance, pour ne pas tomber dans le désespoir, quelque éloigné de Dieu qu'ils paroissent ; & un vrai modéle de pénitence, pour ne pas présumer de la miséricorde de Dieu jusqu'à négliger le soin de leur salut. Car je puis bien dire à une ame chrétienne engagée dans le péché, ce que saint Ambroise, parlant de David, disoit à l'Empereur Théodose : *Qui secutus es errantem, sequere pœnitentem ;* Ame criminelle & infidéle à Dieu, si vous avez

Ambr.

eû le malheur de ſuivre Magdelaine dans ſes égaremens, conſolez-vous : car puiſqu'elle a trouvé grace auprès de Dieu, que n'avez-vous pas droit d'eſpérer ? mais tremblez, ſi l'ayant ſuivie dans ſes égaremens, vous ne la ſuivez pas dans ſon retour & dans ſa pénitence. Et en effet, que ne devez-vous pas craindre, ſi un exemple auſſi ſalutaire & auſſi convaincant que le ſien, qui a converti tant de cœurs endurcis, ne fait pas la même impreſſion ſur vous ? Magdelaine, Chrétiens, eſt la ſeule qui paroiſſe dans l'Evangile s'être adreſſée à Jeſus-Chriſt en vûe d'obtenir la rémiſſion de ſes péchés. Les autres qui étoient Juifs d'eſprit & de cœur auſſi-bien que de religion, ne recouroient à lui que pour obtenir des graces temporelles, pour être guéris de leurs maladies, pour être délivrés des démons qui les tourmentoient : & ſi Jeſus-Chriſt les convertiſſoit, c'étoit preſque contre leur intention : mais Magdelaine cherche Jeſus-Chriſt pour Jeſus-Chriſt même, & dans le ſentiment d'une véritable contrition. Tâchons donc à nous former ſur ce grand modéle, & pour cela implorons le ſecours du ciel par l'interceſſion de Marie. *Ave, Maria.*

DOnner sur la pénitence des regles & des préceptes, c'est un long ouvrage, Chrétiens, & qui souvent ne produit rien moins dans les esprits des hommes que ce qu'on en attendoit & que l'on avoit droit de s'en promettre. Mais donner un modéle vivant de la pénitence, c'est une instruction abrégée, dont tous les esprits sont capables, & une espéce de conviction, à laquelle il est comme impossible de résister. Or c'est ce que j'entreprends aujourd'hui. Il n'y a personne dans cet auditoire, en quelque disposition & en quelque état qu'il puisse être, qui n'ait besoin de se convertir; car nous disons tous les jours à Dieu, & nous ne croyons pas lui
Ps. 84. faire une priere inutile: *Converte nos, Deus;* Seigneur, convertissez-nous. Soit que nous soyons dans l'état de sa grace, soit que nous n'y soyons pas; soit que nous commencions à marcher dans la voie de Dieu, soit que nous y soyons plus avancés, il y a pour nous un certain changement de vie auquel Dieu nous appelle, & en quoi consiste notre conversion. Il est donc important que nous ayions devant les yeux une idée sensible, où nous puissions reconnoître tous les caractères d'une vraie pénitence. Or c'est ce que l'Evangile

nous propose dans la personne de Magdelaine. Car je trouve que sa pénitence a eû trois qualités : qu'elle a été prompte, qu'elle a été généreuse, & qu'elle a été efficace. Pénitence de Magdelaine, pénitence prompte, pour surmonter tous ces retardemens si ordinaires aux pécheurs ; c'est la premiere partie. Pénitence généreuse, pour triompher de tous les obstacles, & en particulier de ces respects humains qui arrêtent tant de pécheurs ; ce sera la seconde Partie. Pénitence efficace, pour sacrifier à Dieu tout ce qui avoit été la matiere & le sujet de son péché ; vous le verrez dans la troisiéme partie. Je m'en tiendrai à ce que nous dit l'Evangile, dont je veux seulement vous faire une simple exposition.

LA promptitude à suivre l'attrait & le mouvement de l'esprit de Dieu, quand il s'agit de conversion, c'est le premier caractère de la véritable pénitence, & celui que je remarque d'abord dans l'exemple de la bienheureuse Magdelaine. *Ut cognovit*, dit l'Evangéliste, si-tôt qu'elle connut : c'est-à-dire, dans le moment même que Dieu lui ouvrit les yeux, & que la grace par ses saintes lumieres lui éclaira l'esprit, elle renonça à son péché. Elle I. PARTIE.

n'héſita point, elle ne délibéra point, elle n'écouta point l'eſprit du monde qui lui inſpiroit de ne rien précipiter, & de ne pas faire légerement une démarche d'un auſſi grand éclat, & qui devoit avoir d'auſſi longues ſuites que celle-là. Elle n'eut point de meſures à prendre, ni d'affaires à régler, avant que d'en venir à l'exécution. Tous ces délais que l'amour-propre tâche à ménager quand une ame chrétienne eſt ſur le point de ſe convertir, &, comme parle ſaint Grégoire Pape, qui ſont déja une demi victoire remportée ſur elle par le démon; tous ces raiſonnemens, diſons mieux, tous ces prétextes, que la prudence du ſiécle ne manque pas d'oppoſer à un pécheur, pour lui perſuader qu'il ne faut point aller ſi vîte, & que dans les choſes mêmes de Dieu on ne ſçauroit procéder avec trop de circonſpection, tout cela, dis-je, ne fit nulle impreſſion ſur ſon cœur. Elle n'attendit point un tems plus commode & une occaſion plus favorable: pourquoi? parce qu'elle agiſſoit déja par l'eſprit de la pénitence. Or en matiere de pénitence, dit ſaint Chryſoſtôme, à une ame qui connoît Dieu, il n'eſt pas même permis de délibérer, non plus qu'en matiere de foi il n'eſt pas même permis de douter. Qui-

conque doute volontairement, n'a pas la foi, disent les Théologiens; & quiconque délibère, n'a pas l'esprit ni la vertu de la pénitence. Car à parler exactement, la pénitence est l'accomplissement actuel de tous les desirs & de toutes les délibérations. Se convertir, ce n'est pas raisonner, mais conclure; ce n'est pas proposer, mais exécuter; ce n'est pas vouloir se résoudre, mais être déja résolu : d'où il s'ensuit, que tandis que je consulte, que je raisonne, que je délibere, je ne me convertis pas.

Voilà, Chrétiens, ce que Magdelaine comprit d'abord, & voilà pourquoi le texte sacré porte, *Ut cognovit*, dès qu'elle connut. Ah, mes Freres, remarque saint Augustin, que cette parole exprime bien le mystère de la grace! *Ut cognovit :* elle se convertit dans l'instant même qu'elle connut, parce que le tems de la connoissance est celui de la pénitence. En effet, ajoûte ce saint Docteur, on ne se convertit point sans connoître, & connoître à l'égard des prédestinés & des élûs, est le point décisif de la conversion : parce que dans un prédestiné, cette connoissance dont je parle produit infailliblement l'amour, & que l'amour est la conversion parfaite du pécheur. Il y avoit des années

entieres que Magdelaine étoit engagée dans le désordre d'une vie scandaleuse, & qu'elle ne se convertissoit pas ; pourquoi ? parce qu'elle ne connoissoit pas encore ce qui la devoit toucher, ou, pour m'exprimer plus correctement, parce qu'elle ne le connoissoit pas de cette maniere spéciale qui fait le discernement des ames dans l'exercice de la pénitence. Elle n'attend pas à demain pour se convertir, parce qu'elle ne sçait pas si elle connoîtra demain, de cette espéce de connoissance particuliere qui fait que l'on se convertit véritablement. Elle se convertit aujourd'hui, parce qu'elle connoît aujourd hui. *Ut cognovit.* Auparavant, quoiqu'elle eût des lumieres plus que suffisantes, pour être inexcusable devant Dieu & pour comprendre ce que Dieu demandoit d'elle, on peut dire qu'elle étoit dans les ténébres & dans l'aveuglement du péché, & c'est pour cela qu'elle ne cherchoit pas Jesus-Christ. Demain ce rayon favorable de grace dont elle est prévenue, auroit peut-être cessé pour elle, & c'est pour cela qu'elle ne remet pas à ce lendemain. C'est aujourd'hui qu'elle est éclairée, & c'est aujourd'hui qu'elle marche : *Ambulate, dum lucem habetis.*

Joan. 1. 12.

Mais encore qu'est-ce que connut Mag-

delaine, qui la détermina en si peu de tems, & qui fut capable de la porter à une conversion si subite & si prompte ? Ce qu'elle connut ? deux choses : premierement, que cet homme qu'elle cherchoit, étoit Jesus, c'est-à-dire, Sauveur, & Sauveur des ames ; *Ut cognovit quòd Jesus esset :* & en second lieu, que ce Sauveur étoit dans la maison du Pharisien, c'est-à-dire, que la maison du Pharisien étoit le lieu marqué dans l'ordre de la prédestination divine, où elle devoit trouver l'auteur de son salut : *Ut cognovit quòd Jesus esset in domo Pharisæi.* C'est ce qui l'oblige à ne point différer. Elle connut que cet homme qui passoit dans Jérusalem pour un prophéte, étoit en effet le Messie promis par les Prophétes, & par conséquent le Sauveur du monde, & de-là vient qu'elle se hâta de recourir à lui. Elle ne considéra point, dit saint Grégoire Pape, que ce Jesus étoit un Dieu de majesté devant qui les Anges tremblent ; que c'étoit un Dieu de sainteté, qui a en horreur les ames mondaines & impures ; que c'étoit un Dieu sévere & juste, qui ne peut se dispenser de punir les crimes ; que c'étoit un Dieu-homme, venu pour la ruine, aussi-bien que pour la résurrection de plusieurs en Israël : tout cela l'auroit troublée, &

eût pû apporter du retardement à son dessein. Elle ferma donc les yeux à tout cela. De toutes les qualités de Jesus-Christ, elle n'envisagea que celle de Jesus même, *Ut cognovit quòd Jesus esset.* C'est un Sauveur, dit-elle, & je suis perdue; c'est un rédempteur, & je suis esclave; c'est un médecin, & je suis accablée de maux. Allons, & pourquoi remettre? nous n'en trouverons jamais un plus puissant ni plus miséricordieux que lui; reculer c'est lui faire injure, & diminuer la gloire de son nom: car puisqu'il est Jesus & Sauveur, pourquoi ne me sauvera-t-il pas dès aujourd'hui; & pourquoi ne me donnerai-je pas à lui dès ce moment, puisque dès ce moment je lui appartiens, & que je suis le prix de sa rédemption? Mais il est chez le Pharisien qui l'a invité à manger, & ce sera un contretems de l'aborder dans une pareille conjoncture. Ah, Chrétiens, un contretems? Au contraire, elle se hâte, parce qu'elle sçait qu'il est chez le Pharisien, *Ut cognovit quòd Jesus esset in domo Pharisæi.* Bien loin d'attendre qu'il en soit sorti, elle se fait un devoir de l'y trouver; & elle ne veut point d'autre heure que celle où elle apprend qu'il est à table avec les conviés, parce qu'en même-tems Dieu lui fait connoître dans le secret du cœur,

que ce moment-là eſt le moment précieux & bienheureux pour elle, le tems de la viſite du Seigneur, le jour du ſalut auquel ſa converſion eſt attachée ; que le Sauveur n'eſt entré chez le Phariſien que pour cela ; que c'eſt là, & non point ailleurs, que la grande affaire de ſa converſion ſe doit traiter ; que ce banquet eſt l'occaſion ménagée dans le conſeil de la providence, uniquement pour cette fin ; que Jeſus-Chriſt l'y attend, qu'il y eſt avec tous les remédes de ſa grace & de ſa miſéricorde pour la guérir, & que ſi elle laiſſe paſſer cette heure & ce moment, elle cauſera un déſordre dans la diſpoſition de ſon ſalut éternel, dont les ſuites ſeront irréparables. Encore une fois, Chrétiens, voilà ce que Magdelaine connut, & ce qui la rendit ſi diligente & ſi active. *Ut cognovit.*

Mais ſur-tout elle aima ; elle fut pénétrée de cette charité divine, qui ſelon le Prophéte royal, par l'impreſſion de ſes mouvemens, change les ames qu'elle ſanctifie, en autant d'aigles myſtérieuſes. Or puiſqu'elle aima ce Dieu fait homme, de l'amour le plus ſaint & le plus parfait, il ne faut pas s'étonner qu'elle rompît ſi promptement les liens qui la ſéparoient de lui & qui l'attachoient au monde : car aimer & vouloir être un moment ſans ſe

remettre dans les bonnes graces de celui qu'on aime, ſans lui ſatisfaire dès qu'on lui a déplû, ſans accomplir ce qu'il déſire, ce qu'il demande avec inſtance, & ce qui dépend de nous, ce ſont des choſes qu'il eſt bien difficile d'accorder enſemble dans les amitiés du ſiécle, mais qui deviennent abſolument incompatibles dans l'amour de Dieu.

Appliquons-nous donc l'exemple de cette illuſtre pénitente, & pour commencer à en tirer le fruit que Dieu prétend, permettez-moi de raiſonner avec vous & avec moi-même ſur la différence de ſa conduite & de la nôtre. Car enfin, mes chers Auditeurs, c'eſt ſur quoi il faut aujourd'hui que nous nous expliquions à Dieu; & ſi nous ne le faiſons pas, c'eſt ſur quoi Dieu nous jugera. Qu'il faille nous convertir un jour, nous le ſçavons; que pour cela il faille renoncer à des engagemens & à des commerces qui ſont les ſources de nos déſordres, nous n'en diſconvenons pas; qu'étant tombés dans la diſgrace de Dieu, ce ſoit une néceſſité indiſpenſable de faire pénitence, nous en ſommes convaincus: mais quand ſera cette pénitence, mais quand ſera ce renoncement, mais quand ſera cette converſion, c'eſt à quoi nous ne répondons jamais. Il

y a peut-être des années entieres que nous roulons dans un train de vie, ou lâche & imparfaite, ou même impie & criminelle, entaſſant chaque jour péchés ſur péchés. Nous voyons bien qu'il en faut ſortir, que perſévérant dans cet état nous rempliſſons inſenſiblement la meſure de nos crimes, & qu'enfin nous pourrions mettre ainſi le comble à notre réprobation. Cependant nous n'entreprenons rien. Nous terminons tous les jours des affaires de nulle conſéquence, ne voulant pas qu'elles demeurent indéciſes; & pour celle de notre converſion, qui eſt l'importante affaire, nous ne la concluons jamais.

De dire qu'à en uſer de la ſorte, il y a non pas de la témérité & de l'imprudence, mais de l'enchantement & de la folie, parce que c'eſt manquer à la plus eſſentielle charité que nous nous devions à nous-mêmes; de s'étendre ſur les trois riſques affreux que nous courons en différant notre pénitence, l'un du tems, l'autre de la grace, & le troiſiéme de notre volonté propre qui nous manquera; d'inſiſter ſur le caprice & ſur la bizarrerie de notre eſprit, qui fait que nous voulons toujours faire pénitence dans un tems chimérique & imaginaire où elle ne dépend pas de nous, c'eſt-à-dire, dans le futur, & que

nous ne la voulons jamais faire dans un tems réel où elle eſt en notre pouvoir, c'eſt-à-dire, dans le préſent; de vous montrer l'excès de votre préſomption, qui va juſques à prétendre que la grace vous attendra, & qu'après l'avoir cent fois rebutée, nous ne laiſſerons pas de la trouver prête, dès qu'il nous plaira qu'elle le ſoit; de déplorer le peu de connoiſſance que nous avons de nous-mêmes, quand nous croyons que nous ſerons toujours maîtres de notre cœur pour en diſpoſer à notre gré; enfin de vous remettre dans l'eſprit ces penſées terribles des Peres de l'Egliſe, que tout ce que nous gagnons à différer, c'eſt de nous rendre encore Dieu plus irréconciliable, c'eſt d'éloigner de nous ſa miſéricorde, c'eſt d'amaſſer un tréſor de colere pour le jour de ſa juſtice, c'eſt de nous endurcir dans le péché, & de devenir par une ſuite néceſſaire plus incapables de la pénitence chrétienne, à moins que Dieu forçant, pour ainſi parler, toutes les loix de ſa providence, ne faſſe un coup en notre faveur, qui dans l'ordre même ſurnaturel doit paſſer pour un miracle: tout cela, je l'avoue, ce ſont des raiſons preſſantes, touchantes, convaincantes, & qui bien méditées devroient aller d'abord, comme dit ſaint Paul, juſqu'à diviſer

votre ame d'elle-même par l'effort de la contrition, *Pertingens usque ad divisionem animæ.* Mais ces raisons après tout nous touchent communément assez peu. Quoiqu'elles soient prises de notre intérêt, cet intérêt ne regardant que des biens invisibles & des biens à venir, il agit si lentement sur nous, qu'à peine nous fait-il faire la moindre démarche. Autant que celui du monde est efficace pour nous exciter, autant celui-ci est-il foible & languissant. Nous nous aimons, nous craignons de nous perdre; & néanmoins, insensés que nous sommes, nous ne prenons nulle sûreté, nous demandons toujous tréve, & au hasard de tout ce qui en peut arriver, nous disons toujours à Dieu, *Patientiam habe in me.* Que nous manque-t-il donc pour nous rendre plus vifs & plus agissans! ah, Chrétiens, un peu de cette charité qui triompha du cœur de Magdelaine, & dont les opérations sont aussi promptes, que ses conquêtes sont miraculeuses. Car voilà, mes Freres, dit saint Bernard, le privilége & le mystère de l'amour de Dieu. Ce que la crainte de notre damnation ne peut obtenir de nous, l'amour de Dieu l'obtient sans résistance. Avec la crainte de l'enfer on délibère; mais avec l'amour de Dieu on agit. A peï-

Hebr. c. 4.

Matth. c. 18.

ne l'a-t-on senti, que l'on court, que l'on vole dans la voie des commandemens. C'est assez d'avoir une étincelle de ce feu sacré, que Jesus-Christ est venu répandre sur la terre, avec cela on a honte d'avoir tant disputé, avec cela on se fait des reproches d'avoir si long tems résisté à Dieu.

Or à quoi tient-il qu'il ne prenne dans nos cœurs ce feu divin ? Magdelaine connoissoit-elle mieux Jesus-Christ que nous ne le connoissons : & même ne puis-je pas dire que nous le connoissons mieux qu'elle ne le devoit connoître, lorsqu'elle s'attacha si fortement & si promptement à ce Dieu Sauveur ? La foi du christianisme ne nous en découvre-t-elle pas des choses qui étoient alors cachées pour cette pénitente ? Pourquoi donc tarder davantage ? & sans aller plus loin, pourquoi avant que de sortir de cette Eglise & de nous retirer de cet autel où Jesus-Christ est encore, non plus en qualité de convié, comme il étoit chez le Pharisien, mais en qualité de viande & de breuvage, en qualité de victime immolée pour nous, en qualité de sacrificateur & de pasteur, pourquoi, dis-je, ne vous pas donner à lui ? Faisons une fois ce que tant de fois nous avons proposé de faire, & disons-lui : Non, Seigneur, ce ne sera ni dans une

année ni dans un mois : mais dès aujourd'hui : car il n'eſt pas juſte que je veuille temporiſer avec vous. Ce ne ſera point quand je me trouverai dégagé de telle & telle affaire ; car il eſt indigne que les affaires du monde retardent celle de mon Dieu. Ce ne ſera point quand je me verrai ſur le retour de l'âge ; car tous les âges vous appartiennent, & ce ſeroit un outrage pour vous bien ſenſible, de ne vouloir vous réſerver que les derniers tems & le rebut de ma vie. Dès maintenant, Seigneur, je ſuis à vous, & j'y veux être. Recevez la proteſtation que j'en fais, & confirmez la réſolution que j'en forme devant vous. C'eſt ainſi, Chrétiens, que nous imiterons la promptitude de Magdelaine. Il y aura des obſtacles & ſur-tout des reſpects humains à ſurmonter ; mais c'eſt encore pour cela que notre pénitence, comme celle de Magdelaine, doit être généreuſe. Vous l'allez voir dans la ſeconde partie.

II. PARTIE.

RIen n'eſt plus oppoſé à la vraie pénitence que cette vûe de la créature, que nous appellons reſpect humain ; & la raiſon qu'en apporte ſaint Chryſoſtôme, eſt bien naturelle : parce que la pénitence, dit-il, eſt une vertu eſſentiellement fondée ſur le reſpect que nous avons pour

Dieu, ou plûtôt n'eſt rien autre choſe qu'un reſpect pour Dieu aimé, révéré, & jugé digne d'être recherché préférablement à toutes les créatures. Or Dieu conçû de la ſorte, & cette préférence dûe à Dieu ainſi expliquée, exclut néceſſairement tous les reſpects humains. Cependant, Chrétiens, il faut l'avouer & le reconnoître avec douleur, c'eſt un dangereux ennemi que ce reſpect humain, puiſque la grace, toute puiſſante qu'elle eſt, eſt tous les jours obligée de lui céder; puiſque c'eſt le plus grand obſtacle qu'elle trouve dans le cœur de l'homme; puiſqu'elle a beſoin, pour le ſurmonter, de toute ſa vertu, & qu'elle n'eſt jamais plus efficace ni plus victorieuſe, que lorſqu'elle en vient à bout. Or c'eſt ce qu'elle a fait, & de la maniere la plus éclatante, dans la perſonne de la bienheureuſe Magdelaine. D'où je conclus toujours que la pénitence de cette Sainte nous eſt juſtement propoſée par le Saint-Eſprit comme le modéle de la pénitence des pécheurs. Vérité dont vous êtes déja perſuadés, mais qui vous touchera encore plus ſenſiblement, à meſure que je vous la repréſenterai dans la ſuite de notre Evangile.

Car, prenez garde, s'il vous plaît: Magdelaine ſe ſent appellée de Dieu; & la gra-

ce qui opère en elle par un mouvement ſecret, la preſſe de s'aller jetter aux pieds de Jeſus-Chriſt dans la maiſon du Phariſien. Mais quoi ? ira-t-elle ſe produire au milieu d'une aſſemblée, dans un repas de cérémonie ? s'expoſera-t-elle à la cenſure des conviés ? ſe fera-t-elle paſſer pour une imprudente & une inſenſée, après s'être déja décriée comme une femme perdue ? donnera-t-elle ſujet de parler à toute une ville, & que dira-t-on de ſon procédé ? comment interprétera-t-on cet empreſſement ? quelle matiere de diſcours & de raillerie, pour ceux qui ne pénétrant pas dans ſes intentions, jugeront d'une telle action avec malignité ? Ah, mes Freres, répond ſaint Auguſtin, voilà l'ennemi terrible & redoutable dont il faut que Magdelaine, ou plûtôt que la grace triomphe. Cette crainte de la cenſure & des jugemens du monde, ce reſpect humain, c'eſt le ſecond démon qu'elle ſçait vaincre, & dont elle s'affranchit. Elle a été juſqu'à préſent une femme mondaine & ſans pudeur, dit Zénon de Vérone, (cette penſée eſt belle & vous paroîtra auſſi ſolide qu'elle eſt ingénieuſe :) elle a été juſqu'à préſent une femme mondaine, & elle en a retenu le front ; voilà pourquoi elle ne ſçait ce que c'eſt que de rougir, *Frons meretricis* *Jerem. c. 3.*

facta est tibi, nescis erubescere. C'est-à-dire, pour appliquer ces paroles à mon sujet, quoique dans un sens bien différent de celui de l'Ecriture, Magdelaine a quitté le luxe d'une mondaine, l'impureté d'une mondaine, l'avarice insatiable d'une mondaine, les artifices & les ruses d'une mondaine, parce que tout cela ne pouvoit servir qu'à sa perte & à sa ruine; mais elle s'est réservée le front d'une mondaine, pour ne point rougir, parce que cela pouvoit lui être encore utile, & étoit même nécessaire à sa pénitence: *Frons meretricis facta est tibi.* Et pourquoi, ajoûte saint Grégoire Pape, rougiroit elle d'aller trouver Jesus-Christ & de lui découvrir ses plaies, puisque c'est lui seul qui doit être l'auteur de sa guérison? Non, non, dit ce saint Docteur, cela n'entroit pas dans une ame aussi éclairée & aussi solidement convertie que Magdelaine. Elle avoit trop de sujets en elle-même qui la confondoient, pour en prendre d'ailleurs; & elle ne crut pas que rien de tout ce qui étoit hors d'elle lui dût causer de la honte, parce qu'elle sçavoit bien que tout son mal étoit au-dedans d'elle-même: *Quia semetipsam graviter erubescebat intùs, nihil esse credidit quod verecundaretur foris.* *Greg.*

C'est ainsi qu'elle raisonna, & c'est ainsi

que l'amour qu'elle conçut pour Jesus-Christ, la rendit généreuse ; convertissant en elle (ne vous offensez pas de ce terme) convertissant en elle, si j'ose ainsi parler, l'effronterie du péché dans une sainte effronterie de la pénitence. Car pourquoi ne me seroit-il pas permis de m'exprimer de la sorte, puisque Tertullien nous parle bien de la sainte impudence de la foi ; & que la charité n'est pas moins hardie à mépriser dans la vûe de Dieu, les considérations du monde, que la foi dans la pensée de cet auteur, à se glorifier des humiliations de la croix. Mais, me direz-vous, quels respects humains Magdelaine eut-elle à surmonter dans la démarche qu'elle fit en se déclarant au Sauveur du monde, & devant une nombreuse compagnie ? C'étoit une pécheresse connue, & qui passoit pour telle dans Jérusalem : que pouvoit-elle donc avoir à ménager, ou à craindre ? Ah, mes chers Auditeurs, c'est pour cela même que suivant les loix du monde, elle avoit tout à craindre & à ménager. Il est vrai, c'étoit une pécheresse & une pécheresse connue, *Mulier in civitate peccatrix;* mais vous sçavez ce que produit le péché dans nous, & ce qui seroit presque incroyable, si l'expérience ne le vérifioit pas. L'effet du péché, sur-tout quand il

eſt formé en habitude, eſt de nous rendre honteux pour le bien, & en même tems hardis & effrontés pour le mal. Au lieu que Dieu ne nous a donné la honte, ou, pour parler plus exactement, le principe de la honte, que comme un préſervatif contre le péché; le péché dont le caractère eſt de pervertir en toutes choſes l'ordre de Dieu, fait que nous employons cette honte à ce qui devroit être le ſujet de notre gloire, je veux dire aux exercices & aux devoirs de la pénitence chrétienne; & que nous faiſons gloire de ce qui devroit être le ſujet de notre honte, c'eſt-à-dire, du péché même. Ainſi un homme du ſiécle aura fait une profeſſion ouverte d'être impie & libertin, & il ne s'en ſera pas caché: forme-t-il la réſolution de changer de vie? dès-là il devient timide, & n'oſe plus, ce ſemble, paroître ce qu'il veut être & ce qu'il eſt. Il ne rougiſſoit pas d'une action criminelle, & maintenant il rougit d'une action de piété. De même une femme du monde ſe ſera peu miſe en peine de cauſer du ſcandale à toute une ville, & en cela elle ſe ſera rendue indépendante des reſpects humains: mais qu'elle prenne le parti de retourner à Dieu, & qu'on lui parle d'en donner des marques, pour ſatisfaire à l'obligation d'édifier par ſa

conduite ceux qu'elle a ſcandaliſés par ſes mauvais exemples, c'eſt à quoi elle oppoſe cent difficultés. Elle n'a pas craint de paſſer pour mondaine, & elle craint par-deſſus tout de paſſer pour dévote, c'eſt-à-dire, pour ſervante de Dieu.

Voilà le déſordre du péché; mais que fait la grace de la pénitence? elle corrige ce déſordre, en rétabliſſant dans nous un ordre tout contraire. Car au lieu que le péché nous rendoit hardis pour le mal & timides pour le bien, cette grace de converſion nous rend hardis pour le bien & honteux pour le mal. Dans l'état du péché nous avions des égards pour les hommes & nul reſpect pour Dieu; & la pénitence nous inſpirant le reſpect de Dieu, nous affranchit de celui des hommes. En fut-il jamais une preuve plus ſenſible que l'exemple de Magdelaine? Etudions, Chrétiens, étudions cet admirable modéle. Elle entre chez le Phariſien; elle paroît dans la ſalle du feſtin avec un ſaint mépris des conviés, ſans craindre de les troubler, ſans s'arrêter à ce qu'ils diront, ſans ſe diſtraire un moment en leur rendant des civilités inutiles, & même ſans penſer à eux: voilà le reſpect de la créature anéanti. Mais en même tems elle n'oſe paroître en face devant Jeſus-Chriſt. Elle ſe tient derriere lui, les

larmes aux yeux, *Stans retrò*. Elle demeure prosternée à ses pieds, *Secùs pedes*; & elle a tant de vénération pour sa personne, qu'elle n'a pas l'assurance de lui parler : voila le respect de Dieu rétabli dans son cœur. Elle est exposée à l'injustice d'autant de censeurs, qu'elle a de témoins de sa pénitence. Le Pharisien la condamne comme une pécheresse, & le blâme en retombe sur
Luc. c. 7. Jesus-Christ même : *Hic si esset propheta, sciret utique quæ & qualis est mulier quæ tangit illum, quia peccatrix est* : si cet homme étoit prophéte, il sçauroit que celle qu'il souffre à ses pieds, est une femme de mauvaise vie. Sur quoi saint Grégoire de Nysse prenant la défense de Jesus-Christ, fait une réponse bien judicieuse. Tu te trompes, Simon, dit-il à ce Pharisien ; & en voulant raisonner, tu péches dans le principe. Tu crois que Jesus-Christ n'est pas un prophéte, parce qu'il souffre que Magdelaine l'approche ; & c'est pour cela qu'il est prophéte & plus que prophéte, puisqu'il a eû la vertu de l'attirer. Car ce don d'attirer les pécheurs & de les sanctifier, est la grace particuliere des prophétes & des hommes de Dieu. Ainsi le Pharisien tomba dans une double erreur. Car il ne crut pas Jesus-Christ prophéte, & il l'étoit : il crut Magdelaine pécheresse, &

elle

elle ne l'étoit plus : il jugea ce qui n'étoit pas, & il ne connut pas ce qui étoit. Mais quoi qu'il en soit, Magdelaine mépriſa ſes jugemens & ſes erreurs ; & animée du ſeul amour de Dieu qui la poſſédoit, elle s'alla jetter aux pieds de Jeſus-Chriſt : voilà ce qui s'appelle une pénitence généreuſe, & ce que nous ſommes indiſpenſablement obligés d'imiter.

Car ſoyons bien perſuadés, Chrétiens, de cette maxime, & établiſſons-la comme une des régles les plus certaines de notre vie : tandis que le reſpect humain nous dominera, tandis que nous nous rendrons eſclaves des jugemens des hommes ; tandis que nous craindrons d'être raillés & cenſurés, quoi que nous faſſions, nous ne ſommes point propres pour le Royaume de Dieu. Qu'eſt-ce qui arrête aujourd'hui les effets de la grace dans la plûpart des ames ? Qui eſt-ce qui empêche mille converſions, qui ſe feroient infailliblement dans le monde ? un reſpect humain. Un homme dit : Si je m'engage une fois à mener une vie chrétienne & réguliere, quelle figure ferai-je dans ma condition ? Une femme dit : Si je renonce à ces viſites & à ces divertiſſemens, quelles réflexions ne fera-t-on pas ? On ſe donne l'allarme à ſoi-même ; on ſe demande comment pour-

rai-je soutenir la contradiction & les discours du monde? Avec cela il n'y a point de bons désirs qui n'avortent, point de résolutions qui ne s'évanouissent, point de ferveurs qui ne s'éteignent. On voudroit bien que le siécle fût plus équitable, & que sans choquer ses loix ni s'attirer ses mépris, il y eût non-seulement de la sûreté, mais de l'honneur même selon le monde à prendre le parti de la vraie piété; car on sçait que c'est le meilleur parti: on se tiendroit heureux de l'embrasser, & on ne doute point que l'on n'y trouvât des avantages bien plus solides que partout ailleurs. Mais la loi tyrannique du respect humain nous retient; & l'on aime mieux en se perdant, se soumettre à cette loi, que de se maintenir dans sa liberté en sauvant son ame. Or c'est cette loi, Chrétiens, qu'il faut combattre & détruire en nous par la loi souveraine de l'amour de Dieu. Que dira-t-on de moi si je change de conduite? on en dira tout ce qu'on voudra; mais je veux être fidéle à mon Dieu: or je ne puis lui être fidéle, & avoir ces complaisances pour les hommes; c'est saint Paul qui me l'apprend, *Si hominibus placerem, Christi servus non essem.* Il faut donc que je sois résolu à déplaire aux hommes, à être raillé & contredit des

Galat. 1.

hommes, pour commencer de vivre à Dieu. Mais je ferai parler de moi dans le monde : le monde parlera selon ses maximes, & moi je vivrai selon les miennes. Si le monde est juste, s'il est chrétien, il s'édifiera de ma conduite ; & s'il ne l'est pas, bien loin de chercher à lui plaire, je dois l'avoir en horreur. Or il ne l'est pas, & il est même perverti jusqu'à ce point, de ne pouvoir souffrir la vertu, sans la censurer. Il faut donc que je le réprouve, & que je le déteste lui-même. Mais je passerai pour un esprit léger, pour un esprit foible, ou pour un hypocrite. Si je suis tel que je dois être, toutes ces idées s'effaceront bientôt, & ma conduite répondra à tous ces réproches. Mais quoi que je fasse, on me mépriſera : que je sois mépriſé, j'y consens ; je ne le puis être pour un meilleur sujet. N'est-ce pas pour cela que je suis chrétien ? Dans la religion que je professe, les mépris du monde sont plus honorables que tous ses éloges.

Mais cette résolution que je prends, est bien difficile à soutenir. Difficile, Chrétiens ? vous vous trompez, permettez-moi de vous le dire. Rien n'est plus aisé. Car ce que vous voulez faire pour Dieu, ne l'avez-vous pas fait cent fois,

& ne le faites-vous pas encore tous les jours pour le monde & pour les intérêts du monde ? J'en appelle à votre propre témoignage. Y a-t-il respect humain que vous ne surmontiez pour une fortune temporelle, que vous ne surmontiez pour une passion, que vous ne surmontiez pour votre santé, & cela sans peine ? Or il est bien indigne que vous trouviez difficile pour Dieu, ce qui vous devient si facile pour mille autres sujets. Mais quand la chose seroit aussi difficile que vous le prétendez, n'est-il pas juste que vous fassiez quelques efforts pour le salut ? N'est-ce pas une assez importante affaire, & pouvez-vous en acheter trop cher le succès ? Dieu n'est-il pas un assez grand maître, & quand il s'agit de rentrer en grace avec lui, qu'y a-t-il d'ailleurs à ménager ? Cependant, Chrétiens, il reste encore un dernier caractère que doit avoir notre pénitence, comme celle de Magdelaine, qui fut une pénitence efficace, & c'est ce que je vais vous expliquer dans la troisiéme partie.

III. PARTIE.

ON ne peut mieux exprimer en quoi consiste l'efficace de la pénitence chrétienne, que par ces admirables paroles de saint Paul : *Sicut exhibuistis membra vestra ser-*

Rom. c. 6.

vire immunditiæ & iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ ad sanctificationem: mes Freres, disoit aux Romains le grand Apôtre, comme vous avez fait servir vos corps à l'impureté & à l'injustice, pour commettre des actions criminelles; il faut maintenant que vous les fassiez servir à la justice & à la piété, pour mener une vie toute sainte. Car c'est en cela que votre pénitence paroîtra véritable & solide. Il faut que ce qui a été la matiere de votre péché, devienne la matiere de votre pénitence. Ce que vous avez donné au monde, lorsque vous en étiez les esclaves, il faut maintenant que vous le donniez à Dieu; & les mêmes choses que vous avez employées à votre vanité & à votre plaisir, vous devez désormais les employer aux exercices de la religion. Autrement ne vous flattez pas d'être bien convertis. Je n'en jugerai que par-là, & je ne ferai que par-là ce juste discernement de ce que vous êtes, & de ce que vous n'êtes pas.

Or ne diroit-on pas, Chrétiens, que saint Paul avoit entrepris de faire dans ces paroles le portrait de Magdelaine & de sa pénitence? Qu'est-ce que Magdelaine aux pieds du Sauveur? Ah! répond saint Augustin, c'est une idole du monde changée

en victime & consacrée au vrai Dieu ; c'est, ajoûte ce saint Docteur usant des propres termes de l'Apôtre, l'injustice & l'iniquité même qui donne des armes à la piété, le luxe qui en fournit à l'humilité, la mollesse & la délicatesse de la chair qui prête secours à la mortification & à l'austérité, afin d'accomplir cette parole de l'Apôtre, *Exhibete membra vestra arma Deo.* Venons au détail. Ainsi les yeux de Magdelaine avoient été comme les premiers organes de ces honteuses passions, qui commencent dans les ames mondaines par la curiosité de voir, & par le désir d'être vû ; mais si ses yeux l'avoient perdue, c'est de ses yeux qu'elle tire ce qui doit contribuer à la sauver. Ses yeux avoient allumé dans son cœur l'amour du monde, & c'est par les pleurs qui coulent de ses yeux, qu'elle l'éteint. Elle n'en avoit jusques-là versé que pour de profanes objets, & que pour leur marquer une tendresse criminelle dont elle se piquoit ; mais, dit-elle, j'en verserai pour mon Dieu, & je n'en verserai que pour lui. Non-seulement j'en verserai pour lui, mais sur lui, puisqu'il s'est rendu visible. Je l'arroserai de mes larmes ; & mes larmes ainsi purifiées, me purifieront moi-même. J'en laverai les pieds de mon Sau-

veur, & j'obtiendrai par-là d'être lavée dans son sang. *Felices lacrymæ*, conclut saint Léon, *quæ dum culpas abluerunt pristinæ conversationis, virtutem habuere baptismatis!* Heureuses larmes, qui tinrent lieu de baptême à Magdelaine, & qui l'ayant rendue mille fois coupable, eurent enfin le pouvoir & la vertu de la justifier! Magdelaine dans l'extérieur de sa personne avoit été vaine jusqu'à l'excès : idolâtre d'une beauté périssable, & n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit lui attirer & lui conserver des adorateurs, elle s'étoit sur-tout attachée au soin de ses cheveux, que Tertullien appelle une impudicité étudiée & affectée, *Confictam & elaboratam libidinem.* Mais ces cheveux qu'elle a cultivés avec tant d'affection & tant d'étude, lui seront-ils inutiles dans sa conversion? non, Chrétiens, l'esprit de pénitence qui l'anime, lui apprend à en faire un nouvel usage. Ils avoient été jusques-là l'ornement d'une tête pleine d'orgueil, & désormais ils seront employés à l'exercice de l'humilité la plus profonde. Magdelaine s'en servira pour essuyer les pieds de Jesus-Christ; & en essuyant les pieds de ce Dieu Sauveur, cette pécheresse effacera toutes les taches de ses péchés. Je serois infini, si je m'arrêtois à toutes les preuves

Leo.

Tertul.

que me fournit l'Evangile pour établir & pour confirmer ma propoſition. C'étoit une femme ſenſuelle que Magdelaine : parfums, odeurs, liqueurs précieuſes, c'étoient ſes délices. Mais que ſera-ce pour elle dans ſa pénitence ? Ah, ſi dans ſes mains elle porte encore un parfum exquis, ce n'eſt plus pour contenter ſes ſens, mais pour le répandre ſur les pieds de ſon Dieu. Les Diſciples même de Jeſus-Chriſt en ſeront ſurpris, ils en murmureront, ils s'en ſcandaliſeront : *Ut quid perditio hæc ?* Mais elle ſçait ce qu'elle fait, & elle ne croit pas devoir rien ménager quand il s'agit de témoigner à ſon Sauveur la vivacité de ſon repentir & la ſenſibilité de ſon amour. Pour cela elle n'a rien de ſi cher à quoi elle ne veuille renoncer ; pour cela elle eſt diſpoſée à ſe ſacrifier elle-même. Trop heureuſe ſi ſon ſacrifice eſt agréable, & que Dieu daigne accepter une hoſtie tant de fois profanée, mais enfin ſanctifiée par le feu tout céleſte & tout ſacré qui la conſume.

Matth. 26. 8.

Tels ſont déſormais les ſentimens de Magdelaine ; & ſans s'arrêter à de vains ſentimens, tels ſont les effets de ſa pénitence. Or voilà, Meſdames, (car c'eſt ſurtout à vous que j'adreſſe cette morale) voilà par où vous pourrez juger vous-

mêmes de la sincérité de votre retour à Dieu & de votre conversion. Tout le reste est équivoque, est trompeur, est faux. Ayez en apparence les plus beaux sentimens; tenez le langage, ou le plus sublime & le plus élevé, ou le plus vif & le plus touchant, tandis que vous en voudrez demeurer là, sans en venir aux mêmes effets que Magdelaine, ne comptez, ni sur tout ce que vous direz, ni sur tout ce que vous penserez ou que vous croirez penser. Vous avez dans vous-mêmes, aussi-bien que cette fameuse pénitente, tout ce qui peut contribuer à votre sanctification, & vous pouvez dire à Dieu comme David : *In me sunt, Deus, vota tua;* Ps. 55. oui, Seigneur, je reconnois que tout ce que vous désirez de moi, est en moi, & c'est pour cela que je suis absolument inexcusable si je ne vous le donne pas. Ces habits, Mesdames, dont vous vous faites une si vaine gloire, & qui entretiennent votre luxe; ces ajustemens qui occupent presque tout votre esprit, & à quoi vous employez plus de tems qu'à l'affaire de votre salut, & qu'à toutes les affaires même humaines dont Dieu vous a chargées; cet amour de vous-mêmes, qui vous fait rechercher avec tant de soin toutes les douceurs de la vie, les compagnies, les

jeux, les spectacles; sur-tout cet amour de votre corps, qui vous rend si attentives à le maintenir dans un certain éclat, à relever son lustre par tous les déguisemens d'une artificieuse mondanité, à lui procurer toutes ses aises, toutes ses commodités, voilà de quoi la pénitence doit faire en vous un holocauste à Dieu.

Je pourrois vous dire que le seul christianisme devroit vous porter à le faire, ce sacrifice. Car pour peu que vous fussiez entrées jusqu'à présent dans le véritable esprit de la religion que vous professez, vous auriez compris que c'est un esprit de retraite, un esprit d'humilité & de mortification; & qu'il n'est pas possible d'accorder ensemble la retraite chrétienne & les assemblées du monde, l'humilité chrétienne & le faste du monde, la mortification chrétienne & la molleſſe du monde. Mais ce qui est un devoir si indispensable pour vous en qualité de chrétiennes, combien plus encore l'est-il pour des pécheresses & des pénitentes? Si dans une supposition imaginaire, tous ces divertissemens & ces plaisirs mondains, toutes ces délicatesses & ces superfluités ne vous avoient pas éloignées de Dieu; si vous aviez sçû avec tout cela lui être fidéles, peut-être tout cela vous auroit-il été moins

défendu. Mais lorſque vous ne pouvez ignorer à combien d'égaremens & de péchés tout cela vous a conduites, quel prétexte pouvez-vous avoir pour n'y pas renoncer? Comment pouvez-vous revenir ſincérement à Dieu, & cependant aimer ce qui ſi long-tems vous en a ſéparées? Comment pouvez-vous quitter de bonne foi votre péché, & ne quitter pas ce qui en a été la ſource empoiſonnée? Comment pouvez-vous le haïr, & ne vouloir pas le détruire? Or vous ne le détruirez jamais, tandis que vous n'en couperez pas la racine. Le même principe aura toujours les mêmes ſuites, & la même cauſe produira toujours les mêmes effets.

Pourquoi la pénitence de Magdelaine fut-elle une pénitence durable? parce que ce fut une pénitence efficace. Du moment que cette ſainte pénitente eut ſacrifié à Dieu tout ce qui avoit entretenu juſques-là ſes déſordres, elle s'attacha ſi fortement à Jeſus-Chriſt, qu'elle lui demeura toujours étroitement & inſéparablement unie. Elle s'attacha à ce Dieu Sauveur, dit ſaint Bernard, dans tous les états où depuis il fit paroître ſon admirable humanité; c'eſt-à-dire, qu'elle s'attacha à Jeſus-Chriſt vivant, qu'elle s'attacha à Jeſus-Chriſt mourant, qu'elle s'attacha à

Jesus-Christ mort & enfermé dans le tombeau, qu'elle s'attacha à Jesus-Christ ressuscité & triomphant, enfin qu'elle s'attacha à Jesus-Christ glorieux dans le ciel. C'est ce que nous sçavons de l'Evangile; & s'il ne nous parle plus de Magdelaine après l'Ascension du Fils de Dieu, la tradition nous apprend où elle se retira, quelle vie dans sa retraite elle mena, quels exercices de piété & de mortification elle pratiqua, avec quelle ferveur & quelle persévérance elle les continua. Interrompit-elle jamais en effet sa pénitence? Ah, Chrétiens, quelle merveille & quelle instruction pour nous! Tous ses péchés lui avoient été remis, & elle en avoit eû une révélation expresse de la bouche même de Jesus-Christ: *Remittuntur tibi peccata tua.* Cependant bien loin de diminuer ses austérités, elle les redoubla. Si le Sauveur du monde lui dit, Allez en paix, *Vade in pace;* elle comprit que cette paix ne devoit être que dans le cœur; ou si vous voulez, elle comprit que cette paix devoit consister à se faire une guerre perpétuelle, à ne se pardonner rien de tout ce que son divin maître lui avoit pardonné, à se traiter d'autant plus rigoureusement qu'il l'avoit traitée avec plus de douceur, à crucifier sa chair, à la couvrir du

Luc. c. 7.

cilice, à l'exténuer par l'abſtinence & par le jeûne. Elle le comprit, dis-je, & voici, Chrétiens, un myſtère que le monde ne peut ſe perſuader, & dont la ſeule expérience vous convaincra, ſi vous vous mettez en état, comme Magdelaine, d'en faire l'épreuve. Plus votre pénitence ſera efficace, c'eſt-à-dire, plus elle ſera ſévère, en retranchant de vos perſonnes tout ce qui flattoit vos ſens, tout ce qui favoriſoit vos paſſions, tout ce qui faiſoit le prétendu bonheur de votre vie; & plus alors cette pénitence, qui ſemble au-dehors ſi triſte & ſi dure, vous deviendra douce & aimable, parce que vous y trouverez l'abondance de la paix.

Car ce ne fut point une parole ſans effet que celle de Jeſus-Chriſt à Magdelaine, *Vade in pace;* mais cette parole divine opéra dans ſon cœur tout ce qu'elle ſignifioit. Dans un moment cette mondaine dégagée de la ſervitude du monde, commença à goûter la ſainte liberté des enfans de Dieu. Dans un moment cette ame expoſée à tous les troubles que cauſe immanquablement l'amour du monde, commença à joüir d'un repos inaltérable. Dans un moment cette conſcience déchirée de mille remords, commença à ſentir cette joie intérieure qui donne une

ſainte aſſûrance, & que l'Ecriture compare à un repas délicieux. Dans un moment cette pécheresſe, délivrée de ſon péché comme d'un fardeau qui l'accabloit, commença à ſe trouver toute remplie de l'onction de la grace. Ce n'étoit point en ſe ménageant elle-même, en s'épargnant, en ſauvant de ſes premieres habitudes tout ce qu'elle en eût cru pouvoir réſerver ſans crime; ce n'étoit point, dis-je, par-là qu'elle ſe fût établie & maintenue dans un calme ſi parfait. Mais c'eſt en ſe dépouillant de tout, en ſe refuſant tout, en s'immolant toute entiere elle-même, qu'elle ſe mit dans une diſpoſition ſi tranquille & ſi heureuſe. Car au milieu de toutes les rigueurs de ſa pénitence, quel ſoutien & quelle conſolation étoit-ce pour elle, de penſer qu'elle ſatisfaiſoit à Dieu, qu'elle s'acquittoit auprès de la juſtice de Dieu, qu'elle réparoit la gloire de Dieu, qu'elle ſe tenoit en garde contre tout ce qui pouvoit lui faire perdre l'amour de Dieu, qu'elle purifioit ſon cœur & le diſpoſoit à recevoir les plus intimes communications de Dieu? Et d'ailleurs qui peut dire de quelles douceurs ſecrettes Dieu combloit cette ame ainſi purifiée & préparée, de quelles lumieres il l'éclairoit, de quel feu il l'em-

braſoit, de quelles viſites il la gratifioit; quels ſentimens, quels tranſports il y excitoit?

Voilà, Chrétiens, ce que vous éprouverez vous-mêmes; & ſi vous ſortez de ce diſcours, déterminés comme Magdelaine à cette pénitence efficace, qui eſt le caractère des ames bien converties, voilà ce que je puis vous promettre de la part de Dieu. *Vade in pace:* allez en paix, & n'écoutez point les retours de la nature. Le ſacrifice que je vous demande, l'effraie; & plus vous donnerez d'attention à ſes frayeurs, plus elles augmenteront & vous troubleront. Mais comptez ſur la parole de Jeſus-Chriſt, & malgré toutes les frayeurs, entreprenez, commencez, agiſſez: bientôt vous verrez que c'étoient des frayeurs chimériques. Je ne vous dis pas que vous recevrez toutes les faveurs divines dont Magdelaine fut gratifiée dans ſon déſert; mais ſans que Dieu vous faſſe part de ces dons extraordinaires & miraculeux, je dis que par un miracle de ſa grace encore plus grand, il vous rendra doux ce qui vous ſemble plus amer: qu'il vous rendra non-ſeulement ſupportable, mais léger, mais agréable & aimable, ce qui vous paroît plus peſant; que dans le renoncement même à toutes les conſo-

lations du siécle, il vous fera trouver la plus pure & la plus sensible consolation. Ah, s'écrioit saint Augustin, parlant de sa pénitence & de ce qu'il y sentit, quel plaisir fut-ce tout à-coup pour moi de me passer de tous les plaisirs; & ces vanités humaines où j'avois pris tant de goût, qu'elles me devinrent insipides! Quoi qu'il en soit, mon cher Auditeur, puisque vous avez péché, il n'y a point d'autre moyen de salut pour vous que la pénitence; ou tout autre moyen sans celui-là, vous est inutile. Dieu pouvoit vous le refuser; mais il vous l'accorde encore: il vous fait voir l'exemple de Magdelaine pour vous exciter, il vous tend les bras pour vous inviter, il vous parle par la bouche de son ministre pour vous appeller. Entrez dans la voie qui vous est ouverte: ne dussiez-vous y trouver que des épines, il faut la prendre & y marcher. Car c'est la seule voie qui vous reste pour vous préserver du souverain malheur, & pour arriver à l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, &c.

SERMON

POUR LA FESTE DE S. IGNACE DE LOYOLA.

Fidelis Deus, per quem vocati estis in societatem Filii ejus Jesu-Christi Domini nostri.

Dieu est fidéle, par qui vous avez été appellés à la compagnie de son Fils Jesus-Christ notre Seigneur. Dans la premiere Epître aux Corinthiens. Chap. 1.

C'Est aux Chrétiens de Corinthe, & en général à tous les fidéles que l'Apôtre saint Paul adressoit ces paroles : mais il me semble que je puis en particulier les appliquer au saint Patriarche dont nous célébrons la fête, & qu'elles lui conviennent d'une façon toute spéciale, puisqu'il fut appellé de Dieu pour l'établissement d'un Ordre que l'Eglise a approuvé, & qu'elle autorise encore sous le titre de la Compagnie de Jesus. Dieu, qui pour sa

gloire vouloit employer Ignace & l'engager dans une milice sainte, se servit de ses dispositions naturelles, & lui laissa ses idées guerrieres, mais en les tournant vers un autre objet, & lui proposant, non plus des provinces & des terres, mais des ames à conquérir. Il quitta les armes du siécle, mais pour se revêtir des armes de la foi. Il cessa de combattre les ennemis de l'Etat, mais pour combattre les ennemis de l'Eglise; & la Compagnie qu'il entreprit de former & dont Dieu lui inspira le dessein, fut la Compagnie de Jesus-Christ. *Fidelis Deus, per quem vocati estis in societatem Filii ejus Jesu-Christi.* D'autres Fondateurs avant lui n'avoient point cru blesser les régles d'une humilité chrétienne & d'une modestie religieuse, en donnant aux saints Ordres qu'ils ont établis, les augustes noms de l'adorable Trinité, du Saint-Esprit, des personnes divines; & c'est sur le modéle de ces grands hommes & par la même inspiration d'en-haut, que saint Ignace de Loyola choisit pour la compagnie dont il a été l'instituteur, l'adorable nom de Jesus. Quoi qu'il en soit, mes chers Auditeurs, nous allons voir, conformément aux paroles de mon texte, la fidélité de Dieu dans la vocation d'Ignace, & la fidélité d'Ignace à suivre la vocation de Dieu.

Dieu fidéle en appellant Ignace à la compagnie de ſon fils, ce ſera la premiere partie. Ignace fidéle en répondant à Dieu qui l'appelloit, ce ſera la ſeconde. De l'une & de l'autre nous apprendrons ce que nous pouvons attendre de Dieu, & ce que Dieu attend de nous dans les conditions où il nous fait entrer. Voilà tout le ſujet de ce diſcours. Vierge ſainte, c'eſt ſous vos auſpices que cet homme apoſtolique renonça au monde, pour ſe dévoüer à ce Sauveur que vous avez porté dans votre chaſte ſein. Ce fut un des plus zélés défenſeurs de vos glorieux priviléges & de votre culte. Vous m'accorderez, pour le loüer dignement, le ſecours que je vous demande. *Ave, Maria,*

JE dis que Dieu dans la vocation de ſaint Ignace s'eſt montré merveilleuſement fidéle, *Fidelis Deus*. Mais envers qui cette fidélité a-t-elle paru ? Premierement envers l'Egliſe, pour l'intérêt de laquelle Dieu ſuſcita ce grand homme, lorſqu'il lui inſpira le deſſein d'une vie Apoſtolique. Secondement envers Ignace même, quand Dieu le rendit capable de ſoutenir cette ſainte entrepriſe, & que par des dons de grace extraordinaires, il le mit en état de l'exécuter. Voilà l'idée générale de cette premiere partie. I. PARTIE.

Quand Ignace fut appellé de Dieu aux fonctions de l'Apostolat, vous le sçavez, Chrétiens, l'Eglise avoit besoin de secours, & Dieu par fidélité étoit engagé à lui en fournir. C'étoit un tems où l'héresie s'élevoit de toutes parts, & déja commençoit à souffler le feu de ces fameuses rebellions, dont les restes fument encore. Or le Fils de Dieu ayant promis authentiquement à son Eglise que jamais les portes de l'enfer ne prévaudroient contre elle, il ne pouvoit lui manquer dans une pareille rencontre ; & en conséquence de sa parole, il lui devoit donner de nouvelles forces pour la défendre. Je ne prétends point vous faire entendre par-là, que saint Ignace ait été un homme nécessaire à l'Eglise de Jesus-Christ : non, Chrétiens, ce n'est point là ma pensée, & je dirois bien plûtôt de lui ce que saint Grégoire Pape disoit en général des hommes Apostoliques, dans une instruction qu'il leur adresse : l'Eglise de Jesus-Christ a été nécessaire à Ignace, parce qu'Ignace n'a pû se sanctifier que dans l'Eglise de Jesus-Christ ; mais Ignace n'a point été & ne pouvoit être nécessaire à l'Eglise de Jesus-Christ, parce que l'Eglise de Jesus-Christ a bien pû se passer d'Ignace & se conserver sans lui. Il est vrai, mes chers Audi-

teurs: mais auſſi ferois-je tort à ſaint Ignace & en quelque ſorte à Dieu même, ſi je ne diſois qu'Ignace, tout ſerviteur inutile qu'il étoit, fut choiſi de Dieu pour la défenſe de l'Egliſe, & que ſa vocation a été l'un des moyens que Dieu avoit préparés pour faire voir à ſon Egliſe qu'il ne l'abandonnoit pas, & qu'il vouloit lui être fidéle. *Fidelis Deus per quem vocati eſtis.*

Reconnoiſſez-le d'abord, Chrétiens, par un trait admirable de la providence. Bien d'autres en ont fait la remarque, & c'eſt pour cela même qu'elle paroît plus vraie, & que je puis avec plus de raiſon la faire à préſent. Tandis que Luther leve l'étendart contre l'Egliſe & lui déclare la guerre, Dieu touche le cœur d'Ignace, & l'appelle pour l'oppoſer à cet héréſiarque. Quelle fidélité, Seigneur! ainſi en aviez-vous autrefois uſé, faiſant naître un Auguſtin en Afrique, le même jour que Pélage, l'ennemi de votre grace, étoit né dans l'Angleterre; & n'ayant jamais permis dans la ſuite des ſiécles, que votre Egliſe fût attaquée par un nouveau perſécuteur, ſans lui procurer d'ailleurs & en même-tems un nouveau défenſeur. Ainſi, dis-je, ô mon Dieu, avez-vous toujours gardé la foi à cette divine épouſe; & ne ſemble-t-il pas que vous ayez voulu

lui en donner un gage particulier dans la vocation d'Ignace ? *Fidelis Deus.* En effet, qu'eſt-ce qu'Ignace, ſelon les vûes de Dieu ? c'eſt un homme né pour la deſtruction de l'héréſie, voilà ſon caractère ; fondateur d'un inſtitut dont l'eſſence eſt de combattre les ennemis de la foi, comme il eſt déclaré dans les bulles des ſouverains Pontifes, voilà ſa profeſſion ; de qui tout le zéle a été employé pour l'Egliſe, à étendre ſes conquêtes, à faire obſerver ſes loix, à maintenir l'uſage de ſes Sacremens, à inſpirer au peuple du reſpect pour ſes cérémonies, à conſerver les Fidéles dans ſon obéiſſance, à y ramener les hérétiques, ſans que pour cela il ait jamais épargné ni ſoins, ni travaux, ni force, ni crédit, ni repos, ni ſanté, ni réputation, ni vie : voilà quels ont été les emplois d'Ignace. Un homme qui dans l'ordre qu'il a établi, ne s'eſt propoſé que de tranſmettre ce zéle à un nombre infini de ſucceſſeurs ; c'eſt-à-dire, de préparer à toutes les Egliſes du monde des Miſſionnaires fervens, des prédicateurs Evangéliques, des hommes dévoüés à la croix & à la mort, des troupes entieres de martyrs dont il a été le pere : voilà les fruits de ſa compagnie. Encore une fois, mes chers Auditeurs, un homme de ce ca-

ractère, dans un tems où le schisme & l'erreur entreprenoient de renverser tout & de tout perdre, n'étoit-ce pas un secours manifeste que Dieu réservoit à son Eglise ; & ce secours ne doit-il pas être considéré comme une marque sensible de la fidélité de Dieu pour elle ? *Fidelis Deus.*

Ah, Chrétiens, permettez-moi de le dire ici, c'est de-là qu'est venue toute la haine des hérétiques contre la personne & le nom d'Ignace. Voilà ce qui a rendu son institut, & ce qui rend encore ses enfans si odieux à nos religionnaires. Je ne sçai pas, mes Freres, disoit saint Jérôme, par quelle fatalité il arrive que tous les ennemis de l'Eglise sont les miens ; mais j'en bénis Dieu, & c'est une gloire pour moi, que mon nom soit déchiré par ceux qui déchirent la robe de Jesus-Christ. On vient de me dire qu'Helvidius a écrit depuis peu contre moi une sanglante satyre ; mais je me console, puisque c'est avec la même plume qu'il a écrit des blasphêmes contre Marie : car quel avantage que Jérôme, qui est le serviteur, soit traité comme la mere ? *Ut eodem quo Mariæ detraxit calamo, me laceret ; & caninam facundiam servus Domini pariter experiatur & mater.* Vous faites assez vous-mêmes, *Hieron.*

Chrétiens, l'application de ces paroles. Si saint Ignace étoit demeuré dans la grotte de Manrèze, s'il s'étoit contenté de pleurer & de faire pénitence pour les péchés du monde, s'il avoit fondé un ordre de Solitaires, son nom même parmi les hérétiques seroit en bénédiction. Mais il a parlé contre les ennemis de l'Eglise, mais sa vocation a été de se présenter au Vicaire de Jesus-Christ & de se consacrer par état aux missions du Siége Apostolique : mais Dieu a voulu qu'il levât des troupes auxiliaires pour combattre l'hérésie ; avec cela ne devoit-il pas s'attendre aux plus violentes persécutions ? & en cela même n'a-t-il pas été une preuve vivante de la fidélité de Dieu envers son Eglise, à qui le ciel avoit destiné un homme si ferme, si constant, si zélé pour la secourir ? Tout ceci est général : disons quelque chose de plus marqué.

Ce que j'admire davantage dans la vocation de saint Ignace, c'est la conduite que la providence y a fait paroître, pour retrancher la source des maux dont son Eglise étoit affligée. Car prenez garde, Chrétiens : de plusieurs désordres d'où l'hérésie avoit pris naissance, le principal étoit celui-ci ; l'ignorance des choses de la foi qui regnoit parmi les peuples, jointe à la

à la mauvaise éducation de la jeunesse. Consultez les Ecrivains qui en ont parlé : voilà la porte par où entra le démon de l'erreur, pour porter ses coups à l'Eglise & pour ruiner l'ancienne religion. Mais que fait Dieu en suscitant Ignace ? il donne à l'Eglise un préservatif contre ce mal si dangereux & si pernicieux. Car à quoi Ignace est-il spécialement appellé, & pour quelle fin ? pour enseigner, pour instruire, pour apprendre aux peuples à connoître ce qu'ils sont, pour déraciner de leurs esprits l'ignorance de nos mystères, pour y jetter les premieres semences de la doctrine de la foi ; en un mot, pour former de vrais chrétiens, de même que le Prophéte avoit été envoyé pour servir de maître aux nations : *Ecce dedi eum præceptorem gentibus*. C'est pour cela que parmi les grandes affaires dont il étoit chargé, & sur lesquelles on le consultoit de toutes parts comme un oracle, il faisoit une de ses plus importantes occupations d'aller dans les rues de Rome catéchiser la populace, d'expliquer aux simples les points de la foi, d'assembler les femmes & les enfans dans les places publiques, pour leur donner les principes du salut : spectacle qui seul attiroit toute la ville, jusques aux Prélats mêmes & aux Cardi- *Is. c. 55.*

naux, à qui il prêchoit par l'exemple de ſon humilité, tandis qu'il inſtruiſoit les autres & qu'il les touchoit par la vertu de ſa parole. C'eſt pour cela que lorſqu'Ignace envoyoit ſes freres au ſecours de quelque Egliſe, il leur recommandoit avant toutes choſes le ſoin du catéchiſme, les avertiſſant que c'étoit là ce qui avoit converti le monde; que la ſcience du catéchiſme avoit été celle des Apôtres; que l'Evangile n'avoit été d'abord annoncé que par le catéchiſme; que s'ils vouloient donc ſe rendre utiles à l'Egliſe de Dieu, ils devoient négliger toute autre fonction plûtôt que celle du catéchiſme, & ſe ſouvenir que ſelon la parole du Fils de Dieu même, une des preuves de la miſſion de Jeſus-Chriſt fut d'évangéliſer les pauvres: *Matth. 6. 11.* *Pauperes evangelizantur.* C'eſt pour cela qu'il a voulu que toute ſa Compagnie ſe fît un devoir particulier de l'inſtruction de la jeuneſſe. L'héréſie avoit pris pour maxime de commencer par-là, & de s'emparer des jeunes ames, afin de les corrompre plus aiſément: Ignace lui en ôte le moyen, & lui enleve cet avantage. En effet, il y avoit déja dans l'Egliſe chrétienne de grands & de floriſſans Ordres, inſtitués pour prêcher la parole de Dieu. Saint François & ſaint Dominique en

avoient établi deux dont le succès rempliſſoit toute la terre : mais il n'y en avoit point encore qui par profeſſion fût engagé à ce divin emploi de former la jeuneſſe & de la ſanctifier. Or c'eſt le ſecours que Dieu, par un effet de ſa fidélité, préparoit à ſon Egliſe dans la perſonne d'Ignace : tellement que ce ſaint fondateur pouvoit dire après le Sauveur du monde, *Sinite parvulos venire ad me*, laiſſez venir à moi ces ames innocentes, puiſque Dieu m'a fait l'honneur de me choiſir pour les cultiver. Enfin c'eſt pour cela que Dieu donna ordre à Ignace de fonder des colléges & des écoles publiques, non point préciſément pour y enſeigner les ſciences prophanes, il étoit trop rempli de celle des Saints ; non point pour des intérêts temporels, il y avoit renoncé en quittant le monde, mais pour nourrir dans la vertu de jeunes enfans plus ſuſceptibles à cet âge tendre des ſaintes impreſſions qu'ils reçoivent, & pour leur faire ſucer de bonne heure le lait de la piété. Ah, Chrétiens, quels fruits de grace cette divine inſtitution n'a-t-elle pas produits ? combien d'ames ont été garanties de l'enfer ? combien de villes & de provinces ont été maintenues dans l'intégrité de la foi ? combien d'Etats ont été préſervés de la *Marc. c. 10.*

contagion de l'héréſie ? Car il eſt remarquable que dans tous les lieux du monde où cette inſtitution a été reçûe, jamais l'héréſie n'a dominé, & qu'elle y eſt bientôt tombée en décadence. D'où je conclus que Dieu, en appellant ſaint Ignace, s'eſt montré fidéle, non-ſeulement à toute l'Egliſe en général, mais à toutes les parties qui la compoſent : fidéle à tous les Royaumes de la chrétienté, fidéle à toutes les nations de la terre, fidéle à tous les ordres de la république, fidéle à tous les âges & à toutes les conditions des hommes, puiſqu'il n'y a pas une condition ni un âge, pas une nation ni un empire à qui ce grand Saint, en conſéquence de ſa vocation, n'ait conſacré ſon travail & ſes ſervices. *Fidelis Deus per quem vocati eſtis in ſocietatem Filii ejus Jeſu Chriſti Domini noſtri.*

Mais allons plus avant, & voyons de la part de Dieu une autre eſpéce de fidélité à l'égard même d'Ignace. Quel myſtère, mes chers Auditeurs, & quelle conduite ! Ignace eſt appellé de Dieu, mais à quoi ? à une fin dont il paroît abſolument incapable ; à une entrepriſe pour laquelle il n'a ni talent, ni ouverture, ni diſpoſition d'eſprit. Il eſt deſtiné à diriger les ames, & c'eſt un ſoldat élevé dans les exercices

de la guerre & ſans uſage des choſes divines. Il eſt queſtion d'inſtruire les peuples, & Dieu prend un homme ſans lettres & ſans étude. Il s'agit d'inſtituer un grand Ordre, & de former un corps de religion qui ſe répande dans tout l'univers ; mais Ignace eſt ſeul, deſtitué de crédit & de forces, réduit à une pauvreté extrême, qui l'a dépouillé de tout ce qu'il étoit ſelon le monde. Hé, Seigneur, pouvoit-il dire auſſi bien que Jérémie, où m'envoyez-vous, & qui ſuis-je ? Je ne fais que de naître à votre grace. A peine ai-je ouvert les yeux pour vous connoître : je ne ſuis encore qu'un enfant ; & quand il faut parler de vous, je ne ſçai pas prononcer une parole. Comment donc me confiez-vous un tel ouvrage ? Tu l'entreprendras, lui répond le Seigneur, & tu en viendras à bout. Ne dis point que tu es un enfant : *Noli dicere, Puer ſum ;* car il eſt de ma fidélité, après t'avoir choiſi, de te donner tous les moyens néceſſaires pour l'accompliſſement de ce grand deſſein. Auſſi, Chrétiens, n'eſt-ce pas un miracle que tout ce que le Seigneur opère dans Ignace preſque au moment de ſa converſion, pour en faire un inſtrument propre à avancer la gloire divine & à procurer le ſalut des ames ? Ignace n'eſt pas plûtôt *Jerem.* c. 1.

entré dans cette ſolitude où il fut d'abord conduit par l'eſprit de Dieu, que le voilà comme transformé dans un autre homme. Il a paſſé toute ſa vie dans l'embarras de la Cour, & le bruit des armes : & dans un inſtant il eſt rempli de dons extraordinaires ; il reçoit la grace d'une oraiſon ſublime ; les jours & les nuits ſuffiſent à peine pour contenter le goût qu'il y trouve. Il y emploie les ſemaines entieres, ſans autre aliment ni autre ſoutien, tant il eſt abſorbé dans ce ſaint exercice. Ce ne ſont que raviſſemens, qu'extaſes, où ſon corps paroît élevé de terre. Dieu ſe découvre à lui par les communications les plus intimes. Il voit ſenſiblement Jeſus-Chriſt dans le ſacrifice de l'Autel ; il traite avec la Reine des Anges ; il pénétre juſques dans le ſanctuaire pour y contempler Dieu même, & la Trinité de ſes perſonnes : jamais cet adorable myſtère ne fut révélé à un homme mortel plus clairement qu'à Ignace. Il ſemble que ce ſoit un ſaint Paul tranſporté dans le ciel, & joüiſſant déja de la viſion bienheureuſe. Lui-même proteſte qu'après ce qu'il a vû, il eſt prêt de mourir pour la foi, quand il n'y auroit plus d'écriture, ni de tradition. D'où vient ce changement, Chrétiens ? c'eſt qu'Ignace pour remplir ſa vocation, doit

être un homme de Dieu ; & parce qu'il a été jusqu'à présent tout autre, il faut que Dieu en fasse un homme nouveau. Or il le fait par cette profusion de lumieres & de graces ; & c'est en cela même que consiste la fidélité de Dieu envers ce saint Patriarche.

Mais ce n'est point assez qu'Ignace soit éclairé pour lui-même, il faut encore qu'il le soit pour les autres, & Dieu en a-t-il pris soin ? Lisez, mes chers Auditeurs, lisez ce livre admirable des exercices, que ce saint Solitaire composa dans sa retraite ; ce livre qui a reçû tant d'éloges dans l'Eglise de Dieu ; ce livre dont les souverains Pontifes ont voulu être les approbateurs, à qui le saint Siége a donné des graces & des priviléges si authentiques ; ce livre dont l'usage a produit tant de conversions & tant de merveilles dans le monde ; ce livre dont les fruits sont encore aujourd'hui si abondans, & dont l'excellente méthode se pratique avec tant de succès dans le christianisme. Voyez s'il y a rien de plus solide pour la conduite des ames, rien de plus prudent pour les regles de la foi, rien de plus certain pour le discernement des esprits, rien de plus relevé pour les maximes du salut. Qui fut l'auteur de cet ou-

vrage ? Ignace. Mais quel Ignace ? permettez-moi de parler ainſi. Eſt-ce Ignace conſommé dans la vie ſpirituelle, après pluſieurs années depuis ſa pénitence? non: mais Ignace ſortant du monde, mais Ignace un mois après avoir quitté l'épée & s'être donné à Dieu. Cela ne tient-il pas du prodige ? mais ce prodige c'eſt une fidélité que Dieu croit devoir à la perſonne de ſon ſerviteur. Il l'a choiſi pour l'inſtruction des peuples : dès-là ſa providence l'oblige à lui donner toutes les connoiſſances des plus grands maîtres. *Fidelis Deus per quem vocati eſtis.*

Il y a plus : Ignace eſt un étranger, c'eſt un mendiant, c'eſt un inconnu ; il n'a ni accès dans Rome, ni pouvoir. Il n'importe : va, lui dit Dieu, va dans cette Capitale de l'univers ; c'eſt là que j'ai bâti mon Egliſe ; & c'eſt là que tu formeras une Compagnie dont je ſerai ſpécialement le chef. Ne meſure point l'entrepriſe par tes forces : plus tu es foible, mieux elle réuſſira. Toutes les Puiſſances s'y oppoſeront, celles de l'enfer & celles de la terre, la ſageſſe des politiques, la paſſion des intéreſſés, le zéle des uns, la malice des autres ; on te rejettera comme un miſérable, on t'accuſera comme un novateur, on te condamnera comme un ambitieux : mais

je te ſerai fidéle ; *Ego tibi Romæ propitius ero.*

Ce ſont ici, Chrétiens, les propres paroles que ſaint Ignace entendit de la bouche de Jeſus-Chriſt même, quand ce Dieu Sauveur ſe fit voir à lui dans cette célébre apparition, dont il l'honora pour l'animer à pourſuivre conſtamment la fondation de ſon Ordre. Paroles que des eſprits prophanes ont voulu corrompre par une licence qui approche de l'impiété : mais paroles éternellement glorieuſes à ce ſaint Inſtituteur, qui reçut une aſſûrance de la protection divine pour le lieu même où Dieu l'avoit d'abord donné à ſaint Pierre & à toute ſon Egliſe. C'étoit un oracle que ces paroles, & vous en ſçavez l'iſſue. Jamais Ordre ne fut plus combattu que celui d'Ignace dans ſon inſtitution, & jamais Ordre ne fut approuvé avec des marques plus ſenſibles de la providence. Les Cardinaux s'aſſemblent pour l'examiner, & tous ſe ſentent divinement émûs & comme forcés à l'autoriſer. L'un d'eux, tout déclaré qu'il étoit contre le deſſein d'Ignace, avoue enfin qu'il n'y peut plus réſiſter, & qu'il y reconnoît malgré lui le doigt de Dieu. On fait paroître ce pauvre, ce nouveau venu : il eſt admis honorablement par le Pape, on le

reçoit au nombre des fondateurs & des Patriarches de l'Eglise, on lui expédie des bulles, on lui donne des pouvoirs, sa Compagnie prend naissance : & qu'est-ce que cela, si ce n'est pas toujours un effet de l'inviolable fidélité de Dieu ? *Fidelis Deus, per quem vocati estis.*

Mais Dieu souffre qu'Ignace soit persécuté. Voilà ce que l'incrédulité de tout tems a produit contre la providence sur les ames justes. Hé bien, Chrétiens, que concluez-vous de-là ? Ignace a vécu dans la persécution : donc Dieu ne lui a pas été fidéle. Ah ! gardons-nous de tirer cette conséquence si opposée aux principes de notre foi. Autrement, il faudroit dire que Dieu n'a pas même été fidéle à son Fils, & que de tous les Saints qui joüissent de la gloire, il n'y en a pas un qui ne pût former contre la providence de Dieu la même plainte. Non, mes chers Auditeurs, ne raisonnons point de la sorte. Dites plûtôt avec moi que les persécutions furent pour saint Ignace les plus évidens & les plus illustres témoignages de la fidélité de son Dieu, & vous parlerez en chrétiens.

Car pourquoi ce grand Saint a-t-il souffert tant de contradictions & de violences, a-t-il essuyé tant d'outrages, a-t-il été

noirci de tant de calomnies ? ne vous l'ai-je pas dit d'abord ? ce fut pour l'intérêt de Dieu & pour ſa juſtice. L'eût-on déféré à Barcelone comme un viſionnaire & un illuminé, s'il n'eût pas embraſé tous les cœurs par ſes exhortations ferventes & pathétiques ? L'eût-on confiné à Alcala dans un cachot obſcur, s'il n'eût pas réduit des femmes très-qualifiées aux ſaintes rigueurs de la pénitence en les ramenant de leurs déſordres ? Lui eût-on préparé dans Paris le traitement le plus indigne, s'il n'eût pas gagné à Dieu des hommes Apoſtoliques pour être les compagnons de ſon zéle ? N'eſt-ce pas en haine de la converſion de François Xavier, qu'on attenta ſur ſa perſonne ? D'où lui vint cette tempête qui ſe forma contre lui à Rome par un parti nombreux & puiſſant, ſinon parce qu'il s'étoit hautement déclaré contre un prédicateur qui prêchoit le Luthéraniſme ? Mille autres ſemblables ſujets, n'eſt ce pas ce qui lui a ſuſcité tant de perſécutions ? Or je vous demande : ſouffrir de la ſorte, étoit-ce une marque que Dieu lui fût infidéle, puiſque les perſécutions ſont les graces les plus exquiſes dans l'ordre de la prédeſtination des Saints, puiſque leurs ſouffrances ſont regardées dans le chriſtianiſme comme une

béatitude ; puiſqu'il eſt certain que dans tout l'Evangile Jeſus-Chriſt les a ſpécialement promiſes à ceux qui ſeroient les hérauts de ſa gloire ? Dites-moi, mes chers Auditeurs, ſi c'étoit abandonner Ignace, que de le faire participer au ſort des Apôtres & des élûs ? Mais d'ailleurs quand Dieu ajoûte à tout cela une protection viſible & éclatante, & que par des reſſorts inconnus aux hommes, mais infaillibles, il fait tourner la perſécution à la gloire de ce ſaint homme ; quand Dieu lui donne la grace comme à un autre Joſeph de regner, pour ainſi dire, dans ſa priſon, d'y attirer les peuples, d'y enſeigner, d'y exhorter, d'y convertir les ames ; quand on dit publiquement à Alcala, que pour voir ſaint Paul dans les chaînes, il n'y a qu'à voir Ignace dans les fers ; quand il ſort des cachots de Salamanque avec une approbation juridique de ſa doctrine, ce qui lui gagne un nombre infini de ſectateurs ; quand Dieu change en un moment le cœur de ceux qui prétendoient le deshonorer dans l'Univerſité de Paris, & qu'au lieu de le traiter auſſi rigoureuſement qu'ils ſe l'étoient propoſé, ils ſe jettent à ſes genoux, publient ſon innocence & font un éloge de ſa vertu ; quand ſes perſécuteurs dans Rome ſont punis de Dieu par

des châtimens exemplaires ; quand mille autres traits de providence donnent évidemment à connoître avec quelle attention le ciel veilloit sur lui & le soutenoit dans les traverses, peut-on dire qu'il en eût été délaissé, & par une conséquence toute contraire, ne faut-il pas reconnoître que Dieu jamais ne fut plus fidéle à Ignace que dans les croix & les afflictions ? *Fidelis Deus per quem vocati estis in societatem Jesu Christi.*

Or pour tirer de cette premiere partie quelque instruction dont nous puissions profiter, voilà, mes chers Auditeurs, comment Dieu nous sera fidéle à nous-mêmes dans les conditions où il nous appelle, & où nous entrons par les ordres & sous la conduite de son adorable providence. Prenez garde, s'il vous plaît : je ne dis pas que Dieu nous sera fidéle dans les conditions où nous nous serons engagés de nous-mêmes sans le consulter & sans égard à ses desseins. Je ne dis pas qu'il nous sera fidéle dans ces états & dans ces ministéres où nous nous serons ingérés, non selon son gré, mais selon le nôtre, selon le caprice qui nous guide, selon l'intérêt qui nous attire, selon l'ambition qui nous pousse, selon le plaisir qui nous flatte. Surtout je ne dis pas qu'il nous sera fidéle

dans ces occasions dangereuses où la seule passion nous conduit, & où la seule passion nous retient. Car de quelle fidélité nous peut-il être redevable, lorsqu'il ne nous a rien promis ; c'est trop peu, lorsqu'il nous a même expressément menacés de retirer son secours, & de nous en priver ? Je dis donc seulement qu'il nous sera fidéle, quand ce sera lui qui nous aura choisis, & que nous nous conformerons à son choix, quand ce sera lui qui nous aura envoyés, & que nous aurons ses divines volontés à exécuter ; quand ce sera lui qui nous aura appellés, & que nous ne suivrons point d'autre vocation que la sienne. Oui, Chrétiens, c'est alors que notre Dieu nous sera fidéle, qu'il fera descendre sur nous l'abondance de ses graces, qu'il nous éclairera de ses lumieres, qu'il nous revêtira de sa force, qu'il nous garantira du péril, qu'il nous consolera dans nos peines, qu'il fera tout réussir à sa gloire & pour notre salut. Car voilà ce qu'il ne nous peut refuser sans blesser tout à la fois & sa bonté, & sa sagesse, & sa justice ; sans manquer à la parole qu'il nous a si solemnellement donnée, & que tant d'exemples ont confirmée. Cependant observez bien encore la promesse que je vous fais de sa part, & prenez-en bien

le ſens. Je ne prétends pas qu'il fera toujours réuſſir les choſes ſelon nos idées humaines, & que nous n'aurons point de combats à livrer, point d'obſtacles à ſurmonter, point même de mauvais ſuccès ſelon le monde à ſupporter. Ce n'eſt point là ce qu'il a voulu nous faire entendre, en nous aſſûrant qu'il ſeroit avec nous, & que nous pourrions toujours compter ſur ſon aſſiſtance.

Mais je prétends que ſoit que nos entrepriſes ſuccédent ſelon nos vûes, ou qu'elles échouent, ſoit que nous ſoyons dans l'eſtime publique, ou dans le mépris; quoi qu'il arrive, il ſçaura tirer de tout ſa gloire, & faire tout ſervir à notre avancement & à notre ſanctification. Mais une telle fidélité de la part de Dieu n'eſt pas ce que nous demandons. Nous voudrions qu'il nous fût fidéle pour nous élever, pour nous diſtinguer, pour nous faire en tout paroître avec éclat. La moindre difficulté qui nous arrête, la moindre diſgrace qui nous humilie, le moindre revers qui nous dérange, c'eſt aſſez pour troubler notre foi & pour nous faire accuſer la providence du Seigneur. Si le ſaint Patriarche dont je fais l'éloge, en eût jugé comme nous, il eût bientôt abandonné l'ouvrage qu'il avoit entrepris & commen-

cé. Il eût cru devoir céder à tant d'orages & à de si rudes tempêtes dont il se vit assailli. Mais au plus fort de la persécution, il espéra, comme Abraham, contre l'espérance même : car il sçavoit que Dieu a des voies secrettes qu'il n'est pas obligé de nous révéler, & que quand il paroît plus éloigné de nous, c'est souvent alors qu'il en est plus près. Agissons donc avec confiance ; & sûrs que Dieu nous fera fidéle comme à Ignace, soyons nous-mêmes, comme Ignace, fidéles à Dieu : c'est le sujet de la seconde partie.

II. PARTIE.

SAint Paul écrivant aux Corinthiens, leur fait en peu de paroles le portrait & l'éloge d'un homme Apostolique, quand il leur dit que c'est le ministre de Jesus-Christ & le dispensateur des mystères de Dieu : *Sic nos existimet homo ut ministros Christi & dispensatores mysteriorum Dei.* Or vous sçavez, mes Freres, ajoûte ce grand Apôtre, que lorsqu'il s'agit d'un dispensateur, la premiere chose qu'on attend de lui, c'est la fidélité à son maître : *Hic jam quæritur inter dispensatores, ut fidelis quis inveniatur.* Selon qu'il a plus ou moins été fidéle, nous le jugerons plus ou moins digne de loüanges & de récompenses attachées à son ministère. Prenons

1. Cor. 4. 1.

Ibid.

nous-mêmes cette régle, mes chers Auditeurs, pour nous former une juſte idée du mérite & de la gloire de ſaint Ignace. Il fut appellé à cette excellente fonction de miniſtre du Dieu vivant pour la défenſe de l'Egliſe, & pour le ſalut des peuples. Voyons donc ſi dans la diſcuſſion de ſa vie, il ſe trouvera tel que le veut ſaint Paul, ou plûtôt que Dieu lui-même le demandoit, *Ut fidelis quis inveniatur.* Car il ne ſuffiſoit pas que Dieu parût fidéle envers lui, il falloit qu'il répondît à Dieu, qu'il remplît la vocation de Dieu, & qu'il fût ainſi fidéle à Dieu. Fidélité tellement néceſſaire, que Dieu, tout-puiſſant qu'il eſt, n'en pouvoit faire ſans cela un parfait miniſtre de l'Evangile. Comprenez, s'il vous plaît, ma penſée. Dieu ſans cela en pouvoit faire un prophéte & un homme de prodiges: c'eſt-à dire, que Dieu ſans cela pouvoit lui donner la connoiſſance de l'avenir, & lui faire voir dans le futur les événemens les plus éloignés, qu'il a vûs en effet & prédit plus d'une fois; que Dieu pouvoit le rendre terrible aux démons, qu'il a mis en fuite d'une ſeule parole & chaſſés des corps; que Dieu pouvoit répandre ſur ſon viſage une ſplendeur toute miraculeuſe, & ſemblable à celle des bienheureux, état où ſaint Phi-

lippe de Neri témoigna l'avoir apperçû ; que Dieu pouvoit lui conférer la grace des guériſons, qu'il a ſouvent opérées pendant ſa vie, & qu'il opère encore après ſa mort. Enfin, que Dieu pouvoit lui communiquer même la vertu & le pouvoir de reſſuſciter les morts, témoin celui de Barcelone, dont il eſt parlé dans la bulle de ſa canoniſation. Pour tout cela il ne falloit que la ſeule fidélité de Dieu, parce qu'Ignace proprement ne contribuoit rien à tout cela : mais tous ces avantages & toutes ces graces n'étoient point aſſez pour former un ouvrier Evangélique, & un digne miniſtre du Seigneur. Il lui falloit quelque choſe de plus, & quoi ? ah ! Chrétiens, il falloit ſur-tout que ce fût un homme mort à lui-même ; un homme crucifié au monde & à ſa chair, un homme zélé pour la gloire de Dieu, & prêt à tout entreprendre & à tout ſacrifier pour elle ; un homme à qui le ſalut des ames fût plus cher que toutes les choſes de la terre, que ſon repos, que ſa ſanté, que ſa vie même. Voilà comment la fidélité du ſerviteur devoit ſeconder la fidélité du maître qui l'employoit, & comment elle l'a ſecondée en effet. J'en ai les preuves, que je tire de l'hiſtoire de ce grand ſaint, & que je vous prie de bien écouter.

En quoi consiste le vrai caractère d'un ministre & d'un dispensateur fidéle ? en deux choses, répond saint Jean Chrysostôme, interprétant les paroles de saint Paul : sçavoir, dans le soin qu'il prend d'acquérir toutes les dispositions que requiert son ministère, & de s'en rendre capable, c'est la premiere ; & dans le zéle qu'il fait paroître à s'acquitter de son ministère, & à ne rien épargner pour en remplir toute la mesure, c'est la seconde. Quiconque en use de la sorte dans l'administration des dons de la grace qui lui ont été confiés, peut être regardé comme un véritable dispensateur de la maison de Dieu. Or si cela est, j'ose dire que jamais homme ne mérita cette éminente & glorieuse qualité avec plus de justice qu'Ignace de Loyola ; & en le disant, je n'avance rien dont il ne me soit aisé de vous faire convenir avec moi. Vous l'allez voir.

Car pour commencer d'abord par le soin qu'il eut de se disposer à son ministère, que ne fit-il point pour se mettre en état de suivre la vocation de Dieu, & pour devenir un sujet propre à la conversion des ames & à leur sanctification ? C'étoit un homme du monde, un homme tel que je vous l'ai d'abord représenté, sans nulle teinture des lettres & sans nulle autre

ſcience que celle des armes : mais au moment qu'il a compris à quoi Dieu le deſtine, que conclut-il ? que dit-il ? Vous le voulez, Seigneur, & j'y conſens : mais avant toutes choſes, il faut donc faire de moi un homme nouveau. Il faut ceſſer d'être tout ce que je ſuis, afin de pouvoir être tout ce que vous prétendez que je ſois : car quelle apparence que je puiſſe ſervir à vos adorables deſſeins, en demeurant ce que j'ai été ? Il faut donc en quelque ſorte me détruire moi même. Et puiſque cela ne ſe peut que par de violens combats contre moi-même, que par une mortification continuelle, que par une parfaite abnégation, c'eſt par-là que je vais entrer dans la ſainte carriere où vous m'appellez ? Tels furent les ſentimens d'Ignace, telle fut ſa réſolution ; & vous ſçavez, Chrétiens, comment il l'exécuta.

Le ſuivrons-nous à Manrèze, & dans cette grotte devenue ſi fameuſe par ſa pénitence ? faut-il vous dire quelle vie il y mena, quelles auſtérités il y pratiqua, quelles abſtinences & quels jeûnes il y obſerva ? c'eſt ce que vous avez entendu cent fois, & ce que vous ne pouvez ignorer. Vous ſçavez où le porta une ſainte haine de lui-même ; qu'il ne voulut point d'autre nourriture que le pain & l'eau, ni d'au-

tre lit que la terre; que les disciplines sanglantes & réitérées chaque jour jusqu'à trois fois, furent ses exercices les plus ordinaires; qu'il fit du cilice son vêtement; que par un stratagême particulier & nouveau, pour repousser les attaques de l'ennemi qui le troubloit, & pour calmer les peines intérieures qui lui déchiroient cruellement l'ame, il refusa à son corps durant huit jours entiers tout soulagement & tout aliment; que dans cette guerre si vive & si animée qu'il déclara à ses sens, toute sa prudence consista à ne point écouter la prudence humaine; que par-là il se réduisit bientôt dans la derniere foiblesse, & que dès-lors il sembla prendre pour maxime, non pas de vivre, mais d'endurer une longue & perpétuelle mort. Voilà, dis-je, de quoi vous êtes suffisamment instruits.

Mais encore pourquoi tant de rigueurs? si vous me le demandez, Chrétiens, je vous réponds toujours que ce fut par un double motif de fidélité envers Dieu, & de fidélité envers le prochain. Je dis de fidélité envers Dieu, parce qu'il ne crut pas pouvoir travailler efficacement à l'édification de l'Eglise de Dieu, s'il ne commençoit par sa propre destruction; de même que ces Ninivites à qui Jonas prêcha avec tant de

ſuccès la pénitence. Souffrez que j'applique ici cette figure. Le Prophéte leur annonça qu'après quarante jours leur ville
Jon. c. 3. ſeroit renverſée de fond en comble, *Adhuc quadraginta dies, & Ninive ſubvertetur.* Cette parole s'accomplit-elle? ne s'accomplit-elle pas? Elle ne s'accomplit pas ſelon la lettre, diſent les Peres & les Interprétes, puiſque Ninive ſubſiſta toujours: mais dans un ſens plus ſpirituel & plus relevé, ajoûtent-ils, elle ſe vérifia, puiſqu'au tems marqué par le Prophéte les Ninivites ſe reconnurent, ſe convertirent, changerent de mœurs, de coutumes, de vie, enſorte qu'on put dire que ce n'étoit plus déſormais l'ancienne Ninive, mais une autre élevée ſur les ruines de la premiere, tant la face des choſes parut différente. C'eſt ainſi que je me figure Ignace ſortant de Manrèze, après avoir conſumé dans le feu de la plus ſévère mortification tous les reſtes du monde, de la chair, du péché; & ſe préſentant à Dieu, pour lui dire avec la même confiance qu'Iſaïe,
Iſa. c. 6. *Ecce ego, mitte me;* me voilà prêt maintenant, Seigneur, à recevoir vos ordres. Vous cherchez un homme qui les publie; & qui vous faſſe connoître: envoyez-moi. Je ne ſuis plus cet Ignace autrefois l'eſclave du monde & de la vanité. Tout

ce que j'étois, eſt mort dans ma perſonne, & je ne penſe qu'à vous obéir : *Ecce ego, mitte me.* Fidélité donc envers Dieu, & je dis de plus, fidélité envers le prochain. Car ſi ce ſaint pénitent ſe ménagea ſi peu, c'eſt qu'il conçut que pour faire quelque progrès auprès des ames dont Dieu vouloit lui confier la conduite, il falloit qu'il fût impitoyable envers lui-même ; que ſans cette ſévérité pour lui-même, il ſeroit incapable de porter le poids du miniſtère Evangélique, d'en ſoutenir le travail & d'en ſurmonter les difficultés ; que s'il ne mouroit à lui-même, il n'auroit jamais auprès des peuples ce crédit ſi néceſſaire pour s'inſinuer dans leurs eſprits, & pour les perſuader ; & que dès qu'ils remarqueroient en lui quelque recherche de lui-même, ils perdroient toute créance en ſes paroles, & ne s'attacheroient qu'à ſes exemples. Principes bien contraires à ceux de ces prétendus zélés, qu'on a vûs de tout tems dans le chriſtianiſme, & qui voulant s'ériger en maîtres abſolus des conſciences, ont établi pour fondement de leur conduite la ſévérité envers les autres, & l'indulgence envers eux-mêmes. Apôtres de la pénitence pour la prêcher, & ſes déſerteurs quand il a été queſtion de la pratiquer. Ennemis déclarés d'une

vie commode lorſqu'il a ſeulement fallu la combattre dans une pompeuſe morale, mais attachés à toutes les commodités de la vie lorſqu'il s'eſt agi de les prendre & de ſe les procurer. Hypocrites Phariſiens, contre qui le Sauveur du monde s'eſt tant élevé, & qu'il a ſi bien marqués dans l'Evangile, en diſant que tout leur zéle ſe terminoit à charger leurs freres de fardeaux lourds & accablans, tandis qu'ils ne vouloient pas même les toucher du doigt.

Cependant une verru ſans lumiere & ſans connoiſſance ne ſuffit pas à un homme Apoſtolique. Il doit être éclairé, puiſqu'il doit inſtruire les autres; & ſi ſon zéle n'eſt conduit par la ſcience, fût-il d'ailleurs le plus pur & le plus ardent, c'eſt un zéle dangereux, & qui peut donner en mille écueils. Que fera donc Ignace, & déſormais eſt-il en état d'entreprendre des études peu ſortables à ſon âge, & de s'avancer dans les ſciences dont il ignore juſques aux premiers élémens? Ah! Chrétiens, laiſſons agir ſa fidélité. Elle eſt humble, elle eſt généreuſe & conſtante, c'eſt aſſez: tout lui conviendra. Elle fera paſſer cet homme de trente-trois ans par tous les dégrés; elle le réduira dans la pouſſiere d'une claſſe au rang des enfans; elle le ſoumettra à la diſcipline d'un maître; elle lui

lui donnera toute la patience & toute la fermeté qu'il faut pour dévorer les premieres épines de la Grammaire, & pour en supporter tous les dégoûts. Que je consulte là-dessus certains esprits forts du siécle ; que sera-ce à les entendre parler & selon leurs idées mondaines, qu'une telle résolution ? ce sera foiblesse, ce sera bassesse d'ame, ce sera folie. Mais moi je prétends que jamais Ignace ne fit rien pour Dieu de plus héroïque & de plus grand : pourquoi ? parce que jamais il n'eut plus de violence à se faire, pour réprimer tous les sentimens humains, & pour vaincre toutes les répugnances de la nature. Ici bien différent de son adorable maître, lors même qu'il travailloit à pouvoir un jour l'imiter. Jesus-Christ encore enfant, s'assit au milieu des Docteurs dans le temple de Jérusalem ; & Ignace, cet homme déja formé, est assis parmi des enfans dans une école publique. Jesus-Christ s'éleva au-dessus de son âge pour enseigner, & Ignace s'abaisse au-dessous du sien pour recevoir des enseignemens. Jesus-Christ dans sa douziéme année fit la fonction de Docteur, & Ignace à trente-trois ans prend la qualité de disciple. Les Scribes & les Pharisiens furent dans l'étonnement de voir la sainte assûrance de Jesus-Christ ; &

tout ce qu'il y a dans Barcelone de gens sensés & raisonnables, est ravi d'admiration en voyant la docilité d'Ignace. Quelle différence, mes chers Auditeurs, & tout ensemble quel rapport entre l'un & l'autre, puisque l'un & l'autre n'eurent en vûe que de s'employer aux affaires de Dieu & de lui témoigner leur fidélité. *Nescie-*
Luc. c. 2. *batis quia in his quæ Patris mei sunt, oportet me esse.*

Ce fut cette même fidélité qui attira Ignace dans Paris, pour y reprendre avec une ardeur toute nouvelle le cours de ses études; qui lui en fit essuyer tous les ennuis, toutes les fatigues, toutes les humiliations; & qui dans l'extrême & volontaire pauvreté qu'il avoit choisie comme son plus cher héritage, & dont il ressentoit toutes les incommodités, l'engagea à se retirer dans un hôpital, à mendier lui-même son pain de porte en porte, à se dégrader selon le monde, & à se mettre dans la vile condition de valet, suivant l'exemple de son Sauveur; *Formam servi*
Philip. c. 2. *accipiens.* Quel état pour un homme jusques là distingué, & par sa naissance, & par ses emplois! Mais que nous importe, dit-il, à quelle condition nous nous trouvions réduits, quand c'est pour l'avancement de la gloire de Dieu, & pour l'accomplisse-

ment de ſes éternelles & ſuprêmes volontés ? Soyons pauvres, ſoyons dépendans, ſoyons eſclaves, ſoyons dans le rang le plus abjet & le plus bas, pourvû que Dieu ſoit par-là honoré & le prochain ſanctifié. Et pourquoi ne m'en coûteroit-il pas autant pour me former à la milice du ciel, qu'il m'en a coûté pour me ſignaler dans celle de la terre ? Rien ne m'a rebuté, lorſqu'il a été queſtion d'acquérir la ſcience des armes ; en dois-je moins faire pour acquérir la ſcience du ſalut ? Touché de ces ſentimens, il redouble ſes ſoins & ſon attention : la moindre négligence qui lui échappe, eſt pour lui un crime qu'il ſe reproche amerement, & dont il ſe punit rigoureuſement. Dieu le ſoutient, il le bénit, & voici la merveille que nous ne pouvons aſſez admirer. C'eſt que ce zélé diſciple, tout diſciple qu'il eſt, commence à devenir maître. Déja inſpiré d'en-haut & dirigé par l'eſprit de Dieu, il jette les premiers fondemens de cette Compagnie dont il devoit être l'inſtituteur & le pere. Déja dans l'Univerſité de Paris il s'aſſocie neuf compagnons, illuſtres par les talens de leur eſprit & par leur ſçavoir, mais plus illuſtres encore par leur piété & par leur zele. Dans le ſein de notre France, & dans la capitale de ce Royau-

me, Ignace leve déja ces troupes auxiliaires que Dieu réservoit à son Eglise; & qui d'année en année croissant toujours, & grossies de toutes parts, devoient se répandre dans toutes les parties du monde. Car, permettez-moi de le remarquer ici, c'est à notre France que le monde chrétien est redevable de ce secours; c'est là qu'Ignace s'est instruit; là que sa sainteté s'est élevée, s'est perfectionnée, s'est consommée; là qu'il s'est tracé le plan de sa Compagnie, & qu'il a trouvé de dignes sujets pour le seconder & la faire naître; là que de concert & portés du même zele, ils se sont tous dévoüés à la gloire du Seigneur & au service des ames; de-là enfin qu'ils sont sortis pour aller se présenter au souverain Pontife, & pour mettre la main à l'œuvre de Dieu qu'ils avoient méditée. Aussi le glorieux fondateur de la Compagnie de Jesus reconnut-il toujours dans la suite qu'il devoit tout à la France, la regardant comme son berceau, ou, pour mieux dire, la regardant comme sa mere, & s'appliquant à lui envoyer des ouvriers qui pussent l'acquitter envers elle, & lui rendre en quelque sorte ce qu'il en avoit reçû.

Mais revenons, & disons que si saint Ignace a fait paroître une pleine fidélité

en se préparant à son ministère, il n'a pas moins dignement rempli l'autre devoir d'un parfait dispensateur, en travaillant sous les ordres du maître qui l'avoit appellé, & selon la forme que Jesus-Christ même lui avoit tracée. Vous sçavez, Chrétiens, que la gloire est un bien propre de Dieu, & qui n'appartient qu'à Dieu. Il nous abandonne toutes les autres choses, jusqu'à sa grace, dit saint Augustin : mais pour la gloire, c'est son fonds, & un fonds inaliénable. Il ne la céde à personne, & s'il y a quelque bien qu'il puisse attendre de la part des hommes & en particulier de ses ministres, c'est celui-là. Voilà pourquoi le Fils de Dieu disoit de lui-même, qu'il étoit venu sur la terre pour y chercher, non pas sa gloire, mais celle de son pere ; que c'étoit l'unique fin de sa mission & l'unique fin de la mission de ses Apôtres. *Non quæro gloriam meam.* Joan. c. 8. Et parce que cette gloire de Dieu consiste en partie à être connu des hommes, à en être adoré & aimé, c'est pour cela que ce même Sauveur ajoûtoit qu'il étoit venu pour la conversion des pécheurs & la réparation du monde, *Non sum missus, nisi ad oves quæ perierunt ;* Matth. c. 13. & qu'il n'avoit choisi ses Apôtres, que pour être les coopérateurs de ce grand ouvrage : *Posui*

Joan. c. 15. *vos ut eatis, & fructum afferatis.*

Or ceci posé, mes chers Auditeurs, voulez-vous juger de la fidélité d'Ignace dans l'exécution des desseins de Dieu sur lui? voyez quelle fut l'ardeur & l'étendue de son zele pour la gloire divine & pour le salut des ames. Quel vaste champ s'ouvre devant moi, & ce qui me reste de tems peut-il suffire à une si abondante matiere? Puis-je vous marquer mille traits particuliers? puis-je vous dire tout ce qu'Ignace a entrepris, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a souffert, non-seulement pour la gloire de Dieu, mais pour la plus grande gloire de Dieu, & non-seulement pour le salut de ses freres, mais pour leur plus haute perfection? Je ne vous le représenterai point dans cet étang à demi glacé, où il se plongea lui-même jusqu'au cou: s'estimant heureux de pouvoir par cet étrange stratagême arrêter un seul péché, & retenir par ce spectacle un malheureux que son libertinage portoit vers l'objet criminel de sa passion. Je ne vous parlerai, ni de ses ferventes prédications & des fruits merveilleux qu'elles produisirent, ni de ses soins auprès des malades, pour sauver leurs ames, encore plus que pour soulager leurs corps; ni de ses pénibles voyages, tantôt pour courir au secours

d'un fugitif, qu'il eût pû poursuivre selon les loix d'une rigoureuse justice, & qu'il assista selon l'esprit de la plus pure charité ; tantôt pour visiter les saints lieux, & pour réparer la gloire de son maître là où elle avoit été, & où elle étoit tous les jours si outrageusement blessée ; tantôt pour parcourir les villes & les bourgades, & pour répandre par-tout la bonne odeur de Jesus-Christ. Je ne vous dirai rien des saints établissemens qu'il institua, & des maisons qu'il bâtit pour être consacrées à la pénitence, se souvenant que son Sauveur n'avoit pas exclu de son Royaume céleste les femmes perdues, & qu'elles pouvoient autant glorifier Dieu dans leur retraite, qu'elles l'avoient deshonoré dans leur péché. Tout cela, & bien d'autres preuves de sa fidélité & de son zéle, je les laisse ; car ce détail seroit infini. Je m'attache à un seul fait plus général, mais aussi plus éclatant, & par où je conclus ce discours.

C'est, Chrétiens, cette institution d'une Compagnie dont l'unique fin est la gloire de Dieu & le salut du prochain ; dont tous les sujets ne doivent servir qu'à la gloire de Dieu & au salut du prochain ; dont toutes les vûes, tous les intérêts, toutes les fonctions, tous les travaux ne

doivent tendre qu'à la gloire de Dieu & au salut du prochain. D'une Compagnie, qui sans se renfermer dans l'enceinte d'une province ou d'un empire, doit annoncer la gloire de Dieu & son saint nom dans tout l'univers, *Euntes in mundum universum;* doit prêcher l'Evangile à tous les peuples, sans distinction d'âge, depuis les enfans jusques aux plus avancés; sans distinction de qualités & d'états, depuis les plus pauvres & les plus petits, jusques aux plus riches & aux plus grands: *Prædicate Evangelium omni creaturæ.* D'une Compagnie, qui sans se borner à un moyen plûtôt qu'à l'autre, fait profession d'embrasser tous les moyens de glorifier Dieu & de sanctifier les ames: les écoles publiques & l'instruction de la jeunesse, la connoissance des lettres & divines & humaines, le ministère de la sainte parole, la direction des consciences, les assemblées de piété, les missions & les retraites. D'une Compagnie, qui pour se dégager de tout autre intérêt que celui de Dieu & des ames qu'il a rachetées de son sang, renonce solemnellement à tout salaire & à toute dignité; qui pour être plus étroitement liée au service de l'Eglise de Dieu, s'engage par un vœu exprès à s'employer par-tout où les ordres du sou-

Marc. c. 16.

verain Pontife & du Vicaire de Jesus-Christ la destineront, fallût-il pour cela s'exposer à toutes les miseres de la pauvreté, à toutes les rigueurs de la captivité, à toutes les horreurs de la mort. D'une Compagnie, qui par la miséricorde du Seigneur & par la force toute-puissante de son bras, perpétuée de siécle en siécle & toujours animée du même esprit, à la place des ouvriers qu'elle perd, en doit substituer d'autres, pour leur succéder, pour hériter de leur zéle, pour cultiver les mêmes moissons, pour soutenir les mêmes fatigues, pour essuyer les mêmes périls, pour combattre les mêmes ennemis & avec les mêmes armes, pour remporter les mêmes victoires, ou pour faire de leur réputation, de leur repos, de leur vie, les mêmes sacrifices. Aidé de la grace, & en suivant toute l'impression, après avoir conçû & médité le dessein de cette Compagnie, l'avoir ensuite conduit avec autant de sagesse que de constance & de force, l'avoir exécuté avec succès & porté enfin à toute sa perfection, dites moi, Chrétiens, si ce n'est pas avoir été fidéle à Dieu, non-seulement comme ces bons serviteurs de l'Evangile, en de petites choses, *In modico fidelis*, mais dans une des plus difficiles & des plus grandes entreprises ? *Luc.* c. 19.

Or voilà ce qu'a fait saint Ignace de Loyola. Je ne dis pas, voilà ce qu'il s'est proposé, voilà ce qu'il a ébauché, voilà ce qu'il a commencé; mais je dis, voilà ce qu'il a lui-même achevé, ce qu'il a lui-même consommé, & à quoi lui-même il a mis la derniere main. C'est lui qui par la ferveur de ses prieres, par l'abondance des lumieres divines, par l'élévation & la vaste étendue d'un génie supérieur, par la droiture & la profondeur de ses réflexions, par l'invincible fermeté & la grandeur de son courage, a formé l'idée de cet institut, en a dicté toutes les régles, en a marqué toutes les fonctions, en a levé toutes les difficultés, en a réuni toutes les parties, en a composé tout le corps, l'a nourri, l'a fortifié, l'a fait agir jusqu'aux extrémités de la terre. Dire donc d'Ignace qu'il a été le fondateur de la Compagnie de Jesus, c'est faire en un mot l'éloge complet de sa fidélité envers Dieu, & par conséquent envers le prochain. Car c'est vous donner à entendre, que non content de glorifier Dieu par lui-même, il l'a glorifié par tant de missionnaires envoyés au-delà des mers & aux nations les plus reculées, pour y publier l'Evangile & y détruire l'infidélité; qu'il l'a glorifié par tant de prédicateurs, em-

ployés auprès des Fidéles pour leur enſeigner leurs devoirs & les retirer de leurs déſordres ; qu'il l'a glorifié par tant de ſçavans hommes, conſumés de veilles & d'études, pour confondre l'héréſie & pour défendre la religion ; qu'il l'a glorifié par tant de martyrs, expoſés aux glaives, aux feux, aux croix, aux tourmens les plus cruels pour l'honneur de la foi, & pour ſigner de leur ſang le témoignage qu'ils lui rendoient ; qu'il l'a glorifié d'un pole du monde à l'autre, où il a eu la conſolation de voir les membres de ſa Compagnie s'étendre pour la conquête des ames & l'accroiſſement du Royaume de Jeſus-Chriſt.

Ce n'eſt pas aſſez, & pourquoi n'ajoûterois-je pas, qu'il le glorifie encore, non-ſeulement dans le ciel où Dieu a couronné ſes travaux ; mais dans toute l'enceinte de cet univers, où ſes enfans, ſous ſa conduite & par ſon eſprit, travaillent à maintenir l'ouvrage de leur pere, & y conſacrent tous leurs ſoins ? Car ce que ſaint Paul a dit en parlant d'Abel, & de l'offrande qu'il préſenta à Dieu pour l'honorer, je puis bien ici l'appliquer au ſaint Inſtituteur dont je fais l'éloge, & à la Compagnie qu'il a laiſſée après lui, comme la dépoſitaire de ſes ſentimens, &

l'héritiere des graces dont il fut ſi abon-
Hebr. damment pourvû : *Et per illam defunctus*
c. 11. *adhuc loquitur.* Oui, mes chers Auditeurs, c'eſt par elle qu'Ignace, tout mort qu'il eſt, parle encore, & fait retentir ſa voix dans toute la terre ; c'eſt par elle qu'il diſtribue le pain d'une ſaine doctrine aux enfans de la maiſon du Pere céleſte ; c'eſt par elle qu'il va à travers les tempêtes & les orages, au milieu des bois & dans le fond des déſerts, chercher les brebis égarées d'Iſraël & les appeller ; c'eſt par elle qu'il dirige tant d'ames ſaintes, qu'il touche tant de pécheurs, qu'il convainc tant d'hérétiques, & qu'il éclaire tant d'idolâtres. Pardonnez-moi, Chrétiens, & permettez-moi de rendre aujourd'hui ce témoignage à une Compagnie dont je reconnois avoir tout reçû, & à qui je crois devoir tout. Témoignage fondé ſur une connoiſſance certaine de la droiture de ſes intentions & de la pureté de ſon zéle, malgré tout ce que la calomnie a prétendu lui imputer, & les noires couleurs dont elle a tâché de la défigurer & de la ternir. Au reſte quand je m'explique de la ſorte, ce n'eſt point à l'avantage des enfans que je le fais ni pour les relever, mais uniquement pour relever le Pere, ou plûtôt pour relever la gloire de Dieu,

à qui les enfans, comme le Pere, doivent tout rapporter. Non, Meſſieurs, vous ne nous devez rien, ſi vous le voulez; & ſi vous nous deviez quelque choſe, je vous dirois tout le contraire de ce que diſoit ſaint Ambroiſe après la mort du grand Théodoſe, dont il faiſoit l'éloge funébre. Il montroit les deux héritiers de l'Empereur préſens à cette cérémonie, & s'adreſſant au peuple, il s'écrioit: *Reddite filiis quod debetis patri;* rendez aux enfans ce que vous devez au Pere. Je renverſerois la propoſition; & vous préſentant Ignace, je m'écrierois: *Reddite patri quod debetis filiis;* ce que vous croyez devoir aux enfans, rendez-le au Pere. Car c'eſt au Pere que tout eſt dû, puiſque les enfans n'agiſſent que par les régles que le Pere leur a preſcrites, que par l'eſprit qu'il leur a inſpiré, qu'avec les moyens qu'il leur a fournis. Je dirois encore mieux: tout ce que vous pouvez devoir, ſoit au Pere, ſoit aux enfans, rendez-le à Dieu; car c'eſt à Dieu, & à Dieu ſeul, le principe de tout, que tout honneur appartient. *Ambr.*

Ainſi vous parlerois-je: mais j'ai quelque choſe à vous dire qui vous touche de plus près, & à quoi il vous eſt encore plus important de faire une ſérieuſe attention.

Car ce qui a fait, mon cher Auditeur, toute la sainteté d'Ignace & ce qui l'a élevé à une si haute perfection, c'est d'avoir été fidéle à Dieu. Pourquoi n'êtes-vous pas saint comme lui, & pourquoi même n'êtes-vous rien moins que saint? Examinons quelle est la cause de cette différence. D'où vient qu'Ignace fut un homme de Dieu, & que vous êtes un homme du monde; qu'il n'eut des pensées que pour Dieu, & que vous n'en avez que pour le monde; qu'il ne cessa point de glorifier Dieu, & que vous ne cessez point de l'outrager? Remontons à la source. Est-ce que Dieu ne veut pas tirer de vous sa gloire? est-ce qu'il ne vous appelle pas à la sainteté de votre état? est-ce qu'il vous refuse les graces & les moyens nécessaires pour y parvenir? Peut-être vous le persuadez-vous, & peut-être aimez-vous à vous entretenir dans cette fausse persuasion, pour avoir lieu de vous autoriser dans le relâchement & dans le déréglement où vous vivez. Mais c'est une erreur dont il faut aujourd'hui vous détromper. Je vous l'ai dit, & je le repéte: dans quelque état que vous vous trouviez par les ordres de la Providence, vous devez & vous pouvez vous y sanctifier; vous le devez, puisque c'est votre voca-

tion ; & vous le pouvez, puiſqu'en conſéquence de cette vocation, Dieu vous offre ſon ſecours & eſt toujours prêt à vous le donner. Mais ſi Dieu vous eſt fidéle comme il le fut à Ignace, êtes-vous comme Ignace, fidéle à Dieu ? vous voulez que Dieu faſſe tout, & qu'il ne vous en coûte rien. Mais ſaint Ignace s'eſt fondé ſur une maxime bien oppoſée, ſçavoir que ne pouvant rien faire ſans Dieu, il n'étoit pas d'une moindre néceſſité pour lui de faire tout avec Dieu. Voici le principe qui l'a fait agir, & le mal eſt que vous prenez toute une autre régle. Ce grand ſaint a ſçu diſtinguer entre la grace & l'action ; la grace qui nous prévient de la part de Dieu, & l'action qui la ſuit de notre part ; & il a conclu que ce n'étoit pas la premiere, mais la ſeconde qui nous ſanctifioit, & que la premiere ſans la ſeconde étoit même le ſujet de notre condamnation. Au lieu que vous confondez l'une & l'autre, au lieu que vous attendez tout de l'une ſans prendre ſoin d'y ajoûter l'autre, croyant volontiers que la grace de Dieu ſuffit, & vous mettant peu en peine d'y répondre. Ah ! Chrétiens, n'oubliez jamais cette importante vérité, qu'on ne peut trop vous imprimer dans l'eſprit, je veux dire que comme vous

ne pouvez vous ſauver ſans Dieu, Dieu jamais ne vous ſauvera ſans vous; que comme vous ne pouvez vous ſanctifier ſans Dieu, jamais Dieu ne vous ſanctifiera ſans vous; & que de même qu'il y a une fidélité de Dieu envers l'homme à quoi Dieu ne manque jamais, il y a une fidélité de l'homme envers Dieu à quoi vous ne devez jamais manquer, afin que vous puiſſiez un jour entendre de la bouche de votre Juge cette conſolante parole: Venez, bon ſerviteur, ſerviteur fidéle; parce que vous m'avez été fidéle, entrez dans la joie du Seigneur & dans ſon Royaume éternel, où nous conduiſe, &c.

SERMON

POUR LA FESTE DE NOTRE-DAME DES ANGES.

Sur l'indulgence de Portiuncule.

Iſte pauper clamavit, & Dominus exaudivit eum.

Ce pauvre a prié, & le Seigneur l'a exaucé. Au Pſeaume 33.

SI jamais cette parole du Prophéte s'eſt accomplie, n'eſt-ce pas, Chrétiens, à l'égard du glorieux Patriarche ſaint François d'Aſſiſe, & dans la conceſſion de l'indulgence dont nous célébrons aujourd'hui la ſolemnité ? Il pria ce pauvre Evangélique : dans cette fameuſe apparition, où le Sauveur du monde, accompagné de Marie ſa mere, ſe fit voir à lui, & ſans réſerve lui promit comme à Salomon, de tout accorder à ſa priere, il ne

demanda ni la grandeur ni la fortune humaine ; il oublia même, ce semble, ſes propres intérêts, & ne penſa qu'à ceux des Fidéles pour qui il obtint une rémiſſion entiere & une pleine indulgence, toutes les fois qu'avec les diſpoſitions requiſes & à certain jour marqué, ils viſiteroient cette Egliſe de Portiuncule, dédiée à la Reine du ciel, & d'où il adreſſoit à Dieu ſa demande. Une priere ſi chrétienne & ſi ſainte ne pouvoit être rejettée. Marie le ſeconda, Jeſus-Chriſt l'écouta, François eut la conſolation d'avoir procuré aux plus grands pécheurs une des graces les plus précieuſes, & une des plus promptes & des plus infaillibles reſſources contre les vengeances divines & les châtimens dont ils étoient menacés. Ainſi, mes chers Auditeurs, pour vous propoſer d'abord le deſſein de ce diſcours, nous avons à conſidérer, d'une part ſaint François qui prie, d'autre part la Mere de Dieu qui intercéde, & enfin Jeſus-Chriſt qui accorde. François qui prie, & pour qui ? pour les pécheurs : c'eſt ce que je vous ferai voir dans la premiere partie. Marie qui intercéde, & en faveur de qui ? pour François, dont elle appuie auprès de ſon Fils l'humble & fervente priere : c'eſt ce que je vous repréſenterai dans la

ſeconde partie. Jeſus-Chriſt qui accorde, & quoi ? l'indulgence la plus générale & la plus complette : ce ſera le ſujet de la troiſiéme partie. Ce n'eſt point encore aſſez ; mais je reprends, & je fais trois propoſitions plus expreſſes & plus particulieres. Car je dis : François pria pour les pécheurs, & je prétends que par le mérite de ſa perſonne il fut digne d'être exaucé ; premiere propoſition. Marie intercéda pour François, & j'avance qu'elle y fut engagée par les plus puiſſans motifs ; ſeconde propoſition. Jeſus-Chriſt en faveur de l'un & de l'autre accorda l'indulgence que nous pouvons tous ici nous appliquer, & je ſoutiens que c'eſt un des dons de Dieu les plus eſtimables ; derniere propoſition. Il s'agit de nous-mêmes, Chrétiens ; il s'agit de notre avantage le plus eſſentiel : que faut-il de plus pour vous intéreſſer & pour ſoutenir votre attention, après que nous aurons ſalué Marie, en lui diſant : *Ave, Maria.*

JE me figure d'abord, Chrétiens, François proſterné dans le ſanctuaire comme un autre Salomon, & levant les mains pour faire à Dieu la même demande que ce monarque, lorſqu'il dédia le temple de Jéruſalem. *Orantes in loco iſto, exaudi* 3. *Reg.* v. 8. I. PARTIE.

eos in cœlo, & dimitte peccata servorum tuorum. Seigneur, dit cet homme séraphique dont je parle, faites grace à votre peuple, & pardonnez les péchés à tous ceux qui vous invoqueront en ce saint lieu. Car c'est ainsi que François pria, & je dis qu'il fut digne d'être exaucé, pourquoi ? Est ce en général parce qu'il étoit saint ? cela suffiroit pour justifier ma proposition : car la foi m'apprend qu'il n'y a rien de plus puissant auprès de Dieu que la sainteté ; & quelle merveille que Dieu écoute un Saint qui le prie & qui l'aime aussi ardemment que celui-ci, puisque selon l'Ecriture il fait la volonté de ceux qui le craignent ? Si la crainte de Dieu, dit saint Augustin, a tant de pouvoir auprès de Dieu, que sera-ce de son amour ? *Si hæc timentibus, quid amantibus ?* Mais le sujet que je traite, demande quelque chose de plus particulier ; & sans m'en tenir à cette raison, je prétends que saint François mérita d'être exaucé par trois admirables qualités qui lui ont été personnelles, & qui lui ont gagné le cœur de Dieu. 1. Parce que c'étoit un pauvre volontaire. 2. Parce que c'étoit un pauvre crucifié. 3. Parce que c'étoit un pauvre désintéressé pour lui-même & zélé pour le prochain. Trois titres qui dûrent

Augusſt.

singulierement relever devant Dieu la personne de François d'Assise & le mérite de sa priere. Examinons-les.

C'est un pauvre, & un pauvre volontaire, un pauvre Evangélique qui s'adresse à Dieu : ah ! Chrétiens, en faut-il davantage pour lui faire trouver grace, & pour lui rendre Dieu favorable ? Dieu qui, selon le texte sacré, n'attend pas que les pauvres le prient ; qui se plaît à écouter jusques à leurs simples désirs, *Desiderium pauperum exaudivit Dominus ;* qui pour eux a l'oreille si attentive & si délicate, qu'il entend même la simple préparation de leur cœur, *Præparationem cordis eorum audivit auris tua ;* & qui fait tout cela, dit saint Chrysostôme, pour honorer la pauvreté, comment n'y auroit-il pas égard, dans un homme tel que François, où elle se présente avec tous ses avantages & tout ce qui la peut rendre plus précieuse aux yeux du Seigneur ? Car, prenez garde, quand saint François prie, c'est un pauvre, mais ce n'est pas un pauvre ordinaire ; c'est ce pauvre par excellence, que Dieu fit voir à David lorsqu'il voulut lui découvrir toute la perfection de la loi de grace : *Iſter pauper clamavit, & Dominus exaudivit eum.* Oui, le voilà ce pauvre. *Iſte pauper*, ce pauvre, après Jesus-

Pſal. 9.

Ibid.

Christ, le plus grand amateur & l'observateur le plus exact & le plus sévère de la pauvreté de l'Evangile. *Iste pauper*, ce pauvre à qui Dieu dit comme à Salomon,
3. Reg. c. 3. *Postula quod vis, ut dem tibi*, Regarde, & de toutes les choses du monde demande-moi celle que tu veux, afin que je te la donne; mais qui ne trouve rien de meilleur pour lui ni de plus digne de son choix, que la pauvreté; qui lui donne la préférence sur tout le reste, & la veut avoir seule pour partage. En cela plus heureux que Salomon, quand ce Prince choisit la sagesse, parce que la sagesse de Salomon ne renfermoit pas en elle la pauvreté de François, au lieu que la pauvreté de François contient éminemment la sagesse de Salomon, puisque la souveraine sagesse est d'être pauvre avec Jesus-Christ & comme Jesus-Christ. *Iste pauper*, ce pauvre qui a fait à Dieu une réponse toute différente de celle de Salomon, & qui ne dit pas, Seigneur, ne me donnez ni les ri-
Prov. c. 30. chesses, ni la pauvreté, *Mendicitatem & divitias ne dederis mihi*; mais qui dit tout au contraire: Seigneur, préservez moi des richesses comme du poison le plus mortel, & donnez-moi pour héritage la pauvreté. Ce sera mon plus précieux trésor, & j'en ferai toutes mes délices. C'est sur

elle que je bâtirai des Eglises sans nombre ; c'est elle qui servira de pierre fondamentale au saint Ordre dont il vous a plû de m'inspirer le dessein ; je la laisserai par testament à ceux qui me suivront ; elle leur tiendra lieu de fonds, de patrimoine, de subsistance, & ils la garderont comme le plus honorable & le plus noble partage qu'ils puissent recevoir de moi. *Iste pauper*, ce pauvre en effet instituteur d'un Ordre que nous pouvons appeller l'Ordre des Lévites de la nouvelle loi, pourquoi cela ? parce que les Lévites composoient cette tribu d'Israël à qui Dieu n'avoit donné nulle possession dans la terre promise, & dont il voulut être lui-même le seul bien, &, pour parler avec l'Ecriture, l'unique possession : *Non habuit Levi partem, neque possessionem, quia ipse Dominus possessio ejus est.* Belle figure, Chrétiens, de l'Ordre de saint François, qui le premier, entre les Ordres religieux, a eu la gloire de ne pouvoir rien posséder ; qui s'est réservé ce renoncement universel comme une de ses plus singulieres prérogatives, & à qui l'Eglise l'a confirmée dans les Conciles généraux au même tems qu'elle l'ôtoit aux autres. Ceux-ci font profession d'être pauvres, mais pauvres dans le particulier, quoiqu'en *Deut. c. 10.*

commun ils ſoient capables d'acquérir & d'avoir en propre : François & dans le commun & dans le particulier veut être privé de toute propriété, afin que la parole du Prophéte Royal puiſſe mieux ſe vérifier en lui ; *Iſte pauper clamavit, & Dominus exaudivit eum.*

Auſſi, Chrétiens, comment Dieu eût-il pu ſe défendre de la priere d'un homme qui lui diſoit avec la même confiance que les Apôtres : Seigneur, j'ai quitté tout, & je me ſuis réduit pour vous à l'état d'une pauvreté, qui n'a point encore été vûe ni pratiquée dans le monde. J'ai engagé des milliers d'hommes à l'embraſſer comme moi. Voyez, mon Dieu, quelle grace vous voulez nous accorder : *Ecce nos reliquimus omnia & ſecuti ſumus te, quid ergo erit nobis ?* Vous nous offrez la vie éternelle, & nous l'acceptons ; mais ſouvenez-vous, Seigneur, que vous nous l'avez déja promiſe par d'autres titres. Vous nous parlez d'un centuple ſur la terre, nous ne vous le demandons point ; & j'oſe vous dire au nom de tous mes Freres & en mon nom, que nous n'y prétendons rien. Vous chercherez donc, ô mon Dieu, dans les tréſors de votre miſéricorde quelque autre grace plus conforme à l'état de

Matth. c. 19.

vie

vie où vous nous avez appellés : & puiſque vous voulez bien que je vous explique ſur cela mes deſſeins, ah ! Seigneur, pardonnez à ce peuple, & accordez à tous ceux qui viendront ici vous invoquer, l'entiere rémiſſion de leurs péchés. Voilà ce que je voudrois obtenir de vous par le mérite de la pauvreté que je vous ai voüée. Je dis, mon Dieu, par le mérite de cette pauvreté, non point parce que c'eſt la mienne, mais parce que c'eſt la vôtre, & qu'ayant été d'abord conſacrée dans votre humanité ſainte, vous daignez bien encore la conſidérer dans la perſonne de votre ſerviteur. Ainſi, mes chers Auditeurs, François eſt-il exaucé parce qu'il eſt pauvre, *Iſte pauper clamavit ;* & la pauvreté, l'objet du mépris des hommes, eſt ce qui fait ſon crédit auprès de Dieu, *& Dominus exaudivit eum.*

Je dis plus : non-ſeulement c'eſt un pauvre qui prie par la bouche de ſaint François, mais c'eſt un pauvre crucifié, c'eſt-à-dire un pauvre attaché à la croix de Jeſus-Chriſt pour y vivre, comme Jeſus-Chriſt y fut attaché pour mourir ; un pauvre qui eut droit de prendre la deviſe de S. Paul, *Chriſto confixus ſum cruci ;* & qui put dire de lui-même avec plus de fondement que cet Apôtre, *Ego autem ſtigmata Domini* Galat. c. 2. Gal. c. 6

Jesu in corpore meo porto, puisqu'il porta réellement sur son corps les sacrées stigmates de son maître. Il est vrai, quand saint François pria pour obtenir l'indulgence qui fait le sujet de cette fête, il ne portoit pas encore visiblement ces glorieuses cicatrices : mais nous apprenons de son histoire qu'elles lui avoient déja été imprimées par une action divine & intérieure. Elles ne paroissoient pas encore aux yeux des hommes, comme elles parurent dans la suite des années ; mais Dieu les voyoit, Chrétiens, & de quels sentimens dût-il être touché à l'égard d'un homme en qui il découvroit des traits si marqués & une si parfaite image de son Fils ? Que cette pensée m'ouvre un grand champ, & que n'ai-je tout le loisir de m'y étendre ? Pourquoi Jesus-Christ après sa résurrection voulut-il conserver les vestiges de ses blessures ? Les Peres en ont apporté bien des raisons : mais la plus solide, à ce qu'il me paroît, & la plus vraie, c'est celle qu'en donne saint Jean Chrysostôme. Car le Fils de Dieu, dit-il, devoit prier pour nous dans le ciel, & selon la parole de saint Jean, plaider lui-même notre cause en qualité d'avocat & de médiateur ; & voilà pourquoi il voulut toujours garder les cicatrices de ses plaies, quoiqu'elles

fussent en apparence si peu convenables à l'état de sa gloire, parce qu'il sçavoit que rien n'étoit plus propre à fléchir en notre faveur la justice de son Pere, que de pouvoir sans cesse lui présenter le prix de notre rédemption. Appliquons ceci, mes chers Auditeurs : François devoit être un jour l'intercesseur de tout le genre humain ; il avoit à demander une rémission générale pour les pécheurs, & c'est de quoi il s'acquitte aujourd'hui : mais pour cela il lui falloit un crédit particulier auprès de Dieu, & que fait le Sauveur du monde ? il lui imprime ses stigmates, il lui ouvre le côté, il lui perce les mains & les pieds, il en fait un homme crucifié, afin que Dieu considérant François, si je puis parler de la sorte, comme un autre Jesus-Christ, se trouve en quelque façon obligé de déférer à sa priere pour le respect de la divine personne qu'il représente : *Et Dominus exaudivit eum.* Hé quoi, mes Freres, disoit saint Paul dans sa seconde Epître aux Corinthiens, si la loi de Dieu écrite sur le marbre mérita tant de respect, que les enfans d'Israël n'osoient jetter les yeux sur Moyse, quand il l'apporta de la montagne ; combien plus en mérite-t-elle, maintenant qu'elle est gravée dans nos cœurs ?

Je dis de même des ſtigmates de ſaint François : ſi l'image du crucifix ſeulement exprimée ſur la pierre ou ſur l'airain, eſt ſi vénérable dans notre religion que nous nous proſternons devant elle, qu'elle remplit les démons de terreur, & que les Anges la révèrent ; que ne lui eſt il pas dû lorſqu'elle eſt formée ſur la chair des Saints, ſur une chair conſacrée par toutes les pratiques de la plus auſtère pénitence, ſur une chair revêtue de toute la mortification de l'homme-Dieu.

Car prenez garde, Chrétiens : François n'a pas ſeulement porté ſur ſon corps les ſtigmates de Jeſus-Chriſt ; mais il a porté, & ſur ſon corps & dans ſon cœur, ce qu'elles figuroient, je veux dire la mortification de Jeſus-Chriſt. En effet l'auſtérité de vie qu'il embraſſa, les jeûnes continuels qu'il obſerva, le ſac & le cilice dont il ſe chargea, les veilles & les travaux infatigables auxquels il ſe dévoüa, les rigueurs de la pauvreté qu'il éprouva ; le renoncement général, je ne dis pas aux plaiſirs, mais aux ſimples commodités & aux beſoins, à quoi il ſe condamna ; la loi indiſpenſable de châtier ſon corps & de le réduire en ſervitude, qu'il s'impoſa ; la régle la plus mortifiante, & pour les ſens & pour l'eſprit, à laquelle il s'o-

bligea; les deux maximes qu'il se proposa, & l'exactitude infinie avec laquelle il les pratiqua, l'une de se considérer lui même comme son plus grand ennemi, & de se faire ensuite la guerre la plus cruelle, quoique la plus sainte; l'autre de traiter sa chair comme une victime de pénitence & d'en être le sacrificateur, (pensée dont il fut toujours pénétré, & en conséquence de laquelle il sembla n'être au monde que pour travailler à sa propre destruction & à son propre anéantissement) tout cela montre bien, que cet Ange de la terre, que cet homme séraphique ne se regardoit que comme un homme crucifié au monde, & à qui le monde étoit crucifié : *Mihi mundus crucifixus est, & ego mundo.* Galat. c. 6. En voulez-vous être plus sensiblement convaincus? voyez ses enfans, les imitateurs de sa vie & les héritiers de son esprit. C'est pour votre édification, & Dieu veuille que ce ne soit pas pour votre confusion, que saint François les a formés, qu'il les a élevés, & que Dieu nous les propose & nous donne dans eux l'idée la plus juste de ce crucifiement Evangélique. Ailleurs on parle de la croix, ailleurs on en fait de beaux discours, ailleurs on en affecte les dehors, ailleurs on s'en pare & on s'en glorifie; mais dans les maisons de

saint François on la porte en esprit & en vérité. C'est dans les successeurs de ce grand Saint que Dieu conserve les prémices, ou si vous voulez, les restes de cet esprit de pénitence, par où l'Eglise doit être sanctifiée ; & tout mondains que nous sommes, pouvons-nous voir ces hommes détachés d'eux-mêmes, sans rougir de nos sensualités & de nos délicatesses ? Si l'iniquité & le relâchement du siécle n'empêche pas qu'ils ne soient tels que nous le voyons, que devons-nous penser de leur glorieux Patriarche ; & témoins de la sainteté des enfans, quel jugement devons-nous faire de celle du Pere ?

Ah ! Chrétiens, voilà le fonds essentiel & capital du mérite de saint François : la croix de Jesus-Christ. Il s'en est chargé, & il l'a portée toute sa vie. Dans cet état il s'est présenté à Dieu, il a poussé vers le ciel un cri accompagné de larmes, *Hebr. c. 5. Cum clamore valido & lachrymis :* n'étoit-il pas de la gloire du Sauveur, que le serviteur fût exaucé en cette occasion par les mérites du maître ? *Et Dominus exaudivit eum.*

D'autant plus qu'en portant la croix, ce ne fut pas tant pour ses propres péchés que François fit pénitence & qu'il pria, que pour les péchés des autres ; & de-là

ſuit la troiſiéme qualité qui dut rendre ſa priere plus efficace auprès de Dieu. J'ai dit que c'étoit un pauvre Evangélique & un pauvre crucifié, c'eſt beaucoup ; mais voici quelque choſe encore de plus, c'eſt un pauvre déſintéreſſé & zélé tout enſemble ; déſintéreſſé pour lui-même, zélé pour le prochain : voilà ce qui fait le comble de ſon mérite. Car pour qui demande-t-il ? pour ſa perſonne ? pour celle de ſes enfans ? pour la conſervation de ſon Ordre, & des maiſons qu'il vient d'établir ? Non, Chrétiens, il ne penſe point à tout cela : ſon zéle plus pur que la flamme, cherche ailleurs à ſe répandre ; & ſe ſouvenant que Jeſus-Chriſt ne s'eſt fait pauvre qu'afin de ſe mettre dans un état où il eût droit de demander pour nous, il veut que ſa pauvreté ait le même avantage. Pour qui donc prie-t-il ? pour tous les pécheurs dont il ſouhaite ardemment le ſalut, & pour qui il voudroit, comme ſaint Paul, être anathême. Pour les juſtes qu'il aime avec tendreſſe, & qu'il porte tous dans les entrailles de ſa charité. Pour l'Egliſe, dont il conjure le ciel de ſanctifier tous les membres. Pour vous & pour moi qui n'étions pas encore, mais à qui néanmoins il appliquoit déja par avance le fruit de ſa priere. Oui c'eſt pour nous que Fran-

çois, auſſi-bien que Jeſus-Chriſt, s'eſt fait
2. Cor. pauvre ; *Propter vos egenus factus eſt ;* &
6. 8. c'eſt pour nous qu'il interpoſe aujourd'hui le crédit de ſa pauvreté. Rien pour moi, Seigneur, dit-il à Dieu, mais tout pour votre peuple. Vous me faites trop de biens ; mais ce peuple a beſoin de votre miſéricorde. Oubliez François, & jettez les yeux ſur ces ames engagées dans le péché. Il s'agit pour elles d'un pardon, mais d'un pardon entier qui leur remette avec l'offenſe toute la peine. C'eſt ainſi que je vous le demande, ô mon Dieu, & c'eſt ainſi que vous me l'accorderez. Quelle merveille, mes chers Auditeurs, qu'un pauvre s'empreſſe de la ſorte pour d'autres néceſſités que les ſiennes ! Quand un pauvre demande pour lui-même, on l'écoute par compaſſion ; mais quand il demande pour un autre, on le regarde avec admiration. Priant pour ſoi, il eſt exaucé en conſidération de ſa misère ; mais priant pour autrui, on l'exauce en vûe du mérite de ſa perſonne. C'eſt donc pour cela que Dieu s'eſt rendu à l'humble ſupplication de François : c'eſt, dis-je, parce que c'étoit un pauvre volontaire, un pauvre crucifié, & un pauvre déſintéreſſé. *Iſte pauper clamavit, & Dominus exaudivit eum.*

Tirons de-là pour nous, en concluant cette premiere partie, quelques instructions importantes. Voulez-vous sçavoir pourquoi vos prieres ont si peu de pouvoir auprès de Dieu ? c'est que vous n'avez nulle des qualités que je viens de vous représenter dans cet homme séraphique, dont je fais l'éloge ; que vous n'êtes pas pauvres comme lui, que vous n'êtes pas crucifiés comme lui, que vous n'êtes pas zélés comme lui. Quand je dis, mon cher Auditeur, que vous n'êtes pas pauvre, je ne veux pas dire que vous soyez dans l'opulence & dans l'abondance de toutes choses, Car peut-être êtes-vous pauvre en effet ; mais vous ne l'êtes pas comme saint François, pourquoi ? parce que saint François a aimé sa pauvreté, & que vous avez en horreur la vôtre ; parce que saint François a fui les richesses, & que vous les recherchez avec passion ; parce que saint François faisoit consister son bonheur à être pauvre, & que vous regardez cet état comme le souverain malheur. Non, Chrétiens, ne pensez point que ce soit, dans les régles du christianisme, l'indigence ou la possession des biens qui fassent la vraie distinction des pauvres & des riches. Au milieu de votre pauvreté, peut-être êtes-vous devant Dieu dans le même rang que

le mauvais riche de l'Evangile ; & quand votre maison seroit remplie de trésors, avec tous vos trésors vous pourriez être aussi pauvres que saint François. Si je prétends que vous ne l'êtes pas, ce n'est point précisément parce que vous possédez les biens de la terre ; mais parce qu'en les possédant, vous vous en laissez posséder vous-mêmes ; mais parce qu'au lieu d'en être les maîtres, vous en êtes les esclaves ; mais parce que vous ne croyez jamais en avoir assez ; mais parce que votre cœur y est attaché plus qu'à Dieu ; mais parce qu'il n'y a rien que vous ne sacrifiiez tous les jours à cette malheureuse convoitise, qui vous brûle. Oui, voilà pourquoi je vous dis que vous n'êtes pas pauvres comme saint François. Or j'ajoûte, & c'est une conséquence infaillible & tirée des principes de la foi, que jamais vous n'aurez droit d'être exaucés de Dieu, si vous n'entrez en participation de cette sainte pauvreté. Car il faut vous souvenir que Dieu n'est pas riche indifféremment pour tout le monde, mais seulement pour les pauvres Evangéliques ; que sa grace est d'une qualité à ne pouvoir se répandre que dans une ame vuide de tout le reste : qu'elle ressemble à cette huile du prophéte Elisée, qui s'arrêtoit dès que les vaisseaux

étoient remplis ; & que plus vous aurez le cœur plein des faux biens du siécle, moins vous serez capables de recevoir les dons de Dieu. De plus, mon cher Auditeur, aussi sensuel que vous l'êtes, aussi adonné à vos plaisirs, aussi sujet à une vie molle & aussi ennemi de la mortification chrétienne, comment pouvez-vous faire agréer vos vœux à Dieu ? François n'est exaucé que parce qu'il porte l'image de la croix : mais quel caractère en avez-vous ? où sont les marques de votre pénitence ? à quoi Dieu peut-il reconnoître dans toute votre personne quelque vestige de la passion de son fils ? Si vous n'aviez pour modéle que ce Dieu crucifié, vous me diriez que c'est un Dieu, & qu'il est trop au-dessus de vous pour pouvoir vous former sur lui : mais voici un homme crucifié ; je dis un homme seulement homme, un homme tel que vous & de même nature que vous : quelle excuse pouvez-vous alléguer contre cet exemple ? Enfin, trop intéressés pour nous-mêmes & pour des avantages purement humains, nous ne pensons jamais aux autres, dont nous sommes souvent chargés devant Dieu, & dont nous devons répondre à Dieu. Nulle charité, nul zéle pour le prochain. François a voulu faire pénitence

pour tous les pécheurs : eût-il fallu s'immoler mille fois lui-même pour le salut de tous les hommes, il y étoit disposé, & je puis bien lui appliquer ce que l'Ecriture a dit de Josias : *Ipse est directus divinitùs in pœnitentiam gentis.* Mais quelle part prenez-vous, soit aux besoins spirituels, soit aux besoins même temporels de vos freres ; & tandis que vous êtes si insensibles pour eux, devez-vous être surpris que Dieu ferme pour vous les trésors de sa miséricorde ? Avançons. Au même tems que François pria pour les pécheurs, Marie intercéda pour François, & j'ajoûte qu'elle y fut engagée par les plus puissans motifs, comme je vais vous le montrer dans la seconde partie.

Eccles. c. 49.

II. PARTIE.

DEux grands motifs engagerent la Mere de Dieu à intercéder pour François d'Assise, & à lui obtenir l'indulgence qu'il demandoit. Motif de piété maternelle, & si je l'ose dire, motif d'intérêt propre. Motif de piété maternelle par rapport à saint François, c'est le premier : motif d'intérêt propre par rapport à elle-même, c'est le second. Renouvellez, s'il vous plaît, votre attention, Chrétiens, & apprenez combien cette Reine du ciel est favorable à ses enfans, & quel soin elle

prend de ceux qui la ſervent & qui ſe font un devoir de l'honorer.

Je dis motif d'une piété maternelle, & pourquoi ? ne le ſçavez-vous pas, mes chers Auditeurs, & ignorez-vous la profeſſion ſolemnelle & authentique que fit d'abord François, d'appartenir ſpécialement à Marie, en ſe dévoüant à elle, & la choiſiſſant pour chef de ſon Ordre ? Ne vous a-t-on pas dit cent fois quelle alliance il contracta avec elle, comment il entra dans ſon adoption, comment il la prit pour ſa mere, comment il ne voulut point d'autre demeure qu'une pauvre cabane, & combien il la chérit, ſeulement parce qu'elle étoit dédiée à l'auguſte Vierge dont le nom lui fut toujours ſi vénérable & les intérêts ſi précieux ; comment il ſe tint trop honoré & trop heureux d'avoir conçû là, pour ainſi parler, & enfanté le ſaint Ordre dont il fut l'inſtituteur ; d'en avoir jetté les fondemens ſur un ſol que poſſédoit Marie, ſi je puis encore uſer de cette expreſſion, en qualité de propriétaire. Voilà les vûes que ſe propoſa ce glorieux Patriarche, lorſqu'avec tous ſes enfans il ſe retira à Portiuncule. C'étoit une maiſon déſerte & ruinée ; & c'eſt pour cela même qu'elle lui plut, parce qu'elle étoit plus conforme à la

pauvreté qu'il embraſſoit. C'étoit une maiſon étroite & abandonnée ; & c'eſt pour cela même qu'elle lui parut digne de ſon choix, parce qu'elle marquoit mieux le caractère de l'humilité Evangélique dont il faiſoit profeſſion. Mais ſur-tout il l'agréa, parce que c'étoit une maiſon conſacrée à ſa puiſſante Protectrice. Dès que François l'apperçut, il en fut charmé ; & s'adreſſant à ſes Compagnons : Ah, mes Freres, leur dit-il, voilà la terre de bénédiction que Dieu nous a promiſe, voilà le lieu de mon repos : *Hæc requies mea in ſæculum ſæculi.* Il eſt vrai, c'eſt une maiſon dénuée de tout ; mais ſouvenons-nous que nous ſerons les domeſtiques de la Reine du monde. Pour moi, ajoûta cet homme ſéraphique, j'aime mieux cette petite portion du domaine de Marie, que les Royaumes & les Empires des Princes du ſiécle ; & puiſque nous allons entrer en poſſeſſion de ſon héritage, il n'y a point de graces que nous ne puiſſions attendre du ciel. Ainſi parla François, & c'eſt avec de tels ſentimens qu'il établit ſes freres dans ce lieu de ſainteté, qui fut comme le berceau d'un des plus floriſſans Ordres de l'Egliſe. Car c'eſt de-là que ſont ſortis tant d'Apôtres, de Martyrs, de ſaints Confeſſeurs ; tant d'Evêques, de Cardinaux,

Pſalm. 131.

& même de souverains Pontifes ; tant de prédicateurs de l'Evangile, de Docteurs, de Théologiens consommés dans la science de Dieu, tant d'hommes illustres, dont la mémoire, comme celle du juste, sera éternelle. C'est là que Marie les a formés ; là qu'elle leur a donné le lait de cette éminente & saine doctrine dont ils ont été remplis ; là que par une fécondité Virginale elle les a multipliés, pour les répandre ensuite jusqu'aux extrémités de la terre. Or revenons, Chrétiens, & dites-moi : Marie, la mere de cette famille spirituelle & le chef de cette maison, n'étoit-elle pas engagée à contribuer de tout son pouvoir aux insignes faveurs dont il plaisoit à Dieu de la combler ? Puisque Portiuncule étoit le berceau où elle nourrissoit & elle élevoit une si nombreuse multitude d'enfans en Jesus-Christ, sa piété ne la portoit-elle pas à y faire descendre toutes les graces & toutes les bénédictions divines : & quand François, ce fidéle & zélé serviteur, adressoit au ciel sa priere, & une telle priere, la Mere de Dieu ne devoit-elle pas sentir ses entrailles émûes, & prier elle-même avec lui & pour lui ?

N'en doutons point, mes chers Auditeurs : tandis que François & cette troupe de disciples qui l'accompagnent, proster-

nés devant l'Autel du Seigneur, prient sur la terre ; Marie dans le ciel prosternée devant le thrône de son Fils, lui présente elle-même leurs vœux. Elle les reconnoît pour ses enfans, & que dit-elle à ce Dieu Sauveur ? ce que lui-même il dit à son Pere, en lui montrant & lui recommandant ses Apôtres : *Serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi.* Voilà mes enfans, & me voilà, Seigneur, avec eux en votre présence. Ils sont à vous, & ils sont à moi. Ils sont à vous, parce que vous les avez attirés par votre grace, que vous les dirigez par vos exemples, que vous les avez remplis de votre esprit ; & ils sont à moi parce que vous me les avez donnés, & que c'est de vous-même que leur est venu le dessein de s'appuyer auprès de vous de mon nom & de se ranger sous ma conduite. Or comme mere, puis-je les oublier ; & comme mon Fils, que pouvez-vous me refuser ? *Serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi.* Non, Chrétiens, rien ne lui sera refusé à cette mere toute-puissante, sur-tout quand c'est pour François qu'elle intercéde ; & elle ne peut rien refuser elle-même, sur-tout lorsque c'est François qui l'invoque & qui l'appelle à son secours. Rien, dis-je, ne lui sera refusé à cette médiatrice, & elle sera écoutée ;

Joan. c. 17.

d'autant plus que c'eſt en faveur de François qu'elle prie. Si c'étoit un pécheur couvert de crimes, ſi c'étoit un mondain plongé dans le plaiſir & lié par de criminelles habitudes, Marie en s'intéreſſant pour lui, trouveroit même alors un accès favorable, & auroit encore de quoi ſe faire entendre. Les graces de converſion, & les graces les plus efficaces & les plus précieuſes, lui pourroient être accordées. Qu'eſt-ce donc, quand c'eſt la priere d'un juſte qu'elle va offrir, la priere d'un des plus parfaits ſectateurs de Jeſus-Chriſt, la priere d'un Saint? Et comment pourroit-elle refuſer elle-même ce que François lui demande, & être inſenſible à la confiance qu'il lui témoigne, puiſqu'elle exauce juſques aux plus grands pécheurs, & qu'elle leur fait tous les jours ſentir les ſalutaires effets de ſa miſéricorde? Je dis plus, puiſqu'outre ſa piété maternelle, ſon intérêt même & ſon propre honneur l'engageoit à ſeconder François, & étoit un nouveau motif pour entrer dans ſes vûes, & pour travailler à les faire heureuſement & promptement réuſſir.

Car de quoi s'agiſſoit-il dans la conceſſion de cette indulgence que demandoit ſaint François? de ſanctifier une Egliſe depuis long-tems érigée ſous le

nom de Marie, & sous le glorieux titre de Notre-Dame des Anges; de rétablir le culte que tant de fois la Reine du ciel y avoit reçû, & qui commençoit à s'abolir; de le renouveller, de le ranimer, de le rendre plus solemnel & plus universel. Voilà ce que François avoit entrepris. Il voyoit l'autel de sa sainte Mere dans un abandon qui la deshonoroit & qui le touchoit, & combien de fois à ce spectacle
Joan. s'écria-t-il : *Zelus domûs tuæ comedit me :*
c. 2. Ah ! Vierge si vénérable & si aimable, c'est le zéle de votre maison qui me dévore. Puisqu'elle est à vous, il faut qu'elle
Ps. 92. soit digne de vous : *Domum tuam decet sanctitudo.* Il faut que vous y receviez les hommages qui vous sont dûs, & que tous les peuples y viennent en foule. Mais pour y attirer les peuples, de quel moyen se servira-t-il ? Sera-ce par une vaine curiosité qu'il les engagera ? sera-ce par la magnificence & l'éclat d'un superbe & nouvel édifice ? sera-ce par la pompe & la variété des ornemens ? non, Chrétiens, on n'y verra briller ni l'argent ni l'or. Mais si les vœux de François sont accomplis, cette maison abandonnée sera désormais, par un privilége particulier, & obtenu du Pere des miséricordes, un lieu d'indulgence & de rémission. Ce sera tout

enſemble, & le refuge des pécheurs, & la demeure des Saints. Le refuge des pécheurs, qui contrits & pénitens y recevront l'entiere abolition de leurs dettes, & qui touchés de cette eſpérance s'y rendront de toutes parts. La demeure des Saints, de ces fervens compagnons de François, dont les exemples ſe répandront au-dehors, gagneront les cœurs, & par un charme ſecret attireront aux pieds de Marie & de ſon autel les villes & les provinces. Marie donc y étoit intéreſſée; & en priant pour ſaint François, elle prioit en quelque ſorte pour elle-même, puiſqu'il étoit queſtion du rétabliſſement d'un temple bâti ſous l'invocation de ſon nom.

Ce n'eſt pas tout; mais je prétends qu'elle ne s'y trouvoit pas moins fortement portée par un autre intérêt encore plus cher. Car elle avoit à prier en faveur d'un Ordre religieux, qui de tous les Ordres de l'Egliſe devoit être dans la ſuite des ſiécles un des plus déclarés & des plus ardens défenſeurs des priviléges de cette Vierge & de ſes illuſtres prérogatives. Elle avoit à lui procurer par une reconnoiſſance anticipée, un des plus grands avantages & l'une des graces les plus ſingulieres qu'il pût attendre du ciel, qui eſt l'indulgence de ce jour. Vous me deman-

dez en quoi cet Ordre ſi célébre a fait voir ſon zéle pour l'honneur de la mere de Dieu ; & moi je vous demande en quoi il ne l'a pas fait paroître. Oublions tout le reſte, & arrêtons-nous à un ſeul point, qui renferme tous les autres. C'eſt ce ſaint Ordre, vous le ſçavez, mes chers Auditeurs, qui le premier a fait une profeſſion publique de reconnoître & de ſoutenir l'immaculée conception de la Vierge. C'eſt lui qui l'a prêchée dans les chaires avec l'applaudiſſement des peuples ; lui qui l'a défendue dans les Ecoles & les Univerſités, lui qui l'a fait honorer dans le chriſtianiſme, & célébrer par des Offices approuvés du ſaint Siége. Oui, c'eſt à l'Ordre de ſaint François que Marie eſt redevable de cette gloire. Avant cet Ordre ſacré, il étoit permis de dire & d'enſeigner que la mere de Dieu n'avoit pas été exempte elle-même de la tache originelle, qu'elle avoit eû dans ſa conception le ſort commun des hommes, qu'elle avoit été comme les autres à ce moment ſous l'empire du péché : mais depuis que François a paru au monde, depuis que ſes enfans y ſont venus, & que tant de maîtres ſe ſont fait entendre, ce qu'il étoit libre de publier, eſt proſcrit de nos inſtructions & de nos prédications. L'Egliſe ne peut plus

ſouffrir ce langage. Elle conſent qu'on releve la très-pure conception de la Vierge, qu'on en inſtruiſe les fidéles, qu'on les affermiſſe dans cette créance ſi conforme à leur piété & ſi avantageuſe à la mere de leur Sauveur : mais quiconque oſeroit autrement s'expliquer en public, elle le déſavoue comme un téméraire ; que dis-je ? elle le frappe de ſes anathêmes les plus rigoureux, & le rejette comme un rebelle. Or dites-moi ſi nous devons être ſurpris que Marie en vûe de tout cela ait favoriſé cet Ordre ſéraphique d'une protection toute ſpéciale ; & que le Pere ait reçû d'elle une aſſiſtance particuliere, lorſqu'il lui préparoit autant de hérauts & de zélateurs de ſa gloire, qu'il devoit avoir dans la ſuite des âges d'héritiers & de ſucceſſeurs ?

Heureux, Chrétiens, ſi nous avons le même zéle pour cette ſainte mere, & la même confiance en ſa miſéricorde. Car ce n'eſt point en vain qu'on l'honore, lorſqu'on l'honore de cœur & en effet. Ce n'eſt point en vain qu'on ſe confie en elle, lorſque c'eſt une confiance ſolide & chrétienne. Or qu'eſt-ce que l'honorer de cœur & d'effet ? c'eſt, comme François, ne s'en tenir pas à de ſtériles paroles, ni à quelques prieres que la bouche récite : mais

faire honneur à ſon ſervice par la pureté de nos mœurs & la ferveur de notre piété. Et qu'eſt-ce que ſe confier en elle ſolidement & chrétiennement? c'eſt à l'exemple de François, ne pas tellement compter ſur elle & ſur ſon ſecours, qu'on abandonne le ſoin de ſoi-même ; mais concourir avec elle, agir avec elle, ſeconder ſa vigilance maternelle, comme nous demandons qu'elle ſoutienne notre foibleſſe, & qu'elle ſeconde nos efforts. Si c'eſt ainſi que nous avons recours à Marie, & que nous nous dévoüions à elle, il n'y a rien que nous n'en puiſſions eſpérer. Mais que faiſons-nous? parce que nous ſçavons qu'elle peut tout auprès de Dieu, nous nous repoſons de tout ſur ſa médiation. Parce que nous avons entendu parler de tant de miracles qu'elle a opérés, nous nous promettons les mêmes faveurs ſans y apporter les mêmes diſpoſitions. C'eſt aſſez que nous ſoyons fidéles à quelques pratiques d'une dévotion préſomptueuſe & mal réglée, pour nous tenir quittes de toute autre choſe. Abus, mes chers Auditeurs, & erreur. Ce ſeroit donner à la médiation de la Mere plus de vertu, qu'à la médiation du Fils. Car Jeſus-Chriſt même, notre ſouverain médiateur, avec tous ſes mérites, ne nous a pas

dispensés de travailler & de coopérer nous-mêmes à notre salut ; & de-là jugeons, si c'est une espérance bien fondée, lorsque sans rien faire, ou pour détourner les foudres du ciel, ou pour obtenir ses graces, nous nous flattons d'avoir une ressource assurée dans l'intercession de la mere de Dieu. Nous avons vû comment saint François pria pour les pécheurs, comment Marie intercéda pour saint François : voyons maintenant ce que Jesus-Christ accorda à la priere de l'un & de l'autre. Je soutiens que c'est un des dons du ciel les plus excellens, & je conclus par cette troisiéme partie.

III. PARTIE.

NOus avons, Chrétiens, dans notre religion des articles de créance bien surprenans ; mais j'ose dire qu'entre les autres, la foi d'une indulgence pleniere n'est pas ce qui doit moins nous étonner. Elle nous découvre des effets de miséricorde si extraordinaires, que sans la révélation divine & sans l'autorité de l'Eglise, nous ne pourrions soumettre nos esprits à croire un point qui passe toutes nos vûes, & qui est au-dessus de toutes nos espérances. Je n'entreprends pas de pénétrer ces mystères de grace, & la briéveté du tems m'oblige à les présupposer. Je ne vous dirai

point qu'il eſt prodigieux qu'un Dieu jaloux de ſa gloire & de ſa juſtice, comme eſt le nôtre, s'engage à en remettre toutes les prétentions, à en céder tous les intérêts, & cela par la voie la plus courte, la plus aiſée, la plus gratuite, qui eſt la conceſſion de l'indulgence. Je ne m'arrêterai point à exalter le mérite & la grandeur de ce bienfait, capable d'exciter contre les hommes toute l'envie des démons, puiſqu'il eſt vrai qu'un pécheur, eût-il commis tous les attentats que peut imaginer une créature rebelle, eût-il mérité tous les tourmens de l'enfer, dès-là qu'il gagne entierement l'indulgence pleniere, ſe trouve tout-à-coup pleinement quitte devant Dieu, peut ſe glorifier de ne devoir plus rien à la juſtice de Dieu, paroît auſſi net & auſſi pur aux yeux de cette ſouveraine majeſté, que s'il ſortoit des eaux du baptême; qu'il eſt dans la même diſpoſition, pour y être admis ſans obſtacle & ſans délai à la gloire du ciel, que les Martyrs, lorſqu'ils venoient de répandre leur ſang: & ſi vous qui m'écoutez, Chrétiens, vous avez eû aujourd'hui le bonheur de recevoir la grace de l'Indulgence attachée à cette Egliſe, voilà l'état où vous êtes, & qui fait que je vous conſidère, non plus comme des hommes pécheurs, mais comme

me des ſujets ſur qui Dieu a déployé toute ſa magnificence, & à qui il ne manque plus que la couronne d'immortalité. Mais encore une fois n'inſiſtons point là-deſſus, & contentons-nous d'admirer la bonté divine, qui touchée de la priere d'un ſeul homme, je dis de François d'Aſſiſe, ſoutenu du ſuffrage de Marie, condeſcendit à lui accorder une telle grace pour tous les hommes. Car jamais le Seigneur accorda-t-il rien de ſemblable à Moyſe, à David, à tous les Patriarches de l'ancienne loi? Moyſe ſollicite auprès de Dieu le pardon d'une petite troupe de criminels, & à peine l'obtient-il. David même intercéde pour un peuple innocent, & il eſt refuſé. N'en ſoyons pas ſurpris, mes chers Auditeurs. Quand Moyſe & David prioient, Dieu n'avoit pas ouvert tous ſes tréſors. C'étoient des Saints de l'ancienne loi, où la juſtice regnoit encore; & Jeſus-Chriſt nous aſſûre que le plus petit dans la loi nouvelle, devoit être plus grand qu'eux. Or quel eſt ce plus petit? C'eſt François, qui lui-même a choiſi & voulu porter ce nom dans le Royaume de l'Egliſe, & dont nous pouvons dire en ce ſens : *Qui minor eſt in regno cœlorum.* *Matth. c. 11.*

Cependant, Chrétiens, pour ne vous pas renvoyer ſans quelque connoiſſance

du don ineſtimable qu'il reçut de Dieu ; parcourons-en les prérogatives. Elles ſont rares & ſingulieres; mais n'eſt-il pas étrange que la plûpart les ignorent, lors même qu'ils prétendent en profiter ? Je vais dans une courte expoſition vous en inſtruire, afin de remplir mon devoir, & que vous puiſſiez ſatisfaire au vôtre. Appliquez-vous. Je prétends que de toutes les indulgences, celle-ci eſt une des plus aſſûrées & des plus authentiques qu'il y ait dans l'Egliſe, pourquoi ? parce que c'eſt une indulgence accordée immédiatement par Jeſus-Chriſt ; premier privilége qui lui eſt particulier. Parce que c'eſt une indulgence atteſtée par les miracles les plus certains ; autre privilége qui la diſtingue. Parce que c'eſt une indulgence répandue parmi tout le peuple chrétien avec un merveilleux progrès des ames & de ſenſibles accroiſſemens de piété ; dernier privilége qui nous la doit rendre infiniment précieuſe. Reprenons.

Indulgence immédiatement accordée par Jeſus-Chriſt. Il eſt vrai, le Vicaire de Jeſus-Chriſt peut accorder une indulgence ; mais quelque autorité qu'il ait pour diſpenſer aux Fidéles les dons de Dieu, l'indulgence qu'il accorde, peut quelquefois n'être de nulle vertu, parce qu'elle

peut manquer, ou d'une cauſe ſuffiſante, ou d'une autre condition eſſentiellement requiſe. Ainſi le déclare la Théologie. Mais une indulgence directement & ſpécialement accordée par Jeſus-Chriſt, doit être infaillible : car cet homme-Dieu ne connoît-il pas toute l'étendue de ſon pouvoir, n'agit-il pas toujours ſelon les régles de ſa ſageſſe éternelle ; & d'ailleurs étant le maître abſolu de ſes graces, n'eſt-il pas dans la diſtribution qu'il en fait, au-deſſus de toute loi, & n'en peut-il pas diſpoſer comme il lui plaît ? Or voilà le premier avantage de l'indulgence dont je parle : ce fut Jeſus-Chriſt en perſonne qui l'accorda à ſaint François ; mais du reſte, & c'eſt ce que je vous prie d'obſerver, en obligeant François d'en communiquer avec le ſouverain Pontife, & de ſe ſoumettre là-deſſus à ſon diſcernement & à ſes lumieres. Marque indubitable qu'il n'y eut rien, ni dans la conceſſion, ni dans la publication de cette indulgence, que de ſolide, que de bien fondé, que de conforme à l'eſprit de Dieu. C'eſt ainſi que Jeſus-Chriſt agiſſoit, vivant parmi les hommes : c'eſt ainſi qu'après avoir guéri les malades, il leur recommandoit de ſe préſenter aux prêtres : *Ite, oſtendite vos ſacerdotibus.* Dépendance de l'Egliſe *Luc.* c. 17.

qui fut toujours & qui eſt encore le caractère ſpécial à quoi l'on doit diſcerner les œuvres de Dieu ; & j'aurois ici, Chrétiens, une belle occaſion de vous faire remarquer l'aveuglement de nos hérétiques. Car prenez garde : l'hérétique rejette les indulgences, & ſaint François en publie une. Sur quoi ſe fonde l'hérétique ? ſur ce que l'eſprit de Dieu lui a révélé, dit-il ; & ſur quoi ſe fonde ſaint François ? ſur ce qu'il a appris & reçû de Dieu même. Voilà de part & d'autre le même langage. Mais voyez la différence : elle eſt eſſentielle. Car l'hérétique ſe fonde ſur un eſprit de Dieu, ou plûtôt ſur une révélation de Dieu, dont il ſe fait lui-même le juge, & qu'il ne veut ſoumettre à nul autre jugement. En quoi il s'attribue de plein droit un pouvoir, dont il ne peut produire aucun titre légitime ; en quoi, pour ne rien dire de plus, il s'expoſe évidemment à l'erreur, puiſque rien n'eſt plus ſujet à nous tromper, & par conſéquent ne nous doit être plus ſuſpect que notre ſens propre ; en quoi il renverſe toute ſubordination, tout ordre, & jette le troupeau de Jeſus-Chriſt dans une affreuſe confuſion, puiſque ce principe une fois établi, chacun ſans égard à nulle puiſſance ſupérieure, ſe trouvera maître

de s'attacher à ſes idées, & de les ſuivre comme autant de vérités inconteſtables. Mais par une régle toute contraire, l'eſprit de Dieu, ou ſi vous voulez, la révélation de Dieu, ſur quoi s'établit ſaint François, eſt une révélation sûre & hors de tout ſoupçon : pourquoi ? parce que c'eſt une révélation ſoumiſe au tribunal de l'Egliſe, & reconnue, approuvée par toute l'Egliſe. Quelle eſt donc la témérité, je devrois dire l'extravagance de l'hérétique, de vouloir qu'on le croie ſur ſon eſprit qui eſt un eſprit particulier, & de trouver mauvais que ſaint François ſoit cru ſur le ſien qui eſt un eſprit univerſel ?

Mais le moyen que l'eſprit de François ne fût pas ſuivi, comme il l'a été de tous les fidéles, après les miracles authentiques par où Dieu lui a rendu, & à l'indulgence qu'il publioit, des témoignages ſi ſenſibles & ſi éclatans ? N'attendez pas de moi que j'entre ici dans un détail de faits, que l'hiſtoire vous apprendra, & dont elle conſervera le ſouvenir juſques à la fin des ſiécles. Je ſçai qu'il y a de ces eſprits mondains & prétendus forts, qui par la plus bizarre conduite, veulent des miracles pour croire, & ne veulent croire nul miracle ; qui pour éviter un excès,

donnent dans un autre beaucoup plus dangereux ; c'eſt-à-dire, qui pour ne ſe laiſſer pas entraîner aux erreurs populaires par une crédulité trop facile, s'obſtinent contre les faits les plus avérés par une incrédulité opiniâtre ; qui ne reconnoiſſent, ni les miracles des premiers ſiécles, parce qu'ils ſont trop éloignés d'eux, ni ceux de ces derniers ſiécles, parce qu'ils ſont trop près d'eux, comme ſi de nos jours le bras de Dieu s'étoit raccourci ; qui néanmoins voudroient d'ailleurs réduire tout au témoignage de leurs yeux, comme s'il n'y avoit rien de croyable dans le monde que ce qu'ils ont vû ou que ce qu'ils voient ; comme ſi Dieu, pour les convaincre, devoit faire ſans ceſſe de nouveaux prodiges ; comme s'il falloit à un eſprit droit & ſage d'autres preuves qu'une tradition commune & appuyée ſur la parole de tant de témoins. Non, mes chers Auditeurs, ne nous piquons point de cette prudence prophane, ſi contraire à la docilité chrétienne. Ne croyons pas ſans raiſon à tout eſprit ; l'Apôtre nous en a avertis, & c'eſt l'avis que je vous donne moi-même : mais auſſi ſans raiſon, ne nous faiſons pas une maxime générale de contredire tout ce qui ne ſe trouve pas conforme à nos vûes, & qui nous paroît

hors des voies ordinaires. Quand donc on nous parle de ces merveilles qui ne purent avoir d'autre principe que la toute-puiſſance de Dieu, & qui ſervirent à François de gages certains pour confirmer la grace qu'il avoit obtenue, & pour en atteſter la vérité ; quand on nous raconte en particulier ce qu'éprouva l'Evêque d'Aſſiſe, lorſqu'au milieu de tout le peuple aſſemblé, ſur le point de publier l'indulgence de Portiuncule, & voulant la limiter au nombre de dix années, il ne put jamais prononcer une parole, & ſe ſentit forcé de déclarer ſolemnellement qu'elle étoit perpétuelle ; quand on nous fait le récit de tant d'autres événemens miraculeux, adorons la vertu divine qui opère de telles œuvres, & rendons à la vérité reconnue & ſi ſolidement prouvée, l'humble & le juſte hommage de notre ſoumiſſion.

Mais de quoi, mes chers Auditeurs, nous devons ſur-tout bénir le Seigneur, c'eſt des admirables progrès & des fruits de grace qu'a produits dans les ames la ſainte indulgence dont je voudrois ici vous faire connoître toute la vertu. Elle s'eſt répandue dans toutes les parties du monde, & qui peut dire les ſalutaires & heureux changemens qu'elle y a opérés ?

Les peuples l'ont reçue avec respect, l'ont recherchée avec ardeur, s'en sont servis pour la réformation & la sanctification de leurs mœurs. Combien de pécheurs ont profité de ce don de Dieu, non-seulement pour acquitter leurs dettes passées, mais pour se mettre en garde & se fortifier contre l'avenir, pour rompre une habitude criminelle qui les tyrannisoit, pour éteindre le feu d'une aveugle convoitise & d'une passion sensuelle qui les brûloit, pour reprendre la voie du salut qu'ils avoient quittée, & pour y marcher avec assûrance ? Combien de chrétiens lâches & tiédes, au pied de l'autel où ils étoient venus se laver dans ce bain sacré & recueillir ce précieux trésor, se sont tout-à-coup sentis animés, excités, transportés; ont formé le dessein d'une vie toute nouvelle ; & de froids & indifférens qu'ils étoient, sont sortis pleins de zéle & d'une ferveur qui les a soutenus durant tout le cours de leurs années ? Combien de Justes ont puisé dans cette source divine & intarissable les plus pures lumieres pour les éclairer, les plus hauts sentimens pour les élever, d'abondantes richesses qu'ils ont conservées, multipliées, fait croître au centuple pour l'éternité ? Voilà ce que l'on a vû tant de fois, ce que l'on a tant

de fois admiré, sur quoi tant de fois on s'est écrié : *Digitus Dei est hîc*, le doigt de Dieu est là. Mais aussi, Chrétiens, parce qu'il n'y a rien de si utile & de si saint où le relâchement de notre siécle ne se soit glissé, combien d'autres ont perdu & perdent encore un talent qui leur devroit être si cher, & que le Pere de famille leur met dans les mains pour le faire valoir ? C'est avec cette derniere réflexion que je vous renvoie. *Exod. c. 8.*

Je ne parle point de ceux qui volontairement & de gré consentent à se priver d'un bien qu'ils rechercheroient au-delà des mers, s'ils le sçavoient autant estimer qu'il mérite de l'être ; gens terrestres & grossiers dans toutes leurs vûes, insensibles aux intérêts de leur ame, plus avides d'un gain temporel & périssable, que de tous les dons du ciel & de toutes les indulgences de l'Eglise. Je n'en dis rien, parce qu'ils ne sont pas ici présens pour écouter ce que je dirois. Ce qu'ils négligent maintenant, sera le sujet un jour de leurs regrets ; & le traitement le plus doux qu'ils puissent espérer de Dieu, c'est de gémir long-tems dans les flammes vengeresses où il faut expier après la mort, ce que l'on n'a pas pris soin de purifier pendant la vie. Je parle donc seulement des-

autres, qui plus fidéles en apparence & plus vigilans, ont pris, à ce qu'il semble, les mesures convenables, pour se disposer à l'indulgence qui leur est offerte. Je prétends que de ceux-là même il y en a un très-grand nombre à qui elle n'est point appliquée. Mais, dites-vous, ils ont fait ce qu'ils ont cru nécessaire pour cela : on les a vûs aux tribunaux de la pénitence confesser leurs péchés ; on les a vûs à la table de Jesus-Christ participer aux saints mystères, & il y a lieu de penser qu'ils y sont venus en état de grace. Tout cela est vrai, si vous le voulez, mes chers Auditeurs, & néanmoins je m'en tiens toujours à ma proposition, & je dis qu'avec toutes ces dispositions, ils ne peuvent encore compter de s'être suffisamment & dignement préparés. Car il falloit renoncer pleinement au péché, c'est-à-dire, il falloit renoncer non-seulement au péché mortel, mais au véniel ; non-seulement à l'acte du péché, mais à toute affection au péché. S'il reste dans le cœur le moindre désir, la moindre attache criminelle & volontaire, fussiez-vous de toutes les sociétés, eussiez-vous part à toutes les dévotions, jamais vous ne recevrez le fruit d'une indulgence pleniere. Ainsi l'enseigne toute la Théologie, fondée sur ce

principe de foi, que Dieu ne remet point la peine du péché, tandis que l'affection au péché perſévère dans une ame. Or, diſent les docteurs, l'indulgence pleniere eſt une rémiſſion générale de la peine dûe à tous les péchés. Donc elle ſuppoſe que toute affection au péché, pour léger qu'il ſoit, ait été détruite par un renoncement total & abſolu. Condition eſſentielle, & condition bien raiſonnable. Car Dieu vous dit: Ceſſez de vouloir m'offenſer, & je ceſſerai de vouloir vous punir. Eſt-il rien de plus juſte? mais tout juſte qu'il eſt, Chrétiens, qui de vous l'a fait? ſoyez-en juges vous-mêmes, puiſqu'il n'y a que vous-mêmes qui le puiſſiez ſçavoir, & qui en puiſſiez juger. Cependant, ô mon Dieu, nous ne ceſſerons point de rendre à votre infinie miſéricorde de ſolemnelles actions de graces. Vous pourriez au moment que nous nous ſéparons de vous par le péché, nous abandonner, & nous livrer à toute la rigueur d'une juſtice inéxorable: mais vous nous préſentez la pénitence comme un bouclier pour parer à vos coups & pour les détourner. Ce n'eſt point aſſez, & parce que la pénitence, en nous réconciliant avec vous, nous impoſe de longues & de pénibles ſatisfactions, vous voulez bien encore ſur cela, Sei-

gneur, vous relâcher de vos droits. Vous nous offrez l'indulgence, vous nous la faites annoncer par vos Miniſtres, vous l'attachez aux exercices du chriſtianiſme les plus ordinaires & les plus faciles. Heureux, ſi nous entrons dans cette voie que vous nous ouvrez, & qui au ſortir de ce monde, doit nous conduire à vous, pour vous poſſéder éternellement. Ainſi ſoit-il.

SERMON
POUR LA FESTE DE SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE.

Quis similis tuî in fortibus, Domine, quis similis tuî? magnificus in sanctitate.

Qui d'entre les forts vous peut être comparé, & qui vous est semblable, Seigneur, à vous, qui êtes grand & magnifique dans votre sainteté? Au Livre de l'Exode, chapitre 15.

C'Est ainsi que parla Moyse, quand il vit l'éclatant miracle que Dieu par son ministère avoit opéré en faveur des enfans d'Israël, les tirant de l'Egypte, & divisant les eaux de la mer rouge, pour les faire passer au milieu des abîmes, où leurs ennemis devoient être submergés. Je me sers aujourd'hui de ces paroles, pour faire l'éloge d'un Roi, qui par une heureuse & singuliere conformité non-seulement avec Moyse, mais avec Dieu mê-

me, dont le zéle l'animoit, a porté juſques dans l'Egypte ſes armes victorieuſes, s'y eſt rendu rédoutable aux ennemis du nom chrétien, y a fait des miracles de valeur, auſſi bien que de piété, pour la délivrance du peuple de Dieu. Moyſe ſaiſi d'étonnement à la vûe du prodige dont il étoit témoin, s'écrie que Dieu eſt magnifique dans ſa ſainteté, & il nous donne par-là une des plus hautes idées que nous puiſſions concevoir de l'excellence de Dieu. Il ne dit pas que Dieu eſt magnifique dans les tréſors de ſa ſageſſe, dans les œuvres de ſa puiſſance, dans les effets de ſa miſéricorde, ni dans aucun autre de ſes divins attributs. Il s'arrête à la ſainteté, *Magnificus in ſanctitate:* & nous ne devons pas en être ſurpris, dit ſaint Chryſoſtôme, expliquant ce paſſage. Car la ſainteté eſt dans les attributs de Dieu ce qu'il y a de plus parfait, de plus grand, de plus adorable; & même tous les autres attributs que Dieu poſſéde, ne ſont dignes de nos adorations, que parce qu'ils ſont inſéparables de ſa ſainteté. D'où il s'enſuit que la magnificence de la ſainteté eſt en Dieu, comme la grandeur de la grandeur même, & comme la perfection de la perfection même. Moyſe avoit donc raiſon de demander à Dieu: Qui d'entre les forts,

ô Seigneur, est semblable à vous, & qui d'entre les hommes de la terre a l'avantage de participer à cette magnifique sainteté, dont vous êtes l'exemplaire & le modéle ? *Quis similis tuî ? magnificus in sanctitate.* Or j'ose ici répondre en quelque maniere à cette question. Car j'ai à vous produire un Saint, dans la personne duquel vous avouerez que ce caractère (selon la mesure que Dieu veut bien le communiquer à la créature, & lui en faire part) a éminemment paru. C'est l'incomparable saint Louis, dont nous célébrons la fête, & qui par un effet de la grace de Jesus-Christ, est parvenu à cette divine ressemblance, *Magnificus in sanctitate.* Ç'a été un homme magnifiquement saint, héroïquement saint, & si j'ose me servir de cette expression, royalement saint. Voilà tout le fonds de son panégyrique. Il falloit être pour cela aussi élevé dans le monde que saint Louis : car pour nous, Chrétiens, dans la médiocrité des conditions où Dieu nous a fait naître, ce titre ne nous convient pas. Nous pouvons bien, & nous devons être humbles dans la sainteté, fidéles dans la sainteté, sincères dans la sainteté, constans & fermes dans la sainteté ; mais il ne nous appartient pas d'être magnifiques dans la sainteté.

C'eſt le privilége des grands, quand il plaît à la providence d'en faire des Saints ; & entre ceux que Dieu a choiſis pour les ſanctifier ſur le thrône, c'eſt la loüange particuliere de notre Saint. Car dans les principes de la vraie religion, nous pouvons dire en quelque ſorte de ſaint Louis, ce que les Romains idolâtres diſoient de leurs Empereurs, qui avoient été mis au nombre des Dieux : *Reliquos Deos accepimus, Cæſares dedimus ;* pour les autres Dieux de l'Empire, diſoient-ils, nous les avons reçûs du ciel ; mais pour ceux-ci qui étoient nos princes, le ciel les a reçûs de nous. Et moi je dis : Pour les autres Saints que nous honorons dans le monde chrétien, l'Egliſe nous les a donnés ; mais pour ſaint Louis, c'eſt la France qui l'a donné à l'Egliſe. Nous avons donc tous, comme François, une obligation ſpéciale de l'honorer, & nous en avons une encore plus étroite & plus indiſpenſable de l'imiter. Car ſa ſainteté, quoique royale & magnifique, ne laiſſe pas, comme vous verrez, d'être auſſi bien que celle de Dieu, un exemple pour nous ; & c'eſt à moi de vous appliquer cet exemple, après que nous aurons demandé les graces & les lumieres du ſaint-Eſprit par l'interceſſion de Marie. *Ave, Maria.*

C'Est un sentiment, Chrétiens, très-injurieux à la providence, de croire qu'il y ait dans le monde des conditions absolument contraires à la sainteté, ou que la sainteté par elle-même puisse avoir quelque chose d'incompatible avec les engagemens de certaines conditions & de certains états, dont il faut néanmoins reconnoître que Dieu est l'auteur. Or pour vous détromper d'une erreur si dangereuse, il me suffit de vous mettre devant les yeux l'exemple de saint Louis, & voici toute la preuve de ce que je prétends établir dans ce discours pour votre instruction, & pour l'édification de vos ames. Saint Louis a été sur la terre un grand Roi & un grand Saint; on peut donc être saint dans tous les états & dans toutes les conditions du monde. Raisonnement sensible & convaincant. Car enfin s'il y avoit dans le monde une condition difficile à accorder avec la sainteté, il est évident, & vous en convenez vous-mêmes, que ce seroit la Royauté. Cependant, grace à la providence de notre Dieu, la Royauté n'a point empêché saint Louis de parvenir à une éminente sainteté; & la sainteté éminente à laquelle saint Louis est parvenu, ne l'a point empêché de remplir dignement

& excellemment les devoirs de la Royauté. Je dis plus : ce qui a rendu saint Louis capable d'une si haute sainteté, c'est la Royauté ; & ce qui l'a mis en état de soutenir si honorablement la Royauté, c'est la sainteté. En deux mots, saint Louis a été un grand Saint, parce qu'étant né Roi, il a eu le don de faire servir sa dignité à sa sainteté ; ce sera la premiere partie. Saint Louis a été un grand Roi, parce qu'il a sçû, en devenant Saint, faire servir sa sainteté à sa dignité ; ce sera la seconde partie. Deux vérités, dont je tirerai pour notre consolation deux conséquences également touchantes & édifiantes ; l'une, que l'état de vie, où nous sommes appellés, est donc dans l'ordre de la prédestination éternelle, ce qui doit le plus contribuer à nous sanctifier devant Dieu ; l'autre, que notre sanctification devant Dieu, est donc le plus sûr & le plus efficace de tous les moyens, pour nous rendre nous-mêmes selon le monde, parfaits & irrépréhensibles dans l'état de vie où nous sommes appellés. C'est un Roi qui va nous apprendre l'un & l'autre. Appliquez-vous.

I. PARTIE.

DE quelque maniere que nous concevions la sainteté, & quelque plan que nous

nous en faſſions, être ſaint ſelon toutes les régles de l'Ecriture, c'eſt avoir pour Dieu un zéle fervent, accompagné d'une humilité profonde. C'eſt aimer ſon prochain, non pas de parole, mais en vérité & par œuvres, en lui rendant tous les devoirs d'une charité tendre & efficace. C'eſt être ſévère à ſoi-même, & comme parle le grand Apôtre, crucifier ſa chair avec ſes paſſions & ſes déſirs déréglés par la pratique d'une mortification ſolide. Arrêtons-nous là, Chrétiens, pour reconnoître les graces extraordinaires, les graces prévenantes & ſurabondantes, les graces victorieuſes & miraculeuſes, dont Dieu a comblé ſaint Louis. En effet, ces trois choſes eſſentielles en quoi je prétends avec ſaint Jérôme, que la vraie ſainteté conſiſte, ſont celles qu'on a toujours crû d'une plus difficile alliance avec la grandeur du monde, & pour leſquelles la condition des grands du monde a toujours eu plus particulierement beſoin de la toute-puiſſante grace de Jeſus-Chriſt. Car voilà, diſoit ſaint Jérôme, depuis la corruption du péché, les trois déſordres, & les funeſtes écueils de la grandeur mondaine. Par l'énorme abus que nous en faiſons, elle nous devient à l'égard de Dieu la ſource d'un ſecret or-

gueil qui nous fait perdre l'humilité & le zéle de la religion. Elle nous donne à l'égard du prochain une dureté de cœur qui nous rend insensibles aux maux d'autrui, & qui étouffe en nous la compassion & la miséricorde. Elle nous inspire à l'égard de nous-mêmes un amour-propre sans mesure, qui va jusqu'à nous faire secoüer le joug de la pénitence & de l'austérité chrétienne. Effets malheureux que les Saints ont déplorés, & dans la vûe desquels David a tremblé. Or par un visible miracle de la grace de Jesus-Christ, cette grandeur du monde si dangereuse, n'a point été dans la personne de saint Louis, sujette à ces désordres, puisqu'elle n'a point empêché que saint Louis n'ait été un Prince parfaitement dévoüé à Dieu, n'ait eu pour son peuple le cœur d'un pere charitable, n'ait exercé contre soi-même toute la sévérité de l'Evangile. Disons mieux, puisque la grandeur même souveraine, n'a servi qu'à faire paroître saint Louis humble devant Dieu avec plus de mérite, charitable envers son prochain avec plus d'éclat, sévère à soi-même avec plus de force & plus de vertu. D'où je conclus que la Royauté, bien loin d'avoir été en lui un obstacle à la sainteté, fut au contraire le grand moyen par

où il s'éleva à la plus héroïque sainteté. Entrons là-dessus dans un détail qui vous convaincra & qui vous instruira.

Saint Louis le plus grand des Rois, a été devant Dieu le plus soumis & le plus humble des hommes. C'est ce qu'il a posé pour fondement de tout l'édifice de sa perfection. Voilà la pierre ferme sur laquelle, comme un sage architecte, il a bâti. Son humilité, qui fut sa vertu dominante, fit que ce saint Monarque, malgré sa souveraineté, ou plûtôt par la raison même de sa souveraineté, ne se considéra jamais dans le monde, que comme un sujet né pour dépendre de Dieu, & pour obéir à Dieu. Il étoit Roi, & il étoit chrétien : mais accoutumé à peser les choses dans la balance du sanctuaire, il préféra toujours la qualité de chrétien à celle de Roi ; parce qu'être Roi, disoit-il, c'est être, mais à titre onéreux, le maître des hommes ; & être chrétien, c'est être par un solemnel & éternel engagement, serviteur de Jesus-Christ. Or cette servitude qui l'attachoit à Jesus-Christ, lui paroissoit mille fois plus honorable, mille fois plus estimable & plus aimable que la domination de tout l'univers. De-là vient qu'il se glorifioit hautement de ce nom de chrétien, & qu'il

avoit comme chrétien une vénération particuliere, une tendre dévotion, une prédilection pour le lieu où il avoit reçû le saint Baptême. C'est pour cela qu'entre toutes les villes de son Royaume, celle de Poissy lui étoit si chere ; & que pour satisfaire sa piété, supprimant tous les autres noms qui marquoient sa puissance sur la terre, il se contentoit souvent de signer Louis de Poissy, parce que c'étoit là par une seconde naissance, infiniment plus illustre que la premiere, qu'il se souvenoit d'avoir été régénéré en Jesus-Christ ; là où il sçavoit que son nom avoit été inscrit dans le livre de vie, & mis au nombre des fidéles pour être écrit dans le ciel. Tel étoit, dis-je, le sentiment qu'il avoit de sa profession de chrétien. Au contraire, celle de Roi ne lui parut jamais que comme un fardeau pésant, que comme un poids terrible, dont il étoit chargé, & sous lequel il gémissoit, n'y trouvant point d'autre avantage que de se voir par là dans une indispensable obligation d'être encore plus sujet à Dieu que ses sujets mêmes. Car pourquoi suis-je Roi, ajoûtoit-il, sinon pour faire regner Dieu, pour établir, pour maintenir, pour amplifier l'Empire de Dieu ? C'est pour cela qu'il m'a choisi ; & ce caractère de Roi, qui

par rapport aux hommes que je gouverne, eſt un caractère de prééminence & de ſupériorité, par rapport à Dieu au nom de qui je les gouverne, n'eſt pour moi qu'une dépendance, mais une dépendance ſalutaire, & dont je fais tout mon bonheur. Voilà comment en uſoit ſaint Louis; & voilà ce qu'il enſeignoit à Philippe ſon fils, héritier de ſa couronne. Voilà ce qu'il lui inſpiroit: le reſpect de Dieu & le mépris de la vaine grandeur du monde. Or de-là, mes chers Auditeurs, procédoit ce zéle admirable qu'il eut toujours pour tout ce qui concernoit la gloire de Dieu & ſon culte. De-là ce zéle pour la propagation de l'Evangile, ce zéle pour l'intégrité & l'unité de la foi, ce zéle pour la diſcipline de l'Egliſe, ce zéle pour la réformation & la pureté des mœurs, ce zéle de la maiſon de Dieu qui le dévoroit, & qui lui faiſoit regarder toutes les injures faites à Dieu, comme des outrages faits à lui-même; en ſorte que jamais homme n'eut plus de droit que lui, de dire, comme David, *Zelus domûs tuæ comedit me, & opprobria exprobrantium tibi ceciderunt ſuper me.* Zéle des intérêts de Dieu, fondé ſur cette grande maxime de religion, dont il avoit l'ame pénétrée, qu'être Roi, c'étoit être par office le

Pſ. 68.

miniſtre de Dieu, & l'exécuteur en chef des ordres de Dieu. Je reprends, & ſuivez-moi.

J'ai dit, zéle de la propagation de l'Evangile. Car n'eſt-ce pas ce qui détermina ſaint Louis à ces longs & fameux voyages qu'il entreprit, pour faire la guerre aux ennemis du nom Chrétien? Conſulta-t-il, pour s'y réſoudre, une autre ſageſſe que celle dont furent remplis les Apôtres, lorſqu'ils formerent le deſſein d'aller juſques aux extrémités du monde pour y porter le flambeau de la foi? & quand ce ſaint Monarque s'oublia lui-même, ſacrifiant ſa ſanté, expoſant ſa vie, ſortoit de ſon Royaume pour paſſer les mers, avoit-il autre choſe en vûe que l'accroiſſement du Royaume de Jeſus-Chriſt? Avec quel ſoin ne s'employa-t-il pas, & dans la Paleſtine, & dans l'Egypte, à la converſion des Saraſins? Combien n'en gagna-t-il pas à Dieu; & quand ces Infidéles venoient à lui pour embraſſer le chriſtianiſme, avec quelle joie ne les recevoit-il pas, les prenant ſous ſa protection Royale, les comblant de graces, leur offrant & leur aſſûrant des établiſſemens en France, ſe chargeant de pourvoir à leur inſtruction, & les regardant comme ſes plus cheres conquêtes, parce que c'étoient,

toient, disoit-il, autant de sujets qu'il gagnoit à Jesus-Christ & à son Eglise ? Un Roi comme saint Louis, plein de cet esprit, n'étoit-il pas un Apôtre dans sa condition ; & mourant martyr de son zéle, comme il mourut dans la derniere de ses expéditions, aussi apostolique qu'héroïque, ne pouvoit-il pas avec une humble confiance & sans présomption, dire après saint Paul, qu'il n'étoit en rien inférieur aux plus grands des Apôtres ?

J'ai dit zéle de la discipline de l'Eglise. Que ne fit pas saint Louis pour la rétablir dans le Clergé de France, & avec quelle bénédiction & quel succès n'y travailla-t-il pas ? Un des scandales du Clergé étoit dans ce tems malheureux la simonie : avec quelle autorité ne retrancha-t-il pas ce désordre, par cette célébre ordonnance, ou pragmatique-sanction, que nous gardons encore comme un trésor, & que nous pouvons bien mettre au nombre de ses précieuses reliques, puisque c'est son ouvrage, & un des plus saints monumens qu'il nous ait laissés. L'abus des biens Ecclésiastiques étoit, si j'ose parler ainsi, l'abomination de la désolation dans le lieu saint : avec quelle prudence & quelle force n'y chercha-t-il pas le remède, ayant convoqué pour cela

un concile à Paris, où il fit faire sur le sujet des bénéfices des réglemens, contre lesquels ni le tems ni les coutumes ne prescriront jamais. Réglemens dont il voulut être le premier & le plus religieux observateur, s'étant même ôté le pouvoir d'en dispenser, & par un serment solemnel s'étant obligé à n'avoir jamais sur cela nulle acception de personne. Réglemens, si je les rapportois, qui confondroient le relâchement de notre siécle, & peut-être même sa prétendue sévérité. Celui qui regarde la pluralité des titres, que saint Louis traitoit de monstrueuse, ne suffiroit-il pas pour nous humilier? Nous nous piquons sur les anciens canons d'exactitude & de sévérité chrétienne; mais nous nous en piquons en spéculation, & saint Louis par son zéle la mettoit en œuvre.

J'ai dit zéle de l'intégrité & de l'unité de la foi. Car quelle horreur saint Louis n'eut-il pas de tout ce qui la pouvoit troubler, & avec quelle fermeté ne s'éleva-t-il pas contre les hérésies de son tems? Quelle victoire ne remporta-t il pas sur celle des Albigeois, à qui il acheva de donner le coup mortel? Dieu pour combattre les erreurs qui commençoient dès-lors à naître, & qui ont depuis inondé le monde

chrétien, avoit ſuſcité les deux floriſſans Ordres de ſaint François & de ſaint Dominique. De-là vint l'eſtime & l'affection paternelle que ſaint Louis fit paroître envers l'un & l'autre, les ayant toujours honorés de ſa bienveillance & de ſes bienfaits, parce qu'il les regardoit, diſoit-il, comme les boucliers de la foi catholique. Et parce que cela même leur avoit attiré la haine & la perſécution de certains eſprits attachés à ce parti de la nouveauté; que fit ſaint Louis? il uſa de tout ſon pouvoir pour détruire ce parti, & il en vint à bout. Celui qui en étoit le chef, avoit compoſé un libelle ſchiſmatique, où il décrioit la profeſſion religieuſe. Saint Louis en pourſuivit à Rome la condamnation, & le fit publiquement lacérer; non point par une ſimple raiſon d'Etat, pour prévenir les troubles qu'ont coutume de cauſer ces ſortes de diſſenſions; mais par eſprit de religion, parce que jamais il n'oublia qu'il étoit, comme Roi chrétien, chargé devant Dieu du ſacré dépôt de la foi, & que c'étoit à lui d'en maintenir l'unité & l'intégrité, en réprimant avec vigueur tout ce qui pouvoit y donner la moindre atteinte.

J'ai dit zéle de la réformation & de la pureté des mœurs. Quelle ample matie-

re ce seul article ne me fournit-il pas ? Jusques au regne de saint Louis, le blasphême, quoiqu'exécrable, s'étoit rendu si commun, qu'il avoit cessé ou presque cessé d'être en exécration. On en déploroit le désordre, mais on en remettoit à Dieu le châtiment. Avec quel courage saint Louis ne l'entreprit-il pas ? vous sçavez le fameux Edit qu'il fit publier contre les blasphémateurs, & la rigueur inflexible avec laquelle il voulut qu'on l'exécutât dans la personne d'un homme opulent à qui il fit percer la langue, parce qu'il avoit prophané la sainteté & la majesté du nom de Dieu. Les mondains en murmurerent ; mais saint Louis ne compta pour rien d'être censuré par les mondains, pourvû que Dieu fût vengé. C'est lui qui le premier de nos Rois défendit le duel, & qui pour l'intérêt de Dieu, encore plus que de son Etat, en fit un crime punissable ; après s'être instruit sur ce point dans une assemblée de Prélats, & avoir reconnu que ces combats si contraires à la tranquillité publique, étoient également opposés aux loix de la conscience & de la religion. C'est lui qui extermina l'usure, & qui en arrêta le cours par la sévérité des peines auxquelles il condamna sans rémission les

usuriers dans toute l'étendue de son Royaume. Dites-moi un seul vice qu'il ait toléré. Il avoit généralement pour tous les impies & tous les hommes vicieux, mais beaucoup plus encore pour les scandaleux, cette haine parfaite, dont le prophéte Royal se faisoit une vertu, quand il disoit : *Perfecto odio oderam illos.* Et parce qu'il sçavoit que les plus ordinaires asyles des hommes de ce caractère sont les maisons des Grands, (ah ! Chrétiens, la belle leçon, non-seulement pour les Grands, mais absolument pour tous ceux qui sont chargés de la conduite des familles particulieres) saint Louis afin d'exercer dans l'ordre ce zéle de réforme que Dieu lui avoit inspiré, commençoit selon la parole de l'Apôtre par sa propre Cour, qui pouvoit bien alors être regardée comme la maison de Dieu : *Ut incipiat judicium à domo Dei.* C'est-à-dire qu'il faisoit faire de tems en tems des informations juridiques de la vie & des mœurs de tous les officiers de sa Cour; & s'il s'en trouvoit parmi eux de libertins, sur-tout de libertins par profession ; s'il en découvroit de notés & décriés par leurs débauches, quelque mérite d'ailleurs qu'ils pussent avoir, il les éloignoit de sa personne : étant convaincu, qu'il ne pouvoit ni ne devoit faire nul

Ps. 136.

1. *Petr.* c. 4.

fond sur la fidélité de ceux qui par libertinage avoient secoüé le joug de Dieu ; & ayant toujours pris pour régle cette gran-
Ps. 100. de maxime de David : *Non habitabit in medio domûs meæ qui facit superbiam :* aucun de ceux qui mépriſent Dieu, n'habitera dans ma maiſon ; & je n'aurai pour ſerviteur que celui qui ſoumis à Dieu, marchera dans une voie droite & pure,
Ibid. *Ambulans in via immaculata hic mihi miniſtrabat.* Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui fait l'eſſentiel & le capital de la ſainteté d'un Roi. Toutes les autres dévotions que ſaint Louis a pratiquées, n'en ont été, pour ainſi dire, que l'acceſſoire. Il eſt vrai, ſaint Louis avoit fait de ſon palais une maiſon de priere : dans ſes plus importantes occupations, il aſſiſtoit régulierement à tout l'Office de l'Egliſe ; & ſelon l'exemple du Roi Prophéte, malgré la multitude des affaires, il rendoit à Dieu pluſieurs fois le jour le tribut & l'hommage de ſa piété. Juſques dans ſes camps & dans ſes armées, la tente qu'on lui dreſſoit, étoit une eſpéce de ſanctuaire où la divine Euchariſtie repoſoit, auſſi bien que l'Arche ſous les tentes d'Iſraël. Avec quelle foi n'ouvrit-il pas le tréſor de ſon épargne pour racheter de l'Empereur de Conſtantinople la ſainte Couronne, pour laquelle il

eût donné toutes les couronnes du monde ; & avec quelle humilité ne la porta-t-il pas lui-même, la tête & les pieds nuds, dans l'auguſte temple qu'il avoit fait conſtruire pour la placer, & où nous la révérons encore aujourd'hui ? Tout cela étoit ſaint ; mais encore une fois, tout cela n'étoit en lui que les marques, ou tout au plus que les effets de la ſainteté. Ce qui l'a ſanctifié comme Roi, c'eſt ce zéle ardent qu'il a eû pour l'honneur de Dieu ; & ce zéle n'eut de ſi merveilleux ſuccès, que parce qu'il étoit ſoutenu de la puiſſance Royale. Car ſi ſaint Louis n'eût été Roi, il n'eût jamais fait pour Dieu ce qu'il a fait. C'eſt ce que j'ai prétendu vous donner à entendre, quand j'ai dit que la Royauté n'avoit ſervi qu'à le rendre encore plus ſaint envers Dieu.

Suivant le même principe, il ne faut pas s'étonner qu'il ait été ſi charitable envers ſon peuple, & qu'il ait aimé ſes ſujets comme ſes propres enfans. Nous en avons dans ſa vie des exemples dont vos cœurs ſeront attendris. N'étoit-ce pas un ſpectacle bien digne de Dieu & bien édifiant pour les hommes, de voir ce Monarque dans la poſture où ſon hiſtoire nous le repréſente, aſſis au pied d'un arbre dans le parc de Vincennes, & recevant lui-mê-

me en perſonne les requêtes des veuves & des orphelins, conſolant les miſérables & les affligés, écoutant les pauvres, & ſans diſtinction rendant juſtice à tout le monde? Là un ſimple gazon lui tenoit lieu de tribunal; mais ce tribunal dans ſa ſimplicité avoit quelque choſe de plus vénérable que celui de Salomon. Saint Louis y étoit attaché par le motif d'une charité bienfaiſante, dont les fonctions, quoique laborieuſes, n'avoient rien pour lui d'onéreux. Car il préſuppoſoit toujours que Dieu l'avoit choiſi pour ſon peuple, & non pas ſon peuple pour lui; & dans cette vûe il ſe faiſoit non-ſeulement un devoir & un mérite, mais un plaiſir de conſacrer à ce peuple que Dieu lui avoit confié, ſes divertiſſemens & ſon repos, ſa ſanté même & ſa vie. Oui, je dis ſa vie, qui toute néceſſaire qu'elle étoit, ne lui fut jamais plus précieuſe que celle de ſes ſujets. Il le montra bien dans ſa priſon, lorſque les Sarraſins lui ayant fait offre de le mettre en liberté, pourvû qu'il laiſſât tous les François de ſa ſuite dans les fers: A Dieu ne plaiſe, répondit-il, que je les abandonne; ils ont été les compagnons de ma fortune, je veux l'être de leurs ſouffrances; & comme je ne ſouhaite d'être libre que pour eux, je ne puis

consentir à l'être sans eux. Il le montra bien, lorsque dans une autre rencontre il s'offrit lui-même à demeurer prisonnier, pourvû qu'on renvoyât l'armée Françoise, qui se trouvoit sur le point de périr. Ce sont les miracles de sa charité rapportés dans la bulle de sa canonisation. Il s'agissoit après la journée de Mazoure, qui fut une journée sanglante, d'enterrer les corps des soldats tués dans le combat. Tout le champ de bataille en étoit couvert, & ils rempliſſoient l'air d'une telle infection, que l'on n'osoit presque en approcher. Allons, disoit saint Louis, exhortant à cette œuvre de piété les Seigneurs de sa cour, allons; ce sont nos Freres, & ils sont morts pour Jesus-Christ. Si nous ne pouvons leur donner une sépulture digne d'eux, au moins qu'elle soit digne de nous. Il embrassoit ces cadavres déja corrompus, & les portoit lui-même comme en triomphe. De quoi la charité chrétienne ne nous rend-elle pas capables? Je ne vous parle point de sa tendresse pour les pauvres, ni de son zéle pour le soulagement de leurs misères. Les monumens qui nous en restent, vous l'apprennent bien mieux que moi. Les hôpitaux sans nombre qu'il a fondés; les somptueux établissemens qu'il a faits pour toute sorte

de malheureux, pour toute sorte d'indigens, pour toute sorte de malades, pour les orphelins, pour les veuves, pour les aveugles, pour les insensés, pour les vierges dans le péril, & pour les pécheresses converties; ses bonnes œuvres dont toute la France est pleine, ses aumônes qui subsistent, & que l'Eglise universelle ne ces-
Eccles. sera jamais de publier: *Eleemosynas illius*
c. 31. *enarrabit omnis Ecclesia sanctorum*: ses aumônes, dis-je, si j'ose m'exprimer ainsi, que la magnificence de sa charité a perpétuées, & dont les pauvres de Jesus-Christ vivent encore; tout cela vous prêche bien plus hautement que je ne le pourrois faire, la charité de saint Louis. Il me suffit de vous dire que cet amour tendre & affectueux envers les pauvres, est un des points sur lesquels il semble que saint Louis, pour avoir trop suivi son zéle, ait eû plus besoin d'apologie. Mais ne lui est-il pas glorieux d'en avoir eû besoin sur un tel sujet? En effet, raisonnant selon les idées de la prudence charnelle, quelques-uns trouvoient qu'en se familiarisant trop avec les pauvres, il avilissoit sa dignité. Mais il répondoit avec saint Bernard, que les pauvres, selon l'Evangile, étant les enfans & les héritiers primitifs du Royaume du ciel, un Roi de la terre ne pouvoit

avoir avec eux trop de commerce, & qu'il ne devoit pas rougir de paroître au milieu d'eux, puisque toute son ambition devoit être de regner un jour avec eux : *Nec contemnendum regi vivere cum talibus, cujus tota ambitio est cum talibus regnare.* Bern. Il est donc vrai, mes chers Auditeurs : saint Louis, à en juger selon le monde, aima les pauvres avec excès. Il les logeoit dans son palais, il les recevoit à sa table, il les servoit de ses mains, il leur lavoit les pieds, il pansoit leurs ulcères & leurs plaies ; & tout cela selon le monde, sembloit peu convenir à sa condition. Mais il étoit persuadé que tout cela ne répondoit pas encore, & ne répondroit jamais à la sainteté de sa religion ; que peut-être c'eût été trop pour un Roi païen, mais que ce n'étoit pas encore assez pour un Roi chrétien, & que le pauvre dans le christianisme étant, comme la foi nous l'enseigne, la vive représentation de Jesus-Christ, il n'y avoit point de Monarque qui ne dût non-seulement l'aimer, mais le respecter.

Je serois infini, si j'ajoûtois à cette immense charité pour le prochain l'austérité de saint Louis envers soi-même. Austérité qui dans la condition & le rang où Dieu l'avoit fait naître, ne doit pas

être considérée comme une simple vertu, mais comme un miracle de la grace, & de la grace la plus puissante de Jesus-Christ. Austérité qui fit de saint Louis, sinon un martyr de la foi, au moins un martyr de la pénitence, mais de la pénitence la plus méritoire devant Dieu, puisqu'elle étoit jointe à une parfaite innocence. Le Fils de Dieu disoit aux Juifs en leur parlant de Jean-Baptiste, Qu'êtes-vous allé chercher dans le désert? un homme vêtu avec molleſſe? c'eſt dans les palais des Rois qu'on trouve ceux qui s'habillent de la
Matth. c. 11. sorte: *Ecce qui mollibus veſtiuntur, in domibus regum ſunt.* Mais souffrez, ô divin Sauveur, que votre proposition, quoique générale, ne soit pas aujourd'hui sans exception. Car j'entre dans la Cour de saint Louis; & bien loin d'y trouver un homme mollement vêtu, j'y trouve un Roi couvert d'un affreux cilice, atténué de jeûnes, couché sous le sac & sur la cendre. Un Roi, qui pour se préserver de la corruption des plaisirs du monde, châtie son corps & le réduit en servitude; qui efface par de rigoureuses mortifications, les plus légères taches de son ame; qui non content de crucifier sa chair, & d'en faire une hostie vivante qu'il immole à Dieu chaque jour, tient son esprit

dans une continuelle ſujettion, toujours appliqué à combattre ſes paſſions, à régler ſes inclinations, à modérer ſes déſirs, à ne ſe rien permettre & à ne ſe rien pardonner; juge ſévère de lui-même, parce qu'il n'eſt ſoumis au jugement de perſonne. Voilà ce que je trouve, non dans le déſert, mais dans la Cour d'un Roi: & voilà, mes chers Auditeurs, ce que Dieu m'oblige à vous repréſenter dans cette fête, ou pour votre édification, ou pour votre condamnation. Pour votre édification, ſi vous en ſçavez profiter; ou pour votre condamnation, ſi vous n'êtes pas touchés de cet exemple. Voilà ce que Dieu vous oppoſera dans ſon dernier jugement. Un Roi humble, un Roi mortifié, un Roi pénitent, tout ſaint qu'il eſt d'ailleurs, voilà ce qui vous confondra. Ce ne ſera plus la Reine du midi qui s'élévera contre vous, *Regina auſtri ſurget in judicio:* ce ſera votre Roi qui reprenant ſur vous dans ce jour terrible tout ſon pouvoir & tous ſes droits, prononcera des arrêts contre votre orgueil, contre vos relâchemens & vos tiédeurs, contre votre dureté pour les pauvres, contre votre luxe & votre amour-propre. Que répondrons-nous, & de quelle excuſe nous ſervirons-nous? Car ſi Saint Louis a pû être humble

Math. c. 12.

ſur le thrône, à quoi tient-il que nous ne le ſoyons dans des conditions où tout nous porte à l'humilité; dans des états où nous n'avons qu'à être raiſonnables, pour pratiquer l'humilité : où ſans nous méconnoître nous-mêmes, nous ne pouvons oublier les engagemens indiſpenſables que nous avons à vivre dans l'humilité? Saint Louis, au milieu des délices de ſa Cour, a pû être pénitent : qui nous empêche de l'être dans de continuelles épreuves où nous nous trouvons, dans les maladies, dans les ſouffrances, dans les pertes des biens, dans tous les accidens & toutes les diſgraces à quoi nous ſommes expoſés, & où il ne nous manque qu'une acception volontaire & une ſoumiſſion chrétienne? Si ſaint Louis, dans la conduite des armées & le gouvernement d'un Etat, a pû conſerver le recueillement intérieur, & l'habituelle diſpoſition d'une union intime avec Dieu, à qui nous en pouvons-nous prendre, ſi nous menons une vie diſſipée & toute extérieure, dans les affaires & les menus ſoins qui nous occupent? A la vûe de ce grand Saint, quel prétexte même apparent pouvons-nous avoir, pour nous diſpenſer d'être ſaints? Avons-nous dans le monde de plus grands obſtacles à ſurmonter, de plus violentes

tentations à vaincre, des écueils plus funeſtes à éviter, & des ennemis plus rédoutables à combattre? Ah! Chrétiens, je le répete & je ne puis trop vous le dire: profitons de cet exemple; & afin que Dieu dans le jour de ſa colère ne s'en ſerve pas contre nous, ſervons-nous-en dès maintenant contre nous-mêmes. Convaincus par l'exemple de ſaint Louis (pratique excellente à laquelle je réduis tout le fruit de cette premiere partie) convaincus par l'exemple de ſaint Louis, qu'il n'y a point dans le monde de condition, où l'on ne puiſſe être chrétien & parfait chrétien, ne nous plaignons plus de celle où l'ordre de Dieu nous attache, & ne rejettons plus ſur elle les déréglemens, ni les imperfections de notre vie. Si nous ſçavons, comme ſaint Louis, faire un bon uſage de notre condition, bien loin qu'elle ſoit un obſtacle à notre ſalut, nous y trouverons des ſecours infinis pour le ſalut; bien loin qu'elle nous diſſipe & qu'elle nous détourne de Dieu, nous y trouverons mille ſujets de nous élever à Dieu, de nous ſoumettre à Dieu, d'accomplir les deſſeins de Dieu; bien loin qu'elle nous empêche de pratiquer les vertus chrétiennes, elle nous en fournira de fréquentes occaſions: c'eſt-à-dire, que nous trouverons ſans ceſſe

dans notre condition des occaſions de pratiquer la pénitence, la patience, l'obéiſſance; des occaſions de pratiquer la charité, la douceur, l'humilité. Providence de mon Dieu, que vous êtes adorable & que vous êtes aimable, de nous faciliter ainſi les voies du ſalut éternel, & de nous avoir donné dans la perſonne du ſaint Roi que nous honorons, un modéle de perfection ſi engageant & ſi touchant! Ne la cherchons point, mes chers Auditeurs, non plus que ſaint Louis, ne la cherchons point, cette perfection, hors de notre condition. C'eſt dans la Royauté & ſur le thrône que ſaint Louis a trouvé la ſienne; & c'eſt dans la médiocrité de l'état où Dieu nous a appellés, que nous trouverons la nôtre. La dignité de ſaint Louis lui a ſervi à relever ſa ſainteté, c'eſt ce que vous avez vû: & par le plus heureux retour, ſa ſainteté lui a ſervi à relever ſa dignité, c'eſt ce que vous allez voir dans la ſeconde partie.

II. PARTIE. CE n'eſt pas d'aujourd'hui que les mondains ont eû ſur le ſujet de la piété & de la ſainteté chrétienne, les plus injuſtes & les plus malignes idées: & c'eſt de tout tems qu'il s'en eſt trouvé d'aſſez aveugles, ou plûtôt d'aſſez pervertis, pour prétendre

que la perfection Evangélique, par les liaisons essentielles qu'elle a avec l'humilité, rendoit les hommes incapables des grandes choses; qu'elle leur abbattoit le courage, qu'elle détruisoit en eux les sentimens d'une noble & honnête émulation, qu'elle y affoiblissoit les lumieres de la prudence; en un mot, qu'en suivant ses loix, & s'attachant à ses principes, il étoit impossible de prospérer dans le monde. Erreur renouvellée par un faux Sage de ces derniers siécles, & tentation dangereuse dont l'esprit de mensonge s'est prévalu, pour étouffer dans les ames foibles les sémences de la religion, & pour faire sous le prétendu nom de politiques un nombre infini de libertins & d'impies. Il ne falloit pas une moindre autorité que celle de saint Paul, pour renverser une doctrine si pernicieuse : & ce grand Apôtre ne pouvoit pas mieux la confondre, qu'en lui oppofant la maxime contradictoire ; & soutenant, que la piété, sans avoir des vûes basses & intéressées, est utile à tout, *Pietas ad omnia utilis*, & que c'est à elle que les avantages de la vie présente, aussi bien que ceux de la vie future, ont été promis, *Promissionem habens vitæ quæ nunc est & futuræ.* Mais saint Paul avec toute son autorité auroit eû peut-être de la peine à

1. *Tim.* c. 4.

Ibid.

nous perſuader cette vérité, ſi Dieu n'avoit pris ſoin de nous la rendre ſenſible en d'illuſtres exemples. Et c'eſt, mes chers Auditeurs, ce que vous allez voir encore dans l'exemple de ſaint Louis, qui tout ſaint Roi qu'il étoit ſelon l'Evangile, n'a pas laiſſé d'être ſelon le monde, non-ſeulement un grand Roi, mais ſans conteſtation un des plus grands Rois, qui jamais aient porté le ſceptre. Je dis grand dans tous les états où la grandeur d'un ſouverain peut & doit être conſidérée. Car il a été grand dans la guerre, il a été grand dans la paix, il a été grand dans la proſpérité, il a été grand dans l'adverſité, il a été grand dans le gouvernement de ſon Royaume, grand dans ſa conduite avec les étrangers, grand dans l'eſtime de ſes ennemis mêmes; & tout cela par cette ſainteté de vie qui reluiſoit dans ſa perſonne, & qui malgré la politique du monde, eſt le caractère de diſtinction qui l'a élevé au-deſſus de tous les Rois de la terre. J'ai donc droit de dire de lui, prenant la choſe dans le ſecond ſens de la propoſition que j'ai avancée, qu'il a été magnifique dans la ſainteté, *Magnificus in ſanctitate*. Encore un moment de votre attention.

Saint Louis, par une alliance rare, & qui ne convient qu'aux héros, a été tout à la

fois un Roi guerrier, & un Roi pacifique ; comme tel il a encore paru entre les forts, ſemblable à celui qui s'appelle dans l'Ecriture, tantôt le Dieu de la paix, & tantôt le Dieu des armées. *Quis ſimilis tuî in fortibus, Domine ?* Mais parce que ſaint Louis étoit un héros chrétien & formé ſur le modéle de Dieu, il n'a été guerrier & pacifique qu'en ſaint & en homme de Dieu. C'eſt-à-dire, il n'a point aimé la paix, pour vivre dans l'oiſiveté & dans la molleſſe ; & il n'a point fait la guerre pour chercher une fauſſe gloire, ni pour ſatisfaire une inquiéte & vaine ambition. Il a fait la guerre pour réprimer la rébellion, & pour pacifier ſes Etats ; & il a entretenu la paix dans ſes Etats, pour aller déclarer la guerre aux ennemis de Dieu. Or par-là, dans l'un & dans l'autre, il s'eſt acquis la réputation du plus grand Roi de la chrétienté. En effet, quand je lis dans nos annales ces mémorables expéditions de ſaint Louis contre les Princes infidéles, & ces exploits de guerre dans l'Orient, ſi approchants du miracle : quand je me repréſente ce Monarque à la tête de l'armée Françoiſe, forçant le port de Damiette, faiſant ſur un rivage ennemi la plus hardie deſcente qui fut jamais ; & à la vûe de vingt mille

combattans qui s'y oppoſoient, ſe rendant, malgré toute leur réſiſtance, maître de la place : quand je me l'imagine aux priſes avec les Turcs & avec les Sarraſins, dans ces trois fameuſes batailles qu'il leur livra, & où, comme parle un de nos hiſtoriens, il faiſoit tout enſemble la fonction de ſoldat, de capitaine, & de général ; inſpirant aux ſiens par ſa préſence toute l'ardeur de ſon courage, ſe dégageant lui ſeul d'un gros d'ennemis qui le tenoient enveloppé, & ſortant de-là victorieux ſans autre ſecours que celui de ſa propre valeur : quand je compare tout cela avec ce qu'on nous vante des ſiécles prophanes, je ne crains point d'exagérer, en diſant, que ni la Gréce, ni l'ancienne Rome n'ont jamais rien produit de plus héroïque. Mais quand je viens d'ailleurs à penſer, que ce qui rendoit ce grand Roi ſi intrépide, ſi fier, ſi invincible, c'étoit le zéle de la cauſe de Dieu pour laquelle il combattoit, & l'intérêt de la vraie religion qu'il défendoit : ah ! Chrétiens, je conclus qu'il n'eſt donc pas vrai, que la ſainteté affoibliſſe le courage des hommes, & je conçois au contraire que le vrai courage & celui des parfaits héros, ne peut être inſpiré aux hommes que par la vraie ſainteté.

Je ſçai que ſaint Louis, au milieu de ſes glorieux ſuccès a eû des diſgraces & des adverſités à eſſuyer, puiſqu'il fut fait priſonnier dans le premier de ſes voyages, & qu'il mourut dans le ſecond. Mais c'eſt juſtement dans ſes adverſités & ſes diſgraces, qu'il me paroît encore plus grand & plus ſupérieur à lui-même. Car je ne m'étonne pas que malgré les prodiges de ſa valeur, un Prince auſſi généreux que lui, ſoit tombé, dans la chaleur du combat, entre les mains de ſes ennemis : ç'a été le ſort des plus grands capitaines. Mais qu'ayant été pris dans le combat, il ait ſoutenu ſa captivité auſſi dignement & auſſi héroïquement qu'il la ſoutint ; mais que dans ſa priſon, ces Infidéles mêmes l'aient honoré juſqu'à vouloir ſe ſoumettre à lui, juſqu'à vouloir le choiſir pour leur ſouverain ; mais qu'en recouvrant ſa liberté, il ait recouvré en même-tems toute ſa puiſſance, comme nous l'apprenons de ſon hiſtoire ; mais qu'avant que de quitter la Terre ſainte, il ait rétabli & mis en état de défenſe toutes les places qu'il y avoit conquiſes ; mais qu'au lit même de la mort, il ait obligé le Roi de Thunis à acheter la paix à des conditions auſſi glorieuſes pour la France, qu'elles lui étoient avantageuſes &

utiles, c'eſt ce qui pourroit vous ſurprendre auſſi-bien que moi, ſi je n'ajoûtois que ce furent là les merveilleux effets de la piété de ſaint Louis & de ſon éminente vertu. Car ce que je vous prie de bien remarquer, ſi les Sarraſins délibérerent, tout priſonnier qu'il étoit, d'en faire leur Roi, ce ne fut, dit Joinville, que parce qu'en traitant avec lui, ils ne purent ſe défendre d'avoir pour lui une vénération ſecrete; que parce qu'en l'obſervant de près, il leur parut un homme divin; que parce qu'ils ſe ſentirent touchés, ou, pour mieux dire, charmés de la ſainteté de ſa vie. Voulez-vous encore bien connoître quelle impreſſion ſon édifiante & magnanime ſainteté fit dans les eſprits & dans les cœurs de ces barbares? écoutez le parler dans les conférences qu'il eut avec eux. Il eſt en leur puiſſance, & il s'explique devant eux avec autant de liberté que s'il étoit leur maître. Ils le tiennent captif, & c'eſt lui qui leur fait la loi. Ils lui demandent ſa rançon, & il leur répond qu'il n'y a point de rançon pour les Rois; qu'il ne refuſe pas de payer celle de ſes ſoldats, mais que ſa perſonne ſacrée ne doit être miſe à nul prix. Le Sultan eſt frappé de cette grandeur d'ame, & en paſ-

ſe par où il veut. Avant que de l'élargir, on demande qu'il s'oblige par un ſerment ſolemnel à renoncer à ſa religion, s'il manque à ſa parole ; & il déclare qu'un Roi chrétien ne connoît point d'autre ſerment que ſa parole même, & qu'il ne ſçait ce que c'eſt que de mettre ſa religion en compromis ſous quelque condition que ce puiſſe être. Sur cela ſa parole ſeule eſt acceptée. On lui rapporte avec effroi que les propres ſujets du Sultan viennent de l'aſſaſſiner, & que dans une pareille conjoncture tout eſt à craindre pour lui ; mais il demeure ferme & intrépide. Celui des conjurés qui a fait le coup, lui demande une récompenſe, pour l'avoir délivré de ſon ennemi ; mais Louis imitant la piété de David, & ſans ſe mettre en peine du danger où il s'expoſe, reproche à ce parricide ſa perfidie. Or il n'y avoit que la ſainteté qui pût le ſoutenir de la ſorte, & lui inſpirer ces ſentimens d'une droiture & d'une généroſité toute Royales. D'autres auroient du moins diſſimulé ; mais lui juſques dans ſes fers, il eſt libre ; & l'eſprit de Dieu qui le poſſéde, l'éleve au-deſſus de toutes les conſidérations & de tous les ménagemens humains.

Un Roi ſi grand dans l'adverſité, ne devoit pas moins l'être dans la proſpérité.

Auſſi, ſelon le rapport des auteurs contemporains, n'étoit-il rien de plus magnifique & de plus auguſte que la Coûr de ſaint Louis ; rien de plus pompeux que l'appareil où il ſe faiſoit voir aux jours de cérémonie. Ne ſurpaſſoit-il pas en cela tous les Rois ſes prédéceſſeurs, parce qu'il ſe croyoit obligé de repréſenter en ces occaſions la majeſté Royale dans tout ſon luſtre & de paroître aux yeux de ſon peuple comme la vive image de Dieu ? Jamais, depuis l'établiſſement de la monarchie, la France n'avoit été ſi floriſſante, ſi abondante, ſi opulente ; jamais on n'y avoit vû les ſciences auſſi bien cultivées, les loix auſſi bien obſervées, la juſtice auſſi bien rendue, les charges exercées auſſi dignement & avec autant d'honneur, le commerce établi auſſi ſûrement & avec autant de tranquillité. En un mot, jamais le nom François ne s'étoit trouvé dans un ſi haut crédit : & d'où venoit cela ? de la piété de ſaint Louis, qui comme Roi, ſe faiſoit une religion d'appuyer & d'autoriſer tout ce qui contribuoit à la félicité de ſon peuple ; perſuadé qu'il n'étoit Roi que pour rendre ſon peuple heureux. C'eſt cela même qui le rendit ſi grand dans la conduite & le gouvernement de ſes Etats. Jaloux d'y maintenir le

le bon ordre, il ſçut ſe faire obéir, ſe faire craindre & ſe faire aimer. Vous ſçavez de quelle maniere il ramena les Princes ſes vaſſaux au devoir de la ſoumiſſion qui lui étoit dûe. Le Comte de la Marche avoit oſé en ſecoüer le joug : vous ſçavez ſon malheureux ſort, & comme il apprit à ſes dépens dans la journée de Taillebourg, quelle étoit la force de ſaint Louis, & ce qu'il pouvoit. Le Duc de Bretagne ſe fit le chef d'une autre ligue : vous ſçavez ce qu'il lui en coûta, & combien lui fut inutile la jonction de l'Anglois & ſa protection, contre la juſtice de ſaint Louis. La Cour de Rome, par des entrepriſes nouvelles, voulut donner quelque atteinte aux droits de ſa couronne : vous ſçavez avec quelle vigueur ſaint Louis agit pour les défendre. Nous en avons dans ſon hiſtoire des preuves authentiques. Mais du reſte, comment les défendoit-il ? avec un merveilleux tempérament d'autorité & de piété ; c'eſt-à-dire, qu'il ſoutenoit les droits de ſa couronne en Roi, & en Fils aîné de l'Egliſe : en Roi avec autorité, & en Fils aîné de l'Egliſe avec un eſprit de religion & de piété ; montrant bien qu'en qualité de Roi, il ne reconnoiſſoit point de ſupérieur ſur la terre, & ne vouloit dépendre que de Dieu ſeul, quoi-

qu'en qualité de Fils aîné de l'Eglise, il fut toujours prêt à écouter l'Eglise comme sa mere, & à l'honorer. Jamais Roi n'eut des sujets plus souples, ni ne fut mieux obéi, pourquoi ? parce que jamais Roi n'eut dans un plus haut dégré toutes les vertus qui font respecter & estimer les Souverains, & qui leur gagnent les cœurs des peuples.

Aussi dans quelle estime étoit-il, non-seulement parmi ses sujets, mais chez les étrangers ? C'étoit dans le monde chrétien, le pacificateur & le médiateur de tous les différends qui naissoient entre les têtes couronnées. Honneur, selon la régle de saint Paul, qu'il ne s'attribuoit pas & qu'il ne cherchoit pas, mais qui lui étoit déféré par un libre consentement de tous les Princes ses voisins. Et sur quoi ce consentement étoit-il fondé ? sur l'opinion qu'ils avoient de sa probité, de son équité, de son incorruptible intégrité ; en sorte qu'ils avoient tous recours à lui, comme à un arbitre suprême, dont les jugemens étoient pour eux autant d'oracles & d'arrêts définitifs. En effet, le Pape & l'Empereur Frédéric ont-ils sur leurs droits réciproques des contestations qui les divisent ? saint Louis est choisi par l'un & par l'autre, pour en être juge.

Henri, Roi d'Angleterre, eſt-il mal-content de ſes ſujets, & ſur le point de leur faire ſentir ſon indignation & ſa vengeance? ſaint Louis l'appaiſe; & par ſes bons offices il arrête la guerre civile, dont l'Angleterre étoit menacée. Le Duc de Bretagne & le Roi de Navarre vivent-ils dans une inimitié mortelle? ſaint Louis par un mariage les réconcilie. Un autre que lui, bien loin d'entrer dans ces querelles pour les terminer, les eût fomentées pour en profiter; & c'eſt ce que lui ſuggéroient les miniſtres de ſon conſeil: mais ce grand Roi avoit au-dedans de lui-même un conſeil ſecret, & ce conſeil étoit ſa conſcience, qu'il conſultoit en toutes choſes, ou plûtôt à laquelle il rapportoit tous les autres conſeils. Conſeil d'état, conſeil de guerre, conſeil de finances, il écoutoit tout cela; mais de tout cela, il en appelloit à ce conſeil intérieur, où il délibéroit ſeul avec Dieu, & où ſeul avec Dieu il décidoit. Non, non, Seigneur, diſoit-il, qu'il ne m'arrive jamais de me faire une politique eſſentiellement oppoſée à votre Evangile. Vous avez dit que bienheureux étoient les pacifiques; malheur à moi, ſi renonçant à cette béatitude, je m'employois à ſouffler le feu de la diviſion & de la guerre. Peut-être

dans l'idée des enfans du siécle en serois-je plus fort : mais je ne veux point, ô mon Dieu, d'autre force que celle qui est selon toute la droiture de votre loi ; & peu m'importe que ma conduite soit au gré des sages du monde, pourvû qu'en qualité de pacifique, je sois au nombre de vos enfans. Voilà comment parloit saint Louis, & dans ce langage il y avoit un fonds de grandeur, que le monde même étoit forcé de reconnoître. Mais il ne se contentoit pas de parler ainsi : ce qu'il disoit, il le pratiquoit. Le Pape Grégoire IX. lui offre pour son frere le Comte d'Artois, la couronne Impériale, après avoir excommunié Frédéric : saint Louis insensible à son intérêt, mais encore plus incapable de faire servir son intérêt à la passion d'autrui, refuse sans balancer l'offre qui lui est faite ; & quoiqu'il eût contre Frédéric de légitimes sujets de plainte, il ne veut ni consentir à sa dégradation, ni avoir part à sa dépouille. Il répond au Pape, qu'il suffit au Comte d'Artois d'être son frere, & Prince de son sang ; que ce seul avantage joint aux prétentions que lui donne son mérite & sa naissance, valent mieux pour lui que l'Empire, dans les circonstances où l'Empire lui est présenté ; & cette réponse aussi

ſolide que déſintéreſſée remplit d'admiration toute l'Europe. L'Empereur & le Pape même en conçoivent pour ſaint Louis un profond reſpect, & déſormais ſaint Louis paſſe pour l'exemple & le modéle des Princes généreux. A quoi eſt-il redevable de cette gloire ? à ſa ſainteté.

En faut-il davantage, mes chers Auditeurs, pour nous détromper aujourd'hui de cette damnable erreur des libertins & des mondains, qu'en s'aſſujettiſſant aux régles de la ſainteté Evangélique, on ne peut jamais réuſſir dans le monde ? Ah, Seigneur, quand cette maxime ſeroit auſſi vraie, qu'elle eſt fauſſe & inſoutenable, je ne devrois pas pour cela balancer ſur le parti que j'aurois à prendre. Supposé même ce principe, je devrois ſans héſiter, renoncer d'eſprit & de cœur à tous les avantages, à tous les ſuccès, à toutes les fortunes du monde. Je dis plus : je devrois compter pour rien tout ce qui s'appelle prudence du monde, ſageſſe du monde, & même perfection ſelon le monde, pour m'attacher à la ſainteté, qui eſt le véritable caractère de vos élûs. Dans l'impuiſſance où je ſerois d'accorder l'un & l'autre enſemble, cette ſainteté ſeule devroit me ſuffire ; & content de la poſſéder, je devrois être prêt à fouler aux pieds tout le

reſte, pour pouvoir dire comme le Sage :
Sap. c. 7. *Et divitias nihil eſſe duxi in comparatione illius.* Mais votre providence, ô mon Dieu, ne nous réduit pas à cette néceſſité, & vous n'avez pas mis notre vertu à une ſi forte épreuve. Ce qui nous rend inexcuſables devant vous, c'eſt qu'au contraire il eſt certain qu'en nous éloignant des voies de la ſainteté, nous nous éloignons de ce qui peut uniquement nous rendre, même ſelon le monde, ſolidement parfaits, & dignes de l'eſtime & de l'approbation des hommes. C'eſt qu'en abandonnant la ſainteté, nous devenons dans l'opinion même du monde, des hommes vains, des hommes frivoles, des hommes trompeurs & pleins d'injuſtice. Il n'y a en effet que la ſainteté qui puiſſe nous donner une ſolide perfection. Otez la ſainteté chrétienne, il n'y a dans le monde qu'apparence de vertu, que diſſimulation, que menſonge, qu'illuſion & hypocriſie. Que faut-il donc faire pour arriver à cette perfection ſolide, dans les conditions où nous nous trouvons engagés ? Retenez bien ceci, Chrétiens, & que cette inſtruction ſoit pour jamais la régle de votre conduite. C'eſt qu'il faut une bonne fois nous réſoudre à imiter l'exemple de ſaint Louis, & à ſanctifier comme

lui notre condition par l'esprit de notre religion. Je m'explique. La sainteté a fait de saint Louis un grand Roi ; cette même sainteté dans les divers états de vie que vous avez embrassés, fera de vous des hommes sans tache & sans reproche, des hommes au-dessus de toute censure, des hommes d'une réputation que le libertinage respectera. Vous avez dans le monde des emplois à exercer : ayez comme saint Louis de la religion, vous les exercerez avec honneur. Vous avez des affaires à régler, des intérêts à ménager, des différends à terminer : faites tout cela comme saint Louis, dans l'esprit d'une exacte religion, Dieu y donnera sa bénédiction. Par là vous vous attirerez non-seulement l'estime, mais la confiance de ceux avec qui Dieu vous a liés. Sans cela, quelque talent que vous ayez d'ailleurs selon le monde, jamais le monde ne fera fond sur vous, ni ne se confiera en vous. Cette morale convient à tous, mais c'est particulierement à vous, ames chrétiennes, que je prétends aujourd'hui l'appliquer ; à vous que la providence a choisies pour être élevées dans cette sainte Maison ; vous que je puis bien appeller les élûes de votre sexe, puisque Dieu par sa miséricorde vous a prédestinées en- *S. Cyr.*

tre mille autres, pour être admiſes dans ce ſéjour de la vertu. C'eſt à vous, dis-je, que je parle : c'eſt pour vous que Dieu a excité la piété du plus grand Monarque du monde ; pour vous que le ſucceſſeur de ſaint Louis, & l'héritier de ſon zéle auſſi bien que de ſa couronne, a formé l'important deſſein de votre établiſſement ; pour vous qu'il a entrepris ce grand ouvrage, qui ſera un monument éternel de ſa religion, autant que de ſa magnificence & de ſa gloire. La piété de ſaint Louis ſembloit avoir pourvû à tout le reſte : le ſoin de pourvoir à vos perſonnes étoit réſervé à Louis le Grand. La France étoit pleine de maiſons de charité que ſaint Louis avoit érigées pour cent autres beſoins : mais ſes vûes n'avoient point été à en fonder une, où la jeune nobleſſe de votre ſexe trouvât un favorable aſyle ; & vous le trouvez ici. C'eſt pour l'accompliſſement de cet œuvre inſpiré du ciel, que Dieu vous a ſuſcité une ſeconde Mere, à qui vous êtes encore plus redevables, qu'à celle dont vous avez reçu la vie : une mere ſelon l'eſprit, dont la vûe pleine de ſageſſe a été de vous procurer une éducation digne de votre naiſſance, dont l'attention & le premier ſoin eſt de vous former à tout ce qu'il y a dans

le chriſtianiſme de plus parfait & de plus pur, dont toute la joie eſt de voir chaque jour en vous les merveilleux fruits d'une ſi ſalutaire inſtitution. C'eſt à vous encore une fois que j'ai prétendu faire une application particuliere de ce diſcours, qui ſe réduit enfin à bien comprendre, que vous ne réuſſirez jamais dans nulle condition du monde, ſi vous n'y agiſſez & ne vous y comportez ſelon les maximes de la piété chrétienne; que quelque parti que vous preniez, & à quelque vocation que Dieu vous deſtine, vous n'y ſerez jamais ce que vous y devez être, ſi vous ne travaillez ſolidement à vous ſanctifier. Voilà en quoi conſiſte la ſcience des Saints, & voilà en quoi doit conſiſter toute la vôtre.

Grand Roi, dont nous honorons aujourd'hui l'éminente & magnifique ſainteté; grand Saint, dont les vertus & les mérites relevent ſi hautement la ſouveraineté & la majeſté, faites par votre puiſſante interceſſion auprès de Dieu, que toutes les perſonnes qui m'écoutent, ſoient perſuadées & touchées des vérités importantes que je viens de leur annoncer. Regardez-nous du haut du ciel, ô ſaint Monarque, & dans cette félicité éternelle que vous poſſédez, ſoyez ſen-

ſible à nos misères. Tout indignes que nous ſommes de votre ſecours, ne nous le refuſez pas. Jettez les yeux ſur cette maiſon qui vous eſt dévouée, ſur ces vierges qui ſont vos filles, & qui raſſemblées dans ce ſaint lieu, vous invoquent comme leur pere. Regardez d'un œil favorable ce Royaume, que vous avez ſi ſagement gouverné, & ſi tendrement aimé. Si par la corruption des vices qui s'y ſont introduits depuis votre regne, la face vous en paroît défigurée, que cela même ſoit un motif pour vous intéreſſer, comme ſon Roi, à le renouveller. Si vous y voyez des ſcandales, aidez-nous à les retrancher. Etendez ſur-tout votre protection ſur notre auguſte Monarque. C'eſt votre fils, c'eſt le chef de votre maiſon, c'eſt l'imitateur de vos vertus, c'eſt la vive image de vos héroïques & Royales qualités. Car il a comme vous le zéle de Dieu, & comme vous le protecteur de la vraie religion, le reſtaurateur des autels, l'exterminateur de l'héréſie. Que n'a-t-il pas fait pour mériter tous ces titres? Avec quelle force n'a-t-il pas combattu les ennemis de la foi, & avec quel ſuccès ne les a t il pas vaincus? Obtenez-lui les graces & les lumieres dont il a beſoin, pour achever les grands deſſeins

que Dieu lui inſpire. Que cet eſprit de ſainteté qui vous a dirigé dans toutes vos voies, vienne repoſer ſur lui ; qu'il nous aime nous-mêmes, & qu'il nous conduiſe tous à l'éternité bienheureuſe, &c.

SERMONS
POUR
DES VÊTURES,
ET DES PROFESSIONS
RELIGIEUSES.

PREMIER
SERMON
SUR
L'ÉTAT RELIGIEUX.

Le Tréſor caché dans la Religion.

Simile eſt regnum cœlorum theſauro abſcondito in agro, quem qui invenit homo, abſcondit, & præ gaudio illius vadit, & vendit univerſa quæ habet, & emit agrum illum.

Le Royaume des cieux eſt ſemblable à un tréſor enterré dans un champ : l'homme qui l'a trouvé, le cache ; & tranſporté de joie, il va vendre tout ce qu'il poſſéde, & achete ce champ. En ſaint Matth. chap. 13.

C'Est une de ces ſimilitudes dont Jeſus-Chriſt ſe ſervoit pour expliquer le myſtère du Royaume de Dieu. Vous le comprenez parfaitement, ames religieuſes, qui élevées dans l'école de ce divin maître, êtes ſes fidéles diſciples auſſi-bien que ſes ſaintes épouſes ; & je

puis vous appliquer aujourd'hui ce qu'il
Luc. ajoûtoit en parlant à ſes Apôtres : *Vobis*
8. 3. *datum eſt noſſe myſterium regni Dei, cæteris autem in parabolis.* Pour vous, qui êtes ſpirituelles & éclairées, il vous a été donné de diſcerner & de connoître ce Royaume myſtérieux, que les juſtes par la foi poſſédent dès maintenant ſur la terre. Telle eſt la grace de votre état, & tel eſt le fruit de ces profondes méditations dont vous vous occupez ſi utilement & ſi ſaintement dans la religion : *Vobis datum eſt.* Mais pour les autres, qui ſont groſſiers & aveugles dans les choſes de Dieu, c'eſt-à-dire, pour les mondains, ce Royaume ne leur eſt propoſé qu'en paraboles, & ils n'en ont par-là qu'une idée confuſe, ſi le prédicateur de l'Evangile ne leur en découvre le ſecret. Permettez-moi donc de m'accommoder à leur diſpoſition ; & puiſqu'en vertu de mon miniſtère je ſuis redevable à tous, ſouffrez, mes cheres Sœurs, que joignant à votre édification particuliere l'inſtruction générale des chrétiens du ſiécle, qui ne ſont ici aſſemblés que pour profiter de votre exemple, je leur faſſe entendre ſous la parabole du tréſor caché, ce qu'il y a de plus important dans ce Royaume de Dieu, dont le Sauveur du monde nous

a fait lui-même de ſi excellentes leçons. L'illuſtre Vierge qui fait le ſujet de cette cérémonie, & qui par un acte héroïque de ſa piété, va ſe dévoüer pour jamais à Dieu, ſera la preuve ſenſible & vivante de tout ce que j'avancerai. Comme elle eſt déja toute pénétrée des lumieres du ciel, & qu'après les ſaints exercices qu'elle a ſi dignement ſoutenus, nous n'avons rien pour elle à déſirer, ſinon qu'elle perſévère dans la ferveur où nous la voyons; ſans m'arrêter à l'inſtruire, c'eſt vous, hommes du ſiécle qui m'écoutez, que j'inſtruirai par elle. Par elle vous connoîtrez la nature de ce tréſor, à quoi le Royaume des cieux eſt comparé. Par elle vous apprendrez où on le trouve, comment on le conſerve, & à quel prix il mérite d'être acheté. Nous avons beſoin des graces du ſaint Eſprit, & pour les obtenir, nous nous adreſſons à vous, glorieuſe Mere de mon Dieu, & nous vous diſons, *Ave*, *Maria*.

A prendre dans les vûes de Jeſus-Chriſt la parabole que je viens de vous propoſer, quel en eſt le ſens? Ce Royaume de Dieu ſemblable à un tréſor, ſelon la penſée des Peres de l'Egliſe, & en particulier de ſaint Jérôme, c'eſt le chriſtianiſme où

Dieu par ſa miſéricorde nous a appellés ; & où ſont renfermées pour nous toutes les richeſſes de ſa grace : *Simile eſt regnum cœlorum theſauro.* L'homme heureux & prédeſtiné, dont parle le Sauveur du monde, n'eſt autre que celui même qui a trouvé ce tréſor, *Quem qui invenit homo ;* qui a ſçû le mettre à couvert, *Abſcondit ;* & qui s'eſt dépouillé de tout pour l'acquérir, *Et vendit univerſa quæ habet, & emit.* Trois choſes diſtinctement marquées dans l'Evangile, & qui vont faire le partage de ce diſcours. Car voici tout mon deſſein. Le chriſtianiſme que nous profeſſons, & dont ſelon Dieu nous nous glorifions, eſt en effet notre tréſor : mais ce tréſor, avouons-le, mes chers Auditeurs, ne ſe trouve que rarement & difficilement dans le monde ; mais ce tréſor eſt infiniment expoſé, & court de grands riſques dans le monde ; mais à en juger par la conduite de la plûpart des hommes, on voudroit qu'il n'en coûtât rien, ou du moins qu'il en coûtât peu, pour avoir ce tréſor dans le monde. Au contraire on trouve infailliblement & ſans peine ce tréſor dans la religion ; on met en aſſûrance & hors de danger ce tréſor dans la religion ; & on ne ménage rien, ou plûtôt on ſacrifie tout, pour poſſéder ce tréſor

dans la religion. Trois oppoſitions entre la religion & le monde, que je vais développer ; & d'où nous conclurons, que c'eſt donc évidemment & à la lettre dans l'ame religieuſe que s'accomplit la parabole du tréſor caché : pourquoi ? parce qu'elle a les trois avantages que demande le Fils de Dieu, & qui ſont pour cela requis : je veux dire, parce qu'en quittant le monde & ſe conſacrant à la religion, elle trouve parfaitement le chriſtianiſme, *Invenit* : qu'embraſſant une vie cachée, elle le met en ſûreté, *Abſcondit* ; & que ne ſe reſervant rien, elle l'achete au prix de toutes choſes, *Et vendit univerſa quæ habet, & emit.* Avantage encore une fois où conſiſte par rapport à ce tréſor, ſon bonheur, ſa ſageſſe, ſon courage. Son bonheur, en ce qu'elle le trouve ; ſa ſageſſe, en ce qu'elle le cache ; ſon courage, en ce qu'elle abandonne tout, juſqu'à ſe livrer elle-même pour l'acheter. Voilà, généreuſe Epouſe de Jeſus-Chriſt, les trois prérogatives eſſentielles de votre vocation, & de quoi j'ai à vous féliciter. Voilà, hommes du ſiécle, par où j'entreprends, ou de vous convertir, ou de vous confondre, ſi vous me donnez une favorable attention.

I. PARTIE. C'Est par une inſpiration particuliere de Dieu, que Job parloit autrefois, quand il interrogeoit toute la nature, pour ſçavoir où étoit la ſageſſe, & en quel lieu de l'univers on la pouvoit trouver : *Sapientia ubi invenitur* ? Et c'eſt par le même Eſprit, que ce ſaint homme, après avoir inutilement cherché une choſe ſi précieuſe & ſi rare, faiſoit répondre les élémens, la mer & la terre, qu'elle n'étoit point chez eux ni avec eux : *Abyſſus dicit, Non eſt in me ; & mare loquitur, Non eſt mecum.* Il vouloit, dit ſant Grégoire Pape, nous déclarer par-là, que la corruption générale où étoit le monde dès-lors, & où il eſt encore plus aujourd'hui, en avoit banni la ſageſſe ; qu'il n'en reſtoit plus ſur la terre aucun veſtige ; que depuis que les hommes s'étoient égarés en ſuivant les routes trompeuſes de leurs paſſions criminelles, ils avoient perdu cette ſageſſe de vûe ; qu'à peine déſormais la connoiſſoient-ils ; qu'ils ſe ſouvenoient peut-être d'en avoir oüi parler, mais que dans l'état de perdition & de mort où le péché les avoit réduits, ils ne s'en ſouvenoient qu'à leur confuſion : *Perditio & mors dixerunt, Auribus audivimus famam ejus.* En un mot, qu'il n'y avoit

Job. 6. 28.

Ibid.

Ibid.

que Dieu qui ſçût où habitoit cette ſageſſe ; mais qu'abſolument il falloit ſortir du monde pour la trouver, & pour en découvrir les voies : *Deus intelligit viam ejus, & ipſe novit locum illius.* C'eſt ainſi que s'en expliquoit ce Juſte de l'ancien teſtament, qui n'étant ni Juif ni Chrétien, ne laiſſoit pas d'être inſpiré de Dieu, pour donner aux Juifs & aux Chrétiens les plus vives idées de la religion. Or permettez-moi de faire l'application de tout ceci au ſujet que je traite. Elle vous paroîtra naturelle, & même touchante. Car la foi nous apprend que le chriſtianiſme eſt la véritable ſageſſe ; cette ſageſſe cachée, comme parle l'Apôtre, dans le myſtère de l'humilité d'un Dieu, *Sapientiam in myſterio quæ abſcondita eſt ;* cette ſageſſe que nul des mondains n'a connue, & qu'il eſt néanmoins ſi important & ſi néceſſaire de connoître, *Quam nemo principum hujus ſæculi cognovit ;* cette ſageſſe dont Jeſus-Chriſt eſt l'auteur, & en comparaiſon de laquelle toute la ſageſſe du monde n'eſt que folie. Voilà, dis-je, le tréſor que la foi nous préſente, & qui peut ſeul nous enrichir. C'eſt le chriſtianiſme pris dans la pureté de ſes principes & dans la perfection de ſon être.

Ibid.

1. Cor. c. 2.

Ibid.

Mais où le trouve-t-on maintenant ce

christianisme pur & sans tache ; ce christianisme tel qu'il a paru dans son établissement, & que les Païens mêmes l'ont révéré : où le trouve-t-on ? *Ubi invenitur ?* Interrogeons, non plus, comme Job, la mer & les élémens, mais toutes les conditions du siécle. Dans l'affreuse décadence où nous le voyons, en est-il une seule, qui rendant témoignage contre elle-même, ne confesse de bonne foi, que ce n'est plus chez elle qu'il faut chercher ce christianisme si vénérable ? Le monde qui proprement & à la lettre est cet abysme d'iniquité, qu'a voulu nous marquer le saint Esprit dans les paroles de Job ; le monde, aussi perverti qu'il est, n'en tombe-t-il pas d'accord ? *Abyssus dicit, Non est in me ?* Et le cœur de l'homme mondain, qui est cette mer orageuse, toujours dans l'agitation & le trouble que lui cause l'inquiétude & la violence de ses désirs, ne nous le fait-il pas entendre ? *Et mare loquitur, Non est mecum.* Le déréglement des mœurs qui croît tous les jours, & qui n'est que trop réellement la mort & la perdition des ames, ne nous dit-il pas qu'il n'y a plus parmi nous qu'un vain phantôme, & qu'un souvenir éloigné de cet ancien christianisme, dont on nous fait encore de si magnifiques éloges ? *Perditio & mors di-*

xerunt, *Auribus audivimus famam ejus.* Parlons plus clairement, & sans figure. Où est-il donc ce christianisme tant vanté, & si peu pratiqué, ou, pour mieux dire, si peu connu : où est-il ? *Ubi invenitur ?* C'est ici, mes chers Auditeurs, que sans craindre de paroître prévenu en faveur de la profession que j'ai embrassée, je vais rendre à Dieu la gloire qui lui appartient, en vous convaincant d'une vérité, dont je défie le monde même de ne pas convenir. Vous me demandez où l'on trouve aujourd'hui ce christianisme qui faisoit autrefois l'admiration même des Infidéles ? Et moi je vous dis, qu'on le trouve dans l'esprit religieux, où Dieu par sa miséricorde l'a sauvé de ce déluge universel, & de ce débordement de tous les vices qui ont inondé le reste de la terre.

Car malgré la triste & fatale dépravation où nous avoüons avec douleur que le christianisme est insensiblement tombé, nous ne pouvons après tout disconvenir, que Dieu ne se soit réservé un peuple particulier, qui malgré l'envie du démon, est encore à présent l'honneur du christianisme ; & qu'il n'y ait au milieu de nous des communautés d'ames élûes, qui détachées de leurs corps, peuvent justement s'appliquer ces paroles de l'Apô-

2. Cor. c. 10. tre : *In carne ambulantes, non secundùm carnem militamus* ; quoique nous vivions dans la chair, nous ne vivons point & nous ne marchons point selon la chair. Des communautés d'ames innocentes & tout ensemble pénitentes, qui zélées pour le Dieu qu'elles servent, lui font aux dépens d'elles-mêmes des sacrifices continuels, puisque c'est pour lui, & pour lui seul, qu'elles se mortifient sans cesse, & qu'avec une humble confiance elles ont droit de lui dire aussi-bien que David, *Psalm.* c. 43. *Quoniam propter te mortificamur totâ die.* Des communautés de vierges, qui séparées du monde, usent de ce monde, comme 1. Cor. c. 7. n'en usant point, *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur ;* qui remplies d'une sainte haine pour le monde, & autant éloignées du monde, d'esprit & de cœur, qu'elles le sont d'intérêt & de commerce, peuvent se rendre sans présomption ce consolant témoignage, qu'elles sont crucifiées au monde, & que par la même raiGalat. c. 6. son le monde leur est crucifié, *Mihi mundus crucifixus est, & ego mundo ;* qui insensibles à toutes les choses périssables, sont absolument mortes à elles-mêmes, & Coloss. c. 3. du nombre de ceux dont il est écrit, *Mortui estis, & vita vestra abscondita est cum Christo in Deo*, vous êtes morts, & votre vie

vie eſt cachée avec Jeſus-Chriſt en Dieu ; qui uniquement occupées des choſes éternelles, ſont déja ſpirituellement reſſuſcitées, & n'ont de converſation que dans le ciel, *Noſtra autem converſatio in cœlis eſt.* Philip. c. 3. Ces communautés de vierges, qui par le privilége de leur état, ſont les véritables domeſtiques de Dieu, & ont non-ſeulement le bonheur, mais le mérite d'être toujours en ſa préſence, toujours aux pieds de ſes autels, toujours dans l'exercice de ſon culte, comme ſi elles étoient déja, ſelon l'expreſſion de ſaint Paul, les concitoyennes des Saints. Car c'eſt à elles, comme religieuſes, que conviennent ſinguliérement ces deux qualités, *Cives Sanctorum & domeſtici Dei.* Voilà encore une fois ce que nous trouvons dans ces monaſtères, ou Dieu eſt ſervi en eſprit & en vérité. Epheſ. c. 2.

Tout cela, ſur-tout dans un ſexe ſi délicat & ſi foible, nous paroît au-deſſus de l'homme. Cependant ſaint Paul, pour faire la juſte définition de l'homme chrétien, y comprenoit tout cela. C'eſt-à-dire, que ſelon le plan de ſaint Paul, il falloit tout cela pour être chrétien ; que dans la doctrine de ſaint Paul, il ſuffiſoit d'être chrétien, pour être indiſpenſablement obligé à tout cela ; qu'à proportion de tout cela,

on étoit, du tems de saint Paul, plus ou moins chrétien; & que supposé les saintes régles qu'établissoit saint Paul, tout cela manquant, on n'étoit plus qu'une ombre de chrétien. Anathême à ceux & à celles, qui mépriſant ces régles, voudroient accorder avec le nom de chrétien une vie mondaine, une vie sensuelle, une vie dissipée, une vie contradictoirement opposée à tout cela. Quoi qu'il en soit, mes chers Auditeurs, grace à la providence de notre Dieu, nous avons la consolation de trouver encore tout cela dans le malheureux siécle où nous vivons, puisque malgré sa corruption, nous y trouvons des maisons religieuses, dont la ferveur constante & unanime ne nous représente pas moins le christianisme naissant. Des Ordres dont l'éminente piété, dont la parfaite pauvreté, dont l'inviolable régularité, dont l'angélique pureté, dont l'exemplaire austérité seroient autant de miracles, si Dieu par un autre miracle plus grand ne les avoit même rendus communs. Or en les rendant communs, qu'a prétendu Dieu, sinon de nous découvrir le tréſor dont je parle, qui est le vrai christianisme?

Hors de la religion, je le répéte, ce tréſor conçu de la sorte ne se trouve que

rarement ; & à prendre même le monde dans le ſens de l'Ecriture, il ne s'y trouve point du tout. Car tout ce qui eſt dans le monde, eſt, ou concupiſcence de la chair, ou concupiſcence des yeux, ou orgueil de la vie ; & y chercher autre choſe que ces trois ſources infectées & empoiſonnées du péché, c'eſt non-ſeulement ne pas connoître le monde, mais vouloir que ſaint Jean ne l'ait pas connu, quand il a dit ſans exception : *Omne quod eſt in mundo concupiſcentia carnis eſt, & concupiſcentia oculorum, & ſuperbia vitæ.* Ne cherchons donc point dans ce qui s'appelle le monde, ces précieux caractères du chriſtianiſme dont je viens de faire le dénombrement. Ce ſeroit chercher dans les ténébres les plus épaiſſes, la plus brillante lumiere. Or quel rapport y a-t-il entre l'un & l'autre ? *Quæ ſocietas luci ad tenebras ?* Ne cherchons point de ſageſſe chrétienne dans cette vie molle dont les prétendus honnêtes gens du monde ne ſe font pas même un ſcrupule ; je dis plus, dont les dévots mêmes du monde ne ſont pas toujours ennemis. Eſpérer de l'y trouver, ce ſeroit contredire le ſaint Eſprit, & en appeller de l'arrêt qu'il a prononcé, *Non invenitur in terra ſuaviter viventium.* Non, ce renoncement à ſoi-même, ce

1. Joan. c. 2.

2. Cor. c. 6.

crucifiement de la chair, cette mortification de l'esprit, qui est la vraie sagesse des élûs, ne se trouvent point parmi ceux qui affectent de mener une vie commode & aisée. Ne cherchons point l'esprit chrétien dans ces états du monde, où l'ambition & la cupidité dominent. Si je voulois ici les parcourir tous, je vous y ferois voir tout le christianisme si défiguré, qu'à peine le distingueroit-on du paganisme, même corrompu. Laissons là le monde profane. Mais pour trouver le trésor que nous cherchons, entrons en esprit dans ces sanctuaires de la virginité, fermés pour le monde; dans ces cloîtres consacrés à la retraite, & où les épouses de Jesus-Christ font leur demeure. Pour ne nous y méprendre pas, arrêtons-nous à ceux où l'esprit de Dieu paroît plus regner, à ceux dont nous sçavons mieux que l'esprit du monde est banni, à ceux où la régle est dans sa vigueur, à ceux dont l'éclatante sainteté, de notre propre aveu, nous édifie. Ne sortons, point de celui-ci, connu pour être, sans contredit, en possession de tous ces avantages. C'est ici que nous découvrons le trésor Evangélique; & sans le chercher plus loin, c'est ici que nous trouvons le christianisme, non point en spéculation ni

en idée, mais en ſubſtance & en pratique.

En effet, mes chers Auditeurs, (car il eſt important d'approfondir cette vérité) en quoi conſiſte, à le bien entendre, ce chriſtianiſme qui eſt par excellence le don de Dieu? dans des choſes inconnues au monde, & qui pour les hommes du monde ſont autant de tréſors cachés: je veux dire dans la béatitude de la pauvreté, dans la gloire de l'humilité, dans le goût & l'attrait de l'auſtérité. Voilà ce que le monde ne connoît pas, & à quoi, ſelon l'Evangile, ſe réduit néanmoins le Royaume de Dieu que je vous prêche. Je m'explique. Dans le monde on trouve des pauvres, mais qui s'eſtiment malheureux de l'être. Dans le monde on voit des homme humiliés, mais qui ont en horreur l'humiliation. Dans le monde on ſouffre, mais on eſt au déſeſpoir de ſouffrir, & on fait toutes choſes pour n'y ſouffrir pas. Or rien de tout cela n'eſt le chriſtianiſme dont il eſt ici queſtion. Avant Jeſus-Chriſt il y avoit des pauvres ſur la terre, comme il y en a encore, & en auſſi grand nombre; mais cette pauvreté n'étoit pas celle que le Fils de Dieu vouloit établir parmi les hommes, ni par conſéquent celle qui devoit faire leur bonheur dans cette

vie, & leur mérite pour parvenir à la vie éternelle. Car on ne trouvoit sur la terre qu'une pauvreté forcée ; & celle qu'y vouloit établir Jesus-Christ, devoit être une pauvreté volontaire, une pauvreté de cœur, une pauvreté désirée, choisie, embrassée par état & par profession. Or il est évident que la pauvreté avec toutes ces conditions, ne se trouve point dans le monde. C'est dans la Religion, dit saint Bernard, que se vérifie clairement & sensiblement ce divin paradoxe du Sauveur, *Beati pauperes.* C'est là que par choix, & même par vœu, on se fait un bonheur de n'avoir rien, de ne posséder rien, de n'espérer rien ; là que se trouvent ces pauvres Evangéliques, héritiers du Royaume céleste. Combien de fidéles se sont tenus heureux dans cette vûe de quitter tout, & de se dépouiller de tout ? Le monde les a traités de fols & d'insensés : mais une partie de leur béatitude a été d'être réputés fols & insensés dans l'opinion du monde, pourvû qu'ils eussent l'avantage d'être les imitateurs de la pauvreté du Dieu qu'ils adoroient. Le comble de leur bonheur a été d'être persuadés, comme Moyse, que la pauvreté de Jesus-Christ étoit pour eux un plus grand tréſor, que toutes les richesses de l'Egypte ; &

Matth. c. 5.

c'eſt ce qu'ils n'ont trouvé que dans la religion.

Il en eſt de même de la gloire de l'humilité. Autre paradoxe de l'Evangile. Rien de plus commun dans le monde que l'humiliation ; mais en même tems, rien dans le monde de plus rare que l'eſtime & l'amour de l'humiliation. Des mépris, des diſgraces, des rebuts, des traitemens indignes à eſſuyer, mais tout cela accompagné de chagrins, de dépits, de murmures, voilà ce que produit le monde. Des hommes, par les révolutions de la fortune, abaiſſés & anéantis; mais juſques dans l'abaiſſement & l'anéantiſſement, des hommes orgueilleux & ſuperbes, voilà de quoi le monde eſt rempli. Où ſe glorifie-t-on ſincérement d'être humilié ? dans la religion, ou l'on n'a point d'autre ambition que de n'en point avoir, point d'autre prétention que de ne prétendre rien ; où l'ame chrétienne, ſurtout dans la ſolemnité de ſon ſacrifice peut dire encore mieux que David : j'ai choiſi d'être la derniere dans la maiſon de mon Dieu, & le choix que j'en ai fait, eſt celui que j'accomplis aujourdui en me ſéparant du monde. Combien de Grands revêtus des honneurs du monde, ſe ſont fait un honneur plus grand d'y renoncer, pour

parvenir à cette gloire ? Combien de vierges distinguées par leur naissance, ont méprisé les établissemens du monde, les plus capables de flatter l'amour-propre, pour être les épouses d'un Dieu humble, en prenant le voile sacré ? Voilà ce que j'appelle le trésor de l'Evangile.

Que trouve-t-on enfin dans le monde ? vous le sçavez; des croix sans onction, des souffrances sans consolation, une pénitence & une austérité sans mérite. Et quel est le partage de ceux qui s'attachent au monde? l'esclavage & la servitude, un éternel assujettissement aux loix dures & tyranniques du monde, qu'ils subissent malgré eux & dans l'amertume de leur cœur. Rien de plus opposé au trésor dont je parle. Car ce trésor, dit saint Bernard, est la joie qu'on a de souffrir & de se mortifier pour Dieu; la douceur de penser, comme saint Paul, que l'on se captive, & qu'on est dans les liens pour Jesus-Christ; le goût que l'on trouve à porter son joug; les consolations intérieures de la pénitence volontairement préférée aux plaisirs des sens; la paix de l'ame dans une vie austère, soutenue constamment & avec ferveur. Or où tout cela se rencontre-t-il, si ce n'est dans la religion ?

Confiteor tibi, Pater, Domine cœli &

terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus & prudentibus, & revelasti ea parvulis. Je vous bénis, ô mon Dieu, Seigneur du ciel & de la terre, je vous bénis d'avoir caché ces choses aux sages & aux prudens du siécle, de les avoir révélées aux simples & aux petits. Je vous rends graces de m'avoir choisi, tout indigne que je suis, pour m'associer au nombre de ces ames prédestinées. J'ai connu par-là ce qui devoit être mon unique trésor; & il ne tient qu'à moi de le posséder, & d'en joüir en demeurant ferme, & en me sanctifiant dans la vocation religieuse. Si vous étiez assez heureux hommes du siécle pour entrer dans ces sentimens, on pourroit dire que vous auriez trouvé le trésor Evangélique. Mais qu'arrive-t-il? de deux choses l'une: ou qu'ayant des cœurs endurcis, vous ne goûtez pas ces pensées, ou que ces pensées, par la dissipation du monde s'effacent bientôt de vos esprits. Car pour trouver le christianisme, il ne suffit pas de sçavoir tout cela & de le penser; il faut en être pénétré & efficacement persuadé. Or ces pensées, à la vûe même de cette cérémonie qui vous assemble ici, ne font communément sur vous qu'une impression superficielle; qui ne va pas jusqu'à la persuasion, & qui va bien moins encore jus- *Matth. c. 11.*

ques à la conversion. Avoüons-le toutefois, malgré l'iniquité du siécle, il y a encore dans le monde de vrais chrétiens, qui par une grace spéciale y trouvent le Royaume de Dieu. Ne leur disputons point cet avantage; mais ajoûtons pour leur instruction, que ce Royaume de Dieu, que ce christianisme est exposé pour eux dans le le monde à mille dangers, dont on se préserve aussi heureusement que saintement dans l'état religieux. C'est le sujet de la seconde partie.

II. PARTIE. S'Assûrer un tréſor, quand on l'a trouvé, c'est à quoi nous porte le premier instinct de la cupidité; & lorsqu'il s'agit d'un tréſor de biens spirituels, c'est à quoi le zéle de la charité, que nous nous devons à nous-mêmes, doit premiérement & soigneusement pourvoir. Car malheur à nous qui sommes en qualité de chrétiens les enfans de la lumiere, si nous avions là-dessus moins de prudence que les enfans du siécle. J'en conviens, mes chers Auditeurs, le christianisme où Dieu nous a appellés, est pour nous un tréſor de graces. Mais par une fatalité, qu'il ne suffit pas de déplorer, si nous n'avons soin de nous en garantir, ce tréſor de graces, selon les caractéres différens de ceux qui le trouvent,

ou qui prétendent l'avoir trouvé, eſt expoſé dans le monde à trois grands dangers. Car pour les ames vaines & diſſipées, il eſt expoſé à la corruption du monde; pour les ames foibles, quoique d'ailleurs touchées de Dieu, il eſt expoſé à la crainte des railleries & des perſécutions du monde; & le dirai-je? pour les ames mêmes parfaites, il eſt expoſé à la vanité, qui eſt le pernicieux écueil de toutes les vertus du monde. Trois dangers dont l'homme chrétien doit mettre à couvert la religion, qui eſt ſon tréſor. Trois dangers qu'il n'évitera jamais, qu'en ſe ſéparant du monde, non-ſeulement d'eſprit & de cœur, mais, autant qu'il eſt néceſſaire & que ſa condition le peut permettre, de commerce & de ſociété. Et trois dangers contre leſquels la profeſſion religieuſe eſt un préſervatif comme infaillible, puiſqu'il eſt vrai, ſelon la remarque de ſaint Bernard, que dans l'état religieux, on pratique le chriſtianiſme aiſément, librement & sûrement: aiſément, ſans être dans la néceſſité de combattre toujours les maximes du monde corrompu: librement, ſans être ſujet à la cenſure du monde, ennemi & perſécuteur de la piété: sûrement, ſans craindre l'oſtentation, & ſans avoir à ſe défendre de l'orgueil ſecret, qui eſt la tentation ordinaire

du monde, même le plus régulier. Appliquez-vous, Chrétiens, & pendant que je vous fais voir les avantages de ceux qui renoncent au monde, pour suivre Jesus-Christ, concevez bien l'obligation où vous êtes de vous tenir en garde contre le monde, si vous y voulez conserver cet inestimable trésor du christianisme, dont la possession vous doit être plus chère que la vie.

Il faut pour cela se préserver de la corruption du monde. Premiere vérité, dont la pratique est un des plus sûrs moyens du salut. Car comme raisonnoit saint Chrysostôme, il n'est point nécessaire d'être né vicieux, ni d'avoir un mauvais fonds d'esprit ou de naturel, pour être exposé dans le monde à l'air contagieux que l'on y respire. Pour peu qu'on manque de vigilance & d'attention sur soi-même avec de bonnes inclinations, avec de bons principes & une bonne éducation, avec de bonnes intentions même, on se perd dans le monde, & on s'y corrompt. Il suffit d'y être dissipé, pour être en danger de s'y perdre. Et en effet, cessez d'y marcher avec cette circonspection que demande l'Apotre, & qui doit aller jusqu'au tremblement, dès-là l'esprit du monde s'empare de vous, dès-là vous en prenez les impressions, dès-

là par un progrès presque insensible, de chrétien que vous étiez, vous devenez mondain & vous vous pervertissez, sinon par les mœurs & par les actions, au moins par les sentimens. Qui me donnera, s'écrioit David, en vûe d'une si dangereuse corruption, qui me donnera les aîles de la colombe, afin que je prenne mon vol, & que je cherche en m'élevant un air plus épuré? *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, & volabo, & requiescam?* Ah! Seigneur, ajoûtoit ce saint Roi, vous m'en avez appris le secret. C'est de me séparer du monde, & de me renfermer dans une sainte retraite, où dégagé des objets créés, & occupé de vous, j'éloigne de moi tout ce qui pourroit altérer l'innocence de mon ame, & donner quelque atteinte à mon cœur: *Ecce elongavi fugiens & mansi in solitudine.* Or voilà, mes chers Auditeurs, ce que fait l'ame religieuse. Convaincue qu'elle est de la malignité du monde, & persuadée de sa propre fragilité; simple comme la colombe, mais dans sa simplicité même, prudente comme le serpent, elle se sauve, en fuyant & en s'éloignant: *Ecce elongavi fugiens.* Elle fuit le monde, tandis que vous avez la présomption, je ne dis pas d'y demeurer, mais de vous y plaire, de vous y aimer, de vous y intriguer, de

Psal. 54.

Ibid.

vous y pouſſer, & malgré tout cela de vous y croire en ſûreté : Elle s'en éloigne, tandis que vous y entretenez des liaiſons & des habitudes, où ſuccomberoit la vertu des Saints, & même la vertu des Anges. Dépoſitaire, comme chrétienne, du don de la foi, qui eſt le tréſor que Dieu lui a confié, pour ne pas riſquer ce tréſor, elle le renferme, & elle ſe renferme avec lui dans la ſolitude qu'elle a choiſie pour ſa demeure : *Et manſi in ſolitudine.* Voilà le parti que la prudence du ſalut lui fait embraſſer ; & ſi vous agiſſez comme elle, par l'eſprit de Dieu, malgré les prétendus engagemens de vos conditions, voilà en quoi par proportion, chacun de vous doit l'imiter. Donnons plus de jour à cette penſée.

Le monde dans ſon déſordre même, ou plûtôt par la raiſon même de ſon déſordre, a ſes maximes & ſes loix eſſentiellement oppoſées à celles de Dieu. Cependant parce qu'on eſt du monde, on croit ne pouvoir pas ſe diſpenſer d'obéir à ces loix, & ce qui eſt encore bien plus déplorable, d'y accommoder juſqu'à ſa religion. Ces loix du monde ſe trouvent confirmées par des uſages qui ſont autant d'abus ; autoriſées par des exemples, qui ſont autant de ſcandales ; fortifiées par des occaſions, qui

ſont autant de tentations & de tentations les plus violentes. Mais parce qu'on eſt du monde, on ſe fait malheureuſement un point de ſageſſe de vivre ſelon ces uſages, une néceſſité de ſe conformer à ces exemples, un capital intérêt de rechercher ces occaſions : faut-il s'étonner ſi la corruption qui s'enſuit de-là, eſt un mal univerſel ? Je ſçai que qui en uſe de la ſorte, n'eſt plus chrétien que de nom ; & je ſçai que la premiere loi du chriſtianiſme eſt de contredire les loix du monde, d'aller contre le torrent des coutumes du monde, d'être pour cela, s'il le faut, ſingulier dans le monde, afin de pouvoir dire comme David, *Singulariter ſum ego donec tranſeam.* Pſ. 140. Mais qui le fait, & où eſt l'ame aſſez heureuſe pour être dans ces diſpoſitions? C'eſt vous, digne Epouſe de Jeſus-Chriſt, qui renonçant au monde, allez pour jamais vous engager dans un état de vie, où ces diſpoſitions, quoiqu'héroïques, vous deviendront comme naturelles. Dans un état où l'Evangile eſt la ſeule régle que vous aurez à obſerver ; où vous n'aurez qu'à ſuivre la coûtume pour marcher dans la voie de Dieu, & pour vous ſanctifier ; où il ne ſe préſentera à vos yeux que des objets qui vous détermineront à faire le bien ; où par l'éloignement des occaſions,

vous vous trouverez dans une eſpéce d'impuiſſance de faire le mal ; où nul ſcandale ne vous troublera, où nulle fauſſe maxime ne vous ſéduira, où les exemples vous ſoutiendront, où les converſations vous édifieront. N'ai-je donc pas raiſon de conclure, que par-là vous vous aſſûrez ce précieux tréſor de la grace qui vous fait chrétienne?

Ce n'eſt pas tout ; dans le monde les choſes même indifférentes de leur nature, par une maligne qualité que leur communique le monde, corrompent le cœur de l'homme. Car, comme a très-bien obſervé ſaint Chryſoſtôme, on ſe perd dans le monde par les richeſſes, & on s'y perd par la pauvreté ; l'élévation y fait naître l'orgueil, & l'humiliation y jette dans le déſeſpoir; on y abuſe de la ſanté, en la faiſant ſervir à ſes plaiſirs, & l'infirmité y eſt un prétexte pour vivre dans l'impénitence. Mais rien de ſemblable dans la Religion : pourquoi ? parce que la religion, par une grace qui lui eſt propre, fait de ces choſes indifférentes autant de moyens efficaces, pour arriver à ſa fin. C'eſt dans la religion que tout contribue au ſalut & au bien des élûs du Seigneur. C'eſt là que l'on ſe ſanctifie par les richeſſes, en les ſacrifiant à Dieu ; & par la pauvreté, en l'embraſſant & la profeſſant pour Dieu. Là que les exer-

cices humilians ſervent de fond aux plus ſublimes vertus & que les honneurs dont on ſe dépouille, rendent l'humilité plus méritoire. Là que l'on immole ſa ſanté à l'auſtérité d'une régle, & que l'on ſe perfectionne par la maladie, en s'accoutumant & en apprenant chaque jour à mourir. Car voilà les véritables & inconteſtables priviléges de la vie religieuſe : & de-là quelle aſſûrance, pour y conſerver purement & inviolablement l'eſprit chrétien ? Il y a plus encore. Dans les devoirs mêmes les plus légitimes, les chrétiens du ſiécle trouvent des piéges & des embûches que leur dreſſe l'ennemi de leur ſalut. Combien de peres & de meres réprouvés dans le chriſtianiſme, par l'amour déſordonné qu'ils ont eû pour leurs enfans ? Combien de femmes chargées de crimes devant Dieu, par la complaiſance ſans bornes & l'attachement aveugle qu'elles ont eû pour leurs maris ? Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui ſçachiez juſques où s'étend cette corruption du monde. Mais c'eſt encore par là, mes cheres Sœurs, que nous devons vous & moi, eſtimer la grace de notre vocation, puiſqu'en nous retirant du monde, elle nous délivre pour jamais de ces devoirs, qui, quoique juſtes, n'auroient pas laiſſé de nous partager entre Dieu & la

créature. Une épouſe du ſiécle, dit ſaint Paul, eſt occupée & le doit être du ſoin de plaire à ſon époux. Devoir ſaint, mais tout ſaint qu'il eſt, joint ſouvent au danger de déplaire à Dieu. Celle qui s'attache au Seigneur, n'a que le Seigneur à qui plaire. Ainſi elle n'eſt point diviſée, & toutes ſes obligations ſe trouvant réunies dans une ſeule, dont Dieu eſt l'objet, elle marche avec une ſainte confiance, parce qu'elle n'a plus même beſoin de tant de diſcernement, ni pour modérer ſes affections, ni pour régler ſes actions. Ses affections, du moment qu'elles ont Dieu pour terme, ne ſont plus capables d'excès, & ſes actions ſont plus que ſuffiſamment réglées par l'état auquel elle ſe fixe : la voilà donc, & le chriſtaniſme avec elle, à couvert du monde corrompu. Allons plus avant.

On voit dans le monde, quoique corrompu, des ames bien intentionnées des ames touchées de leurs devoirs, & qui voudroient de bonne foi chercher le Royaume de Dieu. Mais elles ſont foibles, & un des effets de leur foibleſſe, eſt de ne pouvoir ſoutenir la cenſure d'un certain monde libertin & ennemi de la piété. Elles n'oſent ſe déclarer chrétiennes, parce qu'elles craignent de paſſer pour dévotes, & d'avoir à eſſuyer la raillerie ; d'être traitées,

ou d'hypocrites, ou de petits esprits : lâches esclaves du respect humain, qui semblent n'avoir de religion, qu'autant qu'il plaît au monde qu'elles en aient. N'est-ce pas là mes chers Auditeurs un des scandales du christianisme dont vous avez le plus à vous garantir ? Car ce n'est pas assez pour le salut, d'être chrétien ; il faut le paroître, il ne faut point rougir de l'être, il faut faire voir qu'on l'est, il faut pour cela mépriser le monde & ses jugemens, & être persuadé que sans cela l'on ne doit attendre de Dieu qu'une affreuse malédiction : *Qui me erubuerit, hunc Filius hominis erubescet.* Mais qu'y a-t-il de plus rare, dans le siécle où nous vivons, que ces ames libres & affranchies de la servitude du monde ? Dans la profession religieuse nul pareil danger : on n'y craint, ni le monde, ni la censure du monde. On y sert Dieu, sans être contredit des hommes ; on y est chrétien en liberté; on n'y rougit point de souffrir une injure sans se venger : on y est humble & patient, sans être accusé de bassesse de cœur. La censure même du monde y est une espéce de secours pour la pratique du christianisme : pourquoi ? parce que nous voyons que le monde au moins équitable en ceci, ne censure les religieux que quand ils viennent à oublier ce qu'ils sont, *Luc. c. 9.*

& ne les honore que quand ils ſont parfaitement ce qu'ils doivent être. Autant qu'il a de malignité pour critiquer & railler ceux qui demeurant dans le monde, y veulent être exactement & réguliérement chrétiens ; autant a-t-il de mépris pour ceux qui, ayant quitté le monde, voudroient encore être mondains. Du moment que nous ſommes religieux, le monde, mes cheres Sœurs, tout monde qu'il eſt, exige de nous une vie exemplaire & irréprochable. Le monde, tout perverti qu'il eſt, ne nous eſtime qu'à proportion qu'il nous croit ſaints; & il n'a de reſpect pour nous, qu'autant que nous lui paroiſſons avoir d'éloignement pour lui. Peut-on ſe trouver ſelon Dieu dans une ſituation plus avantageuſe?

Enfin, pour les ames même parfaites, le chriſtianiſme eſt encore expoſé dans le monde : & à quoi ? aux loüanges, aux applaudiſſemens, à la vanité, ennemis ſouvent plus dangereux que toutes les perſécutions du monde. Mais où ſe ſauve-t-on de leurs attaques ? dans la religion, où par une protection particuliere de Dieu, ils n'ont preſque point d'entrée. Car, comme diſoit ſaint Bernard, prouvant cette vérité par une oppoſition ſenſible & convaincante, qu'un chrétien engagé dans le monde faſſe la moindre partie de ce que font com-

munément les religieux, on l'admire & on le canoniſe; au lieu que les religieux n'en reçoivent nul éloge, parce qu'on ſuppoſe qu'ils ne font que ce qu'ils doivent. Or voila, mes Freres, reprenoit ſaint Bernard, ce que nous avons gagné en quittant le monde; de n'être pas eſtimés ſaints, avant que nous le ſoyons, ni même quand nous le ſommes. Un religieux tiéde, en pratiquant ce qu'il pratique, ſeroit, malgré ſa tiédeur, regardé dans le monde comme un chrétien parfait; & un chrétien dans le monde cenſé parfait, avec ſa prétendue perfection, à peine ſeroit-il ſupporté dans la religion. D'où vient cela? c'eſt que dans la religion, bien de la régularité, bien de l'humilité, bien de la piété, n'eſt preſque compté pour rien; au-lieu que dans le monde, peu, & ſouvent rien, eſt compté pour beaucoup. Combien d'ames pures & élevées ſe gâtent tous les jours dans le monde, par la complaiſance ſecrette qu'elles ont pour elles-mêmes, & par le faux encens que le monde donne à leur vertu? Sans parler de celles qui ne ſont dévotes que par oſtentation, & qui par-là ne le ſont pas; combien en voit-on, que la devotion, ſans qu'elles s'en appercoivent, rend aumoins intérieurement vaines & préſomptueuſes? combien de pécheresſes conver-

ties se sont laissé éblouïr de l'éclat même de leur conversion, & en ont ainsi perdu le fruit ? Car il ne suffit pas, dit un grand Pape, d'être en garde contre les tentations grossieres du démon, si l'on n'a encore soin de se préserver du poison subtil de la
Greg. loüange & de l'estime des hommes : *Quia studium cœlestis desiderii à malignis spiritibus custodire non sufficit, qui hoc ab humanis laudibus non abscondit.* Dans la religion, graces au Seigneur, il n'y a point de tels risques à courir ; on y est régulier sans distinction, humble sans singularité, mortifié & austère sans éclat. La vie parfaite y est une vie commune, & par conséquent à l'abri de la fausse & de la vraie loüange. Quelque progrès que vous y fassiez dans les vertus chrétiennes & religieuses, on n'y pense point à vous, on n'y parle point de vous : Dieu seul & votre conscience y sont les approbateurs de votre conduite. Tout ce que vous y amassez de mérites, est caché, & comme absorbé dans la masse des mérites infinis de la communauté dont vous êtes membre. Circonstance, mes cheres Sœurs, qui seule suffiroit pour me faire estimer ma condition, & pour m'en faire goûter le bonheur. Le christianisme y est en assûrance ; & par un troisiéme avantage, il y est prisé ce qu'il vaut, & l'a-

me religieuse donne tout pour le posséder. Encore un moment de réflexion pour cette derniere partie.

C'Est une des illusions du siécle les plus ordinaires de vouloir être chrétiens & de croire le pouvoir être, sans qu'il en coûte rien à la nature & à l'amour-propre. Et quoique l'Evangile nous prêche, qu'il faut tout quitter, & se renoncer soi-même, pour parvenir à cette grace que j'appelle le trésor du christianisme; quoique saint Paul proteste qu'il s'estime heureux de tout perdre, pourvû qu'il gagne Jesus-Christ, *Propter quem omnia detrimentum feci ut Christum lucrifaciam:* par un secret bien surprenant qu'a trouvé le monde, mais que les Saints n'ont point connu, on se flatte de pouvoir gagner Jesus-Christ, en ne perdant rien, & de pouvoir le posséder en retenant tout, je dis tout ce qu'il faut au moins être prêt à sacrifier, pour acquérir un si grand bien. En un mot, on vit dans cette erreur & l'on y vit tranquillement, que pour être chrétien il n'est pas nécessaire de se détruire & de s'anéantir; qu'on le peut être à des conditions plus supportables & plus proportionnées à notre foiblesse: c'est à-dire, qu'on le peut être en goûtant les douceurs de la vie, en

III. PARTIE.

Philip. c. 3.

les recherchant & en ſe les procurant ; qu'on le peut être, en faiſant éternellement ſa volonté & ſuivant ſans contrainte & ſans gêne le mouvement de ſes déſirs ; qu'on le peut être en travaillant à s'élever, en s'efforçant de s'enrichir, en donnant à ſon ambition toute l'étendue que les loix du monde lui accordent ; qu'on le peut être enfin ſans ſe dépouiller pour cela de ſoi-même, ni en venir à ce renoncement dont on ne laiſſe pas, parce qu'on eſt chrétien, de reconnoître en ſpéculation la néceſſité ; mais dont on ſçait bien, parce qu'on eſt ſage & prudent ſelon la chair, ſe défendre dans la pratique. Car voila, mes chers Auditeurs, le rafinement de la dévotion chimérique, dont le monde ſe pare. On veut avoir la gloire du chriſtianiſme, mais on ne veut pas en avoir la peine. On en veut avoir le mérite, mais on ne veut pas en porter le joug. On veut en être quitte pour des paroles, pour des maximes, pour des ſentimens, ſans paſſer jamais juſques aux œuvres. Tel eſt l'abus dont je gémis, & qui excite tout mon zéle.

Mais n'ai-je pas en même tems dequoi me conſoler, quand je conſidere que Dieu, pour la condamnation de cet abus, ſuſcite actuellement dans ſon Egliſe des ames ferventes, des ames remplies de ſon eſprit,

eſprit, des ames touchées de la grace de leur vocation, qui par un vœu particulier ſe conſacrant à lui, & faiſant divorce avec le monde, achetent le mérite & la gloire d'être parfaitement chrétiennes, aux dépens de tout ce qu'il en peut coûter à des créatures mortelles ? N'ai-je pas de quoi bénir Dieu, quand je les vois non contentes de quitter leurs biens, leurs prétentions, leurs droits, ſe quitter elles-mêmes ſans réſerve, ſe priver de leur liberté, s'interdire les plaiſirs les plus innocens, ſe livrer comme des victimes ; & pourquoi ? pour donner une preuve authentique à Dieu & aux hommes, qu'elles ſçavent eſtimer le chriſtianiſme & le faire valoir ce qu'il vaut ? Quand je les vois, dis-je, pénétrées d'une ſainte joie, & que je les entends proteſter auſſi bien que l'Apôtre des Gentils : *Omnia detrimentum feci, & arbitror ut ſtercora, ut Chriſtum lucrifaciam ;* oui, tout cela nous a ſemblé une heureuſe perte, & nous avons regardé comme de la boüe tout ce que le monde nous pouvoit promettre, en comparaiſon du bonheur dont nous joüiſſons par la profeſſion religieuſe, d'être toutes à Jeſus-Chriſt, comme il eſt tout à nous. Quand j'en ai devant les yeux un exemple auſſi éclatant que celui de cette illuſtre vierge,

n'ai-je pas, encore une fois, de quoi rendre à Dieu d'immortelles actions de graces, d'avoir confondu par-là l'infidélité & l'aveuglement des mondains ? Reprenons, s'il vous plaît, & suivez-moi.

On se fait honneur dans le monde de pratiquer le christianisme, & l'on croit en effet l'y pratiquer. J'en conviens, si vous le voulez : mais avoüons aussi que le christianisme est aujourd'hui pratiqué dans le monde d'une maniere dont on devroit rougir, & dont on rougiroit, pour peu qu'on eût de bonne foi, bien loin de s'en faire honneur. Jamais dans le monde prétendu chrétien, tant de zéle pour la voie étroite, jamais tant de démonstration de réforme, jamais en apparence tant d'ardeur pour la sévérité de la morale & pour la pureté de l'ancienne discipline : mais au milieu de tout cela, jamais tant d'amour-propre, jamais tant de recherche de soi-même, jamais à proportion des conditions tant de mollesse, ou du moins tant d'attention à être abondamment pourvû de tout, & à ne manquer de rien. Or avec cela, il est aisé d'être chrétien : avec cela l'on ne sent point la pesanteur de ce fardeau du christianisme, & de ce poids du baptême dont parloit Tertullien ; avec cela on n'en est ni fatigué ni surchargé.

Mais où eſt-ce qu'il ſe fait ſentir ? diſons-le hardiment, & parce qu'il eſt vrai, & parce qu'il eſt utile de le dire : où il ſe fait ſentir ce poids. C'eſt dans les Communautés Religieuſes, où les exercices d'une vie réglée, où les jeûnes, où les veilles, où le ſilence, où la pauvreté, où l'aſſiduité aux offices divins ſont une pénitence ſans interruption, qu'il faut avoir éprouvée pour en bien juger. Car c'eſt là que par choix & par état l'on porte ce qu'il y a de plus peſant dans le chriſtianiſme; & c'eſt là que l'ame chrétienne dit à Dieu avec la même confiance que David : *Propter verba labiorum tuorum ego cuſtodivi vias duras.* Pour vous, Seigneur, & pour le reſpect de votre loi, je marche dans des voies dures & pénibles. Le monde a lui-même des voies dures & pénibles ; mais on y marche, parce qu'on eſt dominé par ſes paſſions, parce qu'on eſt eſclave de ſon ambition, parce qu'on eſt livré au démon de l'avarice, & c'eſt ainſi que l'on porte le poids du monde ; au lieu qu'on fuit les voies dures & pénibles de la religion, parce qu'on veut s'attacher exactement aux paroles de Jeſus-Chriſt & à ſes conſeils : *Propter verba labiorum tuorum.* Et c'eſt ce que nous pouvons appeller la perfection ou le comble du poids du baptême, *Pondus* *Pſ. 16.* *Tertul.*

baptiſmi. Auſſi eſt-ce par-là, mes chers Auditeurs, qu'on achéte le tréſor du Royaume de Dieu. Mais écoutez ce que j'ajoûte.

Dans le monde on profeſſe le chriſtianiſme, mais en même tems on fait dans le monde ſa volonté; & par un abus que le monde remarque bien lui-même, & dont il eſt quelquefois peu édifié, ceux qui dans le monde ſe piquent le plus d'être chrétiens & de le paroître, j'entends certains dévots, ſont ſouvent ceux en qui la propre volonté regne davantage, ceux qui y ſont plus attachés & qui s'en départent le moins. Or pourvû que l'on faſſe ſa volonté, rien ne coûte; & il n'y a ni excès de ferveur, ni pratique de pénitence, ni régularité de vie qu'on ne ſoutienne avec plaiſir, tandis qu'on le veut, & qu'on ſe pique de le vouloir. Car cette volonté, du moment qu'elle eſt libre & qu'elle prédomine, tient lieu de tout, & adoucit la plus rigoureuſe auſtérité. De-là combien d'illuſions dans la plûpart des vertus du monde? Il n'en eſt pas de même de la religion: on y jeûne, on y veille, on y prie; mais en tout cela on y fait la volonté d'autrui, & jamais la ſienne. Or voilà le grand ſacrifice, dont l'homme avec raiſon ſe glorifieroit, s'il pouvoit jamais avoir droit

de ſe glorifier devant Dieu : cette obéiſſance à laquelle il ſe voüe, cette dépendance d'une volonté étrangere à laquelle il ſe rend ſujet, cette loi qu'il s'impoſe de ne pouvoir plus diſpoſer de ſoi-même, de n'être plus le maître de ſes actions, de vivre dans un âge parfait comme un pupille, qui ne doit jamais être émancipé, & qui par un effet merveilleux de la vocation qu'il a embraſſée, n'eſt libre que pour ne l'être plus, n'a de volonté que pour n'en avoir plus, n'uſe de ſa raiſon & de ſes lumieres que pour n'en uſer plus. Voilà ce qui fait l'eſſentiel mérite de l'homme, & où il faut qu'il en vienne, afin qu'on puiſſe dire de lui, *Vendit univerſa quæ habet.* Car tout le reſte ſans cela eſt peu, & cela ſeul ſans tout le reſte, eſt d'un prix infini. Or il n'y a que l'ame religieuſe, qui ſoit chrétienne à cette condition. Finiſſons, & voici ce qui doit achever de confondre le monde, en conſolant ceux qui ont le courage & le zéle de le quitter.

Qu'en coûte-t-il à la plûpart des chrétiens du ſiécle, pour mériter l'honneur qu'ils ont d'être, en qualité de chrétiens, incorporés à Jeſus-Chriſt ? Oſeroient-ils dire qu'ils faſſent pour cela aucun effort dont le chriſtianiſme leur ſoit proprement

& purement redevable ? Je parle de ceux dont le monde même vante ſi hautement la vertu & la probité ; de ceux qui, dans l'opinion du monde, paſſent communément pour gens d'honneur ; de ceux qui lui paroiſſent irréprochables : que leur en coûte-t-il pour être chrétiens ? Ils renoncent à toute injuſtice : les Païens, diſoit le Sauveur, n'en font-ils pas autant ? Ils s'abſtiennent des plaiſirs impurs : les ſages de la gentilité ne s'en ſont-ils pas abſtenus ? Ils ont de la modération dans leurs paſſions, de la régle dans leurs actions, de l'équité dans leurs jugemens, de la ſincérité dans leurs paroles : la raiſon, indépendamment du chriſtianiſme, ne leur enſeigne-t-elle pas tout cela ? C'eſt dans la profeſſion religieuſe, que pour ſe rendre digne de Jeſus-Chriſt, on enchérit ſur les vertus païennes ; & comment ? en ſe dégradant, pour ainſi dire, ſoi-même, & ſe réduiſant, ſelon la doctrine de l'Apôtre, à l'état des enfans. Car voilà ce que les Païens n'ont jamais fait, & n'ont jamais eu la penſée de faire. Ils jettoient dans la mer l'or & l'argent ; mais ils demeuroient pleins d'eux-mêmes, dit ſaint Jérôme, & ils n'eſtimoient pas aſſez cette ſageſſe mondaine, dont ils ſe déclaroient les ſectateurs, pour l'acheter au prix d'une

vie obſcure & humiliée. Voilà ce que ne font point encore les chrétiens engagés dans le monde. Ils ſeront réguliers, ils ſeront pieux, ils ſeront mortifiés, ils donneront tout ; mais en ſe réſervant toujours leur volonté propre, & n'allant jamais juſqu'à cette pleine abnégation, qui eſt le parfait chriſtianiſme & le point capital du ſacrifice de l'ame religieuſe : *Vendit univerſa quæ habet, & emit.*

C'eſt ici, mes chers Auditeurs, ſi le tems me le permettoit, que je vous ferois remarquer en paſſant l'erreur & la mauvaiſe foi de l'héréſiarque Luther, qui pour colorer ſon libertinage & juſtifier ſon apoſtaſie, affecta d'exalter les vœux du baptême, dans le deſſein de décrier les vœux de la religion ; comme ſi les vœux de la religion n'ajoûtoient rien à la ſainteté du baptême, & qu'en effet un ſimple chrétien donnât autant à Dieu qu'un religieux. Erreur que toute la Théologie condamne comme également oppoſée à la raiſon & à la foi. Car ces ſaintes Filles que vous voyez, en ſe dévoüant à Jeſus-Chriſt, lui ont fait par leur profeſſion, des ſacrifices, que nul de vous ne lui a faits en vertu de ſon baptême. Elles pouvoient être riches & bien pourvûes, & elles ſe ſont rendues pauvres ; elles pouvoient être libres, &

elles ont choisi de se captiver sous le joug d'une obéissance éternelle. Elles pouvoient goûter les plaisirs légitimes & permis, & elles ont embrassé la croix. Il leur a donc bien plus coûté qu'à vous, pour être ce qu'elles sont, puisque tout chrétien que vous êtes, vous n'avez jamais prétendu faire ce qu'elles font. Vous êtes puissant dans le monde, disoit saint Paul aux Corinthiens déja convertis à la foi, mais qui pour cela n'avoient pas renoncé aux avantages des conditions où Dieu les avoit fait naître; vous êtes puissans dans le monde, & nous qui avons tout quitté pour Jesus-Christ, nous sommes foibles, sans crédit & sans autorité : *Nos infirmi, vos autem fortes.* On vous honore, & on ne nous compte pour rien : *Vos nobiles, nos autem ignobiles.* Vous êtes considérés & respectés, pendant que l'on nous regarde comme le rebut des hommes : *Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus.* Or c'est ce que les vrais religieux pourroient bien s'appliquer, en se comparant avec les chrétiens de ce siécle. Mais du reste, à l'exemple de saint Paul, je vous dis tout ceci, mes chers Auditeurs, non pas pour vous faire d'inutiles reproches, *Non ut confundam vos* : mais pour vous avertir, comme mes chers Freres, d'un de vos plus essentiels devoirs,

1. Cor. c. 4.
Ibid.
Ibid.
Ibid.

Sed, ut filios meos chariſſimos, moneo. C'eſt-à-dire, pour vous faire connoître le mérite de la vocation chrétienne, pour vous apprendre ce qu'elle vaut, combien vous la devez priſer, & à quoi il faut que vous ſoyez déterminés, lorſqu'il s'agit de marquer à Dieu juſques à quel point vous ſçavez eſtimer ce tréſor. Car enfin ces épouſes de Jeſus-Chriſt, dont la ferveur vous édifie, ne ſervent pas un autre Dieu que vous, ne croient pas un autre Evangile que vous, n'attendent pas une autre gloire que vous. Si elles l'achetent plus cher que vous, c'eſt ce qui vous doit faire trembler, puiſqu'il eſt certain que quoi qu'elles donnent pour l'avoir, elles ne donnent rien de trop, & que le Royaume du ciel priſé dans ſa juſte valeur, vaut encore bien au-delà. Que devez-vous donc conclure de leur exemple, ſinon que juſqu'à préſent vous n'avez pas connu le don de Dieu? Ah! Seigneur, devez-vous dire, je me flattois d'être chrétien, & je ne l'étois pas, mais aujourd'hui j'apprends à le devenir. Si vous êtes, mon cher Auditeur, dans ces diſpoſitions, c'eſt, pour vous, avoir trouvé le tréſor de l'Evangile, & c'eſt le fruit que vous devez remporter de cette cérémonie. Vous, Vierge fidelle, achevez ce que vous avez commencé. *Ibid.*

Préſentez-vous avec confiance à l'Autel où votre Dieu vous attend. Prononcez ſans peine ces vœux qui vous engageront éternellement & irrévocablement à lui. Quoi que vous lui donniez, il vous le rendra au centuple & en cette vie & en l'autre, où nous conduiſe, &c.

SECOND SERMON SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

Le choix que Dieu fait de l'Ame religieuſe, & que l'Ame religieuſe fait de Dieu.

Memento, Iſraël, & ne obliviſcaris: Dominum elegiſti hodie, ut ſit tibi Deus; & Dominus hodie elegit te, ut ſis eis populus peculiaris.

Souvenez-vous-en, Iſraël, & ne l'oubliez jamais: vous choiſiſſez aujourd'hui le Seigneur, afin qu'il ſoit votre Dieu: & le Seigneur vous choiſit aujourd'hui, afin que vous ſoyez ſon peuple particulier. Dans le Deuteronome, ch. 26.

C'Est ainſi que Dieu parla aux Iſraélites, lorſqu'après les avoir tirés de la ſervitude, & les avoir long-tems éprouvés dans le déſert, il les fit entrer dans la terre promiſe, qu'ils avoient ſi ardemment déſirée, & qui devoit être pour eux

une terre de bénédiction. Mais toutes ces choſes, dit ſaint Paul, n'étoient encore que des figures; & ce qui arrivoit alors aux Iſraélites, ſelon le deſſein de Dieu même, ſe rapportoit eſſentiellement à nous: *Hæc autem in figura facta ſunt noſtri.* En effet, c'eſt dans les parfaits chrétiens, que ces figures de l'ancienne loi trouvent leur accompliſſement; & ſans ſortir du lieu où nous ſommes, c'eſt dans cette cérémonie religieuſe que l'on voit clairement & ſenſiblement la vérité de ce que le S. Eſprit a prétendu nous faire entendre par ces divines paroles que j'ai priſes pour mon texte, & qui renferment tout le ſujet de ce diſcours. Car, dites-moi, une ame dans les diſpoſitions où nous paroît cette généreuſe Fille, qui ſert ici de ſpectacle aux Anges & aux hommes; une ame que Dieu par la vertu toute-puiſſante de ſa grace, tire aujourd'hui de l'eſclavage du monde; une ame prédeſtinée, dont l'heureux ſort, après de ſaintes épreuves, eſt d'entrer dans la religion qu'elle regarde comme la terre des élûs, & vers laquelle elle porte ſes vœux les plus ardens; une vierge, qui à la face des autels, par une profeſſion ſolemnelle, choiſit le Seigneur pour ſon Dieu, & que le Seigneur choiſit réciproquement, pour l'aſſocier au nombre

1. Cor. c. 10.

de ſes épouſes, c'eſt-à-dire, au nombre de ces vierges qui lui ſont uniquement dévouées, & qui compoſent dans le chriſtianiſme ce peuple particulier, dont il ſe glorifie d'être ſervi, n'eſt-ce pas à la lettre tout le myſtère qu'exprime ce paſſage : *Dominum elegiſti hodiè, ut ſit tibi Deus, & Dominus hodiè elegit te, ut ſis ei populus peculiaris?* C'eſt donc à vous, digne Epouſe de Jeſus-Chriſt, que j'adreſſe ces paroles : écoutez-les avec reſpect, & n'en perdez jamais le ſouvenir ; *Memento, & ne obliviſcaris.* En vous conſacrant à la vie religieuſe, vous allez choiſir le Seigneur, afin qu'il ſoit votre Dieu ; *Dominum elegiſti hodiè, ut ſit tibi Deus.* Et par une inſigne faveur, votre Dieu va vous choiſir, afin que vous ſoyez particulierement ſa créature : *Et Dominus hodiè elegit te, ut ſis ei populus peculiaris.* Méditez bien ces vérités importantes, & qu'elles demeurent pour jamais profondément gravées dans votre cœur. Voilà ce que je vous propoſe, & ce que vous devez enviſager comme le fonds de toutes vos obligations : le choix que vous faites de Dieu, & le choix que Dieu fait de vous. Le choix que vous faites de Dieu, ſource des mérites infinis, que vous amaſſerez en le ſervant, & qui ſeront les fruits du ſacrifice que vous allez lui

offrir, c'eſt la premiere partie. Le choix que Dieu fait de vous, ſource des graces abondantes qu'il vous prépare, & qu'il commence dès ce jour à répandre ſur votre perſonne, c'eſt la ſeconde partie. Le choix que vous faites de Dieu, afin qu'il ſoit particulierement votre Dieu; fondement ſolide du droit propre que vous aurez de vous confier en lui & de tout attendre de lui. Et le choix que Dieu fait de vous, afin que vous ſoyez ſpécialement ſa créature; ſouverain motif de l'inviolable attachement que vous devez avoir pour lui. Que ne dois-je point me promettre de ces deux conſidérations, parlant ici à des ames religieuſes pleines de l'eſprit de leur vocation, continuellement occupées du ſoin de le conſerver, de le renouveller, de l'augmenter? Quel exemple pour les chrétiens du ſiécle, qui m'écoutent: car pour votre édification, mes chers Auditeurs, il n'y aura rien dans ce diſcours que vous ne puiſſiez, & que vous ne deviez vous appliquer ſelon ce que vous êtes, & ce que Dieu demande de vous, dans la vie ſéculiere & néanmoins chrétienne, à laquelle il vous a appellés. Tout ce que je dirai vous inſtruira, ou ſi vous n'en profitez pas, vous confondra. Mais indépendamment du fruit que les chrétiens du ſiécle en ti-

reront, voici encore une fois, fidéle Epouſe du Sauveur, les deux avantages dont la profeſſion religieuſe va vous mettre en poſſeſſion, & dont le devoir de mon miniſtère m'oblige à vous féliciter. En vertu de l'action que vous allez faire, le Dieu de l'univers, parce que vous le choiſiſſez, va devenir ſingulierement votre Dieu; & vous, parce qu'il vous choiſit lui-même, vous allez devenir ſingulierement ſa créature. C'eſt-à-dire, il va être votre Dieu avec toute la diſtinction qu'il le peut être dans l'ordre de la grace; & vous, avec la même diſtinction, vous ſerez ſa créature, d'une maniere qui dans l'ordre de la grace va dès maintenant vous combler de gloire. Avant que d'en venir à la preuve, ayons recours à la Mere de Dieu, & ſaluons-la, en lui diſant, *Ave*, *Maria*.

CHoiſir le Seigneur, & par ce choix en faire ſon Dieu, c'eſt un des ſecrets de la prédeſtination divine, qu'il n'appartenoit qu'à Dieu même de nous révéler; & dire qu'en quittant le monde pour embraſſer l'état religieux, nous avons trouvé ce ſecret, c'eſt une vérité, mes cheres Sœurs, auſſi conſolante pour nous, qu'elle eſt propre à nous ſoutenir dans la pratique de nos devoirs. Mais cette vérité, quoique conſ-

I. PARTIE.

tante a besoin d'éclaircissement. Car enfin, demandent les Interprétes, expliquant ce passage du Deutéronome, *Dominum elegisti, ut sit tibi Deus*, Dieu ne seroit-il pas notre Dieu, si nous ne le choisissions de la sorte; & dépend-il de nous qu'il soit notre Dieu ou qu'il ne le soit pas, qu'il le soit plus ou qu'il le soit moins, qu'il le soit par un titre ou par un autre; & en conséquence du choix que nous avons fait de lui, sommes-nous en droit de prétendre, qu'en effet il soit plus notre Dieu, qu'il ne l'est du reste des hommes? C'est à ces importantes questions que je répondrai, & c'est de ces questions mêmes que je tirerai les preuves les plus convaincantes & les plus touchantes de la premiere proposition que j'ai avancée. Mais auparavant concevons-la bien, & formons-nous-en une idée juste, & qui puisse désormais être la regle de toute la conduite de notre vie.

Oui, mes cheres Sœurs, je le répéte, quand nous nous séparons du monde pour nous consacrer à Dieu par le vœu solemnel de la religion, nous accomplissons en vérité & en esprit, ce que les Israélites charnels n'accomplirent qu'en figure, lorsqu'ils entrerent dans la terre promise. Non-seulement nous choisissons le Seigneur, mais nous le choisissons dans cette

vûe, qu'il ſoit particulierement notre Dieu. Or je veux vous montrer d'abord, combien d'une part ce choix lui eſt honorable, & de l'autre combien il nous eſt avantageux. Rapport à Dieu & à nous-mêmes, par où nous devons meſurer l'excellence & la perfection de ce choix. Il y a plus : car ce choix préſuppoſé, je veux vous faire remarquer, & même vous faire ſentir, combien Dieu nous eſt néceſſaire, dans la ſéparation du monde où la religion nous engage. Mais auſſi veux-je au même tems vous obliger à reconnoître, que quelque ſéparés du monde que nous ſoyons, ce choix préſuppoſé, Dieu nous ſuffit. Appliquez-vous à ma penſée, dont voici le précis réduit à cinq chefs. Choix glorieux à Dieu, choix heureux pour nous, choix qui nous rend Dieu néceſſaire, choix qui fait que Dieu nous ſuffit, & choix enfin d'où il s'enſuit que Dieu eſt tout autrement notre Dieu, qu'il ne l'eſt des chrétiens du ſiécle. Plaiſe au ciel que je puiſſe bien imprimer dans vos eſprits & dans vos cœurs des vérités ſi édifiantes.

Premiere vérité : choix glorieux à Dieu. La démonſtration en eſt ſenſible, & vous en devez être touchées. C'eſt qu'en vertu de ce choix nous rendons à Dieu un authentique témoignage qu'il eſt Dieu, &

parfaitement notre Dieu, & à l'exclusion de tout autre notre seul & unique Dieu, puisqu'il mérite que nous quittions tout pour lui, & que pour lui nous renoncions à nous-mêmes. Car il n'y a que Dieu qui mérite cet abandonnement total, & pour qui il nous soit permis de renoncer à nous-mêmes jusqu'à nous sacrifier nous-mêmes, comme il n'y a que l'ame religieuse qui rende à Dieu cet honneur, au moins dans toute l'étendue que cet honneur lui peut être rendu sur la terre. Et c'est ici, mes cheres Sœurs, que je commence à découvrir le privilége inestimable de notre vocation. Non, disoit saint Basile à ses disciples, il n'y a que Dieu seul à qui ce sacrifice volontaire de la profession religieuse puisse être dû, & pour qui il puisse être loüable. Quitter tout pour tout autre que pour Dieu, ce seroit un excès de folie; mais pour Dieu, c'est une éminente sagesse. Renoncer à soi-même pour la créature, ce seroit une idolâtrie secrette & une impiété; mais pour Dieu, c'est un acte héroïque de religion. En cela, dis-je, consiste la grandeur de Dieu; & par un admirable enchaînement des intérêts de Dieu avec les nôtres, en cela la grandeur de Dieu, quoiqu'absolue & indépendante de nous, semble ne pouvoir être séparée de nos in-

térêts. Car vous seul, ô mon Dieu, vous seul êtes digne que nous quittions tout pour vous, parce que dans vous seul nous trouvons tout ce que nous quittons, & infiniment au-delà de tout ce que nous quittons. Vous seul avez droit d'exiger, que pour vous, nous renoncions à nous-mêmes, parce que vous seul pouvez nous dédommager de ce renoncement, & qu'étant Dieu, vous avez seul de quoi pouvoir être la récompense de notre sacrifice.

Mettons nos intérêts à part : ce n'est point encore de quoi il s'agit. J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, parce que vous n'avez nul besoin de mes biens : *Dixi Domino, Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.* Ainsi parloit David ; & moi, peut & doit ajoûter l'ame religieuse, j'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, parce que non content de mes biens, dont vous n'avez, ni ne pouvez avoir besoin, vous avez attendu de moi un hommage plus digne de vous, qui est le sacrifice de moi-même, & c'est celui que je vais vous présenter. Où sont les chrétiens du siécle qui choisissent Dieu à ce prix, & à qui pour le posséder, il en coûte ce dépouillement de toutes choses, & ce sacrifice d'eux-mêmes complet & entier ? L'ame chrétienne, je l'avoue, est obligée, *Ps.* 15.

comme chrétienne de renoncer à tout, au moins d'esprit & de cœur, puisque sans
Luc. cela elle ne peut être à Jesus-Christ, *Qui*
c. 14. *non renunciat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus :* & par la raison seule qu'elle est chrétienne, elle doit renoncer à elle-même, puisqu'elle est incapable sans cela de suivre Jesus-Christ, qui nous a dit
Luc. à tous sans exception, *Si quis vult post me*
c. 9. *venire, abneget semetipsum.* Mais où sont ceux qui dans le monde observent à la lettre ces deux préceptes ; & entre ceux qui s'efforcent de les observer, où est celui qui les observe sans restriction? Prenez & considérez le chrétien du siécle le plus zélé, & dans sa condition le plus parfait ; quelque parfait que vous le supposiez, en se donnant à Dieu, que ne se réserve-t-il pas? Quelque détaché du monde que nous le concevions, à combien de choses est-il néanmoins vrai qu'il ne renonce pas réellement, & qu'il n'a pas même intention de renoncer ? Maître de ses biens & de sa liberté, que quitte-t-il & de quoi se dépouille-t-il ? Il n'y a que l'ame religieuse, qui par un retour & un généreux effort de sa reconnoissance, puisse dire à Dieu sans présomption : Qu'ai-je pû vous donner, Seigneur, que je ne vous aie pas donné? qu'ai-je pû quitter pour vous, que je n'aie

pas quitté ? qu'ai-je pû faire, pour m'offrir à vous comme une hoſtie vivante, que je n'aie pas fait ? Je dis par un effort de ſa reconnoiſſance : car ſi elle parle de la ſorte, ce n'eſt point pour exalter le mérite de ſon ſacrifice, mais pour honorer au contraire le don de Dieu. Ce n'eſt point pour ſe glorifier, ni pour ſe prévaloir de ſon état ; mais pour reconnoître devant Dieu que ce qu'elle quitte n'eſt qu'un léger tribut de ce qu'elle lui doit. Ce n'eſt point par un eſprit d'oſtentation, mais par une vive expreſſion de ſon reſpect infini pour ce ſouverain Etre. Et voilà, mes cheres Sœurs, comment le choix que nous faiſons de Dieu lui eſt ſi glorieux.

Mais il eſt encore plus heureux pour nous : ſeconde vérité dont vous allez convenir. Car fondés ſur ce choix, & tandis que ce choix ſubſiſte, nous ſommes ſûrs, autant qu'on le peut être en cette vie, que nous aimons Dieu, & que nous l'aimons de cet amour parfait, qui eſt inſéparable de ſa grace ; de cet amour ſouverain qui nous juſtifie aux yeux de Dieu, & qui ſeul, fuſſions-nous d'ailleurs chargés de crimes, a la vertu de nous réconcilier avec Dieu ; de cet amour de préférence en quoi conſiſte la plénitude de la loi, & à quoi le ſalut de l'homme eſt immanquablement attaché.

Amour de préference, dont nous avons le gage le plus certain. Permettez-moi de vous développer ce point ; vous y trouverez un fonds inépuisable de consolation. Hors de l'état religieux, il est aisé de dire à Dieu, qu'on l'aime par-dessus toutes choses, & qu'on l'aime plus que soi-même. Mais autant qu'il est aisé de le dire & de le penser, autant est-il rare & difficile de le pratiquer. Autant que ce langage est ordinaire dans le christianisme, autant est-il douteux dans un chrétien qui n'a pas renoncé au monde, & qui jouit tranquillement & à son aise des biens de la vie. En un mot, dit saint Chrysostôme, on peut facilement se tromper, en se flattant qu'on aime Dieu, & que pour Dieu, s'il le falloit, on seroit prêt à tout quitter, pendant qu'on ne quitte rien & qu'on ne se désaisit de rien. Au moment que nous prenons le parti de la religion, nous tenons le même langage ; mais nous le tenons à bien meilleur titre. Pour montrer que nous aimons Dieu préférablement à tout, nous le préférons actuellement à tout, non pas en idée ni en spéculation, mais en pratique & par l'engagement le plus réel. Nous ne voulons pas que Dieu nous en croie sur notre parole : en quittant tout pour lui, nous lui en donnons une preuve, qui ne

peut être équivoque ni sujette à l'illusion. Convaincus par une fatale expérience, que nous ne devons pas nous en fier à nos propres sentimens, pour nous assurer de nous-mêmes, nous nous voüons à Dieu jusqu'à nous ôter la disposition de nous-mêmes, & jusqu'à renoncer pour Dieu à tous les droits que nous avons sur nous-mêmes. Mais aussi pouvons-nous après cela, sans craindre de mentir au Saint-Esprit, protester à Dieu que nous l'aimons, & lui répondre de nous-mêmes sur l'article le plus essentiel de la loi. Donnons encore plus de jour à cette pensée. Dans cette vie personne, dit l'Ecriture, ne sçait s'il est digne d'amour ou de haine; *Nescit homo utrùm amore an odio dignus sit:* & par conséquent personne dans cette vie ne sçait s'il aime Dieu ou s'il ne l'aime pas. Car si j'étois certain que j'aime Dieu, je serois certain que Dieu m'aime & qu'il me trouve digne de son amour. Il est vrai, personne ne le sçait infailliblement; mais si quelqu'un le peut sçavoir, & si quelqu'un le sçait de cette science, qui sans être infaillible, ne laisse pas de rendre l'espérance des justes ferme & tranquille, je soutiens que c'est l'ame religieuse. Pourquoi? parce qu'elle sçait qu'il n'y a rien au monde, qu'elle n'ait abandonné pour Dieu; parce

Eccles. c. 9.

que sans vouloir se comparer avec l'Apôtre de Jesus-Christ, elle sçait qu'elle a l'a-
Rom. vantage de pouvoir dire comme lui : *Quis*
c. 6. *nos separabit à charitate Christi ?* Qui désormais me séparera de l'amour de mon Dieu ? sont-ce les biens de la terre que j'ai quittés ? sont-ce les plaisirs des sens que je me suis retranchés ? sont-ce les honneurs du siécle que j'ai mépriſés ? Non, peut-elle conclure : car malgré l'affligeante incertitude où Dieu veut que je sois touchant son amour & sa haine ; après le choix que j'ai fait de lui, en sacrifiant tout, & en me sacrifiant moi-même pour lui, j'ai l'assûrance la plus raisonnable & la plus solide, que son amour est en moi, & que jamais rien ne m'en détachera. Ce choix lui est donc une espéce d'évidence de l'amour qu'elle a pour Dieu : or qu'y a-t-il de plus heureux, que d'être ainsi assûrée de cet amour, que de pouvoir se rendre ainsi le témoignage de cet amour, que de posséder ainsi cet amour, comme le titre le plus légitime de sa prédestination ? Avançons.

J'ai dit que le choix que nous faisons de Dieu dans la vocation religieuse, & dans l'éloignement du monde où nous vivons, nous rend Dieu souverainement nécessaire. Troisiéme vérité, mes cheres

Sœurs,

Sœurs, à laquelle il eſt impoſſible que vous ne vous intéreſſiez pas, & qui ſuit du principe que j'ai établi. Car ayant tout quitté pour Dieu, ſi Dieu venoit à nous manquer, où en ſerions-nous? Si par notre infidélité, fruſtrés de notre attente, nous venions à ne pas trouver Dieu dans la religion, ne pouvant d'ailleurs y trouver les conſolations du monde, que nous reſteroit-il? où ſeroit notre reſſource? de cette vérité, le mondain, plein de ſes erreurs, voudroit inférer qu'au moins en cela notre condition eſt à plaindre. Mais c'eſt en cela même, reprend ſaint Bernard, qu'elle nous paroît préférable à toute autre condition, & voici l'excellente raiſon qu'il en apporte. Car il eſt vrai, mes chers Freres, diſoit-il à ſes religieux, ſéparés comme nous le ſommes de tout ce qu'il y a d'agréable dans le monde, Dieu nous eſt néceſſaire dans la religion, mais c'eſt juſtement de quoi nous béniſſons Dieu, qui par-là nous a mis dans une ſainte & abſolue néceſſité de nous attacher à lui, & de ne vivre que pour lui. Il eſt vrai, Dieu dans la religion nous eſt infiniment plus néceſſaire qu'aux Chrétiens du ſiécle; mais c'eſt en quoi nous nous ſentons plus redevables qu'eux à Dieu. Car malheur à nous, ſi Dieu ne nous étoit plus néceſſaire, ou s'il nous

l'étoit moins. Malheur à nous, si hors de lui nous pouvions trouver du repos & de la douceur dans la vie. Malheur, si venant à oublier Dieu & à le méconnoître, nous pouvions nous passer de lui. Les mondains dissipés par les fausses joies & les vains amusemens du siécle, peut-être peuvent-ils quelquefois, quoique faussement, se flatter d'être parvenus à cette prétendue & imaginaire indépendance de Dieu: mais c'est ce qui fait la réprobation de leur état. La béatitude du nôtre est de ne le pouvoir être heureux qu'en Dieu, de ne le pouvoir être qu'avec Dieu, de ne l'être qu'à proportion que nous nous unissons à Dieu. Sans Dieu nous serions malheureux: vous l'avez ainsi ordonné, Seigneur, & la loi que vous en avez faite, n'est pas tant un arrêt de votre justice, qu'une disposition favorable de votre miséricorde: *Justisti, Domine, & sic est.* Sans vous nous serions malheureux; mais nous le serions encore bien plus, si nous voulions sans vous ne l'être pas, puisque le comble de notre misère seroit de chercher hors de vous la véritable félicité. Quoi qu'il en soit, mes Freres, poursuivoit S. Bernard, en qualité de religieux, nous mettons au nombre des graces & des plus précieuses graces de notre état, le besoin même que nous

August.

avons de Dieu. Car selon la parole sainte, plus nous avons besoin de Dieu, plus Dieu se tient obligé à répandre ses dons sur nous ; plus nous avons besoin de Dieu, plus il veut que nous ayons droit de recourir à lui, de compter sur lui & de tout attendre de lui. Sans lui nous ne trouverions dans la religion qu'un vuide affreux de toutes les consolations humaines : mais étant comme il est, un Dieu fidéle, il sçait abondamment remplir ce vuide par d'autres consolations toutes spirituelles, dont il est lui-même la source. Autant que par la privation de tout le reste, il nous devient nécessaire, autant se fait-il un honneur & prend-t-il soin de ne nous manquer jamais, tandis que nous soutenons par une sainte persévérance le choix que nous avons fait de lui. Aussi ai-je ajoûté, mes cheres Sœurs, que quelques séparés du monde que nous soyons, ce choix présuppose, Dieu nous suffit ; & c'est la quatriéme vérité encore plus capable de nous faire goûter le bonheur de notre profession. Ecoutez-moi ; je n'en dis qu'un mot, mais qui joint à vos réflexions, pourra vous tenir lieu d'un discours entier.

Les Chrétiens du siécle, même les plus réglés dans leurs désirs, ont malgré eux mille besoins, qui par l'engagement in-

évitable de leur condition les assujettissent au monde, & les mettent par-là dans une impuissance morale de parvenir jamais sur la terre à être contens. De combien de choses, & de choses hors de leur pouvoir, leur repos ne dépend-t-il pas ? Et s'il en manque une seule, quand ils auroient toutes les autres, combien de chagrins & de troubles ce seul défaut ne leur fait-il pas essuyer ? Quel malheur, disoit un Païen, de dépendre de la sorte pour être heureux! Dans la religion, si nous avons besoin de Dieu, au moins avons-nous l'avantage de n'avoir besoin que de Dieu. Car avec Dieu, nous nous passons sans peine de tout; avec Dieu, nous n'envions point au monde ses prospérités : avec Dieu, quoique pauvres, nous sommes riches, & bien plus riches que si nous possédions tout, parce que nous ne désirons rien, *Tamquam nihil habentes, & omnia possidentes.* Quand on nous dit que Dieu seul sera notre béatitude dans le ciel, & que tout insatiables que nous sommes, au moment que sa gloire paroîtra, nous en serons rassasiés, selon la parole du Prophéte Royal, quoique ce soit un point de foi, nous avons de la peine à le comprendre, & nous voudrions qu'on nous en donnât une preuve sensible. La voici, mes chers Auditeurs : car la preuve

II. Cor. c. 6.

ſenſible de cet adorable attribut de Dieu, qui fait que dans le ſéjour de la gloire Dieu nous ſuffira, c'eſt qu'il ſuffit dès maintenant à l'ame religieuſe, qui fidéle à la grace de ſa vocation, joüit indépendamment du monde d'un ſolide & parfait contentement. Je m'explique. Ce qui montre que les juſtes dans la gloire trouveront en Dieu ſeul toute leur félicité, c'eſt que par une anticipation de cette gloire, on voit dans la religion des ames qui ne veulent que Dieu; qui trouvent tout en Dieu, après avoir tout quitté pour Dieu; & qui contentes de Dieu, renoncent pour le poſſéder à toutes les grandeurs du monde, à tous les héritages du monde, à tous les établiſſemens & à toutes les fortunes du monde. Oui l'on en voit, & Dieu par ſa miſéricorde nous en met aujourd'hui devant les yeux des exemples vivans. Voilà ce que la grace de Jeſus-Chriſt opére dans ces ames ferventes, dont je parle & à qui je parle. C'eſt un miracle incompréhenſible pour ces mondains qui n'ont que des vûes terreſtres & animales; mais ce miracle n'en eſt pas moins réel ni moins vrai. Le monde avec tous ſes biens ne ſuffit pas à un avare, le monde avec tous ſes honneurs ne ſuffit pas à un ſuperbe, le monde avec tous ſes plaiſirs ne ſuffit pas à un ſenſuel; & Dieu

seul sans ces plaisirs du monde, sans ces biens, sans ces honneurs, suffit à l'ame qui le choisit pour son Dieu. Est-il rien de plus convaincant que ce témoignage ? Etre content de Dieu, & de Dieu seul, voilà ce qu'éprouvent ceux & celles, qui faisant divorce avec le monde, cherchent Dieu dans la religion. Et que ne pouvez-vous là-dessus vous expliquer hautement, mes cheres Sœurs, & rendre ici à la grace de votre Dieu toute la gloire qui lui est dûe. Voilà ce que vous éprouvez tous les jours; & voilà ce qu'éprouvent tant d'autres dans l'humble & pauvre condition qu'ils ont comme vous choisie. Or quel dégagement & quelle liberté de l'ame, lorsqu'on se peut dire à soi-même : Dieu me suffit. Je n'ai ni terre, ni héritages, ni revenus en ce monde ; mais Dieu me suffit. Fortune, dignités, grandeurs du monde, tout cela n'est point pour moi ; mais Dieu me suffit. D'autres ont toutes les commodités de la vie, toutes les douceurs que le monde peut leur fournir, & moi je n'en ai aucune ; mais Dieu me suffit. Il me suffit maintenant, il me suffira jusqu'à mon dernier soupir, il me suffira dans l'éternité. Car étant mon Dieu, il est mon tout : & tout ce qui n'est pas mon Dieu, ne m'est rien: *Quid mihi est in cœlo, & à te quid volui super terram ?*

Ps. 72.

Enfin pour cinquieme & derniere vérité, je conclus que Dieu en conſéquence du choix que nous faiſons de lui par la profeſſion religieuſe, devient ſingulierement & ſpécialement notre Dieu. Et voilà, heureuſe Epouſe du Sauveur, ce qui doit vous rendre votre vocation également chere & vénérable. En conſéquence de l'action que vous allez faire, le Seigneur que vous choiſiſſez, ſera votre Dieu avec toute la diſtinction qu'il peut l'être dans l'ordre de la grace : pourquoi ? parce qu'en conſéquence du renoncement que vous faites à tout pour lui, il ſera lui-même votre partage, votre héritage, votre poſſeſſion, & que de cette ſorte vous aurez ſur lui, pour ainſi dire, tout le droit de propriété, qu'une créature peut avoir ſur ſon Dieu. Appliquez-vous à ce que je dis. Quand Dieu diviſa la terre promiſe entre les tribus d'Iſraël, il ne donna, remarque l'Ecriture, aucun partage à la tribu de Levi, parce que la tribu de Levi, toute dévoüée à Dieu, ne devoit point avoir d'autre partage que Dieu même, *Quia ipſe Dominus poſſeſſio ejus eſt*. Excellente figure, ma chere Sœur, de ce qui va ſe paſſer à votre égard. Car vous allez être dans la loi de grace cette ame choiſie, dont Dieu ſera tout le partage, & à qui Dieu, comme *Deut. c. 10.*

Dieu, appartiendra tout autrement qu'il n'appartient aux Chrétiens du siécle. En effet, le Chrétien du siécle peut bien dire comme David, *Dominus pars hæreditatis meæ*, le Seigneur est une portion de mon héritage; mais il ne peut pas dire absolument dans le même sens que l'ame religieuse, *Dominus hæreditas mea*, le Seigneur est mon héritage, parce qu'avec Dieu, dit saint Bernard, il possède encore d'autres biens; & qu'en possédant ces autres biens avec Dieu, il en possède moins purement & moins parfaitement Dieu. C'est vous, fervente Epouse de Jesus-Christ, qui désormais, ayant renoncé au monde, aurez droit de regarder Dieu, comme un bien qui vous est uniquement propre, comme un bien qui vous est affecté; comme un bien d'autant plus votre bien, que vous en faites votre seul bien. Au lieu que vos freres & vos sœurs selon la chair, partageront entre eux un héritage temporel que vous leur abandonnez, & dont la mort les dépouillera; vous allez en acquérir un, lequel, quoiqu'immense & infini, sera tout entier à vous, comme s'il n'étoit que pour vous; & cet héritage encore une fois, c'est Dieu même, qui vous tiendra lieu de tout. Or vous tenir lieu de tout, c'est être non-seulement Dieu, mais

Ephes. c. 1.

ſpécialement votre Dieu. Et voilà le ſens littéral de ces belles paroles, *Quia ipſe Dominus poſſeſſio ejus eſt.*

Revenons donc, mes cheres Sœurs, aux queſtions que j'ai d'abord propoſées. Dieu ne ſeroit-il pas notre Dieu, ſi nous ne le choiſiſſions que de la maniere que je le viens d'expliquer? Ecoutez ſur cela S. Baſile: il ſeroit notre Dieu, répond ce ſaint Docteur, mais il ne le ſeroit pas dans cette étendue & cette perfection qui ſuppoſe le ſacrifice que nous lui faiſons de nous-mêmes par le vœu de la religion. C'eſt-à-dire, il ſeroit notre Dieu par la néceſſité de ſon être, & par le droit inaliénable de ſa ſouveraineté; mais il ne le ſeroit pas avec ce ſurcroît de domination & d'empire qu'il a ſur nous, quand nous nous dépouillons pour lui de notre liberté. Malgré nous il ſeroit le Dieu de toute la nature; mais il ne ſeroit pas au point qu'il l'eſt, le Dieu de notre cœur. Il dépend de nous en ce ſens qu'il ſoit notre Dieu; comme au contraire, quoique Dieu de l'univers, il n'eſt pas le Dieu des mondains, parce que les mondains ſe ſont volontairement & de leur choix d'autres divinités que lui. C'eſt lui-même qui le leur déclare: *Et ego non ero Deus veſter.* Par conſéquent il eſt plus notre Dieu, qu'il ne l'eſt du reſte des hom-

mes, puiſqu'il l'eſt plus ou moins, ſelon que nous nous dévoüons plus ou moins à ſon culte. Or y pouvons-nous être plus dévoüés, que nous ne le ſommes en qualité de religieux ? D'où il s'enſuit, qu'en nous conſacrant à Dieu, nous ajoûtons à tous les autres titres, en vertu deſquels il étoit déja notre Dieu, celui de notre choix, & celui du choix le plus parfait que nous puiſſions faire. Quel tréſor de grace pour nous, ſi nous ſçavons connoître le don de Dieu & en profiter ! Ils ont appellé ce peuple heureux, diſoit David, parce qu'il a des biens en abondance, parce qu'il joüit paiſiblement des plaiſirs de la vie, parce que le monde le loue & lui applaudit,
Pſ. 153. *Beatum dixerunt populum cui hæc ſunt :* mais moi, ajoûtoit ce ſaint Roi, j'ai dit : Bienheureux le peuple qui a le Seigneur pour
Ibid. ſon Dieu : *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus.* Et voilà, digne Epouſe de Jeſus-Chriſt, votre vocation : vous avez choiſi le Seigneur, afin qu'il ſoit ſingulierement votre Dieu, *Dominum elegiſti, ut ſit tibi Deus ;* & le Seigneur vous choiſit aujourd'hui, afin que vous ſoyez ſingulierement ſa créature, en vous aſſociant à une communauté de vierges qui dans le chriſtianiſme eſt à la lettre ſon peuple particulier, *Et Dominus elegit te hodiè, ut ſis ei*

populus peculiaris. C'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

COmme il eſt de la foi, que la grace, qui eſt le principe du mérite, doit par conſéquent précéder en nous tout mérite, auſſi eſt-ce pareillement un point de foi, que le choix que Dieu fait de nous, doit par une abſolue néceſſité précéder le choix que nous faiſons de Dieu. Et voilà pourquoi ſaint Bernard, inſtruiſant une épouſe de Jeſus-Chriſt, & lui donnant une juſte idée de ſa vocation, en concluoit toujours pour elle l'obligation indiſpenſable où elle étoit de marcher ſaintement devant Dieu, & de ſe tenir dans une profonde humilité, accompagnée d'une vive reconnoiſſance, par ce raiſonnement invincible : *Niſi enim prius quæſita, non quæreres ; ſicut nec eligeres, niſi electa.* Car, lui remontroit-il, quelque fidéle, & quelque fervente que vous puiſſiez être dans la voie de Dieu, vous ne chercheriez pas Dieu, ſi Dieu le premier ne vous avoit cherchée ; & vous n'auriez pas l'avantage de l'avoir choiſi, s'il n'avoit eu auparavant la bonté de vous choiſir lui-même, en vous prévenant par ſa grace, & en vous attirant à ſon ſervice. Appliquons-nous, mes cheres Sœurs, cette grande vérité ; & remontant juſqu'à la

II. PARTIE.

Bernard.

ſource des miſéricordes de notre Dieu ; entrons dans les deſſeins de ſon aimable providence ſur nous quand il nous a appellés à la religion. Les voici. Dieu nous a choiſis, afin que nous ſoyons dans le monde, je dis dans le monde chrétien, ſon peuple particulier, *& Dominus elegit te hodiè, ut ſis ei populus peculiaris.* Qu'eſt-ce-à-dire ſon peuple particulier ? ſaint Paul nous l'apprend en deux mots, dans ce beau
Epheſ. paſſage de l'épître aux Ephéſiens, *Elegit*
c. 1. *nos in ipſo, ut eſſemus ſancti & immaculati in conſpectu ejus.* J'avoue que ſaint Paul parloit là des Chrétiens en général ; mais du reſte il eſt évident qu'il parloit des Chrétiens parfaits, & qu'ainſi ſa propoſition convenoit encore mieux à ceux & à celles qui dans la ſuite des tems devoient renoncer au monde, pour embraſſer la profeſſion religieuſe, puiſque c'eſt dans la profeſſion religieuſe que ſe trouvent plus communément les parfaits Chrétiens. C'étoit donc vous & moi, mes cheres Sœurs, que l'Apôtre de Jeſus-Chriſt avoit ſur-tout en vûe, lorſqu'il diſoit, *Elegit nos, ut eſſemus ſancti & immaculati.* Entre les élûs même Dieu nous a élûs, afin que nous ſoyons ſaints ; il nous a élûs, afin que nous ſoyons irréprehenſibles ; & j'ajoûte ſuivant la même penſée : Il nous a élus, afin

que nous ſervions d'exemples aux Chrétiens du ſiécle ; il nous a élus, afin qu'au milieu d'eux nous paroiſſions comme la lumiere du monde & comme le ſel de la terre. Définition très-naturelle & très-vraie de l'état religieux. C'eſt le peuple ſaint du Seigneur : en comparaiſon des mondains, c'eſt le peuple ſans tache & ſans reproche : c'eſt le peuple ſuſcité & prédeſtiné pour être le modéle des Chrétiens ; c'eſt le peuple établi de Dieu pour confondre les erreurs & l'infidélité du ſiécle, & pour en arrêter la corruption : en un mot, c'eſt le peuple de Dieu particulier, dont les Iſraélites n'ont été que la figure. Voilà, dis-je, Ames religieuſes, à quoi ſe termine le choix que Dieu a fait de nous. Encore quelques momens de votre attention.

Dieu nous a choiſis afin qu'en qualité de religieux nous ſoyons ſon peuple ſaint : *Elegit nos, ut eſſemus ſancti.* Choix adorable, qui nous a ſéparés du monde prophane, pour nous aſſocier, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, à la ſainteté de Dieu-même ; *Sancti eſtote, quia ego ſanctus ſum.* Car Dieu dans le fond de ſon être, étant ſaint & le Saint des ſaints, il vouloit, dit ſaint Chryſoſtôme, & il devoit être ſervi par des ſaints. Or c'étoit l'eſprit religieux, qui par une divine fécondité, devoit pro-

duire ce nombre de ſaints que Dieu vouloit former pour la perfection de ſon culte. C'étoit l'état religieux, qui dans la retraite & dans l'éloignement du monde, devoit élever cette multitude de ſaints éprouvés, de ſaints mortifiés, de ſaints conſommés en toute ſorte de vertus; de ſaints victorieux du monde & d'eux-mêmes, tels qu'il les falloit à Dieu, pour être ſervi en Dieu. David ſe plaignoit autrefois, & gémiſſoit de ce qu'il n'y avoit plus de ſaints dans le monde. Sauvez-moi, Seigneur, s'écrioit-il, touché des progrès que faiſoit le vice, & des déſordres qu'il voyoit croître de jour en jour : ſauvez-moi, parce qu'il n'y a plus de ſaints dans le monde. Or qu'eſt-ce que le monde, ſinon un enfer, du moment qu'il n'y a plus de
Pſ. 11. ſaints ? *Salvum me fac, Domine, quoniam defecit ſanctus.* Telle étoit la priere de ce ſaint Roi, dans l'ardeur de ſon zéle, à la vûe des iniquités du monde. Mais par un ſentiment bien contraire, je me conſole aujourd'hui, de ce que malgré les iniquités du monde, il y a encore des ſaints dans le monde. Car tandis que je vois des communautés de vierges conſacrées à Dieu, & uniquement appliquées à remplir les devoirs de leur vocation, des communautés qui ſe diſtinguent par leur in-

violable & constante régularité, des communautés qui édifient l'Eglise, & qui sont de celles que saint Cyprien appelloit la plus noble portion du troupeau de Jesus-Christ; tandis que je vois des maisons religieuses de ce caractère, (or il y en a) je dis hardiment & sans crainte : Non, la main du Seigneur n'est pas racourcie; & malgré l'envie du démon, il ne laisse pas d'y avoir encore des saints. Comme il y en a dans le ciel que Dieu glorifie, il y en a sur la terre qui glorifient Dieu, & ce sont au moins, mes chers Auditeurs, ces chastes épouses du Sauveur qui se vouent à lui comme à leur unique époux; ces ames pures, qui poussées de l'esprit de Dieu, font un divorce éternel & solemnel avec le monde; ces élûes rachetées d'entre les hommes, pour être dans les familles où elles sont nées, comme les prémices offertes au Dieu qu'elles adorent; ces vierges, dont les vêtemens blanchis dans le sang de l'Agneau, n'ont jamais été souillés, & qui toutes innocentes qu'elles sont, s'imposent tout le joug de la pénitence; voilà les saintes de Dieu sur la terre : *Sanctis quæ sunt in terra ejus.* Tout le reste du monde, si vous voulez, est corrompu : & je consens qu'indignés des scandales dont le monde est plein, vous disiez avec le *Ps. 15.*

Prophéte : Tous ſe ſont égarés, *Omnes declinaverunt ;* tous, en quittant Dieu, ſe ſont livrés aux plus abominables déſirs, *Abominabiles facti ſunt in ſtudiis ſuis ;* il n'y en a pas un qui ne vive dans le déréglement, pas un qui ne faſſe de ſes paſſions de ſecrettes idoles, *Non eſt qui faciat bonum, non eſt uſque ad unum.* Oui, je conſens que vous parliez de la ſorte, pourvû que vous en exceptiez ces ſaintes Filles, qui ſuivent des voies ſi oppoſées à celles du monde ; & qui par-là ſe préſervant de ſa contagion ne peuvent avoir aucune part à cet égarement univerſel : pourvû que vous reconnoiſſiez que dans leurs perſonnes Dieu s'eſt réſervé des ſervantes fidéles, qui n'ont point fléchi le genou devant Baal ; de ſincères adoratrices qui le ſervent en eſprit & en vérité, & qui jour & nuit occupées du ſoin de lui plaire, lui font aux dépens d'elles-mêmes des ſacrifices, dont il n'y a que lui ſeul qui ſçache le prix & le mérite. Car voilà toujours, mes cheres Sœurs, la fin pour laquelle Dieu vous a choiſies.

Je dis plus : Dieu nous a choiſis, afin que dans le monde chrétien nous ſoyons irrépréhenſibles, *Ut eſſemus ſancti & immaculati.* Car dans l'état religieux, une ſainteté ordinaire ne nous ſuffit pas ; il

nous faut une ſainteté irréprochable, une ſainteté à l'épreuve de toute cenſure, une ſainteté où le monde critique ne puiſſe découvrir aucune tache, j'entends de ces taches honteuſes qui déshonorent notre profeſſion. Pourquoi ? parce qu'il nous faut une ſainteté propre à confondre le libertinage du monde & ſon impiété. Or jamais notre ſainteté ne ſera telle, ſi elle ne monte juſqu'à ce dégré d'irrépréhenſibilité. Et en effet, c'eſt par ce motif que ſaint Pierre engageoit les premiers fidéles à ſe conduire parmi les gentils d'une maniere qui les mît à couvert, non-ſeulement de tout blâme, mais de tout ſoupçon ; afin, leur diſoit-il, mes Freres, que vous fermiez ainſi la bouche aux hommes ignorans & inſenſés, c'eſt-à-dire, aux ennemis de la foi : *Ut benefacientes obmuteſcere faciatis imprudentium hominum ignorantiam.* C'eſt par cette même raiſon que ſaint Paul conjuroit les miniſtres de l'Egliſe d'être des hommes ſans reproche, afin, reprenoit-il, que nos adverſaires, qui étoient les païens & les idolâtres, n'ayant aucun mal à dire de nous, ſoient forcés de nous reſpecter & de glorifier Dieu dans nous : *Ut is qui ex adverſo eſt, vereatur, nihil habens malum dicere de nobis.* Or voilà juſtement, mes cheres Sœurs, ce que Dieu de-

monde de vous & de moi. Car les mondains au milieu desquels nous vivons, ne sont pas moins attentifs à nous observer, ni moins déterminés à nous censurer, que l'étoient alors les païens & les idolâtres à l'égard des premiers fidéles ; & nous ne sommes pas moins obligés, comme religieux, à confondre par l'intégrité de notre vie, l'injuste & maligne critique des libertins d'aujourd'hui, que l'étoient les Chrétiens de ce tems-là, à confondre celle du Paganisme. Comme religieux, la cause de Dieu & de son service n'est pas moins entre nos mains, & j'oserois bien dire qu'elle y est encore plus. C'est donc à nous de la soutenir par l'excellent moyen que je vous marque ; & le voici. L'erreur des mondains, par exemple, est de se figurer que la piété, dans les vûes secrettes de la plûpart de ceux qui la pratiquent, n'est qu'un raffinement spécieux d'intérêt ou de vanité. C'est à nous de les convaincre d'ignorance, en leur faisant voir dans la religion des ames solidement humbles, qui bien loin d'y chercher l'éclat, font leurs plus cheres délices de s'y ensevelir, & d'y mener une vie cachée avec Jesus-Christ en Dieu ; des ames plus que désintéressées, ou dont l'unique intérêt est de n'avoir plus dans le monde nul intérêt : *Ut obmutescere fa-*

ciatis imprudentium hominum ignorantiam. La malignité des impies & des libertins, eſt de décrier les ſerviteurs de Dieu par certains endroits foibles qu'ils leur reprochent, & dont ils font contre eux le ſujet de leurs railleries. C'eſt à nous d'éviter ces foibles, & pour l'honneur de la religion, duquel nous devons perſonnellement répondre, de ne donner ſur nous aucune priſe. *Ut nihil habeant malum dicere de nobis.* Ainſi en uſoient ces premiers Chrétiens, révérés par les païens mêmes, & à qui, comme religieux, nous avons dû ſuccéder. *Capite nos*, diſoient-ils, ou plûtôt diſoit en leur nom le grand Apôtre, en faiſant aux gentils un ſaint défi : *Capite nos, neminem læſimus, neminem circumvenimus.* Examinez-nous bien : nous n'avons fait tort à perſonne, nous n'avons ni offenſé ni trahi perſonne ; qu'avez-vous à nous objecter qui puiſſe nous faire rougir, ou qui ſoit indigne de nous ? voilà de quoi ils ſe piquoient. L'irrépréhenſibilité de leur conduite étoit la gloire tout enſemble, & de leur Dieu & de leur profeſſion. Par-là ils déſarmoient l'impiété, & par-là ils triomphoient de la calomnie. Or, graces au Seigneur, l'Egliſe chrétienne eſt encore aujourd'hui en poſſeſſion du même avantage. Mais à qui eſt-ce ſur-tout qu'elle en

eſt redevable ? à ces ferventes communautés dont je viens de vous parler, à ces monaſtères où regne l'eſprit de Dieu. Car ſans chercher des exemples ailleurs que dans cette ſainte Maiſon, quel droit ces vierges qui m'écoutent, n'auroient-elles pas de dire aux mondains, comme ſaint Paul : *Capite nos*, informez-vous de notre vie tant qu'il vous plaira ; & toute votre malignité n'y trouvera rien dont elle puiſſe ſe prévaloir contre la profeſſion que nous faiſons d'être les épouſes de notre Dieu. Mais parce que leur humilité ne leur permettroit pas peut-être de tenir ce langage, quoique vrai ; quel droit, mes chers Auditeurs, n'aurois-je pas moi-même de vous les produire, pour vous faire un défi pareil à celui de S. Paul, en vous diſant ; Conſidérez bien ces ſervantes de Dieu ; & ſans leur faire aucune grace, ce que je n'ai garde de vous demander pour elles, rendez-leur la juſtice qui leur eſt dûe, & confeſſez qu'elles ſont au-deſſus de la plus rigide cenſure. Et en effet, qui de vous les accuſera d'ambition ? qui de vous les ſoupçonnera d'hypocriſie ? qui de vous les reprendra d'aucun de ces vices, par où la vertu tous les jours devient ſi doureuſe & même ſi odieuſe dans le monde ? Il n'y a dans toute leur conduite, ni artifice, ni

déguiſement, ni affectation, ni oſtentation, ni politique, ni intrigue. Quel reproche auriez-vous donc à leur faire, & par quel endroit pourriez-vous éluder ou affoiblir l'argument que S. Paul tiroit de là pour la condamnation de votre vie lâche & mondaine? Or voilà, mes cheres Sœurs, à quoi vous & moi, nous devons aſpirer dans la religion; à être de ſes ſujets irrépréhenſibles. Il y a plus encore.

Dieu nous a choiſis afin qu'en qualité de religieux, nous ſervions de modéles aux Chrétiens du ſiécle: c'eſt-à-dire, afin que les Chrétiens du ſiécle apprennent de nous ce qu'ils ſont, ou plûtôt ce qu'ils doivent être, afin qu'ils aient toujours dans nos perſonnes une idée ſenſible de la perfection à laquelle ils ſont appellés; afin qu'en nous voyant, ils ſe ſouviennent, pour ainſi dire, de quelle tige ils ſont ſortis, & qu'en ſe meſurant à nous ils reconnoiſſent qu'autant qu'ils ſe ſont éloignés de cette tige, autant ils ont dégénéré du Chriſtianiſme qu'ils profeſſent. Car quelque différence qu'on ſuppoſe entre leur état & le nôtre, qu'eſt-ce qu'un vrai religieux, ſinon un Chrétien parfait; & comment un Chrétien peut-il eſpérer d'être parfait Chrétien, ſi dans le ſiécle même où Dieu l'engage, il n'eſt religieux d'eſprit & de

cœur ? Je ſerois infini ſi je voulois approfondir cette penſée. Mais je manquerois au devoir eſſentiel de mon miniſtère, ſi je ne concluois de là, mes cheres Sœurs, combien nous ſommes ſpécialement obligés d'être réguliers & fervents dans la pratique de nos devoirs. Car puiſqu'en qualité de religieux, nous ſommes choiſis pour être les modéles des Chrétiens du ſiécle, je dis les modéles vivans de la ſainteté de leur profeſſion, que ſeroit-ce ſi nous-mêmes nous venions à négliger la nôtre, & à nous oublier ? Juſqu'à quel point nos infidélités & nos tiédeurs, par les funeſtes conſéquences qu'en tireroient les mondains, n'autoriſeroient-elles pas leurs déſordres, & juſqu'à quel point leur libertinage ne ſe prévaudroit-il pas de nos moindres relâchemens ? Si le ſel ſe corrompt, diſoit Jeſus-Chriſt, avec quoi empêchera-t-on tout le reſte de ſe corrompre ; & ſi dans l'Egliſe de Dieu, ce qui devoit être lumiere, devient ténébres, que ſera-ce des ténébres mêmes ? Or c'eſt vous, ajoûtoit notre divin Maître, en parlant à ceux qui avoient tout quitté pour lui, c'eſt vous qui êtes ce ſel de la terre, *Vos eſtis ſal terræ.* C'eſt vous, qui deſtinés pour éclairer & pour édifier, êtes la lumiere du monde, *Vos eſtis lux mundi.*

Sel de la terre qui n'eſt plus bon à rien dès qu'une fois il a perdu ſa force : lumiere du monde qui venant à s'éteindre ou à s'obſcurcir ſelon la parabole du Sauveur, laiſſe tout le corps obſcur & ténébreux. Ma conſolation eſt de parler aujourd'hui à des vierges prudentes, zélées, vigilantes, qui ſont bien à couvert de ce reproche, à des épouſes du Fils de Dieu, dont la ſainte vie eſt dans la maiſon du Seigneur, un flambeau ardent & luiſant, un ſel pur & incorruptible, dont la vertu eſt à l'épreuve de toute l'iniquité du ſiécle.

De là, mes cheres Sœurs, Dieu nous a choiſis, afin que nous ſoyons dans la loi de grace, ſon peuple particulier, comme les Iſraélites l'étoient dans l'ancienne loi. Car c'eſt par là qu'on les diſtinguoit, & qu'entre tous les peuples de la terre, on les regardoit comme le peuple de Dieu : pourquoi ? parce que c'étoit à eux, dit ſaint Paul, qu'appartenoit l'adoption des enfans, la gloire, l'alliance, le culte, la loi, les oracles de Dieu & ſes promeſſes ? *Quorum adoptio eſt filiorum & gloria, & teſtamentum, & legiſlatio, & obſequium. & promiſſa.* Or après le choix que Dieu a fait de nous par la vocation religieuſe, tout cela nous convient encore plus qu'à eux. L'adoption des enfans, puiſqu'en qualité

Rom. c. 9.

de pauvres volontaires, nous ſommes ſans conteſtation les héritiers primitifs du Pere céleſte. La gloire, puiſqu'en vertu du ſacrifice que nous lui faiſons de nous-mêmes, nous poſſédons dans la religion toute la dignité, auſſi-bien que la ſainteté du ſacerdoce Royal de Jeſus-Chriſt. L'alliance, puiſqu'étant vierges par état, vous êtes par un titre ſolemnel les épouſes de cet homme-Dieu. La loi, puiſque pour l'embraſſer dans toute ſon étendue, non contentes d'en accomplir les commandemens, vous y ajoûtez les conſeils, & les conſeils de la plus éminente perfection. Le culte, puiſque libres & dégagées des emplois prophanes du ſiécle, vous êtes uniquement occupées des choſes de Dieu. Les promeſſes, puiſque c'eſt expreſſément pour vous, que le Sauveur du monde a dit : Quiconque aura tout quitté, & s'attachera à me ſuivre, recevra le centuple, & en cette vie, & dans la vie éternelle. Nous avons donc, comme religieux, tous les dons & tous les avantages qu'on peut avoir, pour être dans le Chriſtianiſme le peuple de Dieu particulier : & au lieu que dans l'Ecriture, Dieu dit aux mondains, *Vos non populus meus*, vous n'êtes point mon peuple, & vous êtes indignes de l'être ; ſi nous ſommes fidéles à la grace de notre vocation, Dieu nous

nous dit au contraire, c'eſt vous qui ſéparés du monde, méritez de porter cette glorieuſe qualité; c'eſt vous qui dévoüés à mon ſervice, êtes non-ſeulement mon peuple, mais l'élite de mon peuple; c'eſt vous qui rachetés de la terre, êtes ce peuple conquis que j'ai choiſi pour publier mes grandeurs, & pour chanter éternellement mes loüanges : *Populus acquiſitionis, ut virtutes annuntietis ejus qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen ſuum.* I. Petr. c. 2.

Or c'eſt à ce peuple particulier, ma chere Sœur, que vous allez être aſſociée. Dieu vous a choiſie, afin que par le plus ſpécial de tous les titres, vous deveniez ſa créature. Comme Chrétienne, vous l'étiez déja, mais vous ne l'étiez pas encore auſſi parfaitement, auſſi pleinement, auſſi abſolument que vous pouviez l'être; & Dieu par la prédilection qu'il a eue pour votre perſonne, a voulu que vous le fuſſiez dans la même étendue de perfection qu'il eſt votre Dieu. Comme Chrétienne, vous n'étiez qu'un commencement, qu'un eſſai, & ſi j'oſe uſer de ce terme, qu'une ébauche de ſa créature : car c'eſt ainſi que le Saint-Eſprit même s'en explique, *Genuit nos verbo veritatis, ut ſimus initium aliquod creaturæ ejus*; il nous a engendrés comme Chrétiens par la parole de la vérité, afin Jac. c. 1.

que nous soyons au moins un commencement de cette créature parfaite, que sa grace est capable de former en nous, *Ut simus initium aliquod.* Mais, comme Religieuse, vous allez être cette créature parfaite, cette créature à qui rien ne manquera, pour être totalement à Dieu, pour être uniquement à Dieu, pour être irrévocablement à Dieu, puisqu'il est vrai qu'on ne peut être plus à Dieu qu'en se consacrant à la religion. Il ne me reste donc qu'à conclure par les paroles de mon texte, & qu'à vous dire, ma chere Sœur : *Memento, & ne oblivi caris ;* souvenez-vous-en, & ne l'oubliez jamais. Souvenez-vous-en dans les occasions importantes, où il s'agira de remplir les devoirs pénibles de votre état. Souvenez-vous-en dans les épreuves que Dieu voudra faire de vous, quand il sera question de lui donner des marques de votre persévérance. J'ai choisi le Seigneur, & le Seigneur m'a choisie : ces deux pensées vous soutiendront & vous fortifieront. Avec cela il n'y aura point de difficulté que vous ne surmontiez, point de tentation que vous ne repoussiez, point de chagrin & de dégoût au-dessus duquel vous ne vous éleviez. J'ai choisi le Seigneur, & le Seigneur a bien voulu agréer le choix que j'ai fait de lui ; le Seigneur

m'a choisie, & par un libre consentement j'ai ratifié le choix qu'il a fait de moi : ces deux pensées, dis-je, vous feront goûter le bonheur de votre état, vous en adouciront toutes les peines, vous exciteront à en acquérir toute la perfection. Souvenez-vous-en durant le cours de la vie, pour vous maintenir dans l'inviolable fidélité que notre Dieu attend de vous. Vous vous en souviendrez aux approches de la mort, pour vous animer d'une sainte confiance, à la vûe de ce jugement si formidable pour les mondains, mais plein de consolation & de gloire pour les ames vraîment religieuses. C'est la grace que je vous souhaite, &c.

TROISIEME SERMON SUR L'ETAT RELIGIEUX.

Le renoncement Religieux, & les récompenſes qui lui ſont promiſes.

Dixit Petrus ad Jeſum, Ecce nos reliquimus omnia, & ſecuti ſumus te, quid ergò erit nobis? Jeſus autem dixit illis: Amen dico vobis, quòd vos qui ſecuti eſtis me, in regeneratione ſedebitis & vos ſuper ſedes duodecim judicantes duodecim tribus Iſraël. Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, vel ſorores, aut patrem, aut matrem, centuplum accipiet, & vitam æternam poſſidebit.

Pierre prenant la parole, dit à Jeſus-Chriſt: Vous voyez, Seigneur, que nous avons tout quitté, & que nous vous avons ſuivi; quelle récompenſe en recevrons-nous? Jeſus-Chriſt leur répondit: Je vous dis en vérité, qu'au tems de la réſurrection, vous qui m'avez ſuivi, vous ſerez aſſis ſur des thrônes pour juger les douze tribus d'Iſraël. Et quiconque aura quitté ſa maiſon, ſes freres & ſes ſœurs, ſon pere ou ſa mere, recevra le centuple, & aura pour héritage la vie éternelle. En S. Matth. ch 19.

DE tout l'Evangile, voilà les paroles qui conviennent plus naturellement à la cérémonie, pour laquelle nous ſommes

ici assemblés. Car dans la pensée des Peres, la vocation des Apôtres a été le modéle de la vocation religieuse ; & il est même de la foi, que le Fils de Dieu par ces paroles a promis aux ames religieuses, ce qu'il promettoit aux Apôtres, puisqu'il a conclu généralement & sans exception, que tous ceux qui poussés de l'esprit de Dieu, renonceroient au monde comme les Apôtres, recevroient comme eux le centuple : *Et omnis qui reliquerit domum, centuplum accipiet.* Paroles, s'écrie saint Bernard, qui depuis l'établissement du Christianisme, malgré l'iniquité du siécle, ont persuadé aux hommes ce que la chair & le sang ne leur avoit point révélé, sçavoir le mépris du monde, & la pauvreté volontaire. Paroles, qui par une admirable fécondité, ont rempli les déserts de solitaires, les monastères & les cloîtres d'ames ferventes, l'Eglise de Dieu de saints & de floriſſans Ordres. Paroles, qui tous les jours encore dépeuplent l'Egypte, & lui enlévent ses plus riches dépouilles : *Hæc sunt verba quæ Ægyptum spoliant, & optima quæque ejus vasa diripiunt.* C'est-à-dire, paroles, qui tous les jours arrachent au monde tant d'excellens sujets, dont le monde auroit pû se faire honneur; mais dont le monde n'étoit *Bern.*

pas digne, & que Dieu s'étoit réservés, en les prédestinant pour la religion.

Je ne suis pas venu sur terre, disoit le Sauveur, pour y apporter la paix, mais
Matth. l'épée : *Non veni pacem mittere, sed gla-*
c. 10. *dium.* Car je suis venu séparer le pere d'a-
Ibid. vec son fils, & la fille d'avec sa mere : *Veni enim separare hominem adversùs patrem suum, & filiam adversùs matrem suam.* Or quelle est l'épée mystérieuse avec laquelle il fait cette séparation ? la parole que je vous prêche, cette parole vive & efficace, cette parole qui pénétre jusques dans les cœurs, & qui convertit les ames par l'ardeur qu'elle leur inspire pour la parfaite sainteté, & par la promesse fidéle & solemnelle qu'elle leur fait au nom même de celui qui est l'oracle de la vérité :
Bern. *Vivus sermo, convertens animas, & felici amulatione sanctitatis, & fideli promissione veritatis.* En un mot, cette parole de saint Pierre à Jesus-Christ : Seigneur, nous avons tout quitté pour vous ; & celle de Jesus-Christ à saint Pierre : Vous recevrez le centuple & vous posséderez la vie éternelle, c'est dans le sens littéral de l'Evangile, l'épée, ou le couteau de division, qui fait dans les familles chrétiennes ce partage si surprenant, par où les uns deviennent volontairement pauvres, tandis

qu'on travaille à enrichir les autres ; les uns s'humilient & s'anéantiſſent pour Dieu, pendant que les autres s'élévent aux honneurs du monde ; les uns embraſſent une vie auſtère & pénitente, lorſque les autres cherchent des établiſſemens commodes. C'eſt là, dis-je, ce qui ſépare tous les jours dans la loi de grace ceux à qui la naiſſance avoit donné les mêmes prétentions & les mêmes droits. Quel bonheur pour moi, ſi par la vertu de cette même parole, je pouvois aujourd'hui perſuader à ceux qui m'écoutent ce ſaint renoncement au monde, que la ſeule obligation du baptême, indépendamment de tout autre vœu, rend indiſpenſablement néceſſaire pour le ſalut, en quelque condition & en quelque état que ſe trouve l'homme chrétien ! C'eſt votre ouvrage, ô mon Dieu ; & l'exemple de cette jeune vierge qui va pour jamais ſe conſacrer à vous, eſt bien plus capable d'y contribuer, que tout ce que j'en pourrai dire. J'ai beſoin de votre grace, & je la demande par l'interceſſion de Marie. *Ave, Maria.*

C'Eſt une queſtion qu'on propoſe, comment les Apôtres, par la bouche & l'organe de ſaint Pierre qui fut leur chef, pûrent dire au Sauveur du monde : Seigneur, nous

avons tout quitté, & nous vous avons suivi, eux qui nés pauvres ne possédoient rien, & qui pour suivre Jesus-Christ, n'avoient quitté qu'une simple barque. Saint Grégoire Pape répond, que tout pauvres qu'ils étoient, ils eurent néanmoins droit de parler ainsi, parce qu'en conséquence de leur engagement avec le Sauveur, quoiqu'ils n'eussent rien, au moins étoit-il vrai qu'ils avoient quitté pour le suivre, le désir d'avoir, l'espérance d'avoir, la puissance même & la faculté d'avoir. D'où ce saint Docteur concluoit, qu'en suivant le Fils de Dieu, ils avoient donc quitté autant de choses, qu'ils en auroient pû désirer, qu'ils en auroient pû espérer, qu'ils en auroient pû même acquérir & posséder, s'ils ne s'étoient pas attachés à lui : *Unde & à sequentibus tanta derelicta sunt, quanta à non sequentibus desiderari potuerunt.* Greg. Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui m'a toujours paru un des plus touchans & des plus consolans principes de notre Religion. Nous avons affaire à un Dieu qui nous tient compte, non-seulement de nos actions & de nos œuvres, mais de nos intentions & de nos désirs; non-seulement de ce que nous quittons pour lui, mais de ce que nous voudrions quitter. Nous servons un Dieu qui en-

tend, qui agrée & qui récompense, comme dit l'Ecriture, la préparation même de nos cœurs; un Dieu qui répond à nos désirs par les magnifiques promesses d'un Royaume qu'il nous destine, d'un centuple qu'il nous assûre, d'une vie éternelle dont il nous déclare les légitimes possesseurs.

Deux pensées auxquelles je m'arrête, & qui vont partager ce discours: car mon dessein, mes cheres Sœurs, est de vous montrer, premierement, à quoi nous avons renoncé pour Jesus-Christ, & secondement, à quoi Jesus-Christ s'est engagé pour nous. A quoi nous avons renoncé pour Jesus-Christ, & par-là vous comprendrez quelle est la grace essentielle de votre vocation. A quoi Jesus-Christ s'est engagé pour nous, & par-là vous connoîtrez combien cette vocation vous doit être précieuse. Sujet important, non-seulement pour votre édification & pour la mienne, mais pour l'instruction générale des Chrétiens du siécle, qui vont être témoins de cette cérémonie. En vous faisant voir à quoi nous avons renoncé pour Jesus-Christ, je leur donnerai les justes idées qu'ils doivent avoir des biens de la terre auxquels ils ne renoncent pas. Et en vous apprenant à quoi Jesus-Christ s'est engagé pour nous, je leur découvrirai ce qui doit réveiller

leur foi, exciter leur zéle, intéreſſer leur piété, & les piquer d'une ſainte envie, par la comparaiſon que je ferai de leur état & du vôtre. Deux points encore une fois auxquels il eſt impoſſible qu'ils ne prennent part comme Chrétiens : mais voici, mes cheres Sœurs, le fruit principal qui nous regarde, vous & moi, comme religieux. Avoir tout quitté pour ſuivre Jeſus-Chriſt, c'eſt pour vous une grace ineſtimable, & le fonds de toutes les graces dont nous ſommes redevables à Dieu dans la religion : premiere vérité. Avoir droit comme nous l'avons aux promeſſes de Jeſus-Chriſt, c'eſt déja pour vous une récompenſe & une béatitude commencée, mais qui doit être ſoutenue par notre ferveur, & que nous devons continuellement mériter dans la religion : ſeconde vérité. Voilà, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, les deux termes de cette vocation divine qui nous a ſéparés du monde, ce qu'il nous en a coûté, & ce que nous y avons gagné. Ce qu'il nous en a coûté, non pas pour nous en repentir, mais pour en bénir le Seigneur, & pour nous en féliciter. Ce que nous y avons gagné, pour n'en pas perdre le mérite, mais pour en tirer tout l'avantage que Dieu a prétendu nous y faire trouver. *Reliquimus omnia, & ſecuti ſumus te* : nous

avons tout quitté pour vous, Seigneur; mais qu'avons-nous quitté en quittant tout, c'eſt ce que j'expliquerai dans la premiere partie. *Quid ergo erit nobis?* que nous en reviendra-t-il donc, & quelle ſorte de récompenſe en devons-nous attendre? c'eſt ce qu'il nous importe de ſçavoir, & à quoi je répondrai dans la ſeconde partie. Donnez à l'une & à l'autre votre attention.

I.
PART.

IL eſt donc vrai, Chrétiens, que ceux qui ſe dévoüent à Dieu & qui embraſſent la profeſſion religieuſe, ont l'avantage de quitter tout pour ſuivre Jeſus-Chriſt: mais ne croyez pas qu'ils aient pour cela la penſée de s'en glorifier. Ils ſçavent ſe faire juſtice; ils ſçavent honorer le don de Dieu, & bien loin de regarder leur renoncement aux biens de la terre, comme un ſacrifice dont Dieu leur ſoit redevable, ils le regardent comme une grace dont ils ſe tiennent redevables à Dieu. S'ils diſent au Sauveur, auſſi-bien que ſaint Pierre, *Ecce nos reliquimus omnia*, c'eſt avec un humble ſentiment de gratitude, & non point avec un vain eſprit d'oſtentation; c'eſt pour reconnoître les miſéricordes du Seigneur, & non point pour ſe prévaloir de leurs mérites; c'eſt pour s'exciter à la pratique

de leurs devoirs, & non point pour préſumer de leur état & de leurs prérogatives. Non, non, mes Freres, diſoit, au rapport de ſaint Athanaſe, le bienheureux Antoine à ſes diſciples, qu'aucun de vous ne ſe flatte d'avoir quitté de grandes choſes, parce qu'il a quitté le monde, *Nemo, cùm dereliquerit mundum, glorietur, quaſi magna dimiſerit.* Et j'ai droit, mes cheres Sœurs, de vous tenir aujourd'hui le même langage, en me l'appliquant à moi-même. Ne nous élevons point dans la vûe de ce que nous avons fait pour Dieu, quand nous ſommes entrés dans la religion; mais penſons plûtôt à ce que Dieu a fait pour nous, quand il nous y a appellés. En prenant le parti de la religion, & en nous ſéparant du monde, nous avons, ſi vous le voulez, quitté des biens qui pouvoient juſtement nous appartenir, mais des biens dont la poſſeſſion eſt un fardeau terrible ſelon Dieu, mais des biens dont l'amour eſt un crime ſelon l'Evangile, mais des biens dont la perte ou la privation eſt, de l'aveu même du monde, une ſource d'amertume & de douleur. Je m'explique. Nous avons quitté des biens qu'on ne peut poſſéder ſans être chargé devant Dieu, & ſouvent accablé du poids des obligations qu'ils impoſent; des biens qu'on

Anton.

ne peut aimer, ſans être ſouillé du vice de la cupidité qui s'y attache, & de tous les déſordres qu'elle cauſe; des biens qu'on ne peut perdre, ni ſeulement même craindre de perdre, ſans en être troublé, déſolé, conſterné. *Bona*, dit excellemment *Bern.* ſaint Bernard, *quæ poſſeſſa onerant, amata inquinant, amiſſa cruciant.* Trois caractères ſous leſquels ce grand Saint nous les a repréſentés, & dont je me ſers d'abord pour vous faire connoître le bonheur de la vocation religieuſe. C'eſt-à-dire, mes cheres Sœurs, qu'en renonçant aux biens de la terre, nous avons renoncé à de grandes charges, je dis à de grandes charges de conſcience; nous avons évité de grands écueils dans la voie du ſalut; nous nous ſommes épargnés de grands chagrins, dont toute la prudence humaine ne nous auroit pas garantis. Voilà ce que nous avons quitté: des biens onéreux, des biens contagieux, des biens, qui dans la viciſſitude continuelle des choſes de la vie, & plus encore dans l'inévitable néceſſité de la mort, n'aboutiſſent enfin qu'à affliger l'homme & à le rendre malheureux. Aurions-nous bonne grace après cela d'en faire tant valoir le ſacrifice, & quelle reconnoiſſance ne devons-nous pas plûtôt à Dieu, qui nous a inſpiré le deſſein

de les abandonner ? Mais vous, Chrétiens du siécle qui m'écoutez, & qui par l'engagement de vos conditions demeurez dans la possession de ces prétendus biens ; vous qui maîtres de ces biens, devez en accorder l'usage avec la pureté & la sainteté du Christianisme que vous professez, quel sujet n'avez-vous pas de trembler ? Appliquez-vous, & profitez d'une si sainte morale.

Oui, ces biens que vous possedez, & à quoi par sa profession renonce l'ame religieuse, quelque idée que vous en ayez, sont des biens onéreux pour la conscience; & malheur à vous, si vous l'ignorez, & si vous négligez de le sçavoir : *Bona quæ possessa onerant.* Car malgré l'illusion des fausses maximes du monde, ainsi les ont considérés tous ceux qui en ont jugé selon les régles de la véritable sagesse, qui est la sagesse chrétienne ; & c'est ce qui a modéré l'empressement & l'ardeur qu'ils auroient eu peut-être sans cela pour ces sortes de biens ; c'est ce qui leur a donné pour ces biens terrestres & grossiers, non-seulement de l'indifférence & du mépris, mais de l'éloignement & de l'horreur. Ainsi même en jugea ce Philosophe païen, dont parle saint Jérôme, qui par l'effort d'une vertu, mondaine tant qu'il vous

plaira, mais généreuſe & toute héroïque, jetta dans la mer tout ce qu'il avoit amaſſé d'or & d'argent, & ſe réduiſit dans le dénuement le plus réel & le plus parfait de toutes choſes : *Abite in profundum, malæ cupiditates ; ego vos mergam, ne ipſe mergar à vobis.* Allez, s'écria-t-il, importunes & maudites richeſſes, ſources d'inquiétudes & de ſoins, allez dans le fond de l'abyſme : j'aime mieux vous y voir périr, que de m'expoſer à périr moi-même pour vous. Or comme païen il ne pouvoit alors enviſager les ſoins & les inquiétudes qu'attirent les biens de ce monde, que par rapport aux loix & aux devoirs du monde. Qu'auroit-il fait, s'il eût été éclairé des lumieres de la foi, & que s'élevant au-deſſus du monde, il eût regardé ces biens dans l'ordre du ſalut ? Avec quelle joie ne s'en feroit-il pas dépouillé, ſi les peſant dans la balance du ſanctuaire, il en avoit connu le poids redoutable par rapport au jugement de Dieu ? s'il avoit ſçu de combien de chefs, un Chrétien qui joüit de ces biens, devient reſponſable à Dieu ; s'il avoit approfondi les obligations infinies de juſtice & de charité, dont un homme, pourvu de ces biens, doit s'acquitter pour ſe mettre à couvert d'une damnation éternelle & de la malédiction de Dieu. Avec

quel redoublement de ferveur n'eût-il pas dit, *Abite in profundum.* Allez, fardeau de mon ame, votre pesanteur m'effraye, & je suis trop foible pour vous porter : il est plus sûr, & plus avantageux pour moi, de me détacher de vous, & c'est sans peine que je vous quitte, puisque par-là je romps mes liens, & je me tire de l'esclavage où vous auriez tenu ma conscience & ma liberté captives.

Or voilà, comme je l'ai dit, le sentiment qu'en ont eu les parfaits Chrétiens & les vrais serviteurs de Dieu. Ces biens, quand l'ordre de la Providence & la nécessité de leur état les en a chargés, bien loin de les élever, de les enfler, de les ébloüir, par un effet tout contraire les ont humiliés, les ont saisis de frayeur, les ont fait gémir. Convaincus qu'ils n'en étoient que les simples œconomes, & sçachant qu'ils en devoient rendre compte un jour à ce juge inéxorable & sévère, dont ils n'auroient alors nulle grace à espérer, ils ont toujours cru entendre cette parole foudroyante : *Redde rationem villicationis tuæ ;* vous avez reçu des biens dans la vie, vous les avez possédés, & il est maintenant question de montrer quel emploi vous en avez fait. Parole qui par avance les a consternés, & qui les a bien empê-

Luc. c. 6.

chés de se complaire, ni de trouver de la douceur dans des biens sur lesquels ils se voyoient sans cesse à la veille d'être recherchés avec tant de rigueur. Au-lieu que les enfans du siécle par l'abus qu'ils font de ces biens, n'en prennent que l'agréable & le commode, & en laissent l'onéreux & le pénible; ceux-ci par une conduite toute opposée, en ont pris l'onéreux & le pénible, à quoi la loi de Dieu les obligeoit, & n'en ont jamais voulu goûter l'agréable. En un mot, dit saint Chrysostôme, parce qu'ils en jugeoient sainement & selon l'esprit de Dieu, ces biens de la terre leur ont paru ce qu'ils étoient, c'est-à-dire, des assujettissemens & des charges pesantes. Charges que portent malgré eux les riches du monde, & qu'ils porteront surtout quand il faudra paroître devant le tribunal de Jesus-Christ: car c'est encore en ce sens que l'oracle de saint Paul se vérifiera, *Unusquisque onus suum portabit.* Gal. c. 6. Charges que l'ambition & l'avarice ont bien à présent le secret d'éluder, mais dont la conscience, pour peu qu'elle soit soumise à la raison, ne s'affranchira jamais. Charges sous lesquelles nous voyons succomber les plus solides vertus: & qui de nous sans présomption auroit pû compter sur la sienne, & s'assûrer d'un meilleur

fort ? Charges enfin qui par l'infidélité des hommes, après leur avoir été une matiere de péché & de prévarication, deviennent pour eux des sujets de malédiction, de condamnation, de réprobation. En dis-je trop, & le Fils de Dieu n'en dit-il pas encore plus dans l'Evangile ?

Or cela supposé, mes cheres Sœurs, rendons graces au Seigneur qui nous a retirés du monde & délivrés de telles charges. A quoi réduisez-vous les choses, disoient les Apôtres à leur divin Maître ? si la condition de ceux qui s'établissent dans le monde est telle que vous la dépeignez, il seroit bien plus expédient de ne s'y établir jamais : *Si ita est causa hominis cum uxore, non expedit nubere.* Ainsi parloient-ils au regard du mariage, & de même auroient-ils pû ajoûter en général : Si les biens de la terre pour un Chrétien sont des fardeaux si onéreux, il seroit beaucoup plus à souhaiter de n'en point avoir. Il est vrai, leur répondoit le Fils de Dieu, approuvant la conséquence qu'ils tiroient de sa doctrine, se dépouiller de tout & quitter tout, ce seroit constamment le plus avantageux pour le Royaume de Dieu; mais tous ne comprennent pas cette parole, & pour en avoir l'intelligence, il faut qu'elle nous soit donnée d'en-haut :

Matth. 6 19.

Non omnes capiunt verbum istud. Or c'est cette parole, ô mon Dieu, que nous avons compriſe, & dont toute ame religieuſe éprouve ſenſiblement la vérité. Les mondains ne la goûtent pas. Prévenus d'une erreur groſſiere, qui ſéduiſant leur raiſon, affoiblit leur foi, ils croient qu'il eſt bien plus aiſé de joüir des biens de ce monde que d'y renoncer, & cette erreur ſeule eſt capable de les perdre : pourquoi ? parce que l'unique reſſource pour eux, ce ſeroit au moins qu'ils fuſſent bien perſuadés, qu'avec les formidables obligations dont ils ſe trouvent chargés devant Dieu, & dont Dieu ne rabbattra rien, il eſt incomparablement plus difficile d'être Chrétien en joüiſſant des biens du monde, que de quitter tous les biens du monde pour être Chrétien. Principe qui ſurprend d'abord, mais qui n'eſt néanmoins ni un ſophiſme ni un paradoxe. *Ibid.*

Qui ſont donc à proprement parler les heureux de la terre ? Ecoutez la réponſe de ſaint Bernard : Ce ſont ceux qui libres & dégagés, ſuivent Jeſus-Chriſt, & marchent après lui ſans embarras dans la ſainte voie de la pauvreté Evangélique : *Felices qui exonerati ſunt, & ſequuntur Dominum expediti.* Et qu'eſt-ce que la profeſſion religieuſe ? une décharge générale des in- *Bern.*

quiétudes & des soins du siecle ; de ces soins, dis-je, & de ces inquiétudes dont la conscience d'un Chrétien, pour peu qu'il ait de religion, doit être nécessairement troublée : *Abdicatio sollicitudinum hujus sæculi.* Qu'est-ce que la Religion ? un chemin droit & applani qui conduit à Dieu sans nul empêchement : *Iter ad Deum sine impedimento.* J'ai donc eu raison de dire, qu'en quittant les biens du monde, nous n'avons quitté, à le bien prendre, que les obstacles du salut. Et en effet, autre remarque de saint Bernard, ce qu'il y auroit d'agréable dans les biens du monde, si Dieu l'avoit ainsi permis, & s'il avoit pû le permettre, ce seroit d'en pouvoir disposer à son gré, d'en être entierement le maître, de n'en rien devoir à autrui, d'en user & d'en joüir à discrétion, d'avoir droit de les employer sans bornes & sans mesure à ses divertissemens, à l'accroissement de sa fortune, à satisfaire son ambition & à s'élever. Voilà par où ces biens pourroient plaire à l'homme, & ce que l'homme, en y renonçant, pourroit compter d'avoir quitté. Or rien de tout cela, mes cheres Sœurs, n'est permis aux Chrétiens du siécle, non plus qu'à nous. Ce n'est donc point à tout cela que nous avons précisément renoncé par la profession religieuse, puisque tout cela

Ibid.

Ibid.

indépendamment de la profeſſion religieuſe nous étoit déja interdit par la loi chrétienne. Otez tout cela, que reſte-t-il dans les biens du monde? je le répéte : l'obligation indiſpenſable, mais affreuſe pour ceux qui les poſſédent, de les diſpenſer avec fidélité, de n'en être ni avares ni prodigues, d'en conſacrer aux pauvres le ſuperflu, d'en ménager pour Dieu le néceſſaire ; le remords d'y avoir manqué, la crainte d'en être puni, tous les dangers & toutes les tentations inſéparables de la proſpérité humaine. Voilà ce que nous avons quitté, & voilà, Chrétiens Auditeurs, ce qui vous reſte. Or tout cela encore une fois, ce ſont les obſtacles du ſalut que l'on trouve dans le monde, mais que nous n'avons plus à combattre dans la religion.

Non-ſeulement les biens de la terre ſont des biens onéreux, mais des biens contagieux, des biens qui ſouillent l'ame & la rendent impure par le feu de la concupiſcence qu'ils y allument, & à qui ils ſervent d'aliment ; des biens qu'il eſt permis de poſſéder, mais à quoi il n'eſt pas permis de s'attacher, & dont l'amour eſt un crime, *Bona, quæ amata inquinant.* C'eſt, mes cheres Sœurs, une autre raiſon pour vous conſoler de ne les avoir plus. Développons-la. Si l'Evangile de Jeſus Chriſt n'étoit que

pour les religieux, ou s'il étoit moins sévère pour les Chrétiens du siécle ; s'il permettoit aux Chrétiens du siécle mille choses qu'il leur défend, & si les préceptes de la loi divine qui les regardent aussi-bien que les religieux, ne les resserroient pas dans les bornes aussi étroites que le sont celles de la voie du salut, peut-être leur condition nous pourroit-elle tenter, & peut-être en l'envisageant, aurions-nous peine à reprimer certains retours, quoiqu'involontaires, & certains regrets. Donnons encore plus de jour à cette supposition. Si nous pouvions effacer de l'Ecriture ces paroles de l'Apôtre, *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt ;* & si l'amour du monde, qui nous est défendu comme un amour criminel, par un changement de providence, devenoit légitime & innocent ; s'il étoit permis aux gens du monde, par la raison qu'ils sont du monde, d'en aimer les biens ; s'ils pouvoient sans crime user de leur liberté pour satisfaire leurs désirs ; si les plaisirs même licites, ne leur étoient pas des dispositions prochaines aux illicites ; enfin, si la loi de Dieu, s'accommodant pour eux aux loix du monde, les laissoit joüir tranquillement de ce qu'ils appellent avantages du monde : j'en conviens ; ce que nous sommes, com-

1. Joan. c. 2.

paré à ce qu'ils ſont, pourroit alors paroître triſte ; & ce qu'ils ſont, comparé à ce que nous ſommes, nous pourroit être un objet d'envie. Mais quand je viens à conſidérer juſqu'à quel point ce Chriſtianiſme qui leur eſt commun avec nous, les gêne & les lie, tout mondains qu'ils ſont; quand j'entends le Fils de Dieu qui leur déclare dans l'Evangile, que s'ils ne renoncent d'eſprit & de cœur à tout ce qui leur appartient, même légitimement ; que s'ils ne crucifient leur chair, que s'ils n'étouffent leur ſenſibilité & leur délicateſſe ſur le faux honneur & la vaine gloire du monde, que s'ils ne combattent comme leur ennemi le plus mortel l'amour d'eux-mêmes, je dis plus, s'ils ne ſe haïſſent eux-mêmes, quoique Chrétiens de profeſſion & de nom, ils ne peuvent être ſes Diſciples, & que ſans tout cela ils ne doivent rien prétendre au Royaume des cieux. Quand je fais enſuite la réflexion que faiſoit ſaint Auguſtin, combien tout cela, pour être pratiqué dans le monde, demanderoit de violence & d'efforts ; & ſi les Chrétiens du ſiécle vouloient de bonne foi ſe conformer & ſe ſoumettre à ce que leur enſeigne leur religion, combien l'accompliſſement de tout cela les déconcerteroit, & leur feroit trouver le monde même in-

ſipide & fade. Quand je repaſſe ces importantes & étonnantes vérités, dont la raiſon ni la foi ne nous permettent pas de douter, qu'en dois-je conclure, ſinon, mes cheres Sœurs, de me réjoüir avec vous & avec moi-même de la miſéricorde ſinguliere que Dieu nous a faite en nous appellant à la religion ? Et en quoi eſt-elle ſinguliere cette miſéricorde ? parce qu'il s'enſuit delà, qu'en quittant le monde, nous avons donc pris le parti non-ſeulement le plus sûr, mais le plus aiſé. Car il eſt bien plus aiſé, comme l'obſerve ſaint Chryſoſtôme, de renoncer à tous les biens du monde, que de les poſſéder aux conditions que l'Evangile nous marque; c'eſt-à-dire, que de les poſſéder ſans les aimer, que de les poſſéder ſans s'y attacher, que de les poſſéder ſans en abuſer. Bien plus aiſé de ſe paſſer abſolument des plaiſirs des ſens, que d'en uſer avec les reſtrictions ordonnées dans la loi de Dieu; c'eſt-à-dire, que d'en uſer & de ſe contenir, que d'en uſer & de n'y excéder pas, que d'en uſer & de régler la concupiſcence, en lui preſcrivant de juſtes limites, & lui diſant ſans ceſſe malgré elle : *Uſque huc venies, & non procedes amplius*; vous irez juſques-là, & vous n'irez pas plus avant. Bien plus aiſé de faire la volonté d'autrui, que d'avoir à répondre de la ſienne

Job. c. 56.

ne propre, que de se gouverner soi-même, que de tenir en bride sa liberté, sans lui laisser prendre l'essor hors de l'exacte mesure des préceptes : *Quædam enim faciliùs omninò abscinduntur, quàm ex parte temperantur.* Chrysost. Uſer de ce monde comme n'en usant pas, c'est à quoi tout Chrétien est obligé. Mais où sont les Chrétiens du siécle qui en usent de la sorte ? J'aime donc bien mieux quitter le monde, & n'en uſer jamais. Posséder, comme ne possédant pas, c'est la disposition où doit être tout Chrétien, & sans cela, dit saint Paul, point de salut : j'aime donc bien mieux ne rien posséder du tout. Car il en faut toujours revenir à la maxime & à la régle de saint Chrysostôme, qui veut que, pour ne nous y pas méprendre, nous distinguions deux choses bien différentes par rapport aux biens de la terre, sçavoir la possession & l'affection. Or la possession sans l'affection n'est qu'un embarras & un fardeau ; l'affection sans la possession est un supplice, ou du moins une misère : l'un & l'autre ensemble, c'est-à-dire, la possession jointe à l'affection, pourroit être une douceur dans la vie, mais l'Evangile de Jesus-Christ nous en fait un crime. Que fait donc l'ame religieuse ? se voyant par la loi de Dieu dans l'obligation de renoncer à l'un, elle abandonne l'autre

par son choix ; & laissant aux Chrétiens du siécle, s'ils sont avares & mondains, le désir & l'amour des biens de la terre qui les corrompt, ou s'ils sont justes & fidéles, la possession de ces mêmes biens, innocente, il est vrai, mais qui leur fait courir tant de risques, elle choisit pour soi la pauvreté Evangélique qui la sauve infailliblement & de l'iniquité de ceux-là, & des dangers où ceux-ci sont exposés, ravie de ne plus rien trouver dans son état, dont elle ait à se préserver, & de pouvoir dire à Jesus-Christ dans le même sens que saint Pierre : *Ecce nos reliquimus omnia, & secuti sumus te.*

Enfin ces biens de la terre auxquels nous renonçons, sont des biens fragiles & périssables qu'il faut tôt ou tard quitter, mais dont la perte ne peut être qu'affligeante & douloureuse à ceux qui n'y renoncent pas : *Bona quæ amissa cruciant.* Troisiéme & malheureuse propriété, qui par une raison toute contraire, augmente encore le bonheur de la profession religieuse. En effet, à combien de revers ces biens ne sont-ils pas sujets ? combien de persécutions & de traverses n'attirent-ils pas à ceux qui en joüissent ? la peine de les conserver, la crainte de les perdre, la douleur de les avoir perdus ; quand même on les possède-

roit paiſiblement, la vûe que le tems de les poſſéder eſt court, l'inévitable néceſſité d'en être au moins dépouillé à la mort, le ſouvenir de cette ſéparation involontaire qui ne peut être bien éloignée, la penſée ſeule qu'il faut mourir, quel fonds, pour une ame mondaine, d'amertume & d'affliction d'eſprit! *O mors, quàm amara eſt memoria tua, homini pacem habenti in ſubſtantiis ſuis, viro quieto!* Ne ceſſons donc point, mes cheres Sœurs, de loüer Dieu, & par ce dernier trait de comparaiſon entre nous & les Chrétiens du ſiécle, convaincons-nous encore de l'avantage de notre état. En quittant les biens de la terre pour ſuivre Jeſus-Chriſt, nous nous garantiſſons de tout cela. Nous ne craignons plus, ni les calamités publiques, ni les diſgraces particulieres, ni les révolutions d'Etat, ni les renverſemens de familles, ni les injuſtes vexations, ni les malignes jalouſies. Ne poſſédant rien, nous ſommes à l'abri de tout; nous prévenons même la mort, & avant qu'elle nous dépouille, nous nous dépouillons nous-mêmes; nous faiſons dans nous-mêmes par un libre mouvement de notre volonté, ce qu'elle fera dans les Chrétiens du ſiecle par une dure & inflexible néceſſité. Après quoi nous ſommes en droit de lui dire *Eccleſ. c. 41.*

2. Cor. 6. 15. aussi-bien que le grand Apôtre : *Ubi est mors, victoria tua ? ubi est, mors, stimulus tuus ?* ô mort, où est ta victoire ? ô mort, où est ton aiguillon ? ta victoire est de dégrader les puissances du monde, & de les anéantir dans le tombeau ; ton aiguillon, c'est-à-dire, la douleur que tu causes aux avares & aux ambitieux du monde, est de leur enlever les biens dont leur cœur est idolâtre & à quoi ils tiennent : mais je ne crains ni l'un ni l'autre, parce qu'en me séparant du monde j'ai quitté ces biens, avant qu'ils me quittassent ; & que bien loin de me faire un tourment de leur perte, je m'en fais une vertu & un mérite. Le monde passe, disoit saint Bernard, & avec le monde passent ses désirs & ses con-

1. Joan. 6. 1. cupiscences, *Mundus transit, & concupiscentia ejus.* Il est donc bien plus raisonnable, concluoit ce Pere, & même plus doux, de quitter le monde & ses biens,

Bern. que d'attendre qu'ils nous quittent ; *Planè ergò relinquere illa melius est, quàm ab eis relinqui.* C'est ainsi, Ames religieuses, que nous avons renoncé à tout pour Jesus-Christ : voyons maintenant à quoi Jesus-Christ s'est engagé pour nous. Je vais vous l'apprendre dans la seconde partie.

II. PARTIE.

A Quoi Jesus-Christ s'est-il engagé pour

les ames religieuſes ? à des choſes ſi ſurprenantes, dit ſaint Bernard, qu'il a fallu, pour nous obliger à les croire, non-ſeulement toute l'autorité de ſa parole, mais toute la ſainteté de ſon ſerment. *Amen dico vobis :* je vous le dis en vérité (car voilà comment ce divin Sauveur en a juré par lui-même) que ceux qui pour me ſuivre renoncent à tout, au jour de mon dernier avénement, ſeront aſſis avec moi pour juger le monde, *Vos qui reliquiſtis omnia, in regeneratione ſedebitis judicantes ;* qu'ils recevront dès cette vie le centuple des biens qu'ils auront quittés, *Qui reliquerit domum, aut fratres, aut ſorores, centuplum accipiet ;* & qu'ils auront un droit ſpécial & particulier à la vie éternelle, *Et vitam æternam poſſidebit.* Trois promeſſes, dont ſaint Bernard s'étonnoit avec raiſon, ne pouvant d'ailleurs comprendre qu'il y eût dans le monde Chrétien des hommes aſſez inſenſibles, pour n'en être pas touchés. *Quid enim eſt, quod ad verbum tantæ promiſſionis negligentia humana dormitat ?* Bern. Trois promeſſes, mes cheres Sœurs, dont je craindrois de vous faire connoître toute l'étendue, ſi je ne comptois ſur votre humilité; mais dont je ne crains point de me ſervir, pour achever de réveiller la foi, la religion, la piété des Chrétiens du ſiécle,

en leur inſpirant un ſaint zéle d'imiter, autant qu'il leur convient, votre renoncement. Commençons par la premiere prérogative exprimée en ces termes, *Vos qui reliquiſtis omnia, ſedebitis judicantes ;* & rendons ce témoignage à notre Dieu, que de tous les maîtres, il n'en eſt point de ſi fidéle, ni de ſi magnifique dans ſes récompenſes.

Avoir un titre pour paroître devant le tribunal de Dieu avec confiance, pour y paroître avec aſſûrance, & même pour y paroître avec honneur, tandis que le reſte des hommes y ſera dans l'humiliation & dans la conſternation, c'eſt ce que l'Evangile de Jeſus-Chriſt promet aux ames religieuſes. Il leur ſuffiroit d'être tranquilles dans ce jugement, où les puiſſances mêmes frémiront, & où le juſte à peine ſe ſauvera. Or cette tranquillité eſt une des graces particulieres que Dieu, par une eſpéce de juſtice, diſons mieux, par ſon infinie miſéricorde, ſemble avoir attachée à leur profeſſion. *Egredere, anima mea, quid timeſ ?* diſoit au moment de la mort ce ſolitaire dont ſaint Jérôme a fait l'éloge, c'étoit le bienheureux Hilarion : Sors, mon ame, s'écrioit-il, plein d'une vive confiance à la vûe de ce jugement qu'il alloit ſubir ; ſors, mon ame, de ce corps

Hieron.

mortel, qui depuis si long-tems te tient lieu de demeure & de prison. Que crains-tu? Il est vrai, tu vas être présentée devant le souverain Juge: mais rassûre-toi, & souviens-toi que ce juge, quoique souverain, est celui pour lequel tu as tout quitté. Il y a près de soixante & dix ans que tu le sers dans ce désert; pourquoi donc aurois-tu de la peine à comparoître devant lui? Il est dans des dispositions à ton égard trop favorables, pour te réprouver; & quelque rigueur qu'il ait pour les autres, ayant tout quitté pour lui, tu peux tout espérer de lui: *Septuaginta propè annis servisti Deo; egredere, quid times?* *Ibid.* Cette pensée le fortifioit, l'encourageoit, le maintenoit dans un calme & une paix inaltérable. A ce moment de la mort où les ames mondaines souffrent de si cruelles agonies, cet homme de Dieu goûtoit des délices intérieures, occupé & pénétré de ce sentiment, qu'il alloit être jugé par celui-même, pour l'amour duquel il avoit solemnellement renoncé à toutes choses. Or ce qu'il éprouvoit alors, c'est ce que l'expérience nous fait voir encore tous les jours. Car voilà comme on meurt dans la religion; & voilà, Seigneur, le miracle de votre grace dont j'ai eu la consolation d'être tant de fois témoin. Rien de plus

ordinaire dans ces saintes Communautés qui conservent leur premier esprit, & où l'on vit dans cet éloignement du monde, qui est le vrai caractère de la vie religieuse ; rien de plus commun que d'y voir des ames aux approches de la mort, disposées de la sorte ; des ames, quand il faut partir, sûres du Dieu auquel elles se sont dévoüées, & qui sortent sans peine de leurs corps, pour aller au-devant de l'époux : des ames, qui pour être proches du jugement de Dieu, n'en sont pas moins remplies de son amour, je dis de cet amour parfait qui bannit la crainte : des ames enfin, qui sans être présomptueuses, semblent, aussi-bien qu'Hilarion, se hâter, & se dire à elles mêmes, *Egredere, quid times ?* parce qu'en quittant le monde, elles ont quitté tout ce qui pouvoit rendre le jugement de Dieu terrible.

Il suffiroit, dis-je, aux ames religieuses d'avoir en vertu de leur profession, de quoi soutenir ce jugement si redoutable avec confiance & avec tranquillité : mais le Fils de Dieu portant encore plus loin la chose, a voulu qu'elles eussent de quoi le soutenir avec honneur & avec dignité. Il a voulu que ce jugement fût leur gloire, & que le rang qu'elles y tiendront en qualité de ses épouses, fût pour elles par rap-

pott aux autres Chrétiens un rang de distinction, de supériorité & de prééminence. Car il est de la foi, que ceux qui auront tout quitté pour suivre Jesus-Christ, seront au tems de la régénération & à la fin des siécles assis sur des thrônes pour juger tout l'univers; & les Peres de l'Eglise ont étendu cette promesse à tous ceux, qui poussés du même esprit que les Apôtres, renoncent au monde pour embrasser la vocation religieuse. On demande pourquoi les Religieux seront les juges du reste des hommes. Saint Chrysostôme répond, que cette gloire leur sera accordée, non-seulement pour honorer dans leurs personnes la pauvreté Evangélique où ils auront vécu, mais parce qu'ayant été les sectateurs & les imitateurs de Jesus-Christ dans la profession de la pauvreté Evangélique, ils auront une grace particuliere pour être alors ses assesseurs, & même une espéce d'autorité pour juger le monde. Et c'est, Chrétiens qui m'écoutez, le mystère que je vous annonce aujourd'hui. Oui, ces saintes Filles que vous voyez, que vous comptez parmi les morts du siécle, s'éléveront contre vous dans le jugement de Dieu, & vous confondront par l'opposition de leurs exemples. Leur austérité suffira pour confondre votre molleſſe, leur

humilité pour confondre votre orgueil, leur modeſtie pour confondre votre luxe, leur pauvreté dont elles ſont contentes pour confondre votre cupidité, qui ne dit jamais, c'eſt aſſez. Or je vous dis ceci, afin que toutes enſevelies & comme anéanties qu'elles ſont dans l'obſcurité d'une vie cachée, vous les reſpectiez; & que devant un jour ſubir le jugement rigoureux qu'elles feront de vous, vous l'anticipiez en vous jugeant & en vous condamnant vous-mêmes.

En effet, la fidélité de ces ſervantes de Dieu, leur ferveur & leur piété, leur inviolable régularité, leur pureté angélique, ſont déja comme autant d'arrêts qu'elles prononcent contre vous. Mais la prudence de la chair qui vous aveugle, vous fait mépriſer ces arrêts, pour vivre ſelon les loix & les maximes du monde corrompu. Que ſera-ce, quand la figure de ce monde étant paſſée, ces arrêts portés contre vous, & fondés ſur l'exemple de leurs vertus, s'exécuteront ſans appel? Que ſera-ce quand ces épouſes de l'Agneau prenant ſéance avec lui, & revêtues de la puiſſance qu'il leur donnera, paroîtront pour vous reprocher votre infidélité, votre impénitence, vos relâchemens dans le ſervice de Dieu, & pour former de tout cela ce jugement

définitif dont vous ne vous releverez jamais ? Car voilà, mes chers Auditeurs, l'essentielle différence de leur destinée & de la vôtre. Au son de cette derniere trompette qui rassemblera toutes les nations, vous frémirez, & ces vierges de Jesus-Christ leveront la tête : pourquoi ? c'est que leur rédemption approchera, & que vous verrez approcher votre confusion. Or votre confusion sera d'avoir négligé, en servant le même Dieu qu'elles, de vous conformer à elles ; & une partie de leur rédemption consistera à se voir au-dessus de vous, parce que dans le monde elles se sont séparées de vous. Que dis-je, au-dessus de vous ? le comble de leur rédemption sera de se voir au-dessus des élus mêmes, qui marchant dans la voie commune des commandemens, n'auront pas suivi comme elles le chemin plus étroit des conseils. Car voilà, dit saint Bernard, quel sera l'avantage singulier de leur élection & de leur prédestination : *Hæc erit illarum gloria singularis, inter ipsos etiam eminere fideles.* Bern. Peu d'entre les filles du siécle qui sont ici présentes, voudroient, digne Epouse du Sauveur, s'engager à vivre dans la condition que vous allez embrasser ; mais quelque mondaines qu'elles soient, il n'y en a pas une qui ne s'estimât heureuse d'y mou-

rir. Y vivre, c'eſt une parole dure, qu'elles ne goûtent pas ; mais elles goûtent au moins celle-ci, qu'il leur ſeroit un jour avantageux d'y avoir vécu. Paſſons à la ſeconde partie.

C'eſt le centuple dès cette vie ; je dis le centuple des biens que le religieux a quittés pour Jeſus-Chriſt : promeſſe dont cet Homme-Dieu s'eſt rendu lui-même garant. *Et omnis qui reliquerit domum, centuplum accipiet.* Mais, dit un mondain, aſſûrez-moi, & faites-moi voir que ce centuple ne me manquera pas : & ſans héſiter, je renoncerai à tous les plaiſirs du ſiécle. Et moi je lui réponds : Erreur & illuſion ; vous ne vous connoiſſez pas vous-même : étant auſſi ſenſuel & auſſi charnel que vous l'êtes, ce centuple, quand je vous le garantirois, n'opéreroit point en vous ce changement ; les gages les plus certains que je pourrois vous donner d'un bien dont vos ſens ne ſeroient point frappés, ne feroient qu'une foible impreſſion ſur votre cœur, & puiſque vous ne déférez pas à la parole d'un Dieu, vous n'écouteriez pas la mienne. Avant toutes choſes, il faut croire. Car ce centuple Evangélique n'eſt promis qu'à celui qui triomphe du monde ; & cette victoire par où l'on triomphe du monde, vient de notre foi. Croyez à un

Dieu qui vous parle ; & vous concevrez, & vous expérimenterez, & j'oſe dire que vous ſentirez tout ce qu'il vous promet. Ayez en lui de la confiance : ſur quel autre pouvez vous plus ſûrement compter ? Vous riſquez bien tous les jours dans les traités que vous faites avec les hommes. L'uſure qui vous eſt interdite avec les hommes, eſt loüable, eſt ſainte, eſt méritoire avec Dieu. Il vous offre cent pour un, mettez-vous dans la diſpoſition néceſſaire pour en faire l'épreuve, & vous la ferez : il eſt la vérité même.

Cependant, me dites-vous, il y en a qui ſe trouvent fruſtrés de leur attente, & qui après avoir tout quitté dans le monde, ne goûtent point ce centuple dans la religion. N'en voyons-nous pas qui le publient eux-mêmes, & qui ne le font que trop hautement entendre ? n'en ſommes-nous pas quelquefois témoins ? Levez-vous, Seigneur, s'écrie là-deſſus ſaint Bernard, levez-vous ; & prenant votre cauſe en main, juſtifiez vous vous-même : car c'eſt à vous-même que ce reproche s'adreſſe, & votre providence ne doit pas ſouffrir qu'un reproche ſi frivole, mais ſi dangereux, ébranle la foi de vos ſerviteurs & de vos ſervantes au préjudice de la parole que vous leur avez donnée. Elevez-vous

donc encore une fois, & défendez-vous.
Ps. 73. *Exurge, Deus, & judica causam tuam.*
Non, mes Freres, pourſuit le même ſaint Bernard, ce centuple n'a jamais été refuſé à ceux qui pour Dieu & de bonne foi ont abandonné tout. J'ai vieilli dans la religion, mais je n'y ai point vû de juſte trompé ni délaiſſé. Si dans les monaſtères & les cloîtres on voit des ames qui ne joüiſſent pas de ce centuple Evangélique, ce ne ſont point de celles qui ont tout quitté, mais de celles au contraire qui n'ont rien quitté, au moins d'eſprit & de cœur, mais de celles qui dans ce qu'elles ont quitté, ſe ſont fait de ſecrettes réſerves; mais de celles qui croyant avoir tout quitté, ne ſe ſont pas quittées elles-mêmes. Si l'on en voit qui, après avoir joüi de ce centuple dans les premieres années de leur profeſſion, le perdent malheureuſement dans la ſuite de leur vie, ce ne ſont point de celles qui perſévèrent dans cet eſprit de renoncement au monde; mais de celles qui par un funeſte relâchement voudroient retrouver tout ce qu'elles ont quitté, & le reprendre en accordant la religion avec le monde. Rentrons en nous-mêmes, mes cheres Sœurs; & ſi parmi nous, il y en a quelqu'un qui n'ait pas dans la religion ce centuple qu'il attendoit, au lieu d'imputer

ce défaut à Dieu, qu'il ſe l'impute à ſoi-même. Car s'il veut ſe faire juſtice, il trouvera bientôt dans ſon cœur, quelque attache qu'il y conſerve; & convaincu qu'il n'a donc pas droit encore de dire comme ſaint Pierre, *Ecce nos reliquimus omnia*, il conclura qu'il n'a donc pas droit non plus de demander à Jeſus-Chriſt l'effet de ſa promeſſe. Touché de ſon indignité, il ſe confondra devant Dieu, & il s'écriera avec douleur: Vos jugemens ſont équitables, ô mon Dieu, & je ne dois pas m'étonner ſi je ſuis privé du centuple dont vous récompenſez ceux qui vous ſuivent. N'ayant quitté le monde qu'à demi, non-ſeulement ce centuple ne m'eſt pas dû, mais il eſt de votre juſtice de ne me l'accorder pas. Ainſi rendra-t-il gloire à Dieu, & dans ſon malheur même il adorera les juſtes & ſages conſeils de Dieu. Donnez-moi une ame ſolidement religieuſe, une ame qui n'ait plus rien à quitter, & je la défierai de ſe pouvoir plaindre, qu'elle n'ait pas reçu le centuple dont je parle, & qu'elle ne l'ait pas reçu à proportion de ce qu'elle a quitté. Celles qui ne quittent rien, ou qui ne ſe quittent pas elles-mêmes, bien loin d'affoiblir ma propoſition, la vérifient & la confirment. Car ſi la promeſſe du Sauveur ne s'accomplit pas en elles, c'eſt que

de leur part elles n'ont pas la disposition pour cela requise, & qu'elles manquent à la condition qu'il exige & qu'il leur a expressément marquée ; *Qui reliquerit domum, aut fratres, aut sorores.*

Mais quel est donc enfin ce précieux centuple que le Fils de Dieu nous propose ? A Dieu ne plaise, mes cheres Sœurs, que, suivant la pensée de quelques interprétes, je le fasse consister dans les avantages temporels, qui se trouvent attachés à la profession religieuse ; & malheur à vous & à moi, si nous en étions réduits à ne chercher dans ce centuple que la bénédiction d'Esaü & la graisse de la terre, au lieu de la rosée du ciel. Une vie exemte de soins, un établissement sûr & tranquille, un port à l'abri des orages du siécle, tout cela auroit été bon pour ces anciens Israélites que Dieu traitoit en mercénaires, & dont les graces & les faveurs n'étoient que l'ombre & la figure des biens à venir : mais nous qui avons quitté le monde, nous attendons quelque chose de plus solide. Ce centuple donc, selon saint Bernard, c'est la préférence que notre état nous donne au-dessus de tous les autres par rapport aux dons spirituels, qui sont les vrais dons de Dieu ; c'est l'avantage que nous avons, comme religieux, d'être les domestiques

de Dieu ; c'eſt l'honneur qu'ont les vierges chrétiennes d'être ſpécialement & par excellence les épouſes de Dieu. Ce centuple, c'eſt la liberté de l'eſprit, qui nous affranchit de la ſervitude du monde, c'eſt l'indépendance où nous vivons des loix du monde, c'eſt l'éloignement où nous ſommes des ſcandales du monde, c'eſt la facilité de nous ſauver & l'impuiſſance morale de nous perdre. Ce centuple, c'eſt la paix intérieure de la conſcience, c'eſt la joie de nous voir dans le chemin le plus sûr & le plus droit qui conduit à la vie, c'eſt la douceur d'une ſainte ſociété, c'eſt le tems d'une ſalutaire retraite, c'eſt l'alliance admirable de l'un & de l'autre; c'eſt la ferveur de l'émulation, & le ſecours des bons exemples ; c'eſt la plénitude de ces conſolations céleſtes, dont l'ame ſéparée de tout, & unie à Dieu, peut ſe féliciter auſſi-bien que David : *In via teſtimoniorum tuorum delectatus ſum, ſicut in omnibus divitiis.* Pſ. 118. Le dirai-je ? ce centuple, ce ſont les croix mêmes que nous avons à porter, & qui par l'onction de la grace, non-ſeulement s'adouciſſent dans la religion, mais y tiennent lieu de conſolation : *Apud Deum namque ipſa quoque tribulatio magna quædam conſolatio eſt.* Bern. Au lieu que les croix des mondains ſont des croix d'eſcla-

ves, des croix inutiles pour le salut, souvent des croix reprouvées, & déja par avance le centuple que Dieu ajoûte à la malédiction du monde ; celles d'une ame religieuse sont des croix d'épouses, des croix précieuses pour le ciel, des croix changées par la grace de l'Evangile en béatitudes, parce qu'elles ont la vertu, non-seulement de purifier & de sanctifier, mais de rendre heureux. Ce centuple est encore quelque chose au de-là de tout ce que je dis : c'est ce que je ne puis exprimer ; c'est ce que Dieu, tout pécheur & tout lâche que je suis, m'a fait plus d'une fois éprouver; c'est ce qui m'a cent fois donné ces délicieux dégouts du monde, qui surpassent toutes les délices du monde ; c'est ce qui fait que tout le monde & toutes ses pompes ne me touchent point, que je me passe aisément de lui; que ses établissemens, ses prospérités, ses honneurs ne sont pas même des sujets de tentation pour moi.

Après cela, venez, disoit le Seigneur par un de ses Prophétes, & plaignez-vous, si vous l'osez encore, de ma providence : *Isa.c.1. Venite, & arguite me, dicit Dominus.* Dites que dès cette vie, je ne sçai pas récompenser ceux qui ont eu le courage de tout quitter pour mon service. Dites que je les fais languir par des espérances toujours

incertaines & toujours éloignées. Dites que je n'ai pas dans tous les tréfors de ma miſéricorde de quoi les enrichir dès maintenant, ou plûtôt reconnoiſſez qu'il y a un Dieu, qui rend juſtice à ſes élûs, & qui la leur rend même ſur la terre : *Utique eſt Deus judicans eos in terra.* Voilà ce que reconnoiſſoit & ce que déclaroit avec tant de zéle ce fervent diſciple de ſaint Bernard, lequel ayant quitté de grands biens & de grands honneurs dans le monde, s'étoit retiré à Clairvaux, & y vivoit dans la pratique des plus éminentes vertus. Il ſouffroit de cruelles douleurs, & juſques dans les plus vives atteintes d'un mal aigu qui lui déchiroit les entrailles, il ne laiſſoit pas de dire à Jeſus-Chriſt : *Vera ſunt omnia quæ dixiſti, Domine Jeſu.* Toutes vos paroles, ô mon Dieu, ſont véritables. Vous m'avez promis le centuple & je le goûte actuellement puiſque rien n'égale la joie dont je ſuis pénétré, en me regardant comme une victime que vous avez choiſie & agréée. Non, Seigneur, tout ce que j'endure ne m'empêche point de convenir que vous vous acquittez de vos promeſſes au de-là même de mes ſouhaits, & de proteſter que je ſuis pleinement content de vous. Aveu peu néceſſaire à votre gloire, mais qui néanmoins eſt le plus grand hom-

Pſ. 57.

Bern.

mage que vous puissiez recevoir de votre créature, puisqu'il n'y a qu'un Dieu comme vous, qui dans l'état de mes souffrances, puissiez non-seulement me contenter, mais me combler des plus abondantes consolations. Ainsi parloit ce Juste plein de foi, & ainsi parleroient je ne sçai combien d'ames religieuses, si elles vouloient nous faire part des bénédictions de douceur dont Dieu les prévient.

Or ce centuple dont elles joüissent, & que l'on peut dire être déja pour elles dans la religion une béatitude commencée, n'est après tout qu'un avant-goût, qu'un essai, qu'un gage de cette gloire éternelle que Dieu leur prépare, & où elles aspirent comme au dernier terme de leurs désirs & à l'essentielle récompense de leur renoncement. *Et omnis qui reliquerit domum, centuplum accipiet, & vitam æternam possidebit.* Que seroit-ce donc, mes chers Auditeurs, si pour conclure mon sujet par la troisiéme promesse de Jesus-Christ, j'ajoûtois que ces épouses du Fils de Dieu, en qualité de religieuses, ont à la vie éternelle un droit affecté & privilégié que vous n'avez pas; que le Royaume des cieux leur appartient d'une maniere dont il ne vous appartient pas? Prenez garde: je ne prétends pas que la vie éternelle ne soit

que pour les religieux ; loin de vous édifier par là, je vous jetterois dans le déſeſpoir. Mais je dis que la vie éternelle eſt pour les religieux plus particulierement & plus ſûrement, que pour vous ; je dis que le Royaume céleſte leur eſt promis plus juſtement & plus infailliblement qu'à vous ; je dis que ſi l'Evangile eſt vrai, ils y ont plus de part que vous, & qu'ils doivent y être reçus préférablement à vous. En faut-il davantage pour vous inſpirer un ſaint mépris de ce que vous êtes dans le monde, & de tout ce qui vous attache au monde ; & pour allumer dans vos cœurs un déſir encore plus ſaint de vous conformer à ces ſervantes de Dieu, chacun dans votre condition, par un détachement auſſi parfait qu'il vous peut convenir ?

Quoi qu'il en ſoit des Chrétiens du ſiécle, voilà, généreuſe & ſainte Epouſe de Jeſus-Chriſt, les récompenſes que vous devez eſpérer & qui vous doivent animer. Vous allez dire dans le même eſprit que ſaint Pierre : *Ecce nos reliquimus omnia* ; c'eſt pour vous, Seigneur, que je quitte tout, & que je me quitte moi-même. Car en vain quitterois-je tout le reſte, ſi je ne me quittois moi-même ; & en vain me flatterois-je de m'être quitté moi-même, ſi de bonne foi je n'avois quitté tout le

reſte. Je quitte tout, ô mon Dieu, & malheur à moi ſi j'avois ſeulement la penſée de me réſerver la moindre partie de ce tout. Je ſçai ce qu'il en coûta à l'infortuné Ananie & à ſa femme Saphyre, & leur exemple me ſuffiroit pour avoir en horreur un tel partage. Mais indépendamment de leur exemple, l'honneur que vous me faites d'accepter tout ce que je vous offre, la joie & la conſolation que j'ai de vous l'offrir, ce que j'attends de vous & dans le tems & dans l'éternité, tous ces motifs font ſur moi bien plus d'impreſſion que la crainte de vos plus rigoureux châtimens. Je quitte tout, Seigneur, & pour cela j'oublie pere & mere, freres & ſœurs; j'oublie le monde & je conſens à en être oubliée; je renonce au monde, & je conſens à en être renoncée; je meurs pour le monde, & je conſens qu'il ſoit mort pour moi, comme je ſerai morte pour lui. J'en ſerai bien dédommagée, ô mon Dieu, ſi vous daignez vous ſouvenir de moi; ſi je trouve grace auprès de vous, & ſi vous jettez un regard favorable ſur moi; ſi je vis pour vous, & ſi vous vivez pour moi: *Ecce nos reliquimus omnia.* Tels ſont vos ſentimens, ma chere Sœur: la ſolidité de votre eſprit, la ferveur de votre piété, l'inflexible fermeté que vous avez fait paroître en vous

arrachant du ſein d'une famille qui comptoit ſur vous pour vous élever aux honneurs du monde, & ſur qui vous pouviez compter pour parvenir à ce qu'il y a de plus grand dans le monde; tout cela joint aux connoiſſances encore plus particulieres que j'en puis avoir, me répond des diſpoſitions intérieures de votre ame. Et moi fondé ſur l'inviolable fidélité de notre Dieu, j'oſe vous répondre de tout ce qu'il vous a promis, ſoit pour le cours de la vie préſente, ſoit au moment de la mort & à ſon jugement dernier, ſoit dans la félicité éternelle, que je vous ſouhaite, &c.

QUATRIE'ME SERMON SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

L'opposition mutuelle des Religieux & des Chrétiens du siécle.

Obsecro vos, ego vinctus in Domino, ut dignè ambuletis vocatione quâ vocati estis.

Je vous conjure, moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur, de vous conduire d'une maniere qui soit digne de votre vocation. Aux Ephésiens, chap. 4.

C'Est ainsi que parloit le grand Apôtre, exhortant les nouveaux fidéles, qu'il avoit formés en Jesus-Christ par l'Evangile; & c'est ainsi que je me sens inspiré de vous parler aujourd'hui, mes chers Auditeurs, dans l'obligation où je me trouve de vous instruire sur le sujet important de cette cérémonie, pour laquelle vous êtes ici assemblés. Saint Paul avoit

un

un droit particulier de tenir ce langage aux Chrétiens d'Ephèſe, parce qu'étant alors dans les fers pour le nom du Sauveur, qu'il leur avoit annoncé, il accompliſſoit lui-même dignement ſa vocation à l'Apoſtolat; & il ne pouvoit pas les engager plus efficacement à honorer par la ſainteté de leur vie, leur vocation au Chriſtianiſme, qu'en alléguant ſon exemple, qui ſuppoſé la haute eſtime qu'ils avoient de lui, étoit pour eux un des motifs les plus convaincans dont ils puſſent être touchés. Car c'eſt pour cela, leur diſoit-il, mes Freres, que je me fais un honneur d'être priſonnier de Jeſus-Chriſt, *Ego vinctus Chriſti Jeſu*; & quand je me glorifie de cette qualité, ce n'eſt pas ſeulement pour moi, que Dieu par ſa miſéricorde a choiſi dans le Judaïſme; c'eſt pour vous qui êtes gentils, c'eſt pour votre ſalut qui m'eſt ſi cher & ſi précieux, c'eſt afin de vous faire connoître le mérite de cette grace, par où Dieu vous a appellés des ténébres de l'infidélité à ſon admirable lumiere, en vous communiquant le don de la foi: *Hujus rei gratiâ, ego vinctus Chriſti Jeſu pro vobis gentibus.* Permettez-moi, Chrétiens, d'appliquer ceci à mon ſujet. Une vierge qui ſe conſacre à Dieu par la profeſſion religieuſe, peut dire auſſi-bien que ſaint *Ephes. c. 3.*

Paul, qu'elle eſt dans les chaînes pour le Seigneur. En effet les vœux qui l'engagent à Dieu, ſont pour elles de véritables liens; des liens dont elle ne rougit point, & dont elle fait même toute ſa gloire ; des liens qu'elle porte avec joie ; & où elle met toute ſa confiance ; des liens éternels qu'elle ne peut plus rompre, & qui la tiennent attachée inſéparablement à Jeſus-Chriſt. Elle auroit donc droit de dire aux Chrétiens du ſiécle qui viennent aſſiſter à ſon ſacrifice, ce que S. Paul diſoit aux Ephéſiens : *Obſecro vos, ut dignè ambuletis vocatione quâ vocati eſtis.* Je vous conjure, moi qui par un choix ſolemnel vais me rendre captive pour Jeſus-Chriſt, de profiter de mon exemple, & de vous comporter d'une maniere digne au moins de la vocation chrétienne. Or voilà juſtement, mes chers Auditeurs, ce que vous prêche aujourd'hui bien mieux que moi, cette généreuſe Fille, qui va pour jamais ſe dévoüer à Dieu ; & c'eſt ce qui va faire le ſujet de ce diſcours, après que j'aurai demandé les lumieres du ſaint Eſprit par l'interceſſion de Marie. *Ave, Maria.*

ETre appellé de Dieu, c'eſt, dans la penſée de S. Paul, le premier effet de la prédeſtination divine, & par conſéquent le

principe de tous les biens, & le fondement du salut de l'homme : *Quos prædestinavit, hos & vocavit.* Mais être appellé à un état de sainteté sans le connoître, & avoir reçu de Dieu une vocation sans en faire le discernement, c'est la source au contraire de tous les maux dans l'ordre de la grace & du salut. En quelque condition que nous soyons, & quelque genre de vie que nous ayons embrassé, nous avons tous part, comme Chrétiens, à cette vocation céleste, par où, comme dit S. Paul, Dieu nous a appellés en Jesus-Christ. Mais nous devons reconnoître à notre confusion qu'il y en a plusieurs parmi nous, qui grossiers & ignorans dans les choses de Dieu, quoique éclairés & intelligens dans celles du monde, ne sçavent pas, & par un abus encore plus déplorable, paroissent même ne se pas mettre en peine de sçavoir ce que c'est que cette vocation ; c'est-à-dire, qui n'en comprennent pas les engagemens, qui n'en pénétrent pas les conséquences, & qui n'en ont jamais étudié les devoirs. Or c'est à quoi j'entreprends aujourd'hui de remédier. Car dans l'obligation où je me trouve de parler ici à deux sortes d'auditeurs, les uns engagés à vivre dans le monde, les autres consacrés à l'état religieux, mon dessein est de faire con- *Rom. c. 8.*

noître aux premiers que la providence a choisis pour le monde, l'excellence & la sainteté de la vocation chrétienne, en la mesurant sur la vocation religieuse. Et pour m'acquitter en même tems de ce que je dois à ces chastes épouses du Sauveur, qui poussées de l'esprit de Dieu, ont fait un divorce éternel avec le monde, je veux leur faire estimer le mérite & le prix de la vocation religieuse, en la réduisant aux principes de la vocation chrétienne. Voilà les deux fins que je me propose; & l'illustre vierge qui fait le sujet de cette cérémonie, me servira pour l'une & pour l'autre de preuve vivante. Car comme elle est déja plus que convaincue des saintes maximes sur lesquelles doit rouler tout ce discours, au lieu de l'exhorter & de l'instruire, je vous instruirai par elle, Chrétiens qui m'écoutez, je vous exhorterai par elle; ou si je ne suis pas assez heureux pour vous persuader, je vous confondrai par elle: ce sera le sujet de la premiere partie. Et dans la seconde, en vous comparant, ou plûtôt en vous opposant à elle, je la consolerai par vous, je lui ferai goûter son bonheur par vous, je l'affermirai dans sa vocation par vous. Voilà tout mon dessein, qui se réduit à deux vérités que je vous prie de bien concevoir; l'une qui

regarde les Chrétiens du siécle, & l'autre qui touche les religieux : ou plûtôt, qui par l'opposition de ces deux états, doivent l'une & l'autre apprendre également aux religieux & aux Chrétiens du siécle à se conduire d'une maniere digne de leur vocation : *Ut dignè ambuletis vocatione quâ vocati estis.* Car je prétends que rien n'est plus capable de confondre la lâcheté des Chrétiens du siécle, que de leur faire considérer la perfection de l'état religieux : C'est ma premiere proposition. Et j'ajoûte que rien n'est plus propre à consoler les religieux, & à les confirmer dans leur vocation, que de leur faire envisager les malheurs presque inévitables & les obligations des Chrétiens du siécle, c'est ma seconde proposition. Que ne dois-je pas espérer de ces deux importantes vérités, si vous me donnez une attention favorable !

IL étoit de l'honneur de la religion, & l'ordre de la providence l'exigeoit ainsi, qu'il y eût toujours dans l'Eglise de Dieu de quoi confondre non-seulement l'impiété des Chrétiens scandaleux & libertins, mais encore la négligence & la tiédeur des Chrétiens lâches & imparfaits : & comme la charité de plusieurs devoit se I. PARTIE.

refroidir, selon la prédiction de Jesus-Christ, à mesure que l'iniquité iroit croissant ; aussi étoit-il nécessaire qu'au moins le zéle de quelques-uns dans la suite des tems se ranimât, pour empêcher que le désordre & le relâchement des autres ne prévalût. Or c'est à quoi Dieu semble avoir admirablement pourvû, en opposant à ce relâchement des mœurs qui entraîne la plûpart des Chrétiens du siécle, la perfection de l'état religieux, & en voici les raisons qui sont évidentes. En premier lieu, parce que cette vûe de la perfection de l'état religieux découvre sensiblement aux Chrétiens du siécle ce qu'ils sont, ou plûtôt ce qu'ils doivent être ; ce qu'ils ont été, & malheureusement pour eux ce qu'ils ne sont plus, le dégré de sainteté dont ils sont déchus, & auquel Dieu les rappelle ; la voie de perfection qu'ils ont quittée, & où ils doivent s'efforcer de rentrer. En second lieu, parce qu'envisageant la perfection de l'état religieux, les Chrétiens du siécle sont malgré eux détrompés d'une erreur grossiere, dont ils se préviennent souvent ; sçavoir que la loi de Dieu prise dans toute son étendue & dans son étroite rigueur, est pour eux quelque chose d'impraticable ; puisqu'au contraire ils la doivent conce-

voir, non-seulement possible, mais facile & proportionnée à la foiblesse même de l'humanité, lorsqu'ils voient le courage de tant d'ames religieuses qui enchérissent sur cette loi, & qui non contentes de ses préceptes, s'imposent le joug de ses plus sévères conseils. En troisiéme lieu, parce qu'il est constant que la perfection de l'état religieux réfute invinciblement toutes les excuses qu'alléguent les Chrétiens du siécle, quand on leur reproche leur paresse & leur lâcheté dans la voie de Dieu; & détruit tous les prétextes, dont ils se servent communément pour éluder les solides & utiles remontrances qu'on leur fait sur l'observation exacte de leurs devoirs. Trois raisons capables de les confondre; mais en même tems, mes cheres Sœurs, trois puissans motifs pour réveiller en vous cette sainte ferveur que je voudrois aujourd'hui vous inspirer. Ecoutez-moi.

Non, dans l'obligation indispensable où est l'homme Chrétien d'agir & de vivre en Chrétien, rien n'est plus important pour lui, que de bien comprendre une fois l'excellence de son état, & de remonter de tems en tems par de salutaires réflexions jusqu'à son origine; pour reconnoître ce qu'il est, ou pour s'humilier de ce qu'il n'est pas. C'étoit la grande leçon

que saint Paul faisoit aux Corinthiens. Il leur remettoit devant les yeux la sainteté de leur vocation, parce qu'il sçavoit bien, dit saint Chrysostôme, que du moment qu'ils s'appliqueroient à la considérer, ils en concevroient une haute idée; que remplis de la haute idée qu'ils en auroient conçue, ils feroient tous leurs efforts pour mener une vie qui y fût conforme; & que vivant conformément à cette idée, ils deviendroient des hommes parfaits : *Videte vocationem vestram, Fratres.* Ainsi leur parloit-il alors. Mais où voyons-nous aujourd'hui cette sainteté de la vocation chrétienne, & où pourrions-nous en trouver une vive image? Rendons-en vous & moi la gloire à Dieu : c'est dans l'état religieux, où Dieu non-seulement la fait subsister, mais la rend palpable & sensible. Car quoique nous ne puissions nous déguiser à nous-mêmes le triste changement qui s'est fait dans le Christianisme, il est vrai néanmoins que Dieu a pris soin d'y susciter de saintes maisons où la loi est pratiquée dans toute son étendue. Des maisons que nous pouvons regarder comme les asyles de la piété chrétienne, de la pauvreté, de l'humilité, de la pénitence & de la mortification chrétienne. Des maisons où l'Evangile de Jesus-Christ non-

seulement est reçu avec respect, mais suivi à la lettre & avec une pleine fidélité. Des maisons subsistantes au milieu de nous, pour servir de témoignage contre nous, & pour être des modéles visibles que nous puissions consulter, & sur qui nous puissions nous former. Prenez garde, s'il vous plaît, à ma pensée.

Dans les premiers siécles de l'Eglise, il n'étoit pas nécessaire qu'il y eût des religieux, pourquoi ? parce que les Chrétiens vivant comme Chrétiens, étoient alors au moins dans la préparation de leur cœur, autant de religieux. Ainsi saint Jérôme le témoigne-t-il, en parlant de ces Chrétiens d'Alexandrie que saint Marc forma, & qui servirent de modéles à tous ceux que l'on nommoit disciples, c'est-à-dire, sectateurs de la doctrine de Jesus-Christ & de sa loi. En effet, dit ce saint Docteur, on ne voyoit rien parmi eux qui ressentît le monde : ils renonçoient à leurs biens, ils ne possédoient rien en propre, ils obéissoient aux Apôtres comme à leurs pasteurs, ils vaquoient jour & nuit à la priere ; ils s'appelloient freres, n'ayant tous qu'un cœur & qu'une ame ; enfin, conclut saint Jérôme, ils étoient tous par une profession générale, ce que sont maintenant par un engagement particulier ceux

Hieron. qui embraſſent la vie monaſtique : *Ex quo patet talem primorum in Chriſto credentium fuiſſe Eccleſiam, quales nunc monachi eſſe nituntur & cupiunt.* Voilà le miracle que le ſaint Eſprit opéra, quand il deſcendit ſur les Apôtres & ſur tous les diſciples aſſemblés, les ayant, tout groſſiers qu'ils étoient, rendu capables d'une vocation ſi ſainte ; je veux dire, les ayant détachés du monde & d'eux-mêmes, & par une converſion qui fut dans toutes ſes circonſtances le plus inconteſtable changement de la main du Très-haut, & le plus étonnant prodige de la grace qu'on ait jamais vû ſous le ciel, leur ayant inſpiré à tous le mépris des biens de la terre, la fuite des honneurs du ſiécle, le renoncement aux plaiſirs ; diſons mieux, leur ayant inſpiré à tous l'eſtime de la pauvreté juſqu'à s'en faire une béatitude, l'amour de l'humilité juſqu'à ſe glorifier des humiliations, le goût des croix & des ſouffrances juſqu'à ſe réjoüir de ce qu'ils en étoient trouvés dignes. Miracle qui de l'Egliſe de Jeruſalem où il commença, ſe répandit bientôt après dans les nations & parmi les gentils, où ſelon le texte ſacré, on voyoit s'augmenter & ſe multiplier de jour en jour le nombre des croyans : *Augebatur credentium in Domino multitudo.* Qu'eſt-ce à dire

Act. c. 5.

des croyans? c'eſt-à-dire, de ceux, qui animés du même eſprit que les Apôtres, ſe dépouilloient de tout, & quittoient tout pour ſuivre Jeſus-Chriſt. Liſez ce qu'en rapporte Euſebe, & ce qu'il raconte de l'eſprit d'abnégation où vivoient ces Chrétiens, qui ſans autre titre que celui de ſimples Chrétiens, étoient autant de pauvres volontaires, autant de martyrs de leur foi, autant d'exemples de toutes les vertus religieuſes. Telle étoit, dis-je, ſelon la tradition des Peres, l'idée que l'on avoit alors de la vocation chrétienne; & cette idée, je le répéte, n'étoit point une vaine ſpéculation, mais quelque choſe de réel & de ſubſiſtant.

Mais le monde, dit ſaint Jerôme, n'étoit pas aſſez heureux pour pouvoir longtems ſoutenir une telle perfection; & cette perfection, quoique réelle, par un ſecret jugement de Dieu, ne devoit pas long-tems être à l'épreuve de la contagion du monde. Qu'arriva-t-il? vous le ſçavez, & pour peu de foi qu'il vous reſte, vous en gémiſſez. La ferveur de l'eſprit Chrétien vint bientôt à ſe ralentir; & l'idée même s'en ſeroit perdue, ſi Dieu qui la vouloit conſerver, la voyant effacée & comme détruite dans les Chrétiens du ſiécle, ne l'avoit retracée & renouvellée

dans l'état religieux. Pourquoi retracée & renouvellée ? non-seulement, répond saint Jérôme, afin qu'il y eût toujours des hommes sur la terre qui rendissent à Dieu ce culte parfait, dont le seul Christianisme le peut honorer ; mais afin que ceux qui viendroient dans la suite à dégénérer de la pureté de ce cœur, pussent au moins, quand il plairoit à Dieu de les toucher, être en état d'y revenir ; afin qu'ils en eussent toujours l'image présente, & que malgré l'iniquité des derniers tems, j'eusse encore droit, comme Prédicateur de l'Evangile, de leur dire : *Videte vocationem vestram.* Apprenez, mes Freres, vous dont l'aveuglement fait ma douleur, & pour la conversion desquels je me sens un zéle sincère, apprenez par ce qui paroît à vos yeux, ce que c'est que d'être Chrétien. Puisque vous en portez encore le nom, reconnoissez ce que vous êtes, & ne vous laissez pas pervertir jusqu'à oublier l'excellence & le prix de votre vocation. Pour vous en mieux instruire, contemplez-la & admirez-la dans ces épouses de Jesus-Christ, qui en sont les portraits vivans. Ne mesurez pas cette vocation chrétienne par les mœurs & par les maximes d'un certain monde qui vous séduit, & dont vous êtes obsédés. Pour en avoir

une notion conforme à celle de ſaint Paul, ſortez de ce monde prophane. Entrez en eſprit dans ces ſanctuaires fermés pour le monde, où les ſervantes de Dieu font leur demeure ; dans ces cloîtres, d'où vous avoüez que l'eſprit du monde eſt banni, & où vous convenez que l'eſprit de Dieu regne ſouverainement. C'eſt là que vous verrez ce que c'eſt que votre vocation, & combien les voies où vous marchez ſont éloignées de la perfection de celles qu'a voulu vous marquer l'Apôtre, quand il diſoit, *Videte vocationem veſtram.* Donnons à tout ceci plus de jour par une réflexion qui m'a touché, & dont je ſuis aſſûré que vous ſerez touchés vous-mêmes.

Quand ſaint Antoine eut vû ſaint Paul anachorete dans le déſert, & qu'il eut été lui-même témoin de la vie toute céleſte que menoit cet homme de Dieu ; interrogé par ſes diſciples, qui le prierent à ſon retour de leur faire part de l'édification qu'il avoit tirée d'un tel exemple, dont ils le voyoient pénétré, il leur répondit, les larmes aux yeux, & frappant ſa poitrine de douleur : *Væ mihi peccatori, qui tam indignè monachi nomen fero ! vidi Eliam, vidi Joannem in deſerto, & ut verum dicam, vidi Paulum in paradiſo.* Ah, mes Freres, malheur à moi qui porte ſi indignement le *Anton.*

nom de ſolitaire ! J'ai vû un ſecond Elie ; j'ai vû un autre Jean-Baptiſte, &, pour vous parler ſans figure, j'ai vû Paul, non pas dans une habitation terreſtre, mais dans un paradis. Voilà, hommes du ſiécle, mais avec bien plus de raiſon, ce que vous devez penſer. Quand vous ſortez d'un monaſtère, où vous reconnoiſſez vous-mêmes que Dieu eſt glorifié, comme il l'eſt ici, par l'obſervance exacte de la régle, & qu'après une cérémonie auſſi touchante que celle dont vous allez être témoins, vous retournez dans vos maiſons : voilà ce que chacun de vous ſe doit dire, dans l'amertume de ſon ame, & avec un cœur contrit : *Væ mihi peccatori qui tam indignè Chriſtiani nomen fero !* Malheur à moi qui ne ſuis qu'un faux Chrétien, & qui ne mérite pas même d'en porter le nom ! J'ai vû des Anges dans des corps mortels ; j'ai vû des vierges, dont les vêtemens blanchis dans le ſang de l'Agneau, n'ont jamais été ſouillés d'aucune tache ; j'ai vû des ames dont le monde n'étoit pas digne, & qui renonçant au monde, ſe ſont rendues dignes de Dieu. Et qui ſuis-je moi pécheur, qui ſuis-je moi pécheresſe ? C'eſt ainſi, dis-je, mes chers Auditeurs, que doivent parler, non-ſeulement ceux d'entre vous, qui dans l'idée commu-

ne paſſent pour mondains, mais ceux mêmes dont la conduite eſt eſtimée plus réguliere & plus loüable. Car quelque parfaits que je les conçoive, ou que vous les ſuppoſiez, que font-ils dans le monde qui ſoit comparable à la vie de ces ſaintes Filles que Dieu a ſéparées du monde? En quoi approchent-ils de leur pauvreté & de leur auſtérité? En quoi les imitent-ils dans cette abnégation totale d'elles-mêmes, dans cet aſſujettiſſement éternel de leur volonté, dans cette obéiſſance qu'elles ont voüée, & dont elles ſe font un mérite capital! Qu'eſt-ce que la vertu d'un homme & d'une femme du monde miſe en paralléle avec tout cela? Cependant ces ſervantes de Dieu proteſtent qu'elles n'ont entrepris des choſes ſi contraires à la nature, qu'elles n'ont embraſſé des réformes ſi étroites, qu'elles ne ſe ſont enſevelies avec Jeſus-Chriſt par une pénitence ſi rigoureuſe, que pour arriver, & plûtôt, & plus ſûrement à cette perfection, où elles ont conçu que le Chriſtianiſme les appelloit: & ce qui les humilie, ce qui fait le ſujet de leur douleur, ce qu'elles ſe reprochent ſans ceſſe, c'eſt de ſe voir encore bien éloignées de ce Chriſtianiſme parfait où elles aſpirent. En effet, ſi moi qui vous parle, j'avois cru pouvoir être dans le monde auſſi

ſolidement Chrétien, auſſi purement Chrétien, auſſi exactement Chrétien que je le puis être dans l'état religieux, je n'aurois jamais pris le parti de la religion. Car je n'ai cherché dans la religion que ce qui pouvoit m'aider à être Chrétien; & je n'ai donné la préférence de mon choix à la profeſſion religieuſe, que parce que la foi m'a appris que c'eſt de tous les états celui qui approche le plus de cet ancien Chriſtianiſme, dont nous révérons encore la pureté. Or ſuivant ce principe, mes chers Auditeurs, qui que vous ſoyez, & pour peu de juſtice que vous vouliez vous faire, comment pourriez-vous, vivant dans le monde, ne vous pas humilier à la vûe de ces ſaints modéles, & de ces ferventes épouſes du Sauveur? Et comment pourriez-vous n'en pas tirer cette confuſion ſalutaire, qui doit être le reméde efficace & ſouverain de tous vos relâchemens? Confuſion, que vous devez faire conſiſter à vous repréſenter ſouvent l'état dont vous êtes déchûs; & qui m'autoriſe à vous dire ce que Dieu dans l'Apocalypſe diſoit autrefois à une ame tiéde: *Memor eſto undè excideris;* ſouvenez-vous de ce que vous avez été, & de ce que vous n'avez ceſſé d'être, que parce que vous avez oublié, qu'être Chrétien, c'eſt ſans autre engage-

ment que celui-là, être religieux d'esprit & de cœur. Passons à la seconde raison.

Une des principales erreurs dont les lâches Chrétiens se préoccupent, & qui contribue davantage à les endurcir dans leurs désordres, est de se figurer la loi de Dieu, non-seulement austère & difficile, mais du moins par rapport à eux moralement impossible : de se plaindre qu'elle surpasse leurs forces, & par une pusillanimité dont ils voudroient lui imputer la cause, de se décourager & de se désespérer même absolument d'atteindre jamais à sa sainteté. Mais moi je dis qu'un des grands moyens dont se sert la providence pour détromper ces Chrétiens foibles & timides d'une si pernicieuse erreur, c'est de leur opposer la perfection de l'état religieux, en les convaincant malgré eux que la loi de Dieu n'est point en effet impraticable, puisqu'il se trouve des ames, non-seulement qui la pratiquent dans toute son étendue, mais qui vont encore au de-là ; & qui comptant pour rien, ou pour trop peu, d'en remplir la juste mesure par l'observation des préceptes, y ajoûtent volontairement & de gré les vœux de la religion : des ames généreuses, qui gardant inviolablement, & de l'aveu du monde même, exemplairement, tous les devoirs de la

profession religieuse qu'elles ont embrassée, servent dans le monde, ou, pour mieux dire, contre le monde, d'une preuve authentique & invincible, je ne dis pas de la possibilité, mais de la facilité de la loi chrétienne. Car avec quel front un mondain, pour se disculper des déréglemens de sa vie, osera-t-il prétexter l'impossibilité imaginaire de cette loi, tandis que des millions de vierges courent avec allégresse dans la voie des commandemens; c'est peu, dans la voie des conseils les plus héroïques & les plus opposés aux inclinations de la chair & du sang?

Et c'est ici, Chrétiens, que je vous conjure de vous appliquer à vous mêmes ce qui fit autrefois une si forte impression sur le grand Docteur de l'Eglise saint Augustin, & ce qui produisit enfin dans sa personne ce changement miraculeux de la main du Très-haut. Pressé du désir d'être à Dieu, & déja, à l'égard de tout le reste, détaché du monde, il ne tenoit plus au péché que par une seule habitude. Mais cette seule habitude, par les fausses idées dont il étoit prévenu, lui sembloit un obstacle invincible à sa conversion Il vouloit rompre ses liens, mais il désesperoit de le pouvoir. De-là cette guerre cruelle qui lui déchiroit l'ame, cette incertitude où il de-

meuroit, ces délais & ces retardemens continuels, tantôt voulant, & tantôt ne voulant plus; disant toujours que ce seroit pour le lendemain, & ne disant jamais que ce seroit pour le jour présent, *Cras, cras.* *Augusſt.*
Mais que fit Dieu? il lui fit voir en esprit la Chasteté, qui se présentant devant lui, & lui montrant une troupe de vierges de tout âge & de tout état, lui disoit, pour le piquer d'une sainte émulation : *Non poteris quod isti & istæ?* *Ibid.* ne pourrez-vous pas ce que celles-ci & ceux-là ont pû? ne pourrez-vous pas ce que peuvent tant d'autres, foibles comme vous, & sujets aux mêmes tentations que vous? Ce reproche l'humilia, le réveilla, le toucha. Malgré ses propres préventions, Augustin cédant à la force de l'exemple, crut enfin qu'avec le secours de la grace, il lui seroit possible, & même aisé de sortir d'esclavage. Il le crut, & convaincu qu'il le pourroit, il en vint à une pleine exécution. Or c'est ainsi, mes chers Auditeurs, que Dieu par mon ministère & par ma bouche, s'adresse à vous & que malgré vous, il vous détrompe sensiblement du vain prétexte dont votre lâcheté se couvre, quand il vous met devant les yeux la vie de ces incomparables filles, qui sont, & l'honneur de leur sexe, & les prédestinées du monde Chré-

tien. Car c'eſt comme s'il vous diſoit : Hommes tranſgreſſeurs de ma loi, vous qui pour la violer plus hardiment & avec moins de remords, la traitez d'impraticable ; vous qui feignez dans le précepte un excès de rigueur qui n'y fut jamais, & dont cependant votre libertinage ſe prévaut, *Pſ. 93. Qui fingis laborem in præcepto :* Voyez, pour vous convaincre de votre injuſtice & de votre erreur, ces vierges ferventes, qui animées d'une ſainte confiance, ont eu le courage d'enchérir même ſur ma loi ; & qui dans la vûe de me plaire, par le choix libre qu'elles ont fait, ménent une vie plus angélique qu'humaine. Voyez l'infatigable perſévérance avec laquelle elles ſoutiennent les obſervances les plus mortifiantes pour le corps, & les plus humiliantes pour l'eſprit. Voyez leur force à remporter ſur elles-mêmes des victoires & à ſe faire des violences, qui ne leur étoient point abſolument néceſſaires pour le Royaume du ciel. Voyez leur détachement de tout ce que le monde avoit pour elles, non ſeulement d'agréable & de délicieux, mais d'innocent & de permis. Prétendez-vous après cela que les devoirs communs du Chriſtianiſme ſoient un fardeau trop peſant pour vous ; & lorſque ces ames fidéles ont l'avantage & la gloire de faire le

plus, vous obſtinerez vous à croire que vous ne pouvez pas faire le moins?

En effet, Chrétiens, quelle excuſe pouvez-vous alléguer qui ne ſoit invinciblement réfutée par un tel exemple? c'eſt la troiſiéme raiſon qui ſuit de l'autre. Eſt-ce la naiſſance, eſt-ce l'éducation, eſt-ce l'âge, le tempérament, ſont-ce les infirmités? Mais entre ces vierges de Jeſus-Chriſt, combien par leur naiſſance étoient, ou auſſi diſtinguées, ou même plus diſtinguées que vous? cependant elles ont pû fermer les yeux à tout l'éclat qui les environnoit, pour s'enſevelir dans l'obſcurité du cloître. Combien dans la maiſon paternelle avoient été élevées, non-ſeulement au milieu de toutes les aiſes & de toutes les commodités de la vie, mais au milieu de toutes les délices, au milieu de toute la magnificence du monde? cependant elles ont pû ſe priver de tout ce que le monde avoit de plus engageant & de plus flatteur, pour embraſſer un état de pénitence, d'abnégation, de croix. Combien dans une jeuneſſe auſſi vive que la vôtre, ont comme vous des inclinations naturelles & des paſſions à vaincre; ou combien dans une vieilleſſe auſſi avancée & auſſi caduque, ont à porter le poids des années qui les accablent? cependant y a-t-il une inclination

un peu trop humaine qu'elles n'attaquent & qu'elles ne combattent ſans relâche ; y a-t-il une paſſion qu'elles ne ſurmontent ? A quels exercices ne ſe rendent-elles pas aſſidues, malgré la peſanteur de l'âge qui leur pourroit ſervir de prétexte pour s'en diſpenſer ? Et ſi peut-être elles ſe trouvent forcées d'accepter quelques diſpenſes que la régle leur accorde, diſons mieux, que la régle leur impoſe, par quelles autres pratiques prennent-elles ſoin, autant qu'il eſt en leur pouvoir, de compenſer d'ailleurs ce que leur fait perdre une triſte néceſſité dont elles ſe plaignent ? Sont-elles toutes d'un tempérament plus ferme & plus robuſte que vous, ſont-elles toutes d'un ſexe plus capable de ſoutenir le travail, ſont-elles toutes plus exemptes des foibleſſes de la nature ? toutes néanmoins, ſans égard aux forces, ni à la ſanté, s'aſſujettiſſent au même joug, & rempliſſent les mêmes obligations. Or voilà, mondains, par où Dieu vous jugera : voilà par où elles vous jugeront elles-mêmes. Car c'eſt ce que Jeſus-Chriſt leur a promis dans la perſonne de ſes Apôtres : *Vos qui reliquiſtis omnia, & ſecuti eſtis me, ſedebitis judicantes.* Rien donc de plus propre à confondre la lâcheté des Chrétiens du ſiécle, que de conſidérer la perfection de l'état réligieux : &

tien en même tems de plus propre à consoler les religieux, que de considérer l'état des Chrétiens du siécle. Autre vérité que j'ai à vous faire voir dans la seconde partie.

II. PARTIE.

GRace à la providence de notre Dieu, c'est de tout tems que les vrais Religieux, quoique pauvres & dénués de tous les biens de la terre, n'ont pas laissé d'être contens de leur état, jusqu'à s'estimer plus heureux que les mondains avec tous les biens qu'ils possédent ; & c'est de tout tems que malgré la vie dure & mortifiée où les engage la profession Religieuse, persuadés qu'ils avoient choisis la meilleure part, ils se sont consolés dans leurs peines, par la comparaison qu'ils ont faite de leur condition avec celle des Chrétiens du siécle. Mais quelque avantageuse qu'ait été pour eux cette comparaison, j'ose dire que la plûpart n'en ont profité qu'à demi ; & il m'est au moins évident que jamais ils n'en ont tiré tout le fruit qu'il seroit à souhaiter que chacun en tirât : pourquoi ? parce qu'il est certain que la plûpart des Religieux n'ont jamais assez bien connu le monde, même en le quittant, ni après l'avoir quitté, pour comprendre parfaitement jusqu'à quel point l'état des Chré-

tiens du siécle comparé avec la vie Religieuse, leur pouvoit & leur devoit être un fonds de consolation. Or c'est, mes cheres Sœurs, ce qui me reste à vous développer. Vérité que je soutiens être la plus touchante & la plus capable de vous affermir dans votre vocation, pour peu que vous vous appliquiez à deux réflexions que vous avez dû faire mille fois, & que je vous ai marquées dès l'entrée de ce discours, c'est-à-dire, pour peu que vous envisagiez d'une part les misères inévitables, & de l'autre les indispensables devoirs des Chrétiens engagés à vivre dans le monde. Ecoutez-moi, & vous en allez être convaincues.

Un des points sur quoi saint Bernard croyoit autrefois avoir droit de féliciter ceux qui se séparoient du monde, & qui faisoient profession de la vie monastique, étoit celui-ci. Il est vrai, mes Freres, leur disoit-il, la vie que nous menons dans la religion, paroît aux enfans du siécle quelque chose de triste; mais ils n'en jugent de la sorte, que parce qu'ils sont dans l'erreur & qu'ils ne nous connoissent pas. Nos abstinences & nos jeûnes, nos macérations & nos veilles leur donnent une idée affreuse, mais vaine & mal fondée, de notre état. Car ce qui les trompe, c'est qu'ils

qu'ils ne voient en tout cela que nos croix qui ſont extérieures, & qu'ils ne voient pas l'onction intérieure de la grace qui les adoucit, & qui nous rend nos croix mêmes, non-ſeulement ſupportables, mais aimables : *Cruces vident, unctiones non vident.* Ainſi parloit ce Pere, touché de l'expérience qu'il en avoit, & qu'en avoient ceux qui formés & inſtruits à ſon école, l'expérimentoient comme lui. Mais ſi les enfans du ſiécle ſont trompés, quand ils eſtiment la condition des Religieux malheureuſe, je ne crains point, ſaintes épouſes du Sauveur, de vous dire que vous vous trompez encore bien plus dans le jugement que vous faites des enfans du ſiécle, ſi vous les eſtimez heureux, & pourquoi? parce que vous ne voyez que leurs joies, qui quoi qu'ils en diſent, ſont des joies fauſſes & apparentes, & que vous ne voyez pas leurs amertumes & leurs chagrins, d'autant plus véritables & plus réels, qu'ils ſont ſecrets & cachés. Or ce principe ſuppoſé, il me ſeroit aiſé, mes cheres Sœurs, de vous découvrir ici une ſource féconde & inépuiſable de conſolations même ſenſibles, que vous n'avez peut-être jamais goûtées, & dont je voudrois que vous fuſſiez auſſi pénétrées que Dieu m'a ſouvent fait la grace d'en être pénétré moi-même; *Bern.*

Car je n'aurois pour cela qu'à vous faire un plan du monde, seulement tel qu'il m'est connu : que seroit-ce, si je vous le représentois tel qu'il est en effet ? ce seroit assez pour vous obliger à bénir mille fois le ciel qui vous en a séparées. Je n'aurois, pour vous faire sentir le bonheur de cette séparation, qu'à entrer dans le détail des choses à quoi vous engage la sainte régle que vous professez, & ensuite qu'à y opposer l'iniquité, la sévérité, la dureté, &, si je l'ose dire, la tyrannie des loix que le monde prescrit à ceux qui le servent.

En qualité de religieuses, vous avez des croix à porter, j'en conviens, & malheur à vous si vous n'aviez plus ce caractère de ressemblance avec le Dieu crucifié, qui est votre divin époux : mais s'il y a des croix dans la religion, le monde n'a-t-il pas les siennes plus pesantes & plus affligeantes, & les vôtres comparées à celles du monde, méritent-elles proprement d'être appellées croix ? Votre vie dans la religion est un perpétuel exercice de pénitence, je le sçai : mais je soutiens aussi que c'est ce qui en fait pour vous non-seulement la sainteté, mais la félicité, puisque dans la pensée des Peres, depuis le péché il n'y a plus pour l'homme perdu d'autre ressource, ni par conséquent d'autre félicité sur la terre

que la pénitence : *Pœnitentia eſt hominis rei felicitas.* Et pour vous montrer qu'en ceci vous n'avez fait que changer d'objet, & que ſelon le monde même vous y avez encore gagné, dites-moi, mes cheres Sœurs, qu'eſt-ce que la vie de la plûpart des mondains ? qu'eſt-ce que la vie d'un avare, ou d'un ambitieux ? qu'eſt-ce que la vie d'un courtiſan eſclave de la faveur, ſinon une continuelle pénitence, d'autant plus malheureuſe qu'elle eſt inutile & forcée, au lieu que la vôtre eſt au moins volontaire & ſalutaire. Or pénitence pour pénitence, ne comptez-vous pas pour un don de Dieu, d'avoir choiſi celle qui vous conduit au ſalut, & de vous être affranchies de celle qui n'eût point eu d'autre effet que de vous affliger ſans vous ſauver. Vous faites profeſſion comme religieuſes, de vous mortifier & de vous humilier : n'eſt-on pas ſans ceſſe & malgré ſoi mortifié & humilié dans le monde ; & au lieu qu'en vous mortifiant, vous avez du moins l'avantage de pouvoir dire à Dieu comme David, *Propter te mortificamur*, c'eſt pour vous, Seigneur, & pour vous ſeul que nous ſouffrons : le mondain n'eſt-il pas réduit à tenir dans un ſens tout oppoſé le même langage, en diſant au monde, *Propter te*, c'eſt pour toi, monde réprouvé, que je me

Tertul.

Pſ. 43.

captive ; c'eſt pour toi que je me fais violence ; c'eſt pour toi que je ſouffre & que je gémis; & parce que c'eſt pour toi, j'ai le malheur encore avec tout cela de me damner ? Vous dépendez dans la maiſon de Dieu, d'une ſupérieure qui vous tient lieu de mere, & qui en a tout le zéle & tous les ſoins : mais de combien de maîtres durs, impérieux, bizarres, dépendent ceux qui prétendent à quelque choſe dans le monde ? Comme Religieuſes vous n'avez plus de volonté ; & eſt-il permis d'en avoir à ceux qui ſe dévouent au monde ? Sans ſortir du ſaint lieu où nous ſommes, que ne puis-je, pour vous détromper des fauſſes idées que vous avez peut-être encore du monde, vous révéler ici le ſecret des cœurs; & de tous les Chrétiens du ſiécle qui m'écoutent, (car à peine y en a-t-il que je doive excepter, & qui ne puiſſe me ſervir de témoins des misères du monde dans les conditions mêmes du monde les plus diſtinguées,) de ces hommes, dis-je, du ſiécle devant qui je parle, que ne puis-je vous faire connoître les déboires & les déplaiſirs mortels ? quels troubles les agitent, quels chagrins les accablent, quelles paſſions les déchirent, quelles jalouſies les rongent, quelles diſgraces les déſolent, quelles injuſtices qu'ils ſe croient faites les déſeſpèrent :

quels dégoûts ont-ils à eſſuyer, & quels rebuts à ſupporter ! Vous vous les figurez dans les divertiſſemens & les plaiſirs : que ne puis-je vous faire comprendre ce que leur coûtent ces prétendus plaiſirs, & de quel fiel ſont mêlés pour eux ces vains divertiſſemens ! Ils vous paroiſſent comblés de biens : ſans parler de ce qui leur manque, & de ce que la cupidité toujours inſatiable leur fait déſirer au de-là de ce qu'ils ont, que ſeroit-ce, ſi vous ſçaviez à quoi les biens mêmes qu'ils poſſédent, les expoſent; les peines qu'ils ont à les conſerver, les allarmes que leur cauſe la crainte de les perdre, la douleur qu'ils reſſentent en les voyant dépérir, les envies, les traverſes, les perſécutions que leur fortune leur attire ? Ah ! mes cheres Sœurs, vous & moi qui avons renoncé au monde, nous ſerions en vûe de tout cela, remplis, animés, pénétrés d'une vive & intime reconnoiſſance envers notre Dieu. Les actions de grace que nous lui rendons pour le bienfait ineſtimable de notre vocation, ne procéderoient plus ſeulement de la foi qui nous éléve à l'eſpérance des biens futurs, mais d'un ſentiment preſque naturel, que l'expérience même des biens préſens produiroit en nous. Sans attendre d'autre centuple que celui-là, nous éprouverions dès

maintenant, mais avec un excès de douceur qui ſeroit comme l'avant-goût de notre béatitude, combien il eſt avantageux d'avoir tout mépriſé pour Jeſus-Chriſt, & la ſeule choſe que nous aurions à craindre, en nous comparant avec les partiſans du monde, c'eſt que la tranquillité & la paix de notre état ne nous tînt déja lieu de récompenſe, & ne diminuât en quelque maniere le mérite de notre ſacrifice. Et en effet, à combien d'épouſes du Sauveur, l'obéiſſance qu'elles ont voüée dans la religion, de gênante qu'elle peut quelquefois leur paroître, ne deviendroit-elle pas pour jamais douce & aimable, ſi elles concevoient bien ce que c'eſt que l'aſſujettiſſement de la plûpart des épouſes du ſiécle ? & combien d'ames religieuſes, que Dieu éprouve de tems en tems par certains ennuis, ne guérirois-je pas tout-à-coup de cette tentation, ſi je pouvois leur donner les connoiſſances que j'ai, non plus des déſordres & des abominations, mais des tribulations & des malheurs dont le monde eſt plein : je dis ce monde dont l'éclat ſemble plus nous ébloüir, & dont la figure trompeuſe a plus l'air de proſpérité ?

Mais je me ſuis réſervé quelque choſe de plus eſſentiel & de plus fort pour la concluſion de ce diſcours : & quoi ? le voi-

ci. Outre les croix & les misères que les Chrétiens du siécle ont à supporter, ils ont, comme Chrétiens, dans le siécle même des devoirs à remplir; & ces devoirs bien entendus, doivent les faire trembler, pour peu qu'ils aient de christianisme. Or ce qui les doit faire trembler, c'est ce qui doit achever, mes cheres Sœurs, de nous consoler. Je m'explique. Je dis que ces devoirs doivent faire trembler les Chrétiens du siécle: pourquoi? parce que ce sont des devoirs auxquels le salut est attaché pour eux aussi-bien que pour nous; parce que ce sont des devoirs dont l'observation est par conséquent aussi indispensable pour eux que pour nous, & parce que ce sont enfin des devoirs dont la pratique est beaucoup plus difficile pour eux que pour nous. En effet, ces Chrétiens que la divine providence a laissés dans le monde, & qui peuvent selon leur vocation, y demeurer sans être appellés à la même perfection que nous, sont appellés au même salut. Ce salut ne leur est pas moins important qu'à nous; ce salut ne leur est pas promis à de meilleures conditions qu'à nous; ils doivent comme nous l'acheter, comme nous le mériter, comme nous y travailler; & voilà pourquoi Dieu leur a donné sa loi & prescrit certains devoirs. Il leur a dit comme à

nous : *Hoc fac, & vives ;* gardez mes commandemens, & vous aurez la vie éternelle : mais sans cela n'attendez de moi qu'une affreuse damnation. A bien examiner ces commandemens de Dieu, nous trouverons que tout ce qu'ils ont d'essentiel & de plus onéreux, est aussi étroit pour toutes les personnes du monde que pour les personnes religieuses : que les uns & les autres sur mille points doivent à Dieu la même obéissance & la même fidélité ; que les uns & les autres ont sur mille sujets à l'égard du prochain, les mêmes obligations de justice & de charité ; qu'en mille rencontres il est également enjoint aux uns & aux autres de veiller sur eux-mêmes, de garder leur cœur, de faire le bien & de se maintenir dans un état de grace & de sainteté. Mais voici le triste sort des mondains, & ce qu'il y a dans leur condition de bien déplorable & de bien terrible : c'est que liés aussi étroitement que nous, il leur est du reste bien moins facile qu'à nous de satisfaire à ces préceptes dont ils ne peuvent toutefois se dispenser sans encourir la haine de Dieu, & sans s'exposer à toute la sévérité de ses jugemens. J'en dis trop peu : c'est qu'il leur est d'une extrême difficulté de les garder ces préceptes, & qu'ils ne le peuvent sans livrer les plus violens com-

bats, & sans remporter de continuelles victoires. D'où il arrive de deux choses l'une, ou qu'ils cédent lâchement aux obstacles qu'ils ont à surmonter, & que transgressant la loi, ils se damnent; ou que voulant résister au torrent, & être fidéles à la loi, ils ont à chaque pas de nouveaux efforts à faire, & ne peuvent se maintenir dans l'ordre que par un travail sans relâche & une constance infatigable. De-là cet abandon où vivent les uns, lâchant la bride à toutes leurs passions, parce qu'ils désespèrent de les pouvoir réprimer; suivant en aveugles toutes leurs cupidités, parce qu'ils ne se sentent pas un courage assez affermi pour en soutenir les attaques & pour les arrêter; cédant à la tentation qui les sollicite, parce qu'ils ne se croient pas assez forts pour la surmonter. Etat si commun dans le monde; mais état qui doit faire horreur à quiconque n'a pas perdu tout principe de religion & toute crainte de Dieu. De-là cette guerre perpétuelle, où les autres passent leurs jours. Guerre domestique & contre eux-mêmes, contre les désirs qui les sollicitent, contre les ressentimens qui les aigrissent, contre les jalousies qui les piquent, contre toute la fragilité & toute la corruption naturelle du cœur de l'homme, dont le poids les acca-

ble, ou les accableroit si par une force supérieure ils ne s'élevoient au-dessus de la nature & de ses foiblesses. Guerre étrangere & contre tout ce que le monde leur présente, contre les exemples du monde, contre les discours du monde, contre les maximes du monde, contre les coutumes du monde, contre les respects du monde, contre les intérêts du monde. En sorte qu'ils éprouvent bien ce qu'éprouvoit l'A-
2. Cor. c. 7. pôtre, lorsqu'il disoit : *Intùs pugnæ, foris timores ;* assauts au-dedans, allarmes & dangers au dehors. Guerre néanmoins nécessaire, c'est-à-dire, guerre où ils sont obligés de prendre les armes & de combattre : ce n'est pas assez, où ils sont obligés de vaincre, & de vaincre toujours, & de vaincre en toutes rencontres & sur toutes sortes de sujets. Car ce ne sera point pour eux une excuse au tribunal de Dieu que la difficulté de la loi. Difficile ou non, de l'avoir une fois violée, & sur un seul point, ce seroit assez pour faire leur condamnation. Voilà, je le répéte, pour peu qu'ils s'intéressent à leur propre salut (& à quoi peuvent-ils être sensibles, si l'affaire de leur salut ne les touche pas ?) voilà ce qui doit les désoler & les consterner.

Mais c'est cela même, mes cheres Sœurs, qui doit nous faire sentir l'avanta-

ge de notre état, cela même qui nous le doit faire estimer & aimer. Nous y avons deux sortes de devoirs, devoirs communs à tous les états du Christianisme, & devoirs propres de la profession religieuse. Or sans m'arrêter aux devoirs communs, dont l'observation nous est incontestablement beaucoup plus facile, je prétends, & vous l'éprouvez, que dans les devoirs même particuliers auxquels nous nous sommes volontairement soumis, il n'y a rien de si sublime, rien de si héroïque & de si parfait, qui dans la pratique ne nous devienne plus aisé que ne le sont aux mondains les devoirs les plus ordinaires: pourquoi cela? ne le sçavez-vous pas? c'est que l'état religieux, en nous éloignant du monde, nous éloigne de tout ce qui pourroit séduire notre esprit & corrompre notre cœur; c'est que dans l'état religieux nous n'avons devant nous que des exemples qui nous soutiennent, qui nous animent, qui nous sanctifient; c'est que nous ne voyons rien, que nous n'entendons rien, que nous ne faisons rien qui ne nous porte à la perfection où nous sommes appellés: d'où il arrive que nous nous sauvons, & même que nous nous perfectionnons, sans avoir les mêmes périls à courir, les mêmes ennemis à repousser, ni par con-

ſéquent les mêmes violences à nous faire. Nous ne ſommes point obligés de nous ſéparer de la multitude : au contraire nous n'avons qu'à nous y joindre, & qu'à la ſuivre. Nous ne ſommes point dans la néceſſité de prendre des voies écartées : au contraire nous n'avons qu'à tenir les chemins les plus fréquentés & les plus battus. Il ne faut point, pour obéir à Dieu, & pour accomplir les volontés de Dieu, que nous allions contre le torrent : au contraire nous n'avons qu'à nous laiſſer conduire ; tellement qu'il y auroit mille fois pour nous plus de peine à n'être pas dans l'ordre & à ſortir de la régle, qu'à nous y aſſujettir & à y perſévérer. Or, mes cheres Sœurs, quelle penſée doit être plus conſolante pour une ame religieuſe que celle-ci : ce que je fais aiſément dans la religion, me coûteroit infiniment dans le monde. J'y trouve du goût ; j'y trouve la tranquillité & le repos, & je n'y trouverois ailleurs que des contradictions & des traverſes. Encore avec tout ce que j'aurois à eſſuyer au milieu du monde & avec toute ma fermeté, tomberois-je ſouvent, ou du moins ne ferois-je que très-peu de progrès ; au lieu que ſans oppoſition & ſans riſque, non-ſeulement je mets mon ſalut en aſſûrance, mais je m'éléve & j'acquiers chaque jour

devant Dieu de nouveaux mérites. Penſée d'autant plus touchante pour des perſonnes religieuſes, qu'elles connoiſſent mieux le prix du ſalut, & qu'elles ont plus d'ardeur pour leur avancement dans les voies de cette éternité bienheureuſe.

Mais du reſte, ma chere Sœur, tout ceci n'empêchera point que vous ne puiſſiez dire à Jeſus-Chriſt, comme ſaint Pierre, & même dans un ſens avec plus de confiance que ſaint Pierre : *Ecce nos reliquimus omnia, & ſecuti ſumus te ;* Seigneur, nous avons tout quitté pour vous. Car au lieu que cet Apôtre n'avoit quitté que des filets & une barque, vous allez renoncer par une profeſſion ſolemnelle à tous les avantages & à tous les droits d'une naiſſance illuſtre. Vous allez quitter tout ce que le monde pouvoit vous promettre de plus grand. C'eſt un ſacrifice qui ſera dès cette vie même votre bonheur: mais après tout, ce bonheur de votre état n'ôtera rien à votre ſacrifice de ſon mérite. Ce ſera toujours un ſacrifice, & le plus généreux de tous les ſacrifices que vous puiſſiez faire à votre Dieu. Il y aura égard, & ſur-tout il aura égard au zéle & au déſintéreſſement parfait avec lequel vous le faites. Car je connois trop, ma chere Sœur, les diſpoſitions intérieures de votre ame, pour ne

ſçavoir pas quel eſprit vous anime dans le deſſein que vous avez pris de vous dévoüer à Dieu. Je ſçai que c'eſt lui ſeul qui vous attire, & non point les douceurs qu'il lui a plû d'attacher à ſon ſervice ; qu'en vous donnant à lui, vous ne cherchez que lui, & que vous êtes prête à tout entreprendre & à tout ſouffrir pour lui. Sainte réſolution, qui achevera de vous faciliter tout ce que la vie religieuſe peut avoir en ſoi de plus pénible, puiſqu'il eſt vrai, que moins on penſe à l'adoucir, plus elle devient douce, & que plus on veut ſentir la peſanteur de la croix, plus la croix devient légere. Allez donc, précieuſe victime, allez au pied de l'autel vous immoler : allez mourir au monde & à vous-même, pour ne plus vivre qu'au Seigneur. C'eſt lui qui vous a appellée, c'eſt lui qui va vous recevoir, c'eſt lui qui vous ſoutiendra dans l'exécution de toutes les promeſſes que vous avez à lui faire, comme c'eſt lui-même enfin qui vous couronnera dans la gloire, où nous conduiſe, &c.

CINQUIEME SERMON SUR L'ETAT RELIGIEUX.

Comparaiſon des perſonnes Religieuſes avec Jeſus-Chriſt reſſuſcité.

Si complantati facti ſumus ſimilitudini mortis ejus, ſimul & reſurrectionis erimus.

Si nous ſommes entés en Jeſus-Chriſt par la reſſemblance de ſa mort, nous le ſerons en même tems par la reſſemblance de ſa réſurrection. Dans l'Ep. aux Rom. chap. 6.

NE vous étonnez pas, Chrétiens, ſi je vous parle de Jeſus-Chriſt reſſuſcité dans une cérémonie, qui ſelon toutes les maximes de la foi, eſt un véritable ſacrifice, & doit être par conſéquent regardée comme une véritable mort. Il eſt vrai, la mort & la réſurrection ſont deux termes eſſentiellement oppoſés, & il eſt auſſi impoſſible dans l'ordre de la nature de mou-

Le Pere Bourdaloue fit ce Sermon pour le tems de Pâques.

rir & de reſſuſciter tout à la fois, que d'être & de n'être pas. Mais cette oppoſition ne ſe rencontre point dans l'ordre de la Grace. Car l'ame chrétienne par la conformité qu'elle a avec Jeſus-Chriſt, peut ſans contradiction réunir en elle ces deux choſes; je veux dire qu'elle peut tout enſemble, & être morte ſpirituellement, & être ſpirituellement reſſuſcitée. *Si complantati facti ſumus ſimilitudini mortis ejus, ſimul & reſurrectionis erimus :* ſi comme de nouvelles plantes nous ſommes entés ſur la croix de cet Homme-Dieu; ſi notre converſion, par laquelle nous mourons au péché, eſt en nous, comme elle le doit être, l'image de ſa mort, elle le ſera en même tems de ſa réſurrection. L'Apôtre ne dit pas qu'après avoir été ſemblables à Jeſus-Chriſt dans l'état de ſa mort, nous lui ſerons un jour ſemblables dans l'état de ſa réſurrection & de ſa gloire. Mais il prétend, que par un effet miraculeux & tout divin, nous lui ſerons tout à la fois ſemblables dans l'un & dans l'autre; & qu'en qualité de parfaits Chrétiens, nous aurons l'avantage d'être conformes à ſa vie glorieuſe, dès le moment même que nous nous trouverons conformes à ſa ſainte mort : *Simul & reſurrectionis erimus.* Je conviens donc, digne & fidéle Epouſe du

Sauveur, qu'en mourant au monde, vous allez mourir & vous enſevelir avec Jeſus-Chriſt, ſuivant la penſée & l'expreſſion de ſaint Paul, *Conſepulti ſumus cum illo.* Mais mourir & s'enſevelir de la ſorte, c'eſt reſſuſciter & entrer dans une nouvelle vie, *Si commortui ſumus & convivemus* : & afin de ne me point écarter des ſentimens de l'Egliſe, qui dans ces ſaints jours eſt occupée à célébrer la réſurrection du Fils de Dieu, après avoir pleuré ſa mort, je veux vous montrer, que l'état de Jeſus-Chriſt reſſuſcité, eſt le vrai modéle de la perfection & de la vie religieuſe, & que la vie religieuſe dans ſa perfection eſt la plus fidéle image de l'état de Jeſus-Chriſt reſſuſcité. Pouvois-je choiſir un ſujet plus propre à vous donner une haute idée de votre vocation ? Mais pour en tirer tout le fruit que je me promets, j'ai beſoin pour vous & pour moi des lumieres du ſaint Eſprit, & je les demande par l'interceſſion de la Mere de Dieu, en lui diſant, *Ave, Maria.* *Rom.* c. 6. 2. *Tim.* c. 2.

QUand ſaint Paul parloit aux Chrétiens de l'obligation que nous avons tous de porter, même dès cette vie, l'image de l'homme céleſte, il s'expliquoit trop clairement pour ne pas convenir d'abord,

que par cet homme céleſte, il entendoit Jeſus-Chriſt reſſuſcité. Car voici comment il raiſonne dans cet admirable chapitre de la premiere Epître aux Corinthiens, où après avoir établi la réſurrection du Fils de Dieu comme le fondement de toute la morale du Chriſtianiſme, il en tire cette conſéquence que je vous prie de bien comprendre, parce qu'elle va faire tout le ſujet de ce diſcours. Nous reconnoiſſons, dit-il, deux hommes bien différens & bien oppoſés, mais qui ſont néanmoins les deux principes de notre origine. Le premier eſt Adam qui fut formé de la terre, & qui par cette raiſon, mais plus encore par le déſordre de ſon péché, mérite
1. Cor. c. 15. d'être appellé l'homme terreſtre : *Primus homo de terra terrenus.* Et le ſecond eſt Jeſus-Chriſt, cet homme deſcendu du ciel, qui dans tous les myſtères de ſa vie, mais ſur-tout dans ſa ſainte réſurrection, a paru parfaitement ce qu'il étoit, c'eſt-à-
Ibid. dire, un homme céleſte & divin : *Secundus homo de cœlo cœleſtis.* Tel qu'a été l'homme terreſtre, qui eſt Adam, tels ſont parmi nous ceux qui menant une vie ſenſuelle & animale, bornent leurs déſirs à la terre,
Ibid. & n'ont de vûe que pour la terre : *Qualis terrenus, tales & terreni.* Et tel qu'a été l'homme céleſte qui eſt Jeſus-Chriſt, tels

ſont ces Chrétiens, qui par la pureté de leurs mœurs ſe conformant à ſon exemple, & imitant ſa ſainteté, ſemblent déja participer à ſa gloire : *Et qualis cœleſtis, tales & cœleſtes.* C'eſt pourquoi, mes Freres, conclut l'Apôtre, comme nous avons été aſſez malheureux pour porter l'image de l'homme terreſtre & pécheur, efforçons-nous maintenant de porter l'image de l'homme céleſte & glorieux. *Igitur ſicut portavimus imaginem terreni, portemus & imaginem cœleſtis.* Or voilà, mes chers Auditeurs, ce que fait excellemment une vierge Chrétienne qui quitte le monde, & qui ſe conſacre à Dieu par les vœux de la religion. Car pour vous en convaincre ſenſiblement, & pour vous donner une idée juſte de la profeſſion religieuſe, en la comparant avec la réſurrection du Fils de Dieu, voici mon deſſein. Je trouve deux choſes ſingulierement remarquables dans l'état de Jeſus-Chriſt reſſuſcité (j'entends de Jeſus-Chriſt reſſuſcité avant qu'il montât au ciel, & pendant les quarante jours qu'il demeura ſur la terre :) l'une par rapport à ſon corps, l'autre par rapport à ſon ame bienheureuſe. L'une qui conſiſte en ce que le corps de Jeſus-Chriſt, par une vertu merveilleuſe de ſa réſurrection, quoique toujours matériel dans ſa ſubſtance & *Ibid.* *Ibid.*

en lui-même, devint tout spirituel dans les divines qualités qu'il acquit en ressuscitant. L'autre qui consiste en ce que Jesus-Christ après sa résurrection demeura tellement sur la terre, qu'il y fut désormais séparé du commerce des hommes, n'ayant même avec ses disciples que quelques entretiens courts & passagers, selon qu'il le jugeoit nécessaire pour les affermir dans la foi, & du reste n'étant occupé que du ciel, & ne voulant plus avoir de conversation que dans le ciel. Deux choses qui sont de Jesus-Christ ressuscité un parfait modéle de l'état religieux. Car c'est ainsi, ma très-chere Sœur, que par le vœu de chasteté vous allez présenter votre corps à Dieu comme une hostie vivante, sainte, & agréable à ses yeux. Or dans la doctrine de saint Paul, votre corps consacré de la sorte & immolé à Dieu, va devenir un corps tout spirituel par la grace de votre vocation, comme l'étoit celui du Sauveur par la gloire de sa résurrection. Par le vœu de clôture, vous allez à l'exemple du même Sauveur, sans sortir du monde, vous séparer du commerce du monde, pour n'avoir plus de société ni de communication avec le monde, qu'autant qu'une sainte nécessité vous y engagera; en sorte que vos entretiens avec les per-

ſonnes du monde ne ſeront, ſi je l'oſe dire, que de ſimples apparitions pour leur inſpirer le zéle de leur converſion & de leur ſalut, pour les confirmer dans le bien, pour les édifier. Je vous ferai donc voir d'abord les caractères du corps glorieux de Jeſus-Chriſt vivement marqués dans une vierge Chrétienne, qui renonçant à la chair & au ſang, choiſit Jeſus-Chriſt pour ſon unique époux; & enſuite vous verrez la forme de vie que tint ſur la terre Jeſus-Chriſt reſſuſcité, fidélement & heureuſement imitée par une vierge, qui ſe renfermant dans la maiſon de Dieu, ſe fait au milieu du monde une ſolitude, où elle ne penſe plus qu'à l'éternité. En deux mots, votre profeſſion, Ames religieuſes, par une pleine conformité avec la réſurrection du Fils de Dieu, opère en vous tout à la fois des miracles de la grace; ſçavoir une chair toute ſpirituelle, & un eſprit tout céleſte. Une chair toute ſpirituelle par l'angélique pureté que vous profeſſez: ce ſera la premiere partie. Un eſprit tout céleſte, par l'entier éloignement du monde & l'intime commerce avec Dieu où vous vivez: ce ſera la ſeconde partie. Voilà, dis-je, les deux avantages que je découvre dans la vocation religieuſe. Voilà à quoi je réduis les obligations

de votre état ; & voilà, mes chers Auditeurs, ce que chacun de vous doit par proportion s'appliquer jusques dans la vie séculiere, & cependant chrétienne, où la providence l'engage.

I. PARTIE.

DE toutes les idées que l'Ecriture nous donne de Jesus-Christ dans l'état de sa résurrection, la plus surprenante & la plus digne de nos réflexions, c'est celle qu'en avoit conçue saint Paul, quand il disoit aux Corinthiens : *Et si cognovimus secundùm carnem Christum, sed nunc jam non novimus.* Ainsi, mes Freres, quoiqu'autrefois nous ayons connu Jesus-Christ selon la chair, maintenant qu'il est ressuscité, & dans l'état de sa gloire, nous ne le connoissons plus de cette sorte. Mais sur quoi l'Apôtre fondoit-il, ou sur quoi pouvoit-il fonder cette proposition si étonnante & même en apparence si contraire à la vérité du mystère dont il parloit ? Car il est de la foi que Jesus-Christ étoit ressuscité dans la même chair où il avoit vécu, & où il étoit mort ; & il est de la foi que la gloire de sa résurrection n'avoit point détruit cette chair. Cela est vrai : mais elle l'avoit tellement changée, que saint Paul prétendoit avoir droit de ne la plus reconnoître. C'étoit un corps, dit saint

II. Cor. c. 5.

Grégoire Pape, mais qui n'avoit plus rien de matériel ni de terreſtre, & que la gloire de ſa réſurrection rendoit ſi différent des autres corps, qu'il ne devoit plus être regardé que comme un pur eſprit. Auſſi les Apôtres troublés & effrayés s'imaginoient-ils, en le voyant, voir un eſprit : *Conturbati & conterriti exiſtimabant ſe ſpiritum videre.* Luc. c. 24. En effet, par un miracle inoüi, & qui ne pouvoit être que le privilége des purs eſprits, il entroit dans les divers lieux où les diſciples ſe trouvoient aſſemblés ſans que les portes lui en fuſſent ouvertes ; pour montrer, ajoûte le même Pere, que dans l'état de ſa nouvelle vie, ſa chair étoit bien de même nature que dans ſa vie mortelle & paſſible, mais qu'elle joüiſſoit d'une toute autre gloire : *Ut oſtenderet eſſe poſt reſurrectionem carnem ſuam, & ejuſdem naturæ, & alterius gloriæ.* Greg.

Excellent modéle de ce qui s'accomplit tous les jours dans les vierges conſacrées à Jeſus-Chriſt pour être ſes chaſtes épouſes. Voulez-vous ſçavoir le premier avantage qui leur revient de cette conſécration ? le voici. Quoiqu'elles vivent encore dans la chair (c'eſt ainſi que s'exprime l'Apôtre) elles ne vivent plus ſelon la chair, elles ne marchent plus ſelon la chair, elles n'agiſſent plus ſelon la chair ; *In carne ambu-* 2. Cor. c. 10.

lantes , non secundum carnem militamus. C'eſt-à-dire, que par la chaſteté religieuſe elles ſacrifient leurs corps à Dieu, & que leurs corps ſacrifiés ſemblent n'être plus ce qu'ils étoient, tant ils ſont annoblis & perfectionnés dans l'ordre de la grace. Divin paralléle de Jeſus-Chriſt reſſuſcité & de ſes épouſes. Paralléle dont je ne puis mieux vous faire voir le parfait rapport, qu'en le réduiſant aux quatre propoſitions, où ſaint Paul marquoit les prérogatives de la réſurrection des corps glorieux. Peut-être ſerez-vous ſurpris de trouver toutes ces propoſitions vérifiées clairement & preſque à la lettre dans la perſonne d'une vierge qui ſe voue à Dieu. Prenez garde. Le corps mort, dit le Docteur des gentils, eſt mis en terre comme un corps animal & matériel, & il reſſuſcitera tout ſpi-
2. *Cor.* rituel : *Surget corpus ſpiritale.* Il eſt mis en
c. 15. terre plein de corruption, & il reſſuſci-
Ibid. tera incorruptible : *Surget in incorruptione.* Il eſt mis en terre difforme & hideux, & il reſſuſcitera tout éclatant &
Ibid. brillant de gloire : *Surget in gloria.* Il eſt mis en terre privé de mouvement & d'action, & il reſſuſcitera rempli de force &
Ibid. de vertu : *Surget in virtute.* Voilà par rapport aux prédeſtinés ce que ſera un jour la réſurrection. Or je ſoutiens que dès

cette

cette vie la chasteté religieuse, dans ceux qui l'embrassent, produit déja tous ces effets. Je soutiens que c'est elle qui par avance, & même dans le sens de saint Paul, rend le corps d'une vierge tout spirituel; que c'est elle qui le maintient dans une parfaite intégrité, &, si je puis me servir de cette expression, dans une sainte incorruptibilité; que c'est elle qui le remplit d'une force surnaturelle & divine; que c'est elle qui fait déja sa gloire anticipée, & que ces quatre caractères des corps glorieux sont les quatre dons de grace que la religion lui communique. Voilà ce que je soutiens, & dont vous allez convenir.

J'ai dit que la chasteté religieuse, anticipant dès cette vie l'effet de la résurrection, rend un corps tout spirituel; & la preuve en est évidente: parce qu'il est certain que la chasteté, sur-tout avec ce caractère de stabilité que lui donne la religion, affranchit un corps de la servitude des sens, le met dans une disposition à n'être plus dominé par la concupiscence de la chair, le rend souple & obéissant à la loi de l'esprit. Or pourquoi un corps soumis à l'esprit ne deviendroit-il pas spirituel, puisqu'un esprit esclave du corps est appellé dans l'Ecriture un esprit charnel? Car la grace, dit saint Augustin, n'est

pas moins efficace pour le bien, que le péché pour le mal ; & puisque le péché peut faire qu'une ame raisonnable, de spirituelle qu'elle étoit, devienne toute animale & toute charnelle, faut-il s'étonner si la grace, par une opération toute contraire, a la vertu de sanctifier un corps quoique matériel & d'en faire un corps spirituel ? *Neque enim absurdum est, quòd sit in homine caro spiritualis, si potest esse in hac vita spiritus ipse carnalis.* C'est le raisonnement de saint Augustin ; & pour mieux établir la proposition que j'ai avancée, consultons l'Evangile, & demandons au Sauveur du monde en quoi consiste cet état de spiritualité où doivent être élevés les corps bienheureux par la résurrection. C'est lui-même qui nous l'apprend dans le chapitre vingt-deuxiéme de saint Matthieu. *In resurrectione neque nubent, neque nubentur, sed erunt sicut Angeli Dei in cœlo.* Après la résurrection, dit le Fils de Dieu, les hommes libres & dégagés des alliances sensuelles, seront comme les Anges dans le ciel : pourquoi ? parce qu'ils n'auront plus entr'eux d'autre société, que celle dont les Anges sont capables : *Sed erunt sicut Angeli Dei.* Or il est manifeste qu'en ceci l'état de la religion ressemble parfaitement à celui de la résurrection. Car qu'est-ce que la

August.

Matth. c. 22.

religion, qu'eſt-ce qu'un Monaſtère de vierges, ſinon une aſſemblée d'ames élues, qui ſont vraîment les Anges de la terre : qui s'étant aſſociées pour être par une inviolable & unanime profeſſion les épouſes du Dieu qu'elles ſervent, n'ont point entr'elles d'autre affinité, que celle qu'elles auront comme les Anges dans le ſéjour bienheureux ; qui, ſelon la parole de ſaint Paul, ont des corps comme n'en ayant point, & uſent du monde comme n'en uſant point ; enfin, dont il eſt vrai de dire dans le ſens propre & naturel : *Neque nubent, neque nubentur, ſed erunt ſicut Angeli Dei.* Un corps ſanctifié par la chaſteté & par la ſolemnelle profeſſion qu'en fait une vierge, peut donc dans les principes de Jeſus-Chriſt être conſidéré comme un corps ſpirituel & angélique ; & Dieu, remarque ſaint Chryſoſtôme, par ſon aimable providence a ainſi diſpoſé les choſes, afin que de même qu'il y a des hommes dans le monde, qui par des péchés honteux déshonorent leur corps, & l'aviliſſent juſqu'à la condition des bêtes : *Homo cùm in honore eſſet, non intellexit ; comparatus eſt jumentis inſipientibus & ſimilis factus eſt illis* : il y eût auſſi des vierges ſur la terre, qui par la ſainteté de leur état, annobliſſent ce même corps ; & l'élevaſſent en quelque ma- [Pſ. 48.]

niere jusqu'à la condition des Anges : *Sed erunt sicut Angeli Dei in cœlo.* Suivons la pensée de saint Paul.

Le corps tout sujet qu'il est par lui-même à la corruption, ressuscitera tout incorruptible : *Surget in incorruptione ;* & je prétends que la chasteté, sans attendre la résurrection, nous fait déja voir cette merveille dans une épouse de Jesus-Christ: second privilége, que je vous prie de bien comprendre. Quand Magdeléne, dans la ferveur de sa conversion, répandit sur les pieds du Sauveur du monde un précieux parfum, Jesus-Christ pour la défendre & pour justifier son zéle contre les Apôtres qui en murmuroient, dit une parole bien remarquable, & qui convient admirablement à mon sujet : *Quod habuit hæc, fecit ; prævenit ungere corpus meum in sepulturam.* Ne condamnez point cette femme ; ce qu'elle a fait, ç'a été pour prévenir le tems de ma sépulture, & pour embaumer dès-à présent mon corps, en me rendant par avance ce devoir de sa piété : *Prævenit ungere corpus meum.* Or voilà, mes cheres Sœurs, ce que vous avez saintement imité, & ce que Dieu, par une grace singuliere, vous a inspiré de pratiquer pour vous-mêmes dans la religion. Car la chasteté que vous avez embrassée, est, dans la

Marc. c. 14.

penſée des Peres, comme une onction céleſte, répandue ſur vos corps; comme un baume ſacré, qui maintient vos corps dans une intégrité parfaite. Oui, c'eſt cette onction de la chaſteté religieuſe qui vous conſerve au milieu de tant de déréglemens où toute chair dans ce malheureux ſiécle ſemble être livrée; & c'eſt cette onction de la chaſteté voüée à Dieu, qui fait que le monde tout perverti & tout corrompu qu'il eſt, ne peut néanmoins vous ſurprendre & vous pervertir. Hors de la religion, les vertus même les plus ſolides, ſont expoſées à cette corruption du monde. Sans une grace toute extraordinaire, pour peu qu'une femme du monde vive ſelon l'eſprit du monde, ce ver qui infecte aujourd'hui ce qu'il y a de plus ſain dans le Chriſtianiſme, ce ver de l'impureté ſe forme peu à peu dans ſon cœur: l'oiſiveté, la molleſſe, les délices de la vie, la liberté des entretiens, les occaſions, les mauvais exemples, tout cela, ſans qu'elle s'en apperçoive, porte avec ſoi un air contagieux, dont il eſt difficile qu'elle ſe défende. Mais votre état, mes cheres Sœurs, eſt un préſervatif infaillible contre tout cela. Préſervatif contre la molleſſe, par les auſtérités de la profeſſion religieuſe. Préſervatif contre l'oiſiveté, par le travail & les obſervances

régulieres qui partagent votre vie. Préservatif contre la licence des converſations mondaines, par les pieux entretiens & les ſaintes conférences que vous avez enſemble. Préſervatif contre les occaſions, par le divorce que vous avez fait avec le monde. Préſervatif contre les mauvais exemples, par l'édification que vous donne une communauté toute entiere dont la ferveur vous ſoutient, & dont la ſainteté eſt pour vous, II. Cor. c. 2. ſelon l'Ecriture, une odeur de vie : *Odor vitæ in vitam ;* au lieu que les ſcandales dont le monde eſt plein, ſont pour les juſtes mêmes qui y vivent, une odeur de Ibid. mort : *Odor mortis in mortem.* Or vous trouvant ainſi préſervées de la contagion du monde, & reſpirant ſans ceſſe un air pur dans la maiſon de Dieu, il ne faut plus être ſurpris que votre vie ſoit avec tant de diſtinction & irréprochablement exempte de cette corruption générale qui regne aujourd'hui dans le monde, & même dans le monde Chrétien. Une vierge, comme épouſe de Jeſus-Chriſt, a donc le bonheur d'être incorruptible par un don de la grace, comme le ſeront un jour les corps des bienheureux par une propriété de leur réſurrection.

De ces deux eſpéces d'incorruptibilité, vous me demandez quelle eſt la plus glo-

rieuſe devant Dieu. Mais peut-on douter que ce ne ſoit préférablement à l'autre, celle qui convient à l'épouſe de Jeſus-Chriſt; & n'eſt-ce pas encore ici que ſe vérifie la troiſiéme propoſition de ſaint Paul; *Surget in gloria?* Non; tout ce que nous concevons de l'éclat & de la gloire des corps bienheureux, n'approche point de la gloire ſolide & intérieure d'une vierge conſacrée à Dieu; de cette gloire qui lui vient de l'inviolable chaſteté qu'elle profeſſe; de cette gloire que le Prophéte royal lui attribue par ces paroles du Pſeaume quarante-quatriéme, *Omnis gloria filiæ regis ab intus.* Car c'eſt cette divine chaſteté qui éléve l'ame chrétienne à la ſublime alliance qu'elle contracte avec le verbe de Dieu. C'eſt en vûe de cette divine chaſteté, que le Fils unique de Dieu ne dédaigne pas, mes cheres Sœurs, de vous reconnoître pour ſes épouſes, & que l'Ange de l'Apocalypſe diſoit à ſaint Jean: *Veni, & oſtendam tibi ſponſam uxorem Agni*: Venez, & je vous montrerai celle qui eſt l'épouſe de l'Agneau. Titre ſpécialement acquis aux ames religieuſes, parce qu'il n'y a qu'elles dans l'Egliſe de Dieu, qui ſoient les épouſes de l'Agneau par un vœu formel & ſolemnel, par un engagement éternel, par un renoncement

Pſ. 44.

Apoc. c. 21.

qui les met en droit d'appartenir bien plus que les autres vierges à cet époux immortel. C'eſt par le mérite de cette divine chaſteté que vous ſuivez l'Agneau par-tout où il va, que vous avez part à ſes plus intimes faveurs, que vous êtes rachetées d'entre les hommes, pour être les prémices des offrandes qui lui ſont faites : *Primitiæ Deo & Agno.* Que pouvez-vous eſpérer de la réſurrection future, qui ſurpaſſe cet honneur ; & un corps ainſi dévoüé par la religion, a-t-il beſoin d'attendre la fin des ſiécles, pour être aux yeux de Dieu un corps revêtu de gloire ? n'eſt-il pas déja tel qu'il ſera dans la béatitude que Dieu lui prépare ?

Apoc. c. 14.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait de la différence entre l'état préſent d'une vierge, & l'état d'un corps glorieux : mais c'eſt par proportion la même différence que ſaint Bernard a miſe entre un Ange & une vierge. Ils different entr'eux, dit ce Pere, par le bonheur, & non par la force & la vertu : *Differunt felicitate, non virtute.* Je vais encore plus loin, & je prétends qu'à l'égard même de la vertu & de la force, non-ſeulement il y a de la différence entre l'état d'une vierge ſur la terre & celui d'un corps glorieux dans le ciel ; mais qu'à comparer l'un & l'autre, tout l'avantage eſt

Bern.

pour les vierges : comment cela ? parce qu'après la réſurrection, la pureté des corps glorieux ſera déſormais une pureté ſans effort, une pureté ſans combat, une pureté ſans victoire ; au lieu que la pureté des vierges, épouſes du Sauveur, eſt en cette vie une pureté victorieuſe, une pureté ſujette aux attaques de l'ennemi, & qui ſe ſoutient, qui réſiſte, qui triomphe. Or pour cela quelle vertu ne faut-il pas ? D'où je conclus, que cette pureté met donc nos corps dans la diſpoſition où ſeront les corps des élûs, quand ils reſſuſciteront pleins de force, & qu'elle opère déja dans nos perſonnes ce qui doit un jour arriver quand le dernier oracle de ſaint Paul s'accomplira, *Surget in virtute.*

Mais ici, mes cheres Sœurs, permettez-moi de faire avec vous une réflexion qui renfermera le fruit de cette premiere partie, & qui me paroît d'une conſéquence extrême pour votre édification & pour la mienne. Il eſt vrai que nos corps par une grace particuliere de notre état, & par une prérogative de la profeſſion religieuſe, participent dès maintenant à la gloire de Jeſus-Chriſt reſſuſcité. Mais ſouvenons-nous qu'ils n'y participent qu'autant que nous y coopérons, & que par notre fidélité, nous travaillons à les maintenir dans

cette perfection. Souvenons-nous que nos corps, quoique consacrés par le vœu de la chasteté, ne sont en cette vie, ni spirituels, ni incorruptibles, ni revêtus de gloire, ni remplis de force, qu'autant que nous avons soin de les rendre tels par une application constante à tous les devoirs de la religion. Au lieu que les corps glorieux posséderont dans le ciel ces excellentes qualités sans aucun danger de les perdre; & au lieu que ces qualités leur tenant lieu d'une récompense éternelle, ils les posséderont par une invariable & bienheureuse nécessité: souvenons-nous que ces qualités ne nous peuvent convenir que dépendamment du bon usage que nous faisons de notre liberté; que dépendamment de l'attention que nous avons sur nous-mêmes, du courage avec lequel nous combattons contre nous-mêmes, de la guerre que nous déclarons à notre chair comme à la plus dangereuse ennemie de nous-mêmes, de l'esprit de pénitence que nous entretenons dans nous-mêmes. C'est ce qui augmente devant Dieu notre mérite; mais aussi persuadons-nous bien que c'est ce qui doit augmenter notre circonspection & notre crainte. Car enfin, quelque confiance que nous donne la religion, elle ne nous donne point d'assûrance; & les graces dont elle

nous fortifie, quelque puissantes qu'elles soient d'ailleurs, ne sont point des graces à fomenter notre lâcheté, beaucoup moins à autoriser notre présomption. Quelque fond que nous puissions faire, & que nous ayons droit de faire sur ces secours abondans de la religion, il faut après tout reconnoître, que n'étant ni absolument impeccables, ni confirmés en grace, nous pouvons toujours décheoir de cet état de pureté où notre vocation nous établit; que plus cette pureté est dans un dégré éminent, plus les chûtes sont griéves & redoutables; que plus elle est éclatante, plus il est aisé d'en ternir le lustre; que le moindre souffle de l'esprit impur est capable d'en effacer les plus beaux traits; que portant, comme dit saint Paul, ce trésor dans des vases de terre, nous devons marcher avec une sainte frayeur & mesurer tous nos pas; que la conduite la plus téméraire seroit de nous glorifier de cet état de pureté, & de ne pas trembler dans la vûe de notre fragilité; que non-seulement les vices grossiers, mais les moindres relâchemens peuvent avoir des suites funestes; que la recherche de certaines commodités, que l'attache même trop grande aux nécessités de la vie, sont autant de dispositions à faire revivre en nous ce corps

terreſtre, dont la deſtruction doit être, avec la grace, l'ouvrage de notre ferveur, & ſur-tout de notre mortification; que nos corps, quoique ſanctifiés par la chaſteté, ont toujours un penchant à s'affranchir des devoirs pénibles, & que par une malheureuſe ſympathie ils entraînent l'ame peu à peu, ils l'appeſantiſſent, la rendent tardive & languiſſante, lui font porter avec dégoût & avec chagrin le joug de Dieu. Vérités dont nous ſommes aſſez inſtruits; & plaiſe au ciel qu'une fatale expérience & une preuve perſonnelle ne vous les faſſe jamais ſentir.

Que devons-nous donc faire pour nous préſerver de ces déſordres? vous en ſçavez, mes cheres Sœurs, l'important ſecret, & votre vie en pourroit être pour les autres une leçon. C'eſt de mettre en œuvre toutes les vertus religieuſes qui doivent nous aider à entretenir cette admirable conformité de nos corps avec le corps glorieux de Jeſus-Chriſt. Et quelles ſont ces vertus? la vigilance, qui nous eſt repréſentée par ce don de clarté qu'eut le corps du Sauveur après ſa réſurrection; l'obéiſſance, qui nous eſt marquée par le don d'agilité; la pénitence, qui éteint en nous toutes les paſſions, & que nous figure le don d'impaſſibilité; mais par-deſſus toutes

les autres, une humilité sincère, sans laquelle il ne peut y avoir en tout cela ni sûreté pour nous, ni solidité. Donnez-les-nous, mon Dieu, toutes ces vertus; nous vous les demandons. Achevez l'ouvrage que vous avez commencé; & puisque vous nous avez engagés dans la sainte entreprise que nous avons formée, ne nous y abandonnez pas. Dans l'obligation où nous sommes d'accomplir notre sacrifice, s'il nous manquoit une de ces vertus, où en serions-nous? Si par une vaine dissipation, nous donnions encore à nos sens une dangereuse liberté; si par l'infraction de la régle qui nous est imposée, nous tâchions d'en éluder la sévérité; si dans la pratique de l'obéissance nous trouvions moyen par les artifices de notre amour-propre, de ne faire jamais que notre volonté; si nous prétendions être chastes sans être humbles, & si la sainteté de notre vœu ne nous dégageoit pas des sentimens d'une secrette vanité: Ah! Seigneur, notre profession ne serviroit qu'à notre confusion; & n'auroit-on pas bien sujet alors, mes cheres Sœurs, de nous faire le reproche que saint Paul faisoit aux Galates: *Nonne carnales estis, & secundùm hominem ambulatis?* Quelque spirituels que vous paroissiez & que vous vous piquiez d'être, 1. Cor. c. 3.

vous êtes encore tout charnels.

C'eſt à vous-mêmes, Hommes du ſiécle, que vous devez appliquer cette morale. Car ſans être religieux, il vous ſuffit d'être Chrétiens, pour avoir une indiſpenſable & eſſentielle obligation de vous conformer à Jeſus-Chriſt comme à votre modéle. C'eſt-à-dire, que ſi vous êtes ſpirituellement reſſuſcités avec ce divin Sauveur, que ſi dans cette ſolemnité de Pâques vous avez été véritablement & ſincérement convertis, vous ne devez plus être eſclaves de la cupidité & de la chair, vous ne devez plus ſuivre les appétits & les aveugles convoitiſes de la chair; que cette chair purifiée par le ſacrement du corps de Jeſus-Chriſt, ne doit plus être déſormais ſujette à la corruption du péché; & qu'au lieu que nous gémiſſions autrefois de vous voir honteuſement dominés par les ſens; nous, les Miniſtres du Seigneur, nous devons avoir la conſolation de vous trouver heureuſement changés & transformés en d'autres hommes: de ſorte que nous puiſſions dire de vous: *Et ſi cognovimus ſecundùm carnem, ſed nunc jam non novimus.* Car voilà comment vous porterez l'image de l'homme céleſte. Voilà les caractères de ſon corps glorieux, & voici ceux de ſa bienheureuſe ame dans l'état de la

réſurrection, non moins fidélement exprimés dans une ame chrétienne qui ſe conſacre à la retraite & à la vie religieuſe. Renouvellez votre attention pour cette ſeconde partie.

C'Eſt une réflexion de ſaint Paulin qui me paroît auſſi ſolide qu'édifiante, ſçavoir que le myſtère de la réſurrection du Fils de Dieu ne nous confirme pas ſeulement dans la foi & dans l'eſpérance de notre réſurrection future, mais qu'elle nous enſeigne même la forme de vie que nous devons tenir, comme Chrétiens, dans le ſiécle préſent; & que cette vie nouvelle conſiſte ſur-tout dans la ſéparation du monde, qui de tout tems a été regardée par les vrais ſerviteurs de Dieu, comme une des parties les plus eſſentielles de la ſainteté: *Myſterio dominicæ reſurrectionis, non ad ſolam reſurrectionis noſtræ fidem, ſed ad voluntariam hujus ſæculi abdicationem inſtruimur.* En effet, s'il y eut jamais un parfait modéle d'une vie retirée, & en particulier de la retraite religieuſe, il eſt évident que c'eſt le myſtère, ou plûtôt l'état de Jeſus-Chriſt reſſuſcité, avant qu'il montât au ciel, & pendant les quarante jours qu'il demeura ſur la terre. Appliquez-vous à la comparaiſon que je vais faire de l'un

II. PARTIE.

Paulin.

& de l'autre, & voyez s'il eſt rien de plus naturel & de plus juſte. Voici dans Jeſus-Chriſt reſſuſcité l'exemplaire, & vous en reconnoîtrez aiſément dans l'ame religieuſe la reſſemblance. Le Sauveur du monde, après ſa réſurrection, demeure encore ſur la terre; mais il y demeure ſéparé du commerce des hommes, ſéparé de ſes diſciples, ſéparé de ceux que l'Evangile appelle ſes freres, ſéparé même de Marie ſa mere: premiere circonſtance, qui doit avoir pour vous, mes cheres Sœurs, quelque choſe de bien touchant & de bien conſolant. Tout ſéparé qu'il eſt des ſiens, il ne laiſſe pas de leur apparoître quelquefois & de ſe faire voir à eux; mais il ne leur apparoît que pour des beſoins importans, & qu'autant qu'il le juge néceſſaire pour leur donner des marques de ſon zéle & de ſa charité: ſeconde circonſtance encore très-propre à vous ſervir de régle. Dans ces apparitions, quoique paſſageres, il les voit & il leur parle, mais en leur témoignant toujours une ſainte impatience de les quitter, & une eſpéce d'empreſſement de retourner à ſon Pere: troiſiéme circonſtance qui vous fait une leçon non moins utile que les autres, ni moins convenable à votre état. Du reſte, il n'a d'entretien qu'avec Dieu,

toute sa conversation est dans le ciel, dont il se regarde déja comme possesseur, & la terre n'est plus pour lui qu'une demeure étrangere : quatriéme & derniere circonstance, qui achevera de vous instruire, & de vous faire goûter votre bonheur. Or n'est-ce pas là en figure & en abbrégé toute la perfection & toute la sainteté de la vie religieuse ? Mettons ces quatre traits de ressemblance dans tout leur jour, & suivez-moi.

Tout ressuscité qu'étoit le Sauveur des hommes, il demeuroit encore sur la terre, mais sans y avoir avec les hommes ce commerce ordinaire qu'il avoit eu pendant sa vie mortelle ; & de la maniere dont il se comportoit à leur égard, on peut dire qu'il étoit absolument séparé d'eux. C'est ainsi qu'il s'en expliquoit lui-même dans une de ses apparitions, lorsqu'il leur disoit : *Hæc sunt verba quæ locutus sum ad vos, cùm adhuc essem vobiscum ;* vous voyez l'accomplissement des choses que je vous ai prédites, lorsque j'étois avec vous. Hé quoi, reprend saint Augustin, n'étoit-il pas encore avec eux, quand il leur parloit de la sorte ? il y étoit, dit ce saint Docteur, puisqu'il leur parloit : mais il n'y étoit plus, comme il y avoit été lorsqu'il entretenoit avec eux une société réglée ; Luc. c. 24.

parce qu'en ſortant du tombeau, & ne voulant plus mener ſur la terre qu'une vie ſolitaire, il s'étoit ſéparé de ceux qui lui étoient le plus étroitement unis, ſans en excepter même ſa ſainte & bienheureuſe Mere. Beau modéle de l'état d'une ame conſacrée à la vie religieuſe. Car voilà, mes cheres Sœurs, ce que par la miſéricorde du Seigneur vous pratiquez. Vivre dans le monde ſéparé du monde, loin des intrigues du monde, hors du tumulte & de l'embarras du monde, ſans engagement & ſans liaiſon d'intérêt avec le monde; avoir des familles, & ſe regarder comme n'en étant plus; avoir des proches, & s'en détacher comme ne leur appartenant plus; avoir des amis & ne les fréquentant plus; être au milieu du monde & juſques dans le centre des villes, auſſi retiré que les anachoretes dans les déſerts: voilà votre vocation. De-là vient, que le Fils de Dieu, pour faire entendre qu'il étoit venu appeller les hommes à la perfection Evangélique, diſoit qu'il étoit venu ſéparer le pere d'avec ſon fils, & la fille d'avec ſa mere: *Veni ſeparare hominem adversùs patrem ſuum, & filiam adversùs matrem ſuam.* Or où voyons nous la pureté, la ſainteté, la ſublimité de cet eſprit de ſéparation ailleurs que dans la religion? Où voit-on

Matth. c 10.

des filles, sans préjudice des droits sacrés de la nature, saintement & pour jamais séparées de leurs meres, si ce n'est dans la personne de ces vierges, dont la vie, selon saint Paul, est cachée avec Jesus-Christ en Dieu? *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo?* C'est donc à vous, mes cheres Sœurs, de soutenir dignement ce caractère; & graces au Seigneur, vous le soutenez avec une persévérance & une régularité qui édifie toute l'Eglise. Une vie cachée dans le monde auroit par elle-même quelque chose de triste; mais les deux circonstances que l'Apôtre y ajoûte, quand il dit que c'est une vie cachée en Dieu, & cachée en Jesus-Christ, sont plus que suffisantes, non-seulement pour vous rendre supportable, mais pour vous rendre aimable la retraite que vous avez embrassée, & pour vous dédommager de tous les vains commerces à quoi vous avez renoncé. Car avec Jesus-Christ & avec Dieu, de quoi ne se passe-t-on point; & que peut-on désirer, lorsqu'on a le bonheur de posséder Dieu & Jesus-Christ?

Coloss. c. 3.

Cependant toute communication avec le monde est-elle interdite à l'ame religieuse? Non, Chrétiens, & l'ame religieuse toute séparée du monde qu'elle est, peut & doit même quelquefois converser

avec le monde, pourvû qu'elle se conforme à l'exemple que Dieu lui propose, & qu'elle doit elle-même se proposer. Car il en faut toujours revenir au mystère de Jesus-Christ ressuscité, comme à la régle de notre perfection. Et voici, mes cheres Sœurs, le second rapport de votre état avec le sien. Quoique séparé de ses disciples, il ne laisse pas de leur apparoître à certains tems, & de converser avec eux. Mais quand & pourquoi leur apparoît-il? vous le sçavez: quand sa présence leur est nécessaire, pour les affermir dans la foi; quand il s'agit de les consoler, de les instruire, de les édifier; quand il est question de leur parler du Royaume de Dieu, de les détromper de leurs erreurs, de les ramener de leurs égaremens; en un mot, quand l'ordre de Dieu, & que la charité l'y engage. Ainsi auprès du sépulchre il apparoît à une troupe de femmes dévotes, pour les combler d'une sainte joie; il apparoît à Magdeléne dans le jardin, pour essuyer ses larmes; il apparoît à saint Pierre, pour l'encourager dans sa pénitence; il apparoît à saint Thomas, pour le guérir de son incrédulité; il apparoît aux deux voyageurs d'Emmaüs, pour leur reprocher leur peu de foi, & pour rallumer dans leurs cœurs le feu de son amour; il apparoît à

tous les Disciples assemblés, pour leur donner le Saint-Esprit, & leur recommander la paix. Jamais d'apparitions que pour des fins dignes de sa sagesse, & convenables à sa mission de Sauveur. Or ce que nous apprenons de-là, mes cheres Sœurs, ou ce que nous devons apprendre, c'est qu'en vertu de la profession que nous faisons de vivre dans le monde séparés du monde, nos conversations avec les hommes du monde, doivent être à leur égard, ce qu'étoient à l'égard des disciples les apparitions de Jesus-Christ, & produire par proportion les mêmes effets, que produisoient les apparitions de Jesus-Christ. Je veux dire qu'en qualité de religieux, nous ne devons avoir de commerce avec les Chrétiens du siécle, qu'autant que nous sommes capables de contribuer à leur édification, qu'autant que le zéle de leur salut nous y peut obliger, qu'autant que la Providence nous fait naître des occasions de leur être saintement ou utiles, ou même nécessaires. Quand il y aura dans nos familles quelque intérêt de Dieu à appuyer, quelque œuvre de Dieu à procurer, quelque parole pour Dieu à porter; quand nos proches vivront dans le désordre, & qu'il s'agira de leur conversion; quand il se formera parmi eux des inimitiés, & qu'il fau-

dra s'employer à leur réconciliation; quand il leur arrivera des disgraces, & qu'ils auront besoin, pour les supporter & pour en profiter, de notre consolation : paroissons alors comme Jesus-Christ, & faisons-nous voir à eux. Sanctifions-les par nos discours, fortifions-les par nos conseils, soutenons-les dans leurs peines, & pour les engager à se les rendre salutaires, faisons-leur connoître le don de Dieu dans les afflictions, imprimons-leur le désir & l'estime des choses du ciel, détachons-les de celles du monde, désabusons-les des fausses maximes qui les séduisent, donnons-leur du goût pour la solide piété, inspirons-leur l'horreur du libertinage; qu'ils se retirent d'auprès de nous, convaincus & touchés de leurs devoirs; enfin, sans rien prendre de leur esprit, tâchons à leur communiquer le nôtre. Car voilà ce que Dieu attend de notre fidélité, & pourquoi il nous a donné sa grace. Combien de fois une ame religieuse a-t-elle par-là servi à l'exécution des desseins de Dieu les plus importans pour l'avancement de sa gloire & pour le salut du prochain? Combien de fois par la sainteté de ses conversations avec le monde, a-t-elle eu le bonheur de gagner à Dieu des pécheurs endurcis; & combien de fois Dieu a-t-il donné plus de

bénédiction à ſes paroles, qu'à celles des plus zélés & des plus éloquens Prédicateurs? Combien de fois, quoique ſolitaire & ſéparé du monde, a-t-elle été dans ſa famille un Ange de paix, pour y réunir les cœurs aigris & diviſés; & combien de fois par ſa prudence a-t-elle appaiſé les différends & les querelles que l'eſprit de diſcorde y avoit ſuſcités? Voilà ce que j'appelle des converſations ſemblables aux apparitions du Sauveur; & voilà comment une vierge conſacrée à Dieu, doit ſe produire au monde, & s'intéreſſer à ce qui s'y paſſe.

Elle n'en doit pas demeurer là; mais j'ajoûte que ſes entretiens avec le monde doivent être accompagnés d'une ſainte impatience de retourner à ſa ſolitude, comme ceux de Jeſus-Chriſt reſſuſcité, l'étoient d'un déſir ardent de remonter à ſon Pere. Il apparoiſſoit à ſes diſciples, & il leur parloit; mais en leur témoignant toujours qu'il ne ſeroit pas long-tems avec eux, & que dans l'état de la vie nouvelle qu'il avoit commencée, il n'avoit plus que des momens à leur donner. Il faut, leur diſoit-il, que je vous quitte; & il le faut non-ſeulement pour moi, mais pour vous-mêmes, puiſque je ne vous quitte que pour aller faire l'office de votre inter-

Joan. ceſſeur auprès de Dieu : *Expedit vobis ut*
c. 16. *ego vadam.* Je ſuis ſorti, reprenoit le même Sauveur, je ſuis ſorti du ſein de mon Pere pour venir dans le monde : maintenant je me ſens preſſé de ſortir du monde, pour rentrer dans le ſein de mon
Ibid. Pere, *Exivi à Patre, & veni in mundum; iterùm relinquo mundum & vado ad Patrem.* Encore un peu de tems, concluoit-il, & vous me verrez; & puis encore un peu de tems, & vous ne me verrez plus, parce que je m'en vais à celui qui m'a envoyé:
Ibid. *Modicum & videbitis me, & iterùm modicum & non videbitis me, quia vado ad Patrem.* Ainſi, dis-je, leur parloit-il : non pas qu'il n'eût toujours pour eux la même tendreſſe, mais parce que l'état de ſa gloire ne ſouffroit pas qu'il entretînt avec eux un plus long commerce, ni qu'il apportât le moindre retardement à l'ordre de ſon Pere qui le rappelloit. Ici, mes cheres Sœurs, ne croyez-vous pas entendre parler une de ces religieuſes ferventes, dont le nombre parmi vous eſt ſi grand? ne croyez vous pas la voir agir? ſi pour la gloire du Seigneur elle converſe quelquefois avec le ſiécle, de quel autre ſoin eſt-elle plus occupée que de retourner à ſes devoirs, que de reprendre ſes obſervances & ſes exercices? Que dit-elle à ſes proches

dans

dans les visites qu'elle en reçoit ? ce que Jesus-Christ disoit à ses disciples : *Expedit vobis ut ego vadam.* Il est nécessaire que je vous laisse, parce que c'est Dieu qui me l'ordonne, & qui me l'ordonne pour vous. Car en me séparant de vous, & priant pour vous, je vous serai plus utile, qu'en demeurant avec vous. Elle leur dit dans le même esprit : *Modicum & videbitis me ;* pour un moment vous me verrez, mais ne me demandez rien davantage : j'ai des fonctions à remplir ; & comme religieuse, il faut que je m'acquitte de ce que je dois à Dieu & à mon état. Elle pourroit ajoûter : Je suis sortie de ma solitude, parce que vous m'en avez tirée, & j'y retourne parce que Dieu m'y attend. La charité que je vous dois, m'obligeoit à l'un ; & la charité que je me dois à moi-même, m'oblige à l'autre. Conduite dont le monde même le plus prophane s'édifie, bien loin d'en être blessé. Mais que le monde l'approuve, ou ne l'approuve pas, une épouse de Jesus-Christ ne pense qu'à plaire à l'époux céleste, pour qui elle a fait un divorce éternel au monde.

Achevons, & disons que par un dernier trait de ressemblance avec son Sauveur ressuscité, quoiqu'elle soit encore sur la terre, toutes ses vûes ne sont plus que pour

le ciel ; que toute sa conversation est dans le ciel, & qu'elle a un droit particulier de
Philip. s'appliquer ces paroles de l'Apôtre : *Nos-*
c. 3. *tra autem conversatio in cœlis est.* Il est vrai, depuis sa résurrection & avant le triomphe de son ascension glorieuse, le Fils de Dieu étoit encore présent parmi les hommes : mais où élevoit-il ses pensées, mais où portoit-il ses désirs, mais où habitoit son esprit ? dans ce Royaume qui lui étoit acquis comme son héritage, qui lui étoit dû comme sa récompense, & où il aspiroit sans cesse comme au séjour éternel de son repos. Or qui l'imite en cela plus parfaitement que l'ame religieuse ? Qui de tout le monde chrétien observe plus exactement & plus à la lettre cette grande leçon que faisoit saint Paul aux premiers fidéles, & qu'il nous fait à nous-
Coloss. mêmes ? *Si consurrexistis cum Christo, quæ*
c. 3. *sursum sunt quærite, ubi Christus est in dextera Dei sedens.* Si vous êtes ressuscités avec Jesus-Christ, cherchez les solides & les vrais biens : mais n'espérez pas les trouver ailleurs qu'avec Jesus-Christ, & que dans cette sainte demeure où Jesus-Christ est assis à la droite de Dieu : *Quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram ;* goûtez, non plus les choses de la terre qui sont au-dessous de vous, & qui par

conſéquent ne vous rendent jamais heureux ; mais goûtez les choſes du ciel, & ne goûtez que les choſes du ciel, qui vous élevant au deſſus de vous-mêmes, vous éleveront à la ſource du parfait bonheur. Telle ſera, ma chere Sœur, l'unique occupation de votre vie, & de-là vous comprenez encore mieux que moi, ce que vous devez aux miſéricordes infinies de votre Dieu, qui vous appelle à une ſi éminente perfection.

Car voilà, digne épouſe de Jeſus-Chriſt, ce qui doit être aujourd'hui le ſujet de votre reconnoiſſance; & je m'aſsûre que dans cette cérémonie religieuſe, la reconnoiſſance eſt de tous les devoirs celui dont votre ame eſt plus vivement touchée. Voilà ce qui doit vous faire dire avec le Prophéte royal : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné, & pour toutes les graces dont il m'a comblée ? mais que lui rendrai-je en particulier pour la protection viſible dont il m'a favoriſée, & qu'il a fait éclater ſur moi, pour les ſoins paternels qu'il a pris de moi, pour les miracles de providence qu'il a opérés en moi ? Que lui rendrai-je pour les reſſources qu'il m'a fait trouver au mir lieu de mes malheurs, pour l'aſyle qu'il Pſ. 115.

m'a préparé dans son sanctuaire & dans sa sainte maison, pour le bonheur inestimable que je vais avoir de vivre avec ses épouses, & d'être du nombre de ses épouses ? Que lui rendrai-je pour tout cela ?
Ibid. *Quid retribuam ?* Je lui offrirai mes vœux en présence de tout son peuple : *Vota mea Domino reddam in conspectu omnis populi ejus ;* & c'est par-là que je m'acquitterai de ce que je lui dois ; par-là que je lui rendrai amour pour amour, sacrifice pour sacrifice ; par-là, toute indigne que je suis, & tout Dieu qu'il est, que j'aurai l'avantage d'avoir fait pour lui, autant qu'il m'est possible, ce qu'il a fait pour moi ; de n'avoir rien épargné pour lui, comme il n'a rien épargné pour moi ; d'être la victime de sa gloire comme il a été la victime de mon salut. Car c'est ainsi que vous m'avez prévenue, Seigneur, de vos plus abondantes bénédictions. Vous avez rompu les liens qui m'attachoient au monde, & qui m'at-
Ibid. tachoient à moi-même ; *Dirupisti vincula mea:* & voilà pourquoi je vous présenterai un sacrifice de loüange & d'action de gra-
Ibid. ces ; *Tibi sacrificabo hostiam laudis.* Voilà pourquoi à la face du ciel & de la terre, témoins de la disposition intérieure & des sentimens de mon cœur, je vais au pied de cet autel & au milieu de cette bienheu-

reuſe Jeruſalem qui eſt votre Egliſe, me dévoüer à vous pour jamais : *Vota mea Domino reddam, in atriis domûs Domini, in medio tuî, Jeruſalem.* *Ibid.*

Ainſi, dis-je, ma chere Sœur, devez-vous parler ; mais l'eſprit de Dieu dont vous êtes remplie, vous en inſpirera plus dans un moment, que je n'en puis exprimer par toutes mes paroles. Vous le ſçavez, & vous voulez que je le publie ici hautement : vous êtes la fille de la Providence ; & qui jamais dût être plus convaincu que vous, qu'il y a un Dieu dans le ciel, protecteur des ames affligées ? Ce Dieu qui donne la mort & qui rend la vie, qui perd & qui ſauve, qui précipite dans l'abyſme & qui en retire, a fait paroître en vous l'un & l'autre, & a voulu que vous en fuſſiez un exemple éclatant, tandis qu'il vous faiſoit ſervir de ſpectacle au monde, aux Anges & aux hommes. Dans le deſſein qu'il avoit formé de faire de vous une prédeſtinée, il vous a conduite par les voies dures des adverſités les plus déſolantes. Il vous a fait voir & ſentir les horreurs de la mort, pour vous rendre aimables & douces les auſtérités de la vie où il vous deſtinoit. Par les événemens les plus funeſtes & tout enſemble les plus ſinguliers, il a ménagé votre élection, votre

vocation, votre conversion, votre sanctification. Des crimes même des hommes (par un secret de cette sagesse éternelle, qui sçait tirer des plus grands maux le bien de ses élûs) de l'iniquité des hommes il a fait l'occasion précieuse de votre salut. Au comble de l'infortune il vous a suscité dans le siécle une seconde mere, une mere selon la grace, une mere dont la piété, dont la charité libérale & bienfaisante vous donne aujourd'hui une naissance toute nouvelle, par l'entrée qu'elle vous procure dans la religion : une mere à qui vous ne pensiez, mais à qui le Seigneur pensoit pour vous ; & qui vous adoptant pour sa fille, s'est fait un mérite de vous pourvoir & de vous établir : une de ces femmes de miséricorde, comme parle l'Ecriture, dont le cœur s'attendrit sur toutes les misères, & dont les bonnes œuvres n'ont point de bornes : une Dame chrétienne, encore plus distinguée par sa vertu que par son rang : & qui peu touchée de sa naissance & de son rang, conserve avec toute la grandeur & tout l'éclat du monde, toute la modération & toute la perfection de l'humilité Evangélique. Que n'en dirois-je point, si cette humilité même ne m'imposoit silence, & ne m'empêchoit de m'expliquer ? Ainsi, ma chere Sœur, Dieu vous a traitée,

comme il a traité de tout tems les plus fidéles épouſes ; il vous a traitée comme il a traité ſon Fils unique, le chef des prédeſtinés. Il a voulu que vous entraſſiez dans la religion par la même porte que Jeſus-Chriſt eſt entré dans ſa gloire ; il vous a menée au port à travers les orages & les tempêtes, il vous a conduite par les ſouffrances & par les croix au ſéjour de la paix & de la ſainteté, juſqu'à ce qu'il vous faſſe arriver un jour à ce Royaume céleſte qu'il vous prépare, & que je vous ſouhaite, &c.

SIXIE'ME SERMON SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

L'Alliance de l'Ame religieuse avec Dieu.

Dilectus meus mihi, & ego illi.

Mon bien-aimé eſt à moi, & je ſuis à lui. Dans le Cantique des Cantiques, chap. 2.

C'Est l'Epouſe des Cantiques, ou ſous la figure de cette Epouſe, c'eſt l'ame chrétienne, & en particulier l'ame religieuſe qui parle, & qui nous fait connoître la ſainte alliance qu'elle a contractée avec Dieu. Quand elle dit d'abord, que ce céleſte Epoux eſt à elle, c'eſt pour nous donner à entendre comment il a fait en ſa faveur les premieres avances, comment il l'a recherchée & de quelles graces il l'a prévenue ; & quand elle ajoûte qu'elle eſt à lui, c'eſt pour nous marquer avec

quelle fidélité elle s'eſt rendue attentive à ſa voix, elle a répondu à ſes favorables pourſuites, & ſuivi l'inſpiration divine qui l'attiroit : *Dilectus meus mihi, & ego illi.* L'un & l'autre étoit néceſſaire. Si Dieu ne l'eût point appellée ; ſi elle n'eût point été éclairée d'une lumiere céleſte, & que la grace ne lui eût point fait ſentir ſes ſaintes impreſſions, jamais elle n'eût conçû le deſſein de renoncer au monde & de ſe dévoüer à Dieu. Ou ſi, fermant les yeux à la lumiere qui l'éclairoit, & reprimant dans ſon cœur les mouvemens que la grace y avoit excités, elle eût été inſenſible à la vocation du ciel, Dieu malgré elle ne l'eût point engagée, & toutes les vûes de ſa miſéricorde ſur elle ſeroient demeurées ſans effet. Mais l'attrait de Dieu d'une part, & de l'autre la correſpondance de l'ame ; Dieu qui invite, & l'ame qui conſent ; Dieu qui s'offre, & l'ame qui accepte en ſe donnant elle-même : voilà ma très-chere Sœur, ce qui forme cette belle alliance dont j'ai à vous entretenir, & en conſéquence de laquelle vous pourrez dire éternellement : *Dilectus meus mihi, & ego illi.* Alliance la plus pure, puiſque c'eſt avec Dieu que vous l'allez contracter, & que la grace en doit être le ſacré nœud. Alliance la plus inviolable,

puiſque vous l'allez jurer à la face des autels, & par une profeſſion ſolemnelle. Alliance la plus glorieuſe, puiſqu'elle ne vous donnera pas ſeulement la qualité de ſervante du Seigneur, mais d'épouſe du Seigneur. Et par-là enfin, alliance pour vous la plus avantageuſe, puiſqu'elle vous mettra en poſſeſſion de toutes les richeſſes de Dieu, & en poſſeſſion de Dieu même. Or pour vous propoſer en trois mots, chrétiens Auditeurs, le deſſein de ce diſcours, trois choſes ſelon ſaint Auguſtin, forment une alliance : le choix, l'engagement, & la ſociété. Le choix en eſt comme le principe, l'engagement en eſt comme l'eſſence, & la ſociété en eſt le fruit. Choix mutuel, engagement réciproque, ſociété commune. Que fait donc de ſa part une jeune perſonne en embraſſant la profeſſion religieuſe ? c'eſt ce que j'ai à vous repréſenter dans les trois parties de cet entretien, & ce qui fera tout le ſujet de votre attention. Elle choiſit Dieu, elle s'engage à Dieu, elle acquiert, pour ainſi dire, un droit ſpécial ſur tous les tréſors de Dieu & ſur Dieu même. Voilà, ma très-chere Sœur, les avantages ineſtimables du ſaint état auquel vous vous dévoüez : mais voilà en même tems tout le fonds des devoirs indiſpenſables & des obligations

qu'il vous imposera. Vous les remplirez, ces obligations ; & ces avantages aussi, vous les goûterez. Sainte Mere de Dieu, c'est sous vos auspices que cette vierge fidéle se consacre à votre Fils adorable, & c'est par votre intercession que j'obtiendrai les lumieres qui me sont présentement nécessaires : je les demande, en vous disant, *Ave, Maria.*

C'Est par le choix qu'une alliance doit commencer, & par le même choix qu'elle doit être conclue, pour être non-seulement heureuse, mais légitime. Car, comme disoit saint Jérôme, une alliance sans choix, ne doit plus être proprement appellée alliance, mais dégénère dans une espéce de servitude. En effet, le sort & le hasard peuvent bien décider sur toute autre chose de la destinée des hommes ; la force & la nécessité peuvent bien leur imposer un joug ; l'intérêt & la crainte peuvent bien les déterminer à un parti : mais il n'y a que le choix, & le choix de préférence qui puisse faire cette liaison volontaire & libre que nous entendons par le nom d'alliance. Or si cela est vrai des alliances purement naturelles, beaucoup plus l'est-il dans l'ordre de la grace, des alliances spirituelles, sur-tout de celle dont I. PARTIE.

j'ai à parler, & que Dieu fait avec l'ame religieuſe, ou que l'ame religieuſe fait avec Dieu. Car voilà, mes chers Auditeurs, la premiere prérogative que je découvre dans la profeſſion religieuſe, & voilà l'idée que je m'en forme d'abord. Qu'eſt-ce que la profeſſion religieuſe ? c'eſt le choix le plus ſingulier que Dieu puiſſe faire de la créature, & le choix le plus authentique que la créature puiſſe faire de Dieu. Je m'explique. Dieu donne à l'ame chrétienne une grace de vocation, par où il lui parle intérieurement & lui perſuade de ſe conſacrer à lui. Cette vocation eſt le diſcernement & le choix qu'il fait de ſa perſonne ; & en vertu de cette vocation, l'ame chrétienne ſe conſacre à Dieu par la ſolemnité du vœu. Or ce vœu n'eſt rien autre choſe que le choix qu'elle fait de ſon Dieu préférablement, ou plûtôt privativement à tout ce qui n'eſt pas Dieu. Prenez garde, s'il vous plaît ; Dieu l'appelle à la religion, & par cette grace dont la douceur ne diminue point l'efficace & la vertu, il la ſépare du monde, il l'éléve au-deſſus du monde, il ne veut plus qu'elle ſoit pour le monde, ni que le monde ſoit pour elle ; il ſe la réſerve uniquement, & entre une infinité de vierges à qui il pouvoit faire le même honneur, il ſe plaît à la

distinguer. Il laisse les autres, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, dans la masse commune d'une vie sensuelle & mondaine; & il en tire celle-ci pour en faire une prédestinée parmi les prédestinés mêmes, c'est-à-dire, pour l'élever au plus haut rang de ses élûs. Car c'est en cette qualité qu'il l'invite dans ce sacré cantique, & qu'il lui adresse ces divines paroles, où le Saint-Esprit semble avoir eu dessein de nous marquer tout le mystère de la vocation religieuse : *Veni in hortum meum, soror mea sponsa.* Venez, vous que j'ai spécialement choisie, venez dans ce jardin planté au milieu de mon Eglise, dans ce jardin fermé, & inaccessible à tout autre qu'aux vierges qui me sont dévoüées. Or il est évident, répond saint Ambroise, que ce jardin fermé est la religion. C'est là que Dieu retire les ames qu'il a honorées de son choix, là qu'il se les attache du nœud le plus intime & le plus étroit, là qu'il veut être inviolablement à elles, & qu'elles soient inviolablement à lui : *Veni in hortum meum, soror mea sponsa.* Et de sa part que fait l'ame, quand elle suit le mouvement de cette vocation ? elle agrée les saintes poursuites de son Dieu, elle y consent; elle se fait non-seulement un plaisir & une gloire, mais un devoir & une

Cant. c. 2.

loi d'y répondre. Comme Jesus-Christ l'a choisie entre mille, elle choisit entre mille, Jesus-Christ; pour s'attacher à lui-seul, elle fait un divorce entier avec le monde.

Oui, ma chere Sœur, c'est ainsi que Jesus-Christ votre Dieu, vous a prévenue, vous a recherchée, vous a attirée par sa grace, & c'est en conséquence du choix qu'il a fait de vous, & par cette même grace que vous avez écouté sa voix & que vous l'avez suivie. Il a fallu que ce Dieu de miséricorde fît les premieres démarches; mais dans toutes ces démarches & toutes ces avances, il ne croit pas en avoir trop fait, puisqu'il trouve en vous une disposition si conforme à ses vœux. Car la profession que vous allez faire, est le retour qu'il se promettoit de votre fidélité, c'est-à-dire, un retour de préférence, &, pour me servir toujours du même terme, un retour de choix par où vous secondez le sien. En effet, ce ne sont point les hommes qui ont négocié pour vous cette alliance divine; ce n'est ni la chair ni le sang; leurs maximes ne vont point jusques-là. Vous seule en avez pris le dessein, vous seule en avez traité avec Dieu, vous seule animée de son esprit en avez fait votre ouvrage. Comme vous ne pouviez l'entreprendre ni le com-

mencer ſans lui, auſſi, tout Dieu qu'il eſt, il ne pouvoit le conclurre ſans vous, dès qu'il vouloit que ce fût un choix pleinement volontaire & libre. Je dis plus : car dans ce choix, ma chere Sœur, ce qui me paroît ſpécialement avantageux pour vous, c'eſt qu'en cherchant Jeſus-Chriſt, vous n'avez cherché que Jeſus-Chriſt même. On cherche ſouvent dans les alliances du ſiécle un intérêt tout humain : mais ce n'eſt ni un rang, ni un établiſſement, ni une fortune temporelle que vous vous propoſez, puiſqu'au contraire vous quittez tout cela, & que pouvant poſſéder les biens du monde, goûter les plaiſirs du monde, recevoir les honneurs du monde, vous embraſſez la pauvreté de Jeſus-Chriſt, l'humilité de Jeſus-Chriſt, la mortification de Jeſus-Chriſt.

Choix ſi excellent & ſi parfait, que l'ame religieuſe a droit pour cela de quitter pere & mere, de rompre en quelque maniere les liens les plus ſacrés de la nature, d'abandonner ceux de qui elle tient la vie, de s'émanciper de leur dépendance & de leur conduite; & cela, non-ſeulement ſans rien faire contre la piété, mais par l'acte même le plus héroïque de la plus pure & de la plus inſigne piété. Elle le peut, dis-je, & autoriſée de la loi de Dieu, elle uſe

en effet de ce pouvoir. Car selon la remarque de saint Bonaventure, c'est à l'état religieux que nous pouvons appliquer ces paroles du Fils de Dieu : *Propter hoc, relinquet homo patrem & matrem* : Pour cela il sera permis de se séparer de son pere & de sa mere, quelque sacrés d'ailleurs que soient les nœuds qui nous y unissent. En est-il de même des vierges qui vivent dans le monde ? Non, continue le même saint Docteur : parce que, toutes vierges qu'elles sont, elles n'ont pas encore choisi Jesus-Christ d'une maniere qui les autorise à se retirer de la maison paternelle. D'où il s'ensuit que quelque profession qu'elles fassent d'une inviolable virginité, il n'y a point encore de parfaite alliance entre Jesus-Christ & elles. C'est aux vœux de la religion que cet avantage est attaché : mais admirez, Chrétiens, ce qu'ajoûte saint Bernard, & ce qui mérite une attention particuliere. Parce que l'alliance d'une ame avec Jesus-Christ, devoit être quelque chose de plus grand que toutes les alliances de la terre ; Dieu, dit ce Pere, a établi une loi proportionnée à la grandeur & à la dignité de cette alliance ; & quelle est cette loi ? la voici. Pour un époux de la terre on est dans l'obligation de quitter pere & mere ; mais Dieu a

Marc. c. 10.

ordonné que pour l'Epoux céleſte, qui eſt Jeſus-Chriſt, on ſe quitteroit ſoi-même. Car il étoit bien juſte, pourſuit ſaint Bernard, que pour un époux qui eſt Dieu, on quittât plus, que pour celui qui n'a rien au-deſſus de l'homme. Mais que pouvoit-on faire de plus que de quitter pere & mere? Ah! Chrétiens, encore une fois, on pouvoit ſe quitter ſoi-même. Or c'eſt ce qui ſe pratique, mais héroïquement dans la profeſſion religieuſe. Car c'eſt bien ſe quitter ſoi-même, que de quitter ſa liberté. *Propter hoc, relinquet homo patrem & matrem;* voilà ce qui regarde les époux de la terre. Mais voici ce qui eſt propre des épouſes de Jeſus-Chriſt: *Si quis vult poſt me venire, abneget ſemetipſum.* Que celui qui veut venir après moi, ſe renonce ſoi-même, ſe détache & ſe dépouille de ſoi-même; & c'eſt cette loi, ma chere Sœur, que vous êtes ſur le point d'accomplir. Loi que je vous propoſe, comme le principe ſur lequel doit déſormais rouler toute la conduite de votre vie. Loi que vous devez vous appliquer par de fréquentes réflexions, & qui ſeule eſt capable de vous maintenir dans toutes les diſpoſitions de piété & de ferveur que votre vocation demande. Je ſuis à mon Dieu, car c'eſt ainſi que vous devez raiſonner avec vous-

Matth. c. 16.

même, je suis à mon Dieu, & je l'ai choisi : il faut donc que je vive désormais comme étant à lui. Il faut que toutes mes actions portent & soutiennent ce caractère de consécration. Il faut que je parle, que j'agisse, que je traite avec les hommes comme une ame dévoüée à Dieu, & que dans tout ce qui paroîtra de moi, on puisse reconnoître ce que je suis, & à qui je suis. J'ai choisi mon Dieu ; & en le choisissant, j'ai vû tout ce qu'il m'en coûteroit. Rien donc désormais ne doit m'être difficile pour lui : car je l'ai choisi par amour, & l'amour rend tout, non-seulement possible, mais facile, mais agréable. C'est ce qui fait tous les jours entre des mondains un amour prophane : l'amour de mon Dieu est-il moins puissant pour me faire tout entreprendre, tout exécuter, tout supporter ? J'ai choisi mon Dieu, & je l'ai choisi uniquement ; que feroit ce si, non contente de Dieu, je voulois reprendre certains restes du monde ; si comme les Juifs dans le désert tournoient les yeux vers l'Egypte, je portois encore quelquefois mes regards vers le monde ; si pour m'adoucir le joug, & pour me remettre des fatigues & des ennuis de mon état, j'appellois à mon secours le monde ? J'ai choisi mon Dieu, & pourquoi ? afin de

l'honorer d'un culte particulier & de ne plus vivre que pour lui. Quels reproches donc n'auroit-il pas à me faire, & ne devrois-je pas me faire moi-même, si je dégénérois de la sainteté de ma profession; si me bornant à une vertu commune, je négligeois le soin de mon avancement & de ma profession; si je n'avois de l'état religieux que l'habit & que le nom? Et qu'étoit-il besoin pour cela de sacrifier toutes les prétentions du siécle & tous les avantages qu'il me présentoit? Qu'étoit-il besoin de m'éloigner de mes proches, & de sortir d'une famille, où je trouvois avec l'opulence, avec la splendeur & l'éclat, de la probité & de la religion? Qu'étoit-il besoin de passer par tant d'épreuves, & d'embrasser une vie si sainte en elle-même? Que dis-je, & n'eût-il pas mieux valu m'en tenir à ce que j'étois, que d'être ce que je suis? car être ce que je suis, c'est être à Dieu & n'y être pas. Or cette contradiction, n'est-ce pas ce qui doit faire ma condamnation devant Dieu, & ma confusion devant les hommes? C'est, ma chere Sœur, ce qui fera l'un & l'autre pour ces épouses infidéles, qui ne sçavent pas soutenir le choix qu'elles ont fait de Dieu; mais je puis me promettre que vous le soutiendrez dans toute son étendue, aussi

bien que l'engagement qui y eſt attaché ; & dont j'ai à vous parler dans la ſeconde partie.

II. PARTIE. IL n'y a proprement que Dieu avec qui il ſoit honorable & avantageux de s'engager ; & c'eſt une des choſes, en quoi l'excellence de l'être de Dieu ſe fait connoître & ſe diſtingue. Il n'en eſt pas de même des hommes. La grande regle de prudence en traitant avec les hommes, eſt de s'engager le moins qu'il eſt poſſible, & on diſpute pour cela comme pour le plus important de tous les intérêts. Pourquoi ? parce qu'en s'engageant avec les hommes, on perd ſa liberté, on commence d'être moins à ſoi-même, on entre dans un état de dépendance, & de dépendance de la créature, qui ne peut être qu'humiliant & onéreux. Au lieu qu'à l'égard de Dieu, le grand avantage eſt de s'engager le plus qu'on peut, parce qu'à proportion que l'on s'engage à Dieu, on ſe trouve plus attaché à ſon ſouverain bien. Cet engagement loin de préjudicier à la liberté, perfectionne la liberté, puiſque la véritable liberté de la créature, eſt d'être dans la dépendance & ſous la domination de Dieu ; & que jamais elle n'eſt plus à elle-même, que quand elle eſt parfaitement & invio-

lablement à Dieu. Or c'eſt dans cet engagement que vous entrez, vous, Chrétiens, par la profeſſion du Baptême ; & vous, ma chere Sœur, par la profeſſion religieuſe. Engagement pour lequel on peut très-bien vous appliquer ce que diſoit l'eſprit de Dieu par la bouche du Roi prophéte, formant & inſtruiſant une ame juſte : *Audi, filia, & vide, & inclina aurem tuam* : Ecoutez, ma fille, mais écoutez attentivement ce que je vais vous faire entendre; appliquez-y toutes les puiſſances de votre ame, gravez-le dans le fond de votre cœur, ayez ſoin de le méditer tous les jours de votre vie, & ne l'oubliez jamais. Par l'onction que vous allez faire, vous vous engagez avec Dieu ; mais d'une eſpéce d'engagement aſſez peu connu, du moins dans toute ſon étendue, & dont je puis dire avec Jeſus-Chriſt, *Non omnes capiunt verbum iſtud.* Or c'eſt pour cela même que je dois vous en inſtruire plus exactement, & qu'ajoûtant à vos lumieres celles d'une ſolide théologie, je vous dis en un mot, ma chere Sœur, que l'engagement de la profeſſion religieuſe eſt le plus grand dont une créature ſoit capable. En voici les raiſons : parce que c'eſt un engagement ſacré, parce que c'eſt un engagement ſolemnel, parce que c'eſt un engagement irrévo-

Pſ. 44. *Matth.* c. 19.

cable & qui ne doit jamais finir. Autant de paroles, autant de vérités essentielles pour vous & pour moi : comprenez-les.

C'est un engagement sacré que celui de la profession religieuse ; voilà sa premiere qualité, & la preuve en est bien évidente : parce que c'est un engagement de vœu. Or le vœu dans la substance est quelque chose de surnaturel, & même de droit divin. Il a été tel dans tous les tems, dans l'ancienne loi comme dans la loi nouvelle, parce qu'il est saint par lui-même. Que s'ensuit-il de-là ? ah ! mes cheres Sœurs, que ne s'ensuit-il pas, pour toutes les ames sincérement touchées de leurs devoirs, & pour nous en particulier ? Car je conclus que notre engagement dans la religion est donc d'un ordre supérieur à tous les engagemens du monde, & par conséquent qu'il ne peut être violé que par un crime d'une espéce différente & au-dessus de tous les autres crimes. Je conclus qu'en ce qui touche l'observance des choses que nous avons voüées, nous ne pouvons plus désormais commettre d'infidélité envers Jesus-Christ, qui ne tienne de la nature du sacrilége, pourquoi ? parce qu'en conséquence du vœu nous sommes spécialement consacrés à Jesus-Christ. Cette conséquence est terrible, & me donneroit lieu,

ce ſemble, de dire à toutes celles qui ont l'honneur de porter ce caractère de conſécration, ce que leur diſoit ſaint Auguſtin, *Nunc verò quia tenetur apud Deum ſponſio tua, non te ad magnam juſtitiam invito, ſed à magna iniquitate deterreo.* Ame fidéle, ſouvenez-vous que vous n'êtes plus à vous-même, & que quand je vous parle d'accomplir les promeſſes que vous avez faites à votre Dieu, ce n'eſt pas tant pour vous inviter à une haute ſainteté, que pour vous préſerver d'une affreuſe iniquité. Mais d'ailleurs, ajoûte le même Pere, cette penſée eſt infiniment capable de vous animer & de vous fortifier. Car le comble de votre joie doit être de n'avoir plus une pernicieuſe liberté de faire le mal; & l'avantage de votre profeſſion, eſt de ne pouvoir être plus unie à Dieu que vous l'êtes. Or c'eſt ce que l'engagement des vœux vous procure. D'où vient que ſaint Auguſtin concluoit: *Nec ideò te noviſſe pœniteat: imò gaude jam tibi non licere, quod cum detrimento tuo licuiſſet.* *Auguſt.* *Ibid.*

Je dis plus: l'engagement de la religion eſt un engagement ſolemnel, & c'en eſt la ſeconde prérogative. Car il n'eſt appellé profeſſion, que parce qu'il eſt célébré à la face des autels & devant les miniſtres de l'Egliſe, ſuivant le modéle que

Dieu en proposoit autrefois aux parfaits Chrétiens dans la personne des Israëlites, dont l'Ecriture nous dit qu'à mesure qu'ils entroient dans la terre promise, ils alloient tous se prosterner aux pieds du grand Prêtre, & faisoient entre ses mains cette
Deut. profession publique : *Profiteor hodiè coram*
v. 26. *Domino Deo tuo, quòd ingressus sum in terram pro quâ juravit patribus nostris, ut daret eam nobis.* Oui, je proteste, que c'est aujourd'hui que je suis entré dans cette terre de bénédiction où le Seigneur m'a appellé. Voilà ce que fait l'ame religieuse dans la solemnité de ses vœux, puisque c'est alors qu'elle entre dans une terre abondante en vertus & en sainteté ; & qu'elle n'y entre qu'après en avoir fait la protestation à celui qui lui représente Jesus-Christ, le souverain Prêtre. Et ne croyez pas, mes chers Auditeurs, que cette solemnité soit une
Ps. 115. pure cérémonie. Quand David disoit, *Vota mea Domino reddam in conspectu omnis populi ejus, in atriis domûs Domini, in medio tuî, Jerusalem ;* j'offrirai mes vœux au Seigneur, mais je les offrirai en présence de tout son peuple, dans l'enceinte de son temple, au milieu de Jerusalem : il prétendoit faire quelque chose de plus grand que s'il les eût seulement formés dans le secret de son cœur. Et en effet, un vœu solemnel

nel est bien différent d'un vœu particulier & secret. Car l'Eglise accepte l'un, & elle n'accepte pas l'autre ; elle ratifie l'un, & elle ne ratifie pas l'autre ; elle s'oblige elle-même dans l'un, & ne s'oblige pas dans l'autre; circonstances bien remarquables en matiere de vœu. Quoi qu'il en soit, il paroît bien par cette solemnité que la profession religieuse est une véritable alliance de l'ame chrétienne avec Jesus-Christ. D'où vient que saint Ambroise instruisant une vierge qui avoit pris le voile sacré, lui disoit ces belles paroles : *Sacro velamine tecta es, ubi omnis populus dotem tuam subscribens, non atramento, sed spiritu, clamavit, Amen.* Vous vous êtes engagée à Jesus-Christ, & tout le peuple qui étoit présent a signé votre contrat, non pas avec une encre matérielle, mais de l'esprit & du cœur, en y répondant, Ainsi soit-il. Or c'est, mes cheres Sœurs, ce qui s'est fait à notre égard, & dont nous devons éternellement conserver le souvenir. Car si nous étions assez infidéles pour oublier cet engagement, tout ce qu'il y a eu de témoins de notre profession s'éléveroient contre nous, & rendroient témoignage au Sauveur du monde, de la foi que nous lui avons jurée. *Ambr.*

Mais quelle foi ? c'est ici la troisiéme

qualité de l'engagement religieux : une foi dont le lien est indissoluble, & plus indissoluble même que l'engagement des époux du siécle. Car l'engagement des époux du siécle, céde quelquefois à la profession religieuse ; ainsi les Conciles le déclarent-ils, & ainsi l'avons-nous reçu par tradition Apostolique : d'où il s'ensuit que le vœu de la religion est donc un engagement plus irrévocable encore & plus indispensable, que celui du grand Sacrement établi par Jesus-Christ dans son Eglise: *Sacramentum magnum in Ecclesia.* L'engagement des époux du siécle est naturellement sujet à se dissoudre par la mort ; au lieu que la profession religieuse est un engagement éternel, qui ne doit jamais finir. Tandis que Dieu sera Dieu, tandis que Jesus-Christ regnera, vous serez à lui. Si c'étoit tout autre que Dieu & tout autre que Jesus-Christ, cette parole devroit vous faire trembler. Car avec tout autre que Dieu, vous pourriez craindre de fâcheuses humeurs à essuyer, des imperfections à supporter, des ennuis à dévorer. Mais plus on est à Dieu & avec Dieu, plus on le goûte, & plus on trouve en lui de consolations. Il est vrai que c'est un grand pas à faire que celui d'un engagement éternel; mais encore une fois, avec Dieu, plus l'en-

Ephes. 5.

gagement eſt grand, plus il eſt aimable. Si cet engagement pouvoit finir, il ne feroit plus notre parfait bonheur, ſa félicité conſiſte ſur-tout dans ſon éternité : de ſorte que par un merveilleux effet de la grace, ce qui fait le joug & la ſervitude des alliances du ſiécle, fait le précieux avantage de la nôtre, parce que nous ſommes liés à Dieu avec qui l'on eſt toujours bien, & de qui l'on eſt toujours content dès qu'on s'y donne, & qu'on le cherche de bonne foi. Ce n'eſt donc point du côté de Dieu que nous devons trembler. Ce qu'il y a à craindre pour nous, eſt dans nous-mêmes & vient de nous-mêmes. Ce ſont nos légéretés & nos variations, c'eſt notre inconſtance. En effet, quelque ferveur & quelque diſpoſition préſente qui paroiſſe en nous, nous ſommes fragiles & ſujets au changement. Nous nous engageons pour toujours ; mais notre volonté a ſes viciſſitudes & ſes retours, & la difficulté eſt, avec une volonté ſi changeante, de ſoutenir un engagement qui ne doit point changer. De la part de Dieu il n'en eſt pas ainſi : ſon engagement & ſa volonté ſont également immuables. Au moment qu'il a parlé & qu'il a promis, il eſt incapable de révoquer ſa parole, parce que c'eſt un Dieu ſouverainement vrai & ſouverainement

Ps. 109. ment fidéle : *Juravit Dominus & non pœnitebit eum.* Mais pour nous qui n'agiſſons que par les mouvemens d'une liberté volage, & à qui le repentir eſt auſſi naturel que le choix, nous en ſommes réduits à une condition bien différente, vivant toujours dans l'obligation de garder notre foi & dans le danger de la violer. Voilà ce qui doit exciter, Ames religieuſes, toute notre vigilance; voilà ce qui nous doit maintenir dans une ſainte défiance de nous-mêmes & par conſéquent dans une attention continuelle ſur nous-mêmes. Car quel déſordre ſeroit-ce & quelle indignité, de ſe démentir après des paroles ſi authentiques & ſi ſolemnelles; de ſe laſſer d'être à Dieu, lorſqu'il ne ſe laſſe point d'être à nous; de n'y vouloir être qu'à demi, lorſqu'il veut être pleinement à nous; de nous dégoûter de lui malgré ſes infinies perfections, quand tout imparfaits que nous ſommes, il ne ſe dégoûte point de nous, & qu'il fait même ſes délices de demeurer avec nous? C'eſt par une perſévérance inébranlable, que nous nous préſerverons, mes cheres Sœurs, d'une infidélité que Dieu nous reprocheroit éternellement. Perſévérance qui fut toujours le caractère des élûs : perſévérance non point ſeulement dans l'habit, mais dans l'eſprit de la

religion ; non point seulement dans la clôture & la retraite, mais dans l'exacte observation de tous nos devoirs ; non point seulement dans l'exercice extérieur des pratiques de notre état, mais dans une régularité solide & intérieure. Voilà comment, après avoir choisi Dieu, après nous être engagés à Dieu, nous entrerons avec Dieu dans une sainte communication & dans une espéce de société d'intérêt & de bien. Vous l'allez voir dans la troisiéme partie.

III. PARTIE.

C'Est l'effet propre d'une véritable & parfaite alliance, d'établir entre les personnes qu'elle unit ensemble, une société mutuelle & une pleine communication de biens : & puisque de toutes les alliances, la plus parfaite, ma très-chere Sœur, est celle que vous contractez avec Dieu par la profession religieuse, il faut conclurre qu'en vertu du sacrifice que vous allez lui faire de tous les biens qui pourroient vous appartenir dans le monde, & sur-tout en vertu du sacrifice que vous allez lui faire de vous-même, vous aurez désormais par le plus juste retour, d'incontestables & de légitimes prétentions sur tous les trésors du Ciel, &, si je puis m'exprimer de la sorte, sur tous les biens de Dieu. Mais quels

ſont ces biens de Dieu dont une ame religieuſe, en conſéquence de ſa profeſſion, eſt ſi heureuſement & ſi abondamment pourvûe ? Ah ! répond ſaint Auguſtin, ne les cherchons point hors de Dieu, ou plûtôt ne les diſtinguons point de Dieu : c'eſt Dieu même. Et ce ſaint Docteur avoit bien raiſon de le dire ainſi ; car Dieu n'a point de plus grand bien que lui-même. Il eſt ſon ſouverain bien, & par une ſuite néceſſaire, il eſt le ſouverain bien de toutes les créatures : tellement qu'entrer en ſociété de biens avec Dieu, ce n'eſt rien autre choſe qu'entrer en poſſeſſion même de Dieu. Or tel eſt en général le bonheur d'une ame qui ſe conſacre à Dieu dans le Chriſtianiſme, & tel eſt plus avantageuſement encore & en particulier le bonheur d'une ame, qui faiſant un divorce entier avec le monde, ſe dévoue à Dieu dans la religion. Quand David parloit à Dieu, & qu'il s'entretenoit avec lui dans l'intérieur de ſon ame, il ne lui diſoit pas, Je ſçai que vous êtes le Dieu du ciel & de la terre, le Dieu de toute la nature ; mais je
Pſ. 15. ſçai que vous êtes mon Dieu : *Dixi Domino, Deus meus es tu ?* Mais demande ſaint Auguſtin, pourquoi s'exprimoit-il de la ſorte, & pourquoi s'attribuoit-il ſpécialement à lui-même ce qui eſt commun à

toutes les créatures? Car n'eſt-ce pas Dieu qui les a toutes créées, & par conſéquent n'eſt-il pas le Dieu de tout l'univers? *Numquid omnium Deus non eſt?* Il eſt vrai, répond ce ſaint Docteur, c'eſt le Dieu de tout le monde; mais il faut auſſi reconnoître qu'il ſe donne particulierement, & qu'il appartient plus proprement à certaines ames, qui n'ont point d'autre ſentiment ſur la terre que de l'aimer, qui n'ont point d'autre ſoin que de le ſervir, qui n'ont point, ni ne veulent point avoir d'autre héritage que lui-même & le bonheur de le poſſéder: *Sed eorum præcipuè Deus qui eum diligunt, colunt, poſſident.* Or qui ſont ces ames dégagées de tout autre objet que de Dieu, & dont tous les déſirs tendent vers Dieu? qui ſont ces ames toutes occupées du ſervice de Dieu, & dont l'unique emploi dans la vie eſt d'honorer Dieu? qui ſont ces ames volontairement pauvres, qui ſe ſont dépoüillées de tous les biens ſenſibles pour Dieu, & dont le ſeul tréſor & le ſeul bien eſt Dieu? n'eſt-il pas évident que ce ſont les ames religieuſes, & n'eſt-il pas juſte que Dieu ſoit à elles d'une façon toute ſinguliere, puiſqu'elles ont voulu d'une façon toute ſinguliere être elles-mêmes à Dieu? C'eſt en ce même ſens qu'il faut entendre cette *Auguſt.* *Ibid.*

autre parole de l'Ecriture, que j'ai déja rapportée, je veux dire cette formule de profession que prononçoient les Hébreux aux pieds du grand Prêtre, en entrant dans la terre promise, *Profiteor hodiè coram Domino Deo tuo.* Je proteste aujourd'hui, disoient-ils au Pontife, & je fais un aveu solemnel devant le Seigneur votre Dieu. Hé quoi, reprend là dessus saint Jerôme, ne devoient-ils pas plûtôt dire, devant le Seigneur notre Dieu? N'étoient-ils pas le peuple de Dieu, & Dieu ne les avoit-il pas cent fois assûrés qu'il étoit leur Dieu, préférablement à toutes les autres nations? Cependant en la présence des Prêtres, ils n'osoient l'appeller leur Dieu, & se contentoient de dire le Seigneur votre Dieu: comme s'ils eussent reconnu que leur Dieu étoit bien plus à leurs Prêtres qu'il n'étoit à eux; & que ceux qui se trouvoient employés aux fonctions du Sacerdoce, pouvoient tout autrement se glorifier qu'ils appartenoient à Dieu, & que Dieu, pour ainsi parler, leur appartenoit. Pourquoi cela? la raison en est bien claire, poursuit saint Jérôme, & nous n'avons qu'à consulter l'Ecriture pour nous en instruire. C'est que le Grand Prêtre, aussi-bien que toute la Tribu de Levi, n'ayant eu aucun partage ni aucune possession dans la terre pro-

miſe ; Dieu lui-même, comme il eſt expreſſément marqué, leur devoit ſervir de poſſeſſion. Excellente idée de l'ame religieuſe. Elle ne ſe réſerve que Dieu : il eſt donc juſte qu'elle poſſéde Dieu plus que les autres, & qu'en cela elle ait même, dans un ſens, l'avantage ſur les Prêtres du Seigneur, tout diſtingués qu'ils ſont d'ailleurs par leur caractère. Car les Prêtres, après tout, ſoit de l'ancienne, ſoit de la nouvelle loi, n'ont jamais fait un renoncement auſſi entier que le ſien, puiſque le ſacerdoce n'empêche point qu'on ne puiſſe acquérir & conſerver les biens temporels. Mais l'ame religieuſe dit abſolument à Dieu : *Quid mihi eſt in cœlo, & à te quid volui ſuper terram ?* De tout ce qu'il y a dans le ciel, & de tout ce qu'il y a ſur la terre, qu'ai-je déſiré, qu'ai-je recherché, qu'ai-je voulu retenir hors vous, Seigneur, & vous ſeul ? Je ne dis pas cela, mon Dieu, ajoûte-t-elle, je ne le dis pas, pour faire valoir auprès de vous la pauvreté & le dénuement où je me ſuis réduite ; mais pour me féliciter humblement moi-même, & pour me réjoüir devant vous de mon abondance. Car vous me valez infiniment mieux vous ſeul que tout le reſte ſans vous ; & ce qu'il y a de plus merveilleux encore, vous me valez mieux vous *Pſ. 72.*

ſeul que tout le reſte avec vous. Non pas qu'avec tout le reſte, vous perdiez rien de votre prix infini ; mais parce que ce reſte m'empêcheroit de vous bien poſſéder, & qu'en vous poſſédant ſeul, je vous poſſéde plus parfaitement. Voilà donc, ma chere Sœur, je ne puis trop vous le redire, voilà le bonheur du ſaint état que vous embraſſez : vous y poſſéderez Dieu. Dans le monde on ne le poſſéde pas, ou l'on ne le poſſéde qu'à demi. Et comment en effet pourroit-on le bien poſſéder, lorſqu'on ſe trouve poſſédé ſoi-même par tant de maîtres, par l'ambition, par l'intérêt, par le plaiſir, par toutes les paſſions & tous les vices ? C'eſt dans l'état religieux que cette poſſeſſion eſt entiere, paiſible, aſſûrée ; c'eſt là que l'on goûte Dieu, qu'on ſe repoſe en Dieu, qu'on recueille tous les fruits que peut produire un héritage auſſi grand que Dieu.

Mais je vais plus avant encore, ma chere Sœur, & je finis par une penſée que vous ne devez jamais oublier. Vous allez faire une ſainte alliance avec votre Dieu : & ſuivant les idées communes & ordinaires, je pourrois vous dire que c'eſt tellement un Dieu de gloire, qu'il a été tout enſemble un homme de douleurs, un Dieu pauvre, un Dieu humilié, un Dieu perſé-

cuté, un Dieu crucifié ; que vous ne pouvez donc vous allier avec lui, sans participer à sa pauvreté aussi-bien qu'à ses richesses, à ses humiliations aussi-bien qu'à sa gloire, à ses souffrances & à sa croix, aussi-bien qu'à sa souveraine béatitude. Voilà ce que je vous représentorois ; & dans la disposition où vous êtes, il n'y a rien de si contraire aux sens & à la nature, que vous ne vouluſſiez accepter. De tous les maux à quoi s'est assujetti le divin Epoux que vous choisissez, il n'y a rien qui vous étonnât & que vous ne vouluſſiez partager. Mais il n'est point même nécessaire que vous fassiez cet effort de fidélité ; & ce seroit mal m'expliquer, de dire que vous devez entrer en société de peines & de maux avec Jesus-Christ. Car dans Jesus-Christ tout s'est converti en bien ; & la pauvreté, les souffrances, les croix que nous estimons des maux, sont sur la terre les plus grands biens qu'il ait procurés à ses élûs. N'en a-t-il pas fait autant de béatitudes ? n'a-t-il pas dit hautement & formellement dans son Evangile : Bienheureux les pauvres, *Beati pauperes ;* bienheureux ceux qui pleurent, *Beati qui lugent :* & ne sont-ce pas là en faveur des croix & des souffrances de cette vie, des preuves que les mondains ne détruiront

Matth. c. 5. Ibid.

jamais ? Or où a-t-on une plus abondante communication de ces biens spirituels & de ces dons célestes, que dans la religion ? Dans le monde il y a des croix : mais elles sont bien différentes de celles que vous trouverez dans la vie religieuse. Car, comme dit saint Bernard, toute croix n'est pas la croix de Jesus-Christ, toute pauvreté n'est pas la pauvreté de Jesus-Christ, toute mortification n'est pas la mortification de Jesus-Christ. On souffre dans le monde, on est humilié, mortifié dans le monde : mais souvent il n'y a rien de tout cela qui porte le caractère de la croix du Sauveur, pourquoi ? parce qu'il n'y a rien en tout cela pour la justice & pour Dieu. C'est dans l'état religieux que les croix sont salutaires, qu'elles sont vivifiantes, qu'elles produisent la sainteté, parce qu'elles sont marquées du sceau de Jesus-Christ. Les croix du monde sont des croix d'esclaves, qui accablent ceux qui les portent : mais les vôtres vous porteront autant que vous les porterez. Vous l'avez déja bien éprouvé, ma chere Sœur, & vous en rendez un témoignage bien authentique par la profession de vos vœux. Le passé vous répond de l'avenir, & vous verrez si la société des croix de votre adorable Epoux, n'attire pas nécessairement après soi celle de ses

consolations. Nous en faut-il un autre garant que saint Paul ? *Scientes, quòd sicut socii passionum estis, sic eritis & consolationis* : sçachez, mes Freres, disoit ce grand Apôtre, & soyez fortement persuadés, que vous aurez part aux consolations de Jesus-Christ, selon que vous aurez eu part à ses souffrances. A qui parloit-il ? à des Chrétiens de la primitive Eglise, c'est-à-dire, à des hommes parfaits, qui faisoient alors dans le Christianisme par une loi commune, ce que font maintenant les religieux par une obligation particuliere. De sorte, ma chere Sœur, qu'au moment où vous allez ratifier votre alliance avec Dieu, vous vous trouverez pourvûe de tous ses trésors, de ses graces, de ses bénédictions, de sa paix, & de ses douceurs intérieures, & qu'il vous dira par avance ce qu'il doit vous dire en vous recevant un jour dans son Royaume : Entrez dans la joie de votre Seigneur, *Intra in gaudium Domini tui.* 2. Cor. c. 1. Matth. c. 25.

Chrétiens qui m'écoutez, & qui êtes témoins de cette cérémonie, voilà un modéle que Dieu vous met aujourd'hui devant les yeux. Si vous avez l'esprit & le zéle de votre religion, voilà l'objet d'une émulation sainte, que Dieu nous propose, & dont il vous demandera compte un

jour. L'exemple de cette jeune vierge, qui quitte le monde, sa fidélité à suivre la vocation de Dieu, la ferveur avec laquelle elle va faire le sacrifice de sa personne, la constance inébranlable de son ame dans l'action la plus héroïque & la plus importante de la vie, sa joie dans le mépris qu'elle fait de tous les avantages du siécle, voilà ce qui confondra vos lâchetés, voilà ce qui condamnera vos attachemens criminels aux biens de la terre, voilà ce qui réfutera tous les prétextes que vous pourriez alléguer, pour justifier vos délicatesses & votre impénitence, voilà ce que Dieu vous représentera, ou plûtôt ce qu'il vous opposera dans le jugement dernier, pour vous obliger à prononcer vous-mêmes l'arrêt de votre condamnation. Vous trouvez tout difficile dans l'accomplissement des préceptes & de la loi de Dieu; & cette jeune vierge ayant trouvé le joug des préceptes & de la loi de Dieu trop léger pour elle, y ajoûte tout ce qu'il y a de plus rigoureux & de plus sévère dans les conseils Evangéliques. Vous ne pouvez vous résoudre à rompre les commerces dangereux où le monde vous engage, & elle a la force & le courage de se séparer du monde pour jamais. Vous disputez les années entieres pour renoncer à des choses

que votre seule raison vous dit être criminelles; & elle renonce sans délibérer aux choses même le plus innocentes, les plus légitimes & les plus permises, dont elle veut bien se priver pour Jesus-Christ. Vous ne vous surmontez en rien, & elle triomphe d'elle-même en tout. Vous ne donnez rien à Dieu, & elle se sacrifie elle-même. En faudra-t-il davantage pour conclurre contre vous ?

Ah ! Chrétiens, permettez-moi de faire ici une réflexion : elle est importante pour l'édification de vos ames, & vous conviendrez avec moi de la vérité qu'elle contient. Vous faites quelquefois des comparaisons de votre état avec l'état religieux, & par de vains raisonnemens que l'esprit du siécle vous suggère selon les vûes différentes, pour ne pas dire selon les caprices avec lesquels vous en jugez, tantôt vous désespérez de votre état, tantôt vous en présumez avec excès ; tantôt vous égalez la profession simple du Christianisme à la profession religieuse, tantôt vous concevez la vie religieuse comme impratiquable & au-dessus des forces de la nature, tantôt vous dites qu'il est impossible de se sauver dans le monde, & tantôt vous prétendez qu'il y a autant, & peut-être plus de solide vertu dans le monde que dans

la religion. Ainſi prenant toujours les choſes dans l'une ou dans l'autre des deux extrémités, vous ne tenez jamais ce juſte milieu en quoi conſiſte votre perfection, & vous ne rempliſſez jamais la meſure de cette grace qui doit faire la ſainteté de votre état. Si cette émulation d'état procédoit d'un eſprit ſincère, d'un eſprit humble, d'un eſprit fervent & qui cherche Dieu, elle produiroit des fruits de Chriſtianiſme qui paroîtroient dans la conduite de votre vie; & c'eſt ce que vouloit le grand Apôtre, quand il recommandoit aux premiers Fidéles d'aſpirer toujours à ce qu'il y a de plus excellent dans les dons de Dieu: *Æmulamini autem charismata meliora.* Mais parce que cette émulation ne procéde bien ſouvent que d'un eſprit vain, que d'un eſprit de contention, que d'un eſprit d'amour-propre pour tout ce qui nous touche, & de chagrin ou d'aliénation pour tout ce qui n'a pas de rapport à nous; de-là vient qu'elle ſe réduit à des paroles & à des conteſtations inutiles, qui bien loin de vous édifier, corrompent dans vous le vrai zéle de votre ſanctification.

1. Cor. c. 12.

Quoi qu'il en ſoit, Chrétiens, il ne s'agit pas ici de meſurer ni de comparer les avantages de nos états. De quelque maniere que Dieu ait diſpoſé les choſes,

& votre état & l'état religieux ſont les ouvrages de ſa providence, & il a eu dans l'un & dans l'autre ſes deſſeins. Il a ſuſcité l'état religieux pour conſerver dans ſon Egliſe l'eſprit & l'idée de ce premier Chriſtianiſme que le Paganiſme même a admiré; & il veut que le vôtre ſubſiſte comme un moyen de ſalut proportionné à votre foibleſſe. Quelque différence qu'il y ait entre l'un & l'autre, deux vérités ſont certaines: la premiere, pour vous conſoler, & la ſeconde, pour vous faire trembler. Car ce qui doit vous conſoler, c'eſt que vous pouvez être dans votre état auſſi parfaits que les religieux: oui, vous pouvez être pauvres d'affection, au milieu même de l'abondance & des richeſſes; vous pouvez être chaſtes & continens, parmi la corruption du ſiécle où vous vivez; vous pouvez être fidéles & ſoumis à la loi de Dieu, malgré le libertinage qui vous environne. Non-ſeulement vous le pouvez: mais ce qui doit vous faire trembler, c'eſt que vous y êtes indiſpenſablement obligés. Ah! Chrétiens, travaillez-y comme à l'affaire eſſentielle de votre vie. C'eſt de quoi je vous conjure; car Dieu m'a donné du zéle pour votre ſalut, & je puis vous dire auſſi-bien qu'à cette ame religieuſe, ce que ſaint Paul diſoit aux Corinthiens: *Æmu-*

2. Cor. 11. *lor enim vos Dei æmulatione. Despondi enim vos uni viro virginem castam exhiberè Christo.* Je sens dans moi un zéle de Dieu pour vous ; & animé de ce zéle, je voudrois vous présenter tous à Jesus-Christ comme une vierge pure & sans tache, digne de ses graces en cette vie, & de sa gloire dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, *&c.*

ORAISONS FUNEBRES.

ORAISON FUNEBRE
DE
HENRI DE BOURBON
PRINCE DE CONDE',
ET PREMIER PRINCE DU SANG.

In memoria æterna erit justus.

La mémoire du juſte ſera éternelle. C'eſt l'oracle du ſaint-Eſprit dans le Pſeaume 111.

MONSEIGNEUR,

Monſieur le Prince.

CE n'eſt pas ſans raiſon que je parois aujourd'hui dans cette chaire, interrompant les ſacrés myſtères pour renouveller dans l'eſprit de ceux qui m'écoutent, le ſouvenir d'un Prince dont il y a déja tant d'années que nous avons pleuré la mort. Si la mémoire du Juſte doit être éternelle, ſeulement parce qu'il eſt juſte, beaucoup plus la mémoire de celui-ci, qui dans ſa condition de Prince n'a pû être juſte de

cette parfaite justice que la religion & la foi catholique formerent en lui, & qui fut, comme vous verrez, son véritable caractère, sans avoir mérité par un double titre, que l'on conservât éternellement le souvenir de sa personne.

L'une des malédictions de Dieu dans l'Ecriture, est d'anéantir jusqu'à la mémoire des Princes réprouvés : *Disperat de terra memoria eorum* : Que leur mémoire, dit Dieu, soit exterminée de dessus la terre. Il ne se contente pas de détruire leur grandeur, leurs ouvrages, leurs entreprises, leurs vastes desseins : il se venge sur leur mémoire même, qui s'effaçant peu à peu, tombe enfin dans une éternelle obscurité, & s'ensevelit pour jamais dans un profond oubli des hommes. Au contraire, l'une des promesses que Dieu fait dans l'Ecriture aux Princes zélés pour sa loi, est que leur mémoire ne périra point, qu'elle passera de siécle en siécle & de génération en génération, & qu'affranchie des loix de la mort, elle trouvera dès-maintenant dans les esprits & dans les cœurs une espéce d'immortalité : *Non recedet memoria ejus, & nomen ejus requiretur à generatione in generationem.* Ainsi, Chrétiens, l'éprouvons-nous dans l'exemple du Prince dont je dois parler, & qui

Ps. 108.

Eccles. ç. 39.

eſt le ſujet de la cérémonie funébre pour laquelle vous êtes ici aſſemblés. Tandis que ce Temple conſacré à Dieu ſubſiſtera, & tandis qu'on offrira ſur cet Autel le ſacrifice de l'Agneau ſans tache, le nom de HENRI DE BOURBON ne mourra jamais ; ſes loüanges ſeront publiées, & on rendra à ſa mémoire des tributs d'honneur.

Ce diſcours fut prononcé à Paris le 10. jour de Décembre 1683. en l'Egliſe de la Maiſon Profeſſe des Jéſuites.

Un de ſes Serviteurs fidéles s'eſt ſenti touché de lui donner en mourant cette marque ſinguliere de ſa reconnoiſſance. Il a voulu que la poſtérité ſçût les immenſes obligations qu'il avoit à un ſi bon Maître ; & ne pouvant plus s'en expliquer lui-même, il a laiſſé un monument de ſa piété & de ſa libéralité, afin d'exciter les Miniſtres même de l'Evangile à le faire pour lui. Je ſuis le premier qui ſatisfais à ce devoir ; je m'y trouve engagé par des ordres qui me ſont auſſi chers que vénérables : le Prince devant qui je parle, l'a déſiré, & il ne m'en falloit pas davantage pour lui obéir. Ce ſera à vous, Chrétiens, dans ce genre de diſcours qui m'eſt nouveau, de me ſupporter, & à moi d'y trouver de quoi vous inſtruire, & de quoi édifier vos ames. Mais quoi qu'il en ſoit, Dieu n'a ainſi diſpoſé les choſes que pour vérifier la parole de mon texte, en ren-

M. Perrault Secrétaire des Commandemens de ce Prince, & Préſident de la Chambre des Comptes de Paris.

dant éternelle & immortelle la mémoire de TRE'S-HAUT, TRE'S-PUISSANT, ET TRE'S-EXCELLENT PRINCE HENRI DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ, ET PREMIER PRINCE DU SANG.

Tout a été grand dans lui : mais voici, mes chers Auditeurs, à quoi je m'arrête, & ce qui m'a semblé plus digne de vous être proposé dans le lieu saint où vous m'écoutez. C'est un Prince que Dieu fit naître pour le rétablissement de la vraie religion ; c'est un Prince qui semble n'avoir vécu que pour la défense & le soutien de la vraie religion ; c'est un Prince dont toute la conduite a été un ornement de la vraie religion ; trois vérités que l'évidence des choses vous démontrera, & qui vous feront avoüer que sa mémoire doit être à jamais en bénédiction devant Dieu & devant les hommes. *In memoria æterna erit justus.* Un Prince dont la religion Catholique a tiré trois insignes avantages, puisqu'il a servi à la relever, à l'amplifier, & à l'honorer. A la relever, & c'est ce que j'appelle le bonheur de sa destinée, ou le dessein de Dieu dans sa naissance ; à l'amplifier, & c'est ce qui a fait le mérite de sa vie, & l'exercice de son infatigable zéle ; à l'honorer, & c'est ce que je vous

ferai

ferai considérer comme le fruit de cette régularité solide qu'il observa dans tous les devoirs de sa condition.

Inspirez-moi, mon Dieu, les graces & les lumieres dont j'ai besoin pour traiter ce sujet chrétiennement; & dans la profession que je fais, d'abord d'y renoncer à toutes les pensées prophanes & à tout ce qui est humain, donnez-moi ces paroles persuasives de votre divine sagesse, avec lesquelles je puisse aussi-bien que votre Apôtre, me promettre de soutenir encore ici le ministère de prédicateur Evangélique. Un Prince né, & choisi de Dieu pour être, si j'ose parler ainsi, la ressource de sa religion. Un Prince répondant à ce choix par les combats qu'il donna, & les différentes victoires qu'il remporta par sa religion. Un Prince parfait, & remplissant exactement ses devoirs de Prince pour faire honneur à sa religion. En un mot, naissance heureuse pour le bien de la foi catholique; vie consacrée au zéle de la foi catholique; régle de conduite, je dis de conduite de Prince, honorable à la foi catholique. Voilà, chrétienne Compagnie, les trois parties de ce discours, & le sujet de votre attention.

C'Est de tout tems que la France a ex- PARTIE I.

périmenté dans ſes malheurs & dans ſes révolutions un ſecours du ciel d'autant plus ſingulier & plus favorable, qu'il a paru ſouvent moins eſpéré & plus approchant du miracle. Mais on peut dire, & il eſt vrai, qu'elle n'en eut jamais une preuve plus ſenſible, que dans la conjoncture fatale où elle ſe trouva ſur la fin du ſiécle paſſé, lorſqu'accablée de maux, épuiſée de forces, déchirée par les guerres civiles, expoſée comme en proie aux étrangers, elle ſe vit ſur le point de perdre ce qui l'avoit juſqu'alors maintenue, & ce qui étoit le fondement de toute ſa grandeur, ſçavoir la vraie religion. Je m'explique.

La France autrefois ſi heureuſe & ſi floriſſante tandis qu'elle avoit conſervé la pureté de ſa foi, gémiſſoit dans la confuſion & dans le déſordre où l'héréſie l'avoit jettée. L'erreur de Calvin devenue redoutable par ſa ſecte encore plus que par ſes dogmes, malgré toute la réſiſtance du parti catholique, avoit prévalu : ſon venin, par une contagion funeſte, avoit gagné les parties les plus nobles de l'Etat ; le ſang de nos Rois en étoit infecté ; l'héritier légitime de ſa Couronne l'avoit ſucé avec le lait ; les Princes de ſa maiſon étoient non-ſeulement les ſectateurs, mais les

chefs & les défenſeurs du ſchiſme formé contre l'Egliſe. De-là on ne devoit attendre que la décadence, & même l'entier renverſement de l'Empire François. Les Temples prophanés, les loix mépriſées, l'autorité anéantie, le culte de Dieu ſous ombre de réforme perverti, ou plutôt aboli, en étoient déja les infortunés préſages. Mais au milieu de tout cela, la France étoit ſous la protection du Très-Haut. Quoique penchante vers ſa ruine, & ſur le bord affreux du précipice où elle alloit tomber, la main toute-puiſſante du Seigneur la ſoutenoit. Le Dieu, non plus d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, mais de Clovis, de Charlemagne, & de ſaint Louis, veilloit encore ſur elle; & pour relever ſon eſpérance contre ſon eſpérance même, *Contra ſpem in ſpem*, il ſe préparoit à la ſauver, par ce qui ſembloit devoir être la cauſe de ſa perte. *Rom. c. 4.*

HENRI, l'incomparable Prince dont j'ai entrepris de parler, étoit le ſujet que Dieu avoit choiſi entre autres, & prédeſtiné pour cela. Appliquez-vous, mes chers Auditeurs, & admirez avec moi la profondeur des conſeils divins. Ce Prince étoit né dans le ſein de l'héréſie; & quoiqu'il fût encore enfant, le parti hérétique comptant ſur lui, & ſe promettant tout de

lui, le regardoit avec raiſon comme ſon héros futur. Rien dans l'eſpérance n'étoit mieux fondé que cette vûe. Mais c'eſt ici, providence adorable de mon Dieu, où vous commençâtes à triompher de la prudence humaine; & où par des voies ſecrettes, mais infaillibles, vous diſpoſâtes toutes choſes avec force, & avec douceur: avec force, changeant les obſtacles en moyens, pour parvenir à vos fins; & avec douceur n'employant, pour y réuſſir, que le charme de votre grace victorieuſe des eſprits & des cœurs.

Ce Prince né dans l'héréſie, étoit celui par qui la vraie religion devoit renaître, pour ainſi dire, & ſe reproduire dans ſon premier éclat. Il étoit ſuſcité pour la rétablir, premierement dans ſa maiſon, & par-là dans toute ſa nation. Le malheur de ſes Peres avoit été de s'en ſéparer, & c'étoit l'unique tache dont leur gloire avoit pû être ternie: il falloit qu'il l'effaçât. Il falloit que le petit-fils & le ſucceſſeur de ces grands hommes fut le reſtaurateur de leur foi, & que de leurs cendres il ſortît un digne vengeur des maux que leur zéle aveugle & trompé avoit fait ſouffrir à l'Egliſe leur mere.

Dieu ne vouloit pas que la Maiſon de Condé dût à un autre qu'à elle-même

l'accompliſſement d'une ſi ſainte obligation, ni qu'une autre qu'elle-même eût l'avantage de réparer ce qu'elle avoit détruit. Elle ſeule en étoit capable, & tout le mérite lui en étoit réſervé. Elle devoit mettre au jour un autre Eſdras, qui fît revivre parmi les ſiens la loi de Dieu; un ſecond Machabée, qui animé du même eſprit, purifiât & renouvellât le ſanctuaire que ſes ancêtres infidéles avoient les premiers prophané. Ce Machabée, cet Eſdras étoit notre HENRI; & en effet, c'eſt par lui que la Maiſon de Condé, après trente années de déſolation, retourna au culte des Autels, & rentra dans la Communion Romaine, & par lui que la Maiſon Royale acheva d'être purifiée du levain de la nouveauté & de l'erreur. Mais voyons-en les circonſtances, qui, ſans fatiguer vos eſprits, vont me ſervir d'autant de preuves de cette vérité.

Henri IV, Monarque encore plus grand par ſes vertus & par ſes qualités Royales, que par ſon nom, élevé qu'il fut ſur le Thrône, ne penſa dans la ſuite qu'à l'affermir, en affoibliſſant peu-à-peu l'héréſie, & donnant à la religion Catholique, pour laquelle il s'étoit enfin déclaré, toutes les marques d'un véritable attachement. L'un & l'autre, quoique néceſſaire, étoit dif-

ficile ; & selon les maximes de la politique, l'un & l'autre, eu égard au tems, pouvoit être dangereux. Mais il surmonta heureusement, & les difficultés & les dangers de l'un & de l'autre, en ôtant aux hérétiques le seul appui qui leur restoit, & retirant d'entre leurs mains le jeune Prince de Condé, auquel il voulut désormais tenir lieu de pere, & de l'éducation duquel il se chargea. Qui pourroit dire avec quel succès & avec quelle bénédiction ? Par-là le calvinisme, de dominant & de fier qu'il avoit été, se sentit consterné & abbattu ; & par-là la vraie religion, de consternée & d'allarmée qu'elle étoit encore, acheva d'être pleinement & même tranquillement, la dominante. Posséder le Prince de Condé, fut pour elle une assurance & un gage de toutes les prospérités dont le Ciel l'a depuis comblée ; & l'avoir perdu, fut pour le parti Protestant le coup mortel qui l'atterra.

Ainsi l'avoit prévû le sage & le saint Pape Clément VIII, dont la mémoire doit être à la France le sujet d'une éternelle vénération : ainsi, dis-je, l'avoit-il prévû. Pressé de ce soin de toutes les Eglises qui excitoit sa vigilance, & qui causoit son inquiétude, il ne crut pas dans l'état chancelant où étoient les choses, pouvoir rien

faire ni pour la France, ni pour l'Eglise de plus important, que de s'intéresser à faire élever le Prince de Condé dans la profession de la foi orthodoxe. Il l'entreprit, il y travailla, il le demanda avec prieres & avec larmes, & comme souverain Pontife, il fut exaucé pour le respect qui lui étoit dû. A cette condition la grace de l'absolution du Roi, & la ratification de sa réunion avec le saint Siége fut accordée. Mille raisons s'y opposoient; & vous sçavez par combien d'artifices & d'intrigues ce grand œuvre fut traversé. Mais le Vicaire de Jesus-Christ sous une telle caution n'appréhenda rien: sûr de tout, pourvû que le Prince de Condé fût rendu à l'Eglise, & persuadé que d'assûrer à l'Eglise le Prince de Condé, étoit l'épreuve la plus certaine qu'il pouvoit faire des dispositions du Roi; qu'après cela, il ne lui étoit non plus permis de douter de la pureté de sa religion, que de son droit incontestable à la Couronne. L'événement, Saint Pere, vous justifia; & l'applaudissement que tous les peuples donnerent à votre conduite, montra bien dès-lors, que c'étoit l'esprit de Dieu qui vous animoit, quand vous en jugeâtes ainsi.

Le Roi aussi sincère que généreux, &

auſſi religieux qu'invincible, ſe fit un honneur d'accomplir la condition ; &, ce que je vous prie de remarquer, cette condition par lui accomplie, fut la preuve authentique de ſa converſion. Juſques-là, ni la malignité ou l'ignorance avoient tâché de la rendre ſuſpecte ; & la défiance qui s'étoit répandue dans les eſprits ſur un point auſſi délicat & auſſi eſſentiel que celui-là, ſoutenoit encore un reſte de faction que la diverſité des intérêts avoit excitée, & que le démon de diſcorde fomentoit ſous le nom ſpécieux de ſainte union & de ligue. Les uns à force de déſirer que le Roi dans le cœur fut converti, n'oſoient abſolument le croire ; les autres affectoient de ne le pas croire : parce qu'ils craignoient qu'il le fût, & qu'il étoit de leur intérêt qu'il ne le fût pas. La paſſion obſtinoit ceux-ci, & un déréglement de zéle ſéduiſoit ceux-là.

Mais quand malgré les ſoupçons & l'incrédulité, on vit le Roi retirer de ſaint Jean d'Angély le Prince de Condé, & ne vouloir plus qu'il écoutât les Miniſtres de l'héréſie ; quand on le vit s'appliquer lui-même à le faire inſtruire dans la religion Catholique, & pour cela lui choiſir des maîtres auſſi diſtingués par l'intégrité de leur foi, qu'ils étoient d'ailleurs exem-

plaires & irréprehenſibles dans leurs mœurs, un Piſani l'honneur de ſon ſiécle, un le Févre doublement illuſtre, & par ſon érudition profonde, & par ſa rare piété, tous deux Catholiques zélés, & tous deux unanimement attachés à l'éducation du Prince que le Roi leur avoit confiée, & dont chaque jour ils lui rendoient un compte exact; quand on vit, dis-je, le Roi en uſer ainſi: ah! mes chers Auditeurs, on ne douta plus qu'il ne fût lui-même changé; & ſon retour à l'Egliſe, que ſes ennemis perſiſtoient à décrier comme vain & apparent, fut par-là juſtifié véritable & de bonne foi. La ligue prétendue ſainte ſe diſſipa; la Proteſtante, qui quoique déchûe, penſoit toujours à ſe relever, en déſeſpéra: la vraie religion triomphante de l'une & de l'autre, reſpira & ſe ranima. Dénouement encore une fois, dont on peut bien dire que c'étoit le Seigneur qui l'avoit fait; *A Domino factum eſt iſtud*: mais dénouement qu'on n'auroit jamais dû attendre, ſi Dieu n'avoit ſuſcité le Prince de Condé pour en être l'inſtrument principal.

Il n'avoit pas encore neuf ans, ceci mérite d'être remarqué, & le Roi qui découvroit en lui une maturité de raiſon, & même de religion anticipée, le députa pour

recevoir Alexandre de Medicis, Légat du Pape, dans son entrée solemnelle. Avec quelle grace, quoiqu'enfant, & avec quelle dignité s'acquitta-t-il d'une si importante commission! Le Légat en pleura de joie, & l'admira comme un prodige. Mais de quelle consolation ceux qui avoient le cœur François & le cœur Chrétien, ne furent-ils pas pénétrés, voyant cet enfant, que le seul nom de Condé avoit rendu peu auparavant redoutable au saint Siége, rendre lui-même au saint Siége, dans la personne de son Ministre, le devoir de l'obéissance filiale, & le rendre au nom de la France, dont il étoit l'organe & l'interprète!

Ce fut là, Chrétiens, comme le sceau de l'alliance étroite & sacrée que ce Royaume chéri de Dieu renouvella pour lors avec l'Eglise. Le Sacerdoce & l'Empire divisés depuis si long-tems, furent par-là heureusement réunis; & la France, qui, pour user du terme de saint Jérôme, avoit été comme effrayée de se voir malgré elle Calviniste, se trouva parfaitement Catholique. Qui fut le lien, le garant, le répondant de tout cela? le jeune Prince de Condé. L'esprit de Dieu, qui, selon la parole Sainte, rend éloquente les langues des enfans, exprima tout cela par la sienne

dans le discours surprenant qu'il fit au Légat. Le Ciel & la Terre y applaudirent, & l'hérésie seule en demeura confuse. Je ne me suis donc pas trompé, quand j'ai dit que Dieu l'avoit fait naître pour le rétablissement de la vraie religion.

Mais pouvoit-il choisir un sujet plus propre, & qui eût avec plus d'avantage tout ce qui étoit nécessaire pour ce grand dessein ? C'étoit un esprit éclairé, & en matiere de religion aussi bien qu'en toute autre chose, du discernement le plus juste & le plus exquis qui fût jamais. Il avoit l'ame droite, & également incapable de libertinage & de superstition. Qualités que Dieu lui donna, quand il le sépara, si j'ose ainsi dire, pour l'œuvre à laquelle il le destinoit. Prenez garde, s'il vous plaît, Chrétiens : dans ce tems malheureux que nous déplorons, & que saint Paul, par un esprit prophétique, sembloit nous avoir marqué, où l'hérésie s'opposant à Dieu, s'éleva au-dessus de tout ce qui est appellé Dieu, & adoré comme Dieu ; j'entends le Sacrement de Jesus-Christ, que l'erreur de Calvin anéantissoit : en ce tems, dis je, quoique déplorable, il y avoit dans le monde des sçavans, mais c'étoient des sçavans superbes, pleins de cette science réprouvée, qui enfle & qui corrompt. Il y 2. *Thess.* c. 2.

avoit des humbles dans la foi, mais c'étoient des humbles ignorans, contents de la simplicité de la colombe, & absolument dépourvûs de la prudence Evangélique du serpent. Les premiers avoient attaqué la religion, & les seconds s'étoient trouvés trop foibles pour la soutenir : voilà ce qui l'avoit perdue. Il falloit, pour la relever, des humbles clairs-voyans & pénétrans, dont l'humilité fût selon la science, & dont la science fût sanctifiée par l'humilité ; des hommes dociles, mais pourtant spirituels, pour juger de tout ; des spirituels, mais pourtant dociles, pour ne se révolter sur rien, & ce fut là proprement le caractère du Prince de Condé.

Il étudia sa religion, chose si rare dans les Grands du monde ; & jamais Prince ne fut Catholique, ni avec tant de connoissance decause, ni avec tant de conviction de ce qu'il croyoit, & de ce qu'il devoit croire. Au lieu que les hommes mondains sont communément, ou sensuels, ou impies ; sensuels, occupés de leurs passions, condamnant avec témérité tout ce qu'ils ignorent, & affectant d'ignorer tout ce qui les condamne ; impies, n'étudiant les choses de Dieu que pour les censurer, & ne les censurant que pour éviter, s'ils pouvoient, d'en être troublés : le Prince de Condé

exempt de ces deux désordres, voulut s'instruire en sage & en chrétien, de la religion à laquelle Dieu l'avoit appellé; mais il ne voulut s'en instruire que pour s'y soumettre, & il ne voulut s'y soumettre que pour la pratiquer. Il la posséda avec cette pureté de lumieres que demandoit saint Pierre, toujours prêt à en rendre raison, & toujours disposé à faire valoir les motifs qui l'avoient touché dans la comparaison des sociétés qui partagent le christianisme; s'estimant, disoit-il, responsable & à Dieu & aux hommes & à soi-même, de la grace qu'il avoit reçue, en quittant le parti de l'erreur, & s'attachant à celui de la verité.

I. Petr. c. 3.

Un Prince éclairé de la sorte n'étoit-il pas né pour faire refleurir la vraie religion? Ajoûtez-y ce cœur droit avec lequel il la professa; ce cœur droit que le monde n'ébranla jamais, & qui lui inspirant pour Dieu une sainte liberté dans l'exercice de son culte, sans être ni hypocrite, ni superstitieux, en fit un Catholique fervent. Vous m'en demandez une marque? concevez celle-ci, & imitez-la. Il se crut obligé, comme Catholique, à avoir & à témoigner une vénération particuliere pour tout ce qui avoit servi de sujet de contradiction à l'hérésie; & s'appliquant

l'inſtruction faite au grand Clovis dans la cérémonie de ſon Baptême, *Adora quod incendiſti*, adorez ce que vous avez brûlé, il prit pour maxime de ſignaler ſa religion, particulierement dans les choſes où l'héréſie l'avoit combattue. Souffrez-en le détail, qui n'aura rien pour vous que d'édifiant.

L'averſion & la haine du ſaint Siége avoit été l'un des entêtemens de l'héréſie : l'une de ſes dévotions, fut d'aimer le ſaint Siége, & de l'honorer. Il ſçavoit ſur cela tout ce que la critique & tout ce que la politique lui pouvoient apprendre, & il en auroit fait aux autres des leçons. Mais il ne ſçavoit pas moins ſe tenir dans les juſtes bornes que lui preſcrivoit ſur ce point la vraie piété, & perſuadé de la ſûreté de cette régle, il ſe fit une politique auſſi ſolide que chrétienne, d'avoir pour la chaire de ſaint Pierre, qui eſt le centre de l'unité, cet attachement inviolable que les Saints ont toujours regardé comme une ſource de bénédiction. Quels exemples n'en donna-t-il pas pendant ſa vie, & avec quels ſentimens de ferveur le recommanda-t-il à la mort aux Princes ſes enfans ? C'eſt l'héritage ſacré qu'il leur laiſſa ; & l'une de ſes dernieres volontés, fut de les conjurer avec tendreſſe, d'être

en ceci ſes imitateurs, comme il l'avoit été lui-même de tant de héros Chrétiens. L'héréſie avoit mépriſé les cérémonies de l'Egliſe : il ne lui en fallut pas davantage, pour ſe faire un devoir de les révérer. Combien de fois l'a-t-on vû aſſiſter aux divins Offices, avec ce même eſprit de religion qui animoit autrefois David, édifiant & excitant comme lui les peuples par ſa préſence, n'eſtimant point non plus que lui au-deſſous de ſa dignité de ſe joindre aux Miniſtres du Seigneur, pour glorifier avec eux d'une voix commune l'Arche vivante du Teſtament, & devenant par-là auſſi bien que David, un Prince ſelon le cœur de Dieu ?

Rien n'étoit plus odieux à l'héréſie que les Ordres religieux : pour cela même il les reſpecta, il les chérit, il les protégea. Et parce qu'entre les Ordres religieux il en conſidéra un plus ſingulierement dévoüé à porter les intérêts de la vraie religion, & par une conſéquence néceſſaire plus infailliblement expoſé à la malignité & à la cenſure des ennemis de la foi ; un Ordre, dont il vit qu'en effet Dieu s'étoit ſervi, pour répandre cette foi juſqu'aux extrémités de la Terre ; un Ordre qu'il reconnut n'avoir été inſtitué, que pour ſervir dès ſon berceau de contrepoiſon au ſchiſ-

me naiſſant de Calvin & de Luther ; un Ordre qu'il enviſagea, pour une fatalité heureuſe pour lui, perſécuté dans tous les lieux où dominoit l'héréſie : c'eſt à celui-là que le Prince de Condé s'unit plus intimement, qu'il fit ſentir plus d'effets de ſa protection, qu'il confia ce qu'il avoit de plus cher, qu'il découvrit plus à fond les ſecrets de ſon ame, & qu'il donna ſon cœur en mourant.

C'eſt par-là, mes Peres, car encore eſt-il raiſonnable que parlant ici pour vous & pour moi, je rende à ce cœur une partie de la reconnoiſſance que nous lui devons ; c'eſt par-là, mes Peres, que nous eûmes part à ſon eſtime & à ſa bienveillance : & malheur à nous, ſi nous dégénérons jamais de ce qui nous l'attira ! Comme ſon amour pour ſa religion en étoit le ſeul motif, il ne nous diſtingua entre les autres que par l'engagement particulier où il ſuppoſa que nous étions, de tout entreprendre & de tout ſouffrir pour l'engagement de la religion Catholique ; & nous ne lui fûmes chers, que parce qu'il nous crut des hommes déterminés à ſacrifier mille fois nos vies pour l'Egliſe de Dieu. Nos combats pour la foi dans les Pays barbares & infidéles, nos travaux, nos croix, nos ſouffrances dans l'ancien monde & dans le

nouveau, ainſi lui-même s'en expliquoit-il, voilà ce qui nous l'attacha. C'eſt donc à nous de remplir l'idée qu'il eut de nos perſonnes & de nos miniſtères. Ma conſolation eſt, que ce zéle de la foi ne nous a pas encore quittés, & que l'eſprit même du martyre ne s'eſt pas retiré de nous. Ces glorieux Confeſſeurs que l'Angleterre vient de donner à Jeſus-Chriſt, le ſang de nos Freres immolés comme des victimes à la haine de l'infidélité, en ſont encore les précieux reſtes. A ce prix, nous poſſéderions encore aujourd'hui & le cœur & les bonnes graces du Prince de Condé. Il ne falloit rien moins pour le mériter; & la vûe de continuer à nous en rendre dignes, eſt une des conſidérations les plus propres à exciter en nous le ſouvenir de nos obligations.

Mais revenons à lui. Je vous ai dit, & je l'ai prouvé, que Dieu l'avoit choiſi, & l'avoit fait naître pour le rétabliſſement de la vraie religion. Voyons de quelle maniere il répondit à ce choix, & avec quel zéle il combattit toute ſa vie pour la défenſe de cette même religion. C'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

II. PARTIE.

COmme l'un des caractères de la vraie religion a toujours été d'autoriſer les Prin-

ces de la terre : auſſi par un retour de piété que la reconnoiſſance même ſembloit exiger, l'un des devoirs eſſentiels des Princes de la terre a toujours été de maintenir & de défendre la vraie religion. Voilà, dit ſaint Auguſtin, l'ordre que Dieu a établi. Les Princes ſont les protecteurs-nés de la religion, comme la religion, ſelon ſaint Paul, eſt la ſauve-garde inviolable des Princes. Or jamais homme n'a mieux compris cette vérité, & ne s'eſt acquitté plus dignement ni plus héroïquement de ce devoir, que le Prince dont je pourſuis l'éloge, puiſqu'il ſemble n'avoir vécu que pour faire triompher la religion Catholique, c'eſt-à-dire, que pour combattre l'héréſie, que pour renverſer ſes deſſeins, que pour dompter ſa rébellion, que pour confondre ſes erreurs, & par les différentes victoires qu'il a remportées ſur elle, s'acquérir le juſte titre que je lui donne du plus zélé défenſeur qu'ait eu la religion Catholique dans notre ſiécle. Ecoutez-moi, & concevez-en bien l'idée.

HENRI Prince de Condé fut ſans conteſtation l'un des plus ſenſés & des plus ſages politiques qui entra jamais dans les conſeils de nos Rois. Ses gouvernemens & ſes emplois lui donnerent dans le Royaume une autorité proportionnée à ſa naiſſan-

ce. Il étoit brave, & dans les entrepriſes militaires héritier de la valeur de ſes ancêtres, auſſi-bien que de leur nom. Il avoit au-deſſus de ſa condition une capacité acquiſe, qui dans la profeſſion même des Lettres l'auroit diſtingué. Mais il ne crut pas, ni pouvoir, ni devoir uſer d'aucun de ces avantages, ſinon pour l'intérêt de Dieu; & loin des maximes prophanes, dont la plûpart des Princes, quoique Chrétiens, ſe laiſſent malheureuſement prévenir, en faiſant ſervir la religion à leur grandeur, il ſe propoſa de faire ſervir ſa grandeur & toutes les éminentes qualités dont Dieu l'avoit pourvû, à l'accroiſſement de ſa religion. En voulez-vous la preuve? la voici.

Il défendit la religion Catholique par la ſageſſe de ſes conſeils, par la force de ſes armes, & par la ſolidité de ſa doctrine. Il la défendit en homme d'Etat, en Général d'Armée, en Docteur & en Maître, perſuadant auſſi-bien que perſuadé; & par-là il mérita le témoignage que lui rend aujourd'hui l'Egliſe, en reconnoiſſant ce qu'il a fait pour elle, & ce qu'elle lui doit. Si vous avez ce zéle de Dieu, dont les fervens Iſraëlites étoient autrefois émus, c'eſt ici où votre attention me doit être favorable.

Il défendit la religion Catholique par la ſageſſe de ſes conſeils. On ſçait de quel poids fut celui qu'il donna à Louis XIII. quand il le détermina à cette fameuſe guerre qui réprima l'héréſie, & qui la réduiſit enfin à l'obéiſſance & à la ſoumiſſion. A Dieu ne plaiſe, que j'aie la penſée de faire ici aucun reproche à ceux que l'erreur ni le ſchiſme ne m'empêchent point de regarder comme mes freres, & pour le ſalut deſquels je voudrois, au ſens de ſaint Paul, être moi-même anathême! Dieu, témoin de mes intentions, ſçait combien je ſuis éloigné de ce qui les pourroit aigrir: & malheur à moi, ſi un autre eſprit que celui de la douceur & de la charité pour leurs perſonnes, ſe mêloit jamais dans ce qui eſt de mon miniſtère! Mais je me croirois prévaricateur & de la vérité & de mon ſujet, ſi je ſupprimois ce qui va vous faire connoître le génie de notre Prince, & dont il ne tiendra qu'à eux de s'édifier.

L'Aſſemblée de la Rochelle, je dis celle de 1621. ſi mémorable, & ſi funeſte dans ſes ſuites pour le parti Proteſtant, avoit été une eſpece d'attentat (eux-mêmes n'en diſconviennent pas) que nul prétexte de religion ne pouvoit juſtifier ni ſoutenir. Aſſemblée, non-ſeulement ſchiſmatique, mais ſéditieuſe, puiſque malgré l'ordre,

& contre la défenſe du Souverain, elle avoit été convoquée, & qu'au mépris de l'autorité Royale, on y avoit pris des réſolutions, dont la France auſſi-bien que l'Egliſe devoit craindre les derniers maux. Que fit le Prince de Condé? Animé d'une juſte indignation, il ſe mit en devoir de les prévenir, & éclairé de cette haute prudence, que lui donna toujours dans les affaires une ſupériorité de raiſon à laquelle rien ne réſiſtoit, il en vint heureuſement à bout.

Extrait de ſes Mémoires.

Il repréſenta dans le Conſeil du Roi, (& ceci eſt la vérité pure de ſes ſentimens, auxquels je n'ajoûterai rien) il repréſenta dans le Conſeil du Roi, que cette aſſemblée étoit une occaſion avantageuſe dont il falloit profiter pour déſarmer l'héréſie, en lui ôtant non-ſeulement l'aſyle fatal qu'elle avoit tant de fois trouvé dans la Rochelle, mais abſolument toutes les Places de ſûreté que la foibleſſe du gouvernement lui avoit juſqu'alors ſouffertes, & dont on voyoit les pernicieuſes conſéquences. Il remontra, mais avec force, que des Places ainſi accordées à des ſujets, étoient le ſcandale de l'Etat; que ſi ceux qui les occupoient étoient des ſujets fidéles, ils ne devoient ni les déſirer, ni en avoir beſoin; s'ils ne l'étoient pas,

qu'on ne pouvoit ſans crime les leur confier ; que dans le doute ces Villes de ſûreté & de retraite leur étoient au moins des tentations dont il falloit les préſerver, ou des obſtacles à leur converſion qu'il étoit bon, & même de la charité chrétienne, de leur ôter ; qu'il ne convenoit point à la piété du plus chrétien de tous les Rois de tolérer dans ſon Royaume des places, dont on ſçavoit bien que la prétendue ſûreté étoit toute pour l'erreur, & où tandis que la nouvelle religion joüiſſoit d'une pleine liberté, l'ancienne & la vraie étoit dans la ſervitude ; qu'il ne convenoit pas non plus à ſa dignité, de voir au milieu de la France des forteresſes comme autant de ſemences de Républiques, un peuple diſtingué, des chefs de parti ; qu'il falloit finir tout cela, remettant dans la dépendance ce que l'héréſie ſeule en avoit ſouſtrait, & obligeant à vivre en ſujets ceux qui étoient nés ſujets ; que quand il n'y auroit plus qu'un Maître, bientôt il n'y auroit plus, ſelon l'Evangile, qu'un Paſteur & un troupeau, & que l'unité de la Monarchie produiroit infailliblement l'unité de la religion.

Voilà ce qu'il repréſenta, & ſur quoi ſon zele éloquent dans la cauſe de Dieu inſiſta & ſe déclara. La choſe étoit péril-

leuſe, il en fit voir la néceſſité; difficile, il en fournit les moyens; hardie, il en garantit le ſuccès. Il y avoit dans le Conſeil des ames timides, qui ne goûtoient pas cet avis; peut-être y en eut-il de lâches; & Dieu veuille qu'il n'y en eût point de corrompues pour appuyer l'avis contraire. Mais béni ſoit le Seigneur, qui préſide au Conſeil des Rois, & qui ſe ſervit du Prince de Condé, pour faire conclurre dans celui-ci ce que l'on n'oſoit entreprendre, & qu'il étoit néanmoins tems d'exécuter! Malgré le riſque de l'entrepriſe, le Prince de Condé l'emporta. On ſe rendit à ſes raiſons. La guerre contre les hérétiques fut réſolue, les Places repriſes ſur eux, leurs fortereſſes démolies, leurs troupes diſſipées, leur parti ruiné; & c'eſt à la ſageſſe de ce conſeil, que la Rochelle & toutes les autres villes Proteſtantes ſont originairement redevables de leur réduction, c'eſt-à-dire, de leur ſalut & de leur bonheur. Voilà dans un exemple particulier, (combien en produirois-je d'autres?) ce que la vraie religion doit à la politique de notre Prince.

Mais que ne doit-elle pas à ſes armes? Je n'en parlerois pas, Chrétiens, ſi ſes armes, qui furent toujours employées pour elle, n'avoient été ſanctifiées & purifiées

par elle ; & pour vous avoüer ingénuement ma penſée, je ne me réſoudrois jamais à faire valoir dans cette chaire, & dans le lieu Saint où je parle, des exploits de guerre où Dieu ni la religion n'auroient nulle part. Ma langue conſacrée à loüer Jeſus-Chriſt & ſes Saints, n'eſt point encore accoutumée à ces éloges prophanes ; & les faits les plus héroïques d'un Prince qui n'auroit combattû que pour la gloire du monde, quoique je les admiraſſe ailleurs, m'embarraſſeroient ici.

Mais je ſuis hors de cette inquiétude dans le ſujet que je traite. Si je parle des combats du Prince de Condé, c'eſt de ces combats du Seigneur, dont l'Ecriture auſſi-bien que moi le féliciteroit, puiſqu'elle pourroit dire de lui, encore plus à la lettre que de David : *Præliabatur præla Domini.* Si je parle de ſes victoires, c'eſt de ces victoires qu'elle canoniſeroit, puiſqu'il ne les remporta que pour l'Arche d'alliance & pour Iſraël. Si j'en parle au milieu du ſacrifice, c'eſt à l'honneur du ſacrifice même pour lequel elles furent gagnées. Si j'en parle en préſence des Autels, c'eſt parce qu'elles ont contribué à relever ces Autels abbattus. Oubliez, ſi vous voulez, tout ce qu'a fait hors de là le Prince de Condé ; hors de-là, je ne m'intéreſſe point

I. Reg. 6. 25.

point dans ſa gloire ; d'autres y en découvriroient des fonds admirables ; mais pour moi je conſens à me borner là. C'eſt pour Dieu & pour ſon Egliſe qu'il a combattu & qu'il a vaincu ; ſa valeur n'ayant rien eu de plus ſingulier que d'être inſéparable de la religion, & ſa religion n'ayant rien eu de plus éclatant que d'être inſéparable de ſa valeur : voilà ce qui me ſuffit.

La peine de l'orateur, en loüant un guerrier, eſt de cacher les diſgraces qui lui ſont arrivées ; car où eſt celui à qui il n'en arrive pas ? & l'adreſſe de l'éloquence eſt de les diſſimuler. Pour moi, qui ne ſçai ni flatter, ni déguiſer, je confeſſe que le Prince de Condé fut quelquefois malheureux, pourvû que vous m'accordiez ce qui ne lui peut être conteſté, qu'en combattant pour la religion il fut toujours invincible. Expoſé aux haſards dans les autres guerres, mais ſûr de Dieu & de lui-même dans celles-ci. Jamais abandonné de la fortune, quand il attaqua l'héréſie ; & auſſi-bien que Conſtantin déterminé à vaincre, quand il marchoit avec l'étendard de la croix, & qu'il alloit replanter ce ſigne de notre religion dans les lieux où ſes ennemis l'avoient arraché. Or à peine eut-il d'autre emploi que celui-là, le Dieu des armées l'ayant comme attaché à ſon ſer-

vice, & ces guerres saintes ayant fait presque uniquement l'occupation de sa valeur. Si je vous dis donc qu'il assista le Roi dans toutes les occasions célébres où il en fallut venir aux mains avec le parti Protestant ; qu'il servit dans les siéges les plus fameux, de Montpellier, de Bergerac, de Clérac, & de Sainte-Foi ; qu'il eut part à la défaite des rébelles dans l'Isle de Ré ; que lui même de son chef, & en qualité de Général, les exterminа dans la Guienne, le Dauphiné & le Berri ; que Sancerre qui avoit tenu dix-huit mois contre une Armée royale sous Charles IX. ne lui coûta que trois jours ; que Lunel éprouva le même sort ; qu'il força Pamiers à recevoir la loi du Vainqueur, en se rendant à discrétion ; qu'il fit grace à Realmont & à Sommieres, les prenant par composition ; que vingt-neuf places, toutes de défense, furent ses conquêtes dans le Languedoc ; que le pays de Castres résistant en vain, sentit les effets de sa juste colère ; que les autres la prévenant, eurent recours à sa clémence : si je vous dis tout cela, ne croyez pas que je veuille vous imposer en faisant un pompeux dénombrement d'actions illustres & éclatantes ; je ne dis que ce que l'histoire a publié, & je ne le dirois pas encore une fois, si la reli-

gion n'en avoit été le ſujet & le motif.

Quand on loue les héros & les conquérans, on tâche d'éblouir l'Auditeur, entaſſant victoire ſur victoire ; & moi, je n'ai fait qu'un ſimple récit de celles dont il plut au Ciel de bénir les armes du Prince de Condé. Si elles vous ont cauſé de l'étonnement, gloire à celui qui en eſt l'auteur, c'eſt parce qu'elles ſont étonnantes par elles-mêmes : & ſi vous en êtes touchés, grace à votre piété, c'eſt parce qu'humiliant l'héréſie, elles ont glorifié le Dieu de vos Peres, & le Seigneur que vous ſervez.

Mais ce n'eſt pas toujours par les armes qu'on fait triompher la religion ; & il eſt vrai même que par les armes ſeules, la religion ne triomphe jamais pleinement. Il faut que la ſolidité de la doctrine vienne encore pour cela à ſon ſecours ; & c'eſt le troiſiéme ſervice que lui rendit notre Prince. Car voilà le génie de l'héréſie. Convainquez-la ſans la déſarmer, ou déſarmez-la ſans la convaincre, vous ne faites rien. Il faut, pour en venir à bout, l'un & l'autre enſemble, un bras qui la dompte, & une tête qui la réfute. La difficulté eſt de trouver enſemble l'un & l'autre ; l'un ſéparé de l'autre étant toujours foible, comme l'un joint à l'autre eſt inſurmontable.

Or c'eſt ce que le Prince de Condé allia heureuſement dans ſa perſonne. Jamais les Miniſtres de Calvin n'eurent un adverſaire ſi redoutable que lui. Il ſçavoit leurs artifices & leurs ruſes, & il n'ignoroit rien de tout ce qui étoit propre à leur en faire voir plauſiblement la vanité & l'inutilité. Habile en tout, mais particulierement dans cette ſcience de les perſuader ou de les confondre. Sçavant dans l'Ecriture, mais ſur-tout pour leur démontrer l'abus énorme qu'ils en faiſoient. Sçavant dans l'hiſtoire, mais ſur-tout pour la tradition, dont il leur faiſoit remarquer qu'ils avoient interrompu le cours. Sçavant dans nos myſtères, mais ſur-tout pour la diſcuſſion des points & des articles qu'ils nous conteſtoient. Sçavant dans la morale de Jeſus-Chriſt, mais ſur-tout pour prouver la corruption qu'ils y avoient introduite. Sçavant dans la langue, mais ſur-tout pour leur faire toucher au doigt la fauſſeté ou le danger de leurs traductions. Quand on parle d'un Prince qui ſçut tout cela, en peut-on concevoir un autre que le Prince de Condé ?

Mais en même tems, jamais les partiſans de l'héréſie n'eurent un adverſaire ſi aimable, ni à qui malgré eux ils duſſent être plus obligés qu'à lui. Il ne ſe préva-

loit de ſes talents, que pour les guérir de leurs erreurs ; & il ne ſçavoit l'art de les confondre, que pour les gagner à Dieu ; inſinuant pour cela, preſſant pour cela, employant tout, & n'épargnant rien pour cela : prévenu qu'il étoit de cette penſée, qu'ayant été lui-même enveloppé dans le ſchiſme, & Dieu par ſa miſéricorde l'en ayant tiré, il avoit, auſſi-bien que ſaint Pierre, un engagement perſonnel à procurer aux autres le même bien : *Et tu aliquando converſus, confirma fratres tuos.* Il s'intéreſſoit pour leur converſion, il s'en chargeoit, & s'y appliquoit ; & dans la foule des affaires dont il étoit occupé, il ſe faiſoit un plaiſir auſſi-bien qu'une obligation de celle-ci. Combien par ces charitables pourſuites en ramena-t-il lui ſeul à l'obéiſſance de l'Egliſe, & avec quelle paſſion n'auroit-il pas déſiré pouvoir les y attirer tous ? *Luc. Ch. 22.*

Mais l'accompliſſement d'un ſouhait ſi divin devoit être l'ouvrage d'un plus grand que lui. Dieu le réſervoit à notre invincible Monarque. Le Prince de Condé ſemoit & plantoit, mais LOUIS LE GRAND devoit recueillir. L'heure n'étoit pas encore venue ; & ce fruit que le ciel préparoit, n'étoit pas encore dans ſa maturité. C'eſt maintenant que nous le voyons, &

que nous ne pouvons plus douter que Dieu n'y donne l'accroiſſement : *Venit hora, & nunc eſt.* Il étoit de la glorieuſe deſtinée du Roi que ce ſuccès fût encore l'un des miracles de ſon regne. Ce qu'avoit fait le Prince de Condé n'en étoit que le prélude ; mais il eſt même honorable au Prince de Condé d'avoir ſervi à LOUIS LE GRAND de précurſeur dans un ſi important deſſein.

Joan. c. 4.

Ah ! mes chers Auditeurs, ſi le cœur de ce Prince dont nous conſervons ici le dépôt, pouvoit être ſenſible à quelque choſe, de quel tranſport de joie ne ſeroit-il pas ému au moment que je parle ? Si ſes cendres renfermées dans cette urne pouvoient aujourd'hui ſe ranimer, quel hommage ne rendroient-elles pas à la piété du plus grand des Rois ? Et ſi ſon ame bienheureuſe prend encore part aux événemens du monde, comme il eſt ſans doute qu'elle en prend à celui-ci, de quoi peut-elle être plus vivement touchée, que de voir par un effet de cette piété, les progrès inconcevables de la Religion Catholique dans ce Royaume ? L'auriez-vous cru, Grand Prince, quand vous en jugiez par les premieres idées que vous vous formâtes de ce Monarque encore enfant, & euſſiez-vous dit alors que c'étoit celui qui devoit bien-

tôt achever & consommer l'œuvre que vous aviez si heureusement commencée ?

C'est à nous, Chrétiens, de seconder des dispositions si saintes. LOUIS LE GRAND les augmente tous les jours par ses bontés toutes royales envers ceux qui écoutent la voix de l'Eglise, par les graces dont il les prévient, par les bienfaits dont il les comble, par les instructions salutaires dont il les pourvoit, par les soins plus que paternels qu'il daigne bien prendre de leurs personnes. L'héréſie la plus obstinée ne peut pas lui disputer ce mérite ; & aux dépens d'elle-même, elle sera forcée d'avouer que jamais Roi Chrétien n'a eu tant de zéle que lui pour l'amplification de sa religion. Mais c'est à nous, mes Freres, je le répéte, de concourir avec lui pour une si belle fin, ajoûtant à son zéle nos bons exemples, l'édification de nos mœurs, la ferveur de nos prieres, les secours même de nos aumônes, dont l'efficace & la vertu fera sur l'héréſie bien plus d'impression que nos raisonnemens & nos paroles. C'est à nous de faire cesser les scandales, que l'héréſie, avec malignité si vous voulez, mais pourtant avec fondement, nous reproche tous les jours, & entr'autres nos divisions, dont elle sçait, comme vous voyez, si avantageusement profiter. Car

voilà l'innocent ſtratagême pour attirer à la bergerie de Jeſus-Chriſt le reſte de nos freres égarés. Edifions-les, aimons-les, aſſiſtons-les : ſans tant diſcourir, nous les convertirons. Gagnons-les par notre douceur, engageons-les par notre prudence, forçons-les par notre charité, faiſons-leur cette aimable violence que l'Evangile nous permet, en les conjurant de ſe réunir à nous, ou plûtôt en conjurant Dieu, mais avec perſévérance, de les éclairer, & de leur inſpirer cette réunion : ils ne nous réſiſteront pas.

Ainſi le Prince de Condé fit-il triompher la Religion Catholique. Il étoit né pour la rétablir, il ne vécut que pour la défendre, & dans toute ſa conduite il ſembla n'avoir point d'autre vûe que de remplir ſes devoirs de Prince pour l'honorer. Encore un moment d'attention, c'eſt la derniere partie de ce diſcours.

III. PARTIE.

C'Etoit par l'intégrité d'une vie irréprehenſible, que ſaint Paul exhortoit les premiers Chrétiens à donner aux Païens & aux Infidéles une idée avantageuſe de la religion de Jeſus-Chriſt ; & quand je parle aujourd'hui d'un homme, qui par ſa conduite honore la vraie religion, j'entends un homme parfait dans ſa condition, at-

taché inviolablement à ſes devoirs, aimant la Juſtice, pratiquant la charité, d'une probité reconnue, ſolide dans ſes maximes, réglé dans ſes actions, maître de ſes mouvemens & de ſes paſſions. Pourquoi ? parce qu'il n'y a que la vraie religion qui puiſſe former un ſujet de ce caractère. C'eſt ſon ouvrage ; il ne faut donc pas s'étonner ſi elle s'en fait honneur : & parce qu'il eſt d'ailleurs impoſſible qu'elle ſe faſſe honneur d'un ſujet, à qui ce caractère ne convient pas, ſans cela il n'y a point de religion, pour ſainte qu'elle ſoit en elle-même, qui ne tombe dans le mépris, & qui ne paſſe pour hypocriſie.

Il faut la garantir de ce reproche ; & pour la ſoutenir avec mérite devant Dieu, il faut, dans le ſens de l'Apôtre, la pratiquer d'une maniere qui lui attire même l'approbation, l'eſtime & le reſpect des hommes. Voilà ce que j'appelle l'honorer. Or c'eſt ce qu'a fait admirablement le Prince dont j'acheve l'éloge ; ou plûtôt, c'eſt ce que la religion catholique a fait excellemment en lui, puiſque c'eſt par elle, & ſuivant ſes loix, qu'il a été un Prince accompli dans tous ſes devoirs de Prince ; c'eſt-à-dire, fidéle à ſon Roi, zélé pour le bien de l'Etat, plein de cha-

rité pour le peuple, appliqué à l'éducation des Princes ſes enfans, ſage dans le réglement de ſa maiſon, juſte envers tous, & quand il s'agiſſoit de l'être, au-deſſus de lui-même & de l'intérêt ; modeſte dans la proſperité, inébranlable dans l'adverſité, égal dans l'une & dans l'autre fortune. Ma conſolation eſt de voir qu'à toutes ces marques vous reconnoiſſez le Prince de Condé ; & que ſans autre diſcours, ces traits, quoique ſimples, vous le repréſentent au vif. N'ai-je donc pas eu raiſon de dire que ſa conduite avoit été l'ornement de ſa religion ? & puis-je vous mettre devant les yeux un ſujet plus propre à vous inſtruire de ce qu'une religion pure & ſans tache doit operer dans vos perſonnes, à proportion de ce que vous êtes ? Vous l'allez apprendre, & c'eſt par où je vais finir.

HENRI, Catholique d'eſprit & de cœur, auſſi-bien que de profeſſion & de culte, crut qu'après Dieu il devoit en donner la premiere preuve à celui qui, ſelon la parole de l'Ecriture, eſt par excellence & par prééminence le miniſtre de Dieu ſur la terre : *Regi quaſi præcellenti.* Il s'attacha au Roi, non par une politique intéreſſée, mais par une ſincère fidélité, dont on ſçait qu'il faiſoit gloire de ſervir

1. Petr. c. 2.

d'exemple & de modéle. Combien de fois déplora-t-il ce tems malheureux, où la minorité de LOUIS XIV. ayant donné lieu aux diſſenſions civiles, il s'étoit trouvé malgré lui entraîné par le torrent, & forcé par ſa deſtinée à ſuivre un parti qu'il n'auroit jamais embraſſé, ſi ſa raiſon, quoique ſéduite, ne lui en avoit répondu, comme du plus juſte & du plus avantageux au Souverain? Combien de fois, dis-je, revenu à ſoi, condamna-t-il ſon erreur? Quel zéle ne témoigna-t-il pas pour la réparer par l'importance de ſes ſervices? Et quel fruit n'en tira-t-il pas, non-ſeulement pour ſe confirmer lui-même dans la maxime qu'il garda depuis religieuſement, & dont il ne ſe départit jamais, d'avoir en horreur tout ce qui avoit l'ombre de partialité, mais pour faire aux Grands du Royaume ces leçons ſalutaires qu'il leur faiſoit quand il les voyoit expoſés à de pareilles tentations? Il s'étoit égaré par ſurpriſe, & ſon égarement même ſe tourna pour lui en mérite par les heureux effets de ſon retour.

Quelle vertu ſa préſence ſeule n'avoit-elle pas, pour appaiſer les ſoulévemens populaires? Et avec quelle docilité ne voyoit-on pas les eſprits les plus mutins

plier ſous le joug de l'autorité Royale, du moment que le Prince de Condé s'y intéreſſoit ? Où paroiſſoit-il plus éloquent, plus animé, plus ferme, plus inflexible, que dans les occaſions où il s'agiſſoit de faire exécuter les ordres du Roi ? Avec quelle force les appuyoit-il dans les Parlemens ? Quel poids ne leur donnoit-il pas dans les Provinces & dans les Villes dont le gouvernement lui étoit confié ? Jamais homme n'eut tant d'empire ſur les eſprits des peuples, pour leur imprimer l'obéiſſance dûe à l'oint du Seigneur. Il la prêchoit par ſes actions encore plus que par ſes paroles, mais ſes paroles ſoutenues de ſes actions avoient une grace invincible pour la perſuader. Sa deviſe & ſa régle étoit celle-ci : *Deum timete, Regem honorificate.* Craignez Dieu, dont le Roi eſt la vive image ; & honorez le Roi dépoſitaire de la puiſſance de Dieu. C'eſt ainſi que ce grand Prince pratiquoit ſa religion ; diſons mieux, c'eſt ainſi qu'il édifioit, & qu'il glorifioit même ſa religion. Ce n'eſt pas tout.

I. Petr. c. 2.

Par le même principe il aima l'Etat, & ſi le ciel pour nos péchés ne nous l'avoit ravi dans la conjoncture où il nous étoit devenu ſouverainement néceſſaire, France, ma chère Patrie, tu n'aurois pas

eſſuyé les calamités dont ſa mort fut bientôt ſuivie, & dont Dieu par un ſévère jugement te voulut punir ! Vous m'entendez, Chrétiens, & ſans que je m'explique davantage, le ſouvenir encore récent de nos misères paſſées, ne vous oblige que trop à convenir avec moi de la perte infinie que fit l'Etat, en perdant le Prince de Condé. Les troubles de 1648. nous la firent ſentir, & nous commençames à comprendre le beſoin que nous avions de lui, & combien ſa perſonne nous étoit précieuſe, par les maux qui nous accablerent dès que nous en fumes privés. Chacun avoüoit, & c'eſt la voix publique, plus ſûre que tous les éloges, que ſi le Prince de Condé avoit vécu, nous ne ſerions pas tombés dans ces malheurs.

Et en effet, le Prince de Condé étoit celui ſur qui l'on pouvoit dire que rouloit alors la tranquillité & la paix du Royaume ; qui la maintenoit par ſa prudence, par ſa modération, par ſon crédit, par la créance qu'on avoit en lui, par la déférence des miniſtres à ſes ſages avis, par l'efficace & par la vigueur de ſon zéle ; en un mot, qui comme un Ange tutélaire préſervoit la France du fléau de la guerre inteſtine dont l'orage ſe formoit déja :

mais qui demeura comme ſuſpendu tandis que Dieu nous conſerva ce Prince dont dépendoit notre repos. C'étoit un homme ſolide, dont toutes les vûes alloient au bien; qui ne ſe cherchoit point lui-même, & qui ſe ſeroit fait un crime d'enviſager dans les déſordres de l'Etat ſa conſidération particuliere, (maxime ſi ordinaire aux Grands,) qui ne vouloit entrer dans les affaires que pour les finir, dans les mouvemens de diviſion & de diſcorde que pour les calmer, dans les intrigues & les cabales de la Cour que pour les diſſiper : un homme dont les partis contraires n'avoient ni éloignement ni défiance, parce qu'ils étoient convaincus que toute ſon ambition auroit été d'en être le pacificateur; qui cent fois les a réunis par la ſeule opinion qu'ils avoient de la droiture de ſes intentions, ſur laquelle ils ſe trouvoient également d'accord; qui ſans être aux uns ni aux autres, ne laiſſoit pas d'être à tous, parce qu'il vouloit le bien de tous : un homme enfin, à qui l'Etat étoit plus cher que ſa propre vie, & qui auroit tout ſacrifié pour le ſauver. En dis-je trop, & ceux à qui le Prince dont je parle étoit connu, peuvent-ils m'accuſer d'exagération ? Or voilà encore une fois ce qui s'appelle faire

honneur à ſa Religion ; & quiconque bien inſtruit des choſes conçoit la religion d'un Prince, doit par-là l'eſtimer & la meſurer.

J'ai dit que le Prince de Condé avoit eu pour le peuple un cœur de pere, une affection tendre, des entrailles de bonté & de miſéricorde : qualités, dit ſaint Auguſtin, qu'on adoreroit dans les Princes de la terre, s'ils vouloient s'en prévaloir, & dont le Dieu jaloux a ſouvent permis qu'ils ne fuſſent pas touchés, peut-être, dit ce ſaint Docteur, afin que l'honneur qu'on leur rendroit, n'allât pas juſqu'à l'idolâtrie. Jamais Prince uſa-t-il mieux de cette qualité, & s'en fit-il une vertu plus épurée, que celui dont je tâche ici, mais dont je ne puis que foiblement vous marquer tous les caractères ?

Il étoit populaire, non point par baſſeſſe, mais par grandeur d'âme ; non point par vanité, mais par charité ; non point par ambition, mais par compaſſion ; c'eſt-à-dire, il n'aimoit pas les peuples pour en avoir le cœur & la bienveillance, mais il avoit la bienveillance & le cœur des peuples parce qu'il les aimoit. Et c'eſt ici où me citant moi-même pour témoin, je pourrois, par ce que j'ai vû, confirmer hautement ce que je dis ; témoignage de

l'enfance, mais pour cela même, témoignage non suspect, puisque c'est de là que, selon le saint Esprit même, se tirent les louanges les plus pures & les plus irréprochables. J'ai été nourri, Chrétiens, dans l'une de ces provinces dont le Prince de Condé étoit, ne disons pas le gouverneur, mais le tuteur, mais le conservateur, mais, si j'ose ainsi dire, le Sauveur; & je sçai, puisque l'usage pardonne maintenant ce terme, jusqu'à quel point il y étoit adoré: heureux de pouvoir dans un âge plus avancé, donner aujourd'hui des marques de la vénération qu'on m'a inspirée pour lui dès mes tendres années! Quelle joie ne nous apportoit-il pas, lorsque quittant Paris & la Cour, il venoit nous visiter? Il suffisoit de le voir pour oublier tout ce que la pauvreté & la difficulté des tems avoit fait souffrir. Il n'y avoit point de calamité publique, que sa présence n'adoucît. On étoit consolé de tout, pourvû qu'on le possédât; tant on étoit sûr de trouver dans lui une ressource à tout ce qui pouvoit affliger. Son absence au contraire nous désoloit; & quand il n'étoit pas content de nous, & qu'il nous vouloit punir, il n'avoit qu'à nous menacer qu'on ne le verroit pas cette année-là. La moindre de ses maladies causoit dans tout le

pays une consternation générale ; & ce qui marque qu'elle étoit véritable, c'est qu'après trente-sept ans on y pleure encore & on y pleurera sa mort. De combien peu de Princes en pourroit-on dire autant !

Il étoit populaire, non pas comme certains Grands qui affectent de l'être, sans être ni obligeans ni bienfaisans. Il ne l'étoit qu'à juste titre, & il ne vouloit être aimé des peuples, qu'à condition de leur faire du bien. Populaire, que pour leur obtenir des graces, que pour solliciter leurs intérêts, que pour représenter leurs besoins. Populaire, que pour être parmi eux l'arbitre de leurs différends, que pour terminer leurs querelles, que pour les empêcher de se ruiner, les regardant comme ses enfans, & croyant leur devoir cette application d'un pere charitable : Dieu lui avoit donné grace pour cela. Populaire, que pour être leur consolation & leur secours dans les nécessités pressantes. L'ennemi entre dans la Bourgogne, & en même tems la peste est à Dijon : il y accourt. On lui remontre le danger auquel il s'expose : il n'en reconnoît point d'autre que celui auquel il est résolu de remédier en soulageant cette pauvre Ville. On lui dit que le mal y est extrême, & que le nombre

des morts y croît tous les jours : C'eſt pour cela, répond-t-il, que j'y veux aller ; car que deviendra ce peuple dont je ſuis chargé, ſi je l'abandonne dans un ſi éminent péril ? Tel étoit le langage des Charles Borromées ; mais ce n'étoit pas le langage des Princes. Ce fut pourtant celui du Prince de Condé, qui dans ces occaſions s'immolant lui-même, faiſoit l'office de Paſteur, & égaloit par ſon zéle les Prélats de l'Egliſe les plus fervens. Eſt-ce honorer ſa Religion, que d'y procéder de la ſorte ?

Je ſerois infini, ſi de ces devoirs généraux paſſant aux particuliers, je vous le repréſentois comme un autre Salomon réglant ſa maiſon & ſa Cour, en banniſſant le vice, n'y ſouffrant ni ſcandale, ni impiété, en faiſant une école de vertu pour tous ceux qui la compoſoient, & y maintenant un ordre que la Reine étrangère de l'Evangile auroit peut-être plus admiré que celui qui l'attira des extrémités de la terre. Le plus aimable Maître qui fut jamais : il y paroît bien par les monumens authentiques de reconnoiſſance, que ſes ſerviteurs, après l'avoir même perdu, lui ont érigés. Le Prince le plus fidéle à ſes amis : nous en avons encore des témoins vivants. L'homme contre lui-même le

plus droit & le plus équitable, ſe retranchant pour payer ſes dettes, (écoutez, Grands, & inſtruiſez-vous d'un devoir que quelques-uns goûtent ſi peu,) ſe retranchant pour payer ſes dettes, & aimant mieux rabattre de ſa grandeur que d'intéreſſer ſa juſtice ; n'ayant jamais ſçû ce ſecret malheureux de ſoutenir ſa condition aux dépens d'autrui ; & dans le déſordre où il trouva les affaires de ſa maiſon, s'étant meſuré à ce qu'il pouvoit, & non pas à ce qu'il étoit, perſuadé, malgré le déréglement de l'eſprit du ſiécle, que ſes dépenſes devoient au moins être bornées par ſa conſcience. Car voilà encore une fois ce que je ſoutiens être dans un Prince les ornemens de la vraie religion. Or vous ſçavez s'ils conviennent au Prince de Condé. Je ſerois, dis-je, infini, ſi je voulois m'étendre ſur tous ces chefs. Mais ſatisferois-je à ce que vous attendez de moi, ſi j'omettois, en finiſſant, celui qui tout ſeul pouvoit lui tenir lieu d'un juſte éloge, & dont je ſuis ſûr que vous allez être touchés ? Ecoutez-moi : je n'ai plus qu'un mot.

Dieu lui donna des enfans ; & ſelon la promeſſe du Saint-Eſprit, ſes enfans ont été ſa gloire. Comment ne l'auroient-ils pas été, puiſqu'ils ont été la gloire de

la France, de l'Europe, & du monde Chrétien ? Mais ils ne s'offenseront pas quand je dirai que s'ils ont été la gloire de leur pere, leur pere, le meilleur & le plus digne de tous les peres, avoit auparavant été la leur. C'est lui-même qui les forma ; il n'en falloit pas davantage pour rendre sa mémoire éternelle : c'est lui-même qui les forma, & il compta pour rien de les avoir fait naître Princes, dans le dessein qu'il conçut d'en faire, si j'ose parler ainsi, des modéles de Princes, en leur donnant une éducation encore plus noble que leur naissance. Y réussit-il ? n'en jugez pas par le rapport que je vous en fais, mais par les précieux fruits qui nous en restent, & que vous voyez de vos yeux.

Le Héros qui m'écoute, l'incomparable Fils qu'il nous a laissé, vous l'apprendra bien mieux que moi. Vous sçavez ce qu'il vaut, & ce qu'il a fait ; & vous confessez tous les jours que ce qu'il a fait, est encore moins que ce qu'il vaut. Sa présence & sa modestie m'empêchent de le dire : mais vous empêchent-elles de le penser, & empêcheront-elles la postérité de l'admirer ? Laissons là ses exploits de guerre dont l'Univers a retenti, & dont il n'y a que lui-même qui ne soit pas étonné ;

ces prodiges de valeur qui ont fait taire devant lui toute la terre, ces journées glorieuſes dans leſquelles il a tant de fois ſauvé le Royaume & l'Etat. Il eſt ici aux pieds des Autels, pour faire hommage de tout cela à ſa religion ; & il n'aſſiſte à cette funébre cérémonie, que pour apprendre où doit aboutir enfin tout l'éclat de ſa réputation. Un mérite encore plus ſolide dont il eſt plein ; cette élévation de génie ſi extraordinaire qui le diſtingue par-tout ; cette capacité d'eſprit dont le caractère eſt de n'ignorer rien, & de juger en maître de toutes choſes ; ces vertus du cœur que les Grands connoiſſent ſi peu, & par leſquelles il eſt ſi connu ; cette facilité à ſe communiquer, ſi avantageuſe pour lui, & qui bien loin de l'avilir, le rend toujours plus vénérable ; ce ſecret qu'il a trouvé d'être auſſi grand dans ſa retraite, qu'il étoit à la tête des Armées ; cent choſes que j'ajouterois, plus ſurprenantes & plus admirables dans lui que ſes conquêtes : voilà ce que j'appelle les fruits de cette éducation de Prince qu'il a reçue, & qui fait encore aujourd'hui tant d'honneur à la mémoire du Prince de Condé. Et ne vous étonnez pas de ce que j'ai attendu à la fin de mon diſcours à vous en parler : c'eût été d'abord achever le panégyrique

du Pere, que de prononcer le nom du Fils.

C'eſt pour ce Fils, & pour ce Héros que nous faiſons continuellement des vœux; & ces vœux, ô mon Dieu, ſont trop juſtes, trop ſaints, trop ardents pour n'être pas enfin exaucés de vous. C'eſt pour lui que nous vous offrons des ſacrifices: il a rempli la terre de ſon nom; & nous vous demandons que ſon nom ſi comblé de gloire ſur la terre, ſoit encore écrit dans le ciel. Vous nous l'accorderez, Seigneur; & ce ne peut être en vain que vous nous inſpirez pour lui tant de déſirs & tant de zéle. Répandez donc ſur ſa perſonne la plénitude de vos lumieres & de vos graces. Répandez-la ſur toutes ces illuſtres Têtes qui l'accompagnent ici. Sur ce Prince le fondement de toutes les eſpérances de ſa Maiſon, l'héritier par avance de ſon courage & de toutes ſes héroïques qualités, de ſa hardieſſe à entreprendre de grandes choſes, de ſon activité à les pourſuivre, de ſa valeur à les exécuter; des rares talens de ſon eſprit, de la délicateſſe & de la fineſſe de ſon diſcernement, de ſa pénétration dans les affaires, de ſon génie ſublime pour tout ce qu'il y a dans les ſciences de plus curieux & de plus recherché. Sur cette Prin-

ceſſe ſelon ſon cœur, l'exemple de toutes les vertus, & l'idée de tous les devoirs que la Cour révere, & qui ne s'y fait voir que pour l'édifier. Sur ce petit-fils ſa conſolation & ſa joie, déja le miracle de ſon âge, & bientôt la copie vivante de ſon pere & de ſon ayeul. Sur cette jeune Princeſſe dont le mérite répond ſi bien à la naiſſance, & pour laquelle le monde n'a rien de trop grand, ſi le ciel lui donne une alliance digne d'elle. Sur ces deux Princes que la mémoire de leur Pere nous rend ſi chers, & que leur propre gloire qui croît tous les jours, nous fait regarder comme ces nouveaux * Aſtres qui portent leur nom, & qui brillant près du Soleil auquel ils ſemblent comme attachés, & dont ils ſuivent le mouvement, marquent heureuſement leur deſtinée. Sur cette digne Epouſe du premier, en qui la nature a préparé un ſi beau fonds à tous les dons de la grace, & qui a tous les avantages auſſi-bien que les engagemens pour donner à la piété du crédit & du luſtre par ſon exemple.

* *Etoiles nouvellement découvertes, & appellées dans le globe céleſte, Aſtres de Bourbon, qui ſont tout proche du Soleil, & qui ne s'en éloignent jamais.* Borbonia Sydera.

Rempliſſez-les tous, ô mon Dieu, de cet eſprit de religion dont je viens de leur propoſer un modéle ſi propre à les toucher, & ſi capable de les convaincre. Faites qu'ils en ſoient pénétrés; & à toutes

les grandeurs qu'ils poſſédent ſelon le monde, ajoutez-y celle d'en faire des Princes prédeſtinés, puiſque hors de là toutes leurs grandeurs ne ſont que vanités & que néant. Pour nous, mes chers Auditeurs, profitant de ce diſcours, & nous attachant à la régle de S. Paul, que le Prince de Condé pratiqua ſi parfaitement, honorons notre religion. Ne nous contentons pas de l'aimer, ni d'être même zélés pour elle : honorons-la par la conduite de notre vie, & ſouvenons-nous que l'un des grands déſordres que nous devons craindre, eſt celui de la ſcandaliſer. *Quid enim prodeſt*, diſoit un Pere de l'Egliſe, *ſi quis catholicè credat, & gentiliter vivat ?* Que ſert-il d'avoir une créance Catholique, & de mener une vie Païenne ? Et moi je dis, que ſert-il de faire profeſſion d'une vie Chrétienne, & de manquer aux devoirs ſolides dans leſquels elle doit conſiſter ? Car voilà, mes Freres, ajoûte ce ſaint Docteur, ce qui ſcandaliſe & ce qui deshonore en nous la religion. On ſe pique d'être Chrétien, & on n'eſt rien de tout ce qu'on doit être dans ſa condition : c'eſt-à-dire, on ſe pique d'être Chrétien, & on n'eſt ni bon pere, ni bon maître, ni bon Magiſtrat, ni bon Juge, comme ſi tout cela pouvoit être ſéparé du Chrétien, & que

que le Chrétien fût quelque chose d'indépendant de tout cela. On est Catholique de culte, & on n'est ni fidéle, ni équitable, ni soumis à qui on le doit, ni complaisant à qui Dieu l'ordonne. Voilà, dis-je, ce qui décrie la religion. Préservons-nous de cet abus. Comme la vraie religion nous sanctifie devant Dieu, glorifions-la devant les hommes. Une vie remplie de nos devoirs, est l'unique moyen d'y parvenir. Soyons tels que l'Apôtre nous vouloit, c'est-à-dire, des hommes irrépréhensibles, & capables par notre conduite de confondre l'impiété; & soyons tels que le monde même nous veut, & qu'il exige que nous soyons, pour être exempts de sa censure. Il faut, pour l'un & pour l'autre, commencer par les véritables devoirs, les accomplir tous, n'en omettre aucun, nous en faire une dévotion, & régler par-là tout le reste. Nous faire une dévotion de nos devoirs: voilà, Chrétiens qui m'écoutez, ce que l'impiété même respectera dans nous; ce qui fera honneur à notre foi, ce qui ne sera point soupçonné d'hypocrisie, ce qui n'aura rien d'équivoque pour donner prise à la médisance, ce qui rendra notre lumiere pure, ce qui nous élévera dès maintenant à ce dégré de justice, dont

la récompense est d'éterniser la mémoire de l'homme ; & ce que Dieu couronnera au jour de l'immortalité de sa gloire, que je vous souhaite, &c.

ORAISON FUNEBRE
DE
LOUIS DE BOURBON
PRINCE DE CONDE',
ET PREMIER PRINCE DU SANG.

Dixit quoque Rex ad servos suos : Num ignoratis quoniam Princeps & maximus cecidit hodie in Israël ? ... Plangensque ac lugens ait : Nequaquam, ut mori solent ignavi, mortuus est.

Le Roi lui-même touché de douleur, & versant des larmes, dit à ses serviteurs : Ignorez-vous que le Prince est mort, & que dans sa personne nous venons de perdre le plus grand homme d'Israël ?.. Il est mort, mais non pas comme les lâches ont coutume de mourir. Au second Livre des Rois, chap. 33.

MONSEIGNEUR, *Monsieur le Prince.*

C'EST ainsi que parla David dans le moment qu'il apprit la funeste mort d'un Prince de la Maison Royale de Judée, qui avoit

commandé avec honneur les armées du peuple de Dieu ; & c'eſt, par l'application la plus heureuſe que je pouvois faire des paroles de l'Ecriture, l'éloge preſque en mêmes termes, dont notre Auguſte Monarque a honoré le premier Prince de ſon Sang, dans l'extrême & vive douleur que lui cauſa la nouvelle de ſa mort. Après un témoignage auſſi illuſtre & auſſi authentique que celui-là, comment pourrions-nous ignorer la grandeur de la perte que nous avons faite dans la perſonne de ce Prince ? Comment pourrions-nous ne la pas comprendre, après que le plus grand des Rois l'a reſſentie, & qu'il a bien voulu s'en expliquer par des marques ſi ſingulieres de ſa tendreſſe & de ſon eſtime ; pendant que toute l'Europe le publie, & que les nations les plus ennemies du nom François, confeſſent hautement que celui que la mort vient de nous ravir, eſt le PRINCE ET LE TRÉS-GRAND PRINCE, qu'elles ont admiré, autant qu'elles l'ont redouté ? Comment ne le ſçaurions-nous pas, & comment l'ignorerions-nous à la vûe de cette pompe funébre, qui en nous avertiſſant que ce Prince n'eſt plus, nous rappelle le ſouvenir de tout ce qu'il a été ; & qui d'une voix muette, mais bien plus touchante que les plus éloquens diſcours,

ſemble encore aujourd'hui nous dire : *Num ignoratis quoniam Princeps & maximus cecidit in Iſraël ?*

Je ne viens donc pas ici, Chrétiens, dans la ſeule penſée de vous l'apprendre. Je ne viens pas à la face des Autels étaler en vain la gloire de ce Héros, ni interrompre l'attention que vous devez aux ſaints myſtères, par un ſtérile, quoique magnifique récit de ſes éclatantes actions. Perſuadé plus que jamais, que la chaire de l'Evangile n'eſt point faite pour des éloges prophanes, je viens m'acquitter d'un devoir plus conforme à mon miniſtère. Chargé du ſoin de vous inſtruire & d'exciter votre piété, par la vûe même des grandeurs humaines, & du terme fatal où elles aboutiſſent, je viens ſatisfaire à ce que vous attendez de moi. Au lieu des prodigieux exploits de guerre, au lieu des victoires & des triomphes, au lieu des éminentes qualités du Prince de Condé ; je viens, touché de choſes encore plus grandes & plus dignes de vos réflexions, vous raconter les miſéricordes que Dieu lui a faites, les deſſeins que la Providence a eus ſur lui, les ſoins qu'elle a pris de lui, les graces dont elle l'a comblé, les maux dont elle l'a préſervé, les précipices & les abyſmes d'où elle l'a tiré, les voies

de prédestination & de salut, par où il lui a plû de le conduire ; & l'heureuse fin dont, malgré les puissances de l'Enfer, elle a terminé sa glorieuse course. Voilà ce que je me suis proposé, & les bornes dans lesquelles je me renferme.

Je ne laisserai pas, & j'aurai même besoin pour cela de vous dire ce que le monde a admiré dans ce Prince ; mais je le dirai en Orateur Chrétien, pour vous faire encore davantage admirer en lui les conseils de Dieu. Animé de cet esprit, & parlant dans la chaire de vérité, je ne craindrai point de vous parler de ses malheurs ; je vous ferai remarquer les écueils de sa vie : je vous avouerai même, si vous voulez, ses égaremens : mais jusques dans ses malheurs vous découvrirez avec moi des thrésors de graces ; jusques dans ses égaremens vous reconnoîtrez les dons du Ciel, & les vertus dont son ame étoit ornée. Des écueils même de sa vie, vous apprendrez à quoi la Providence le destinoit, c'est-à-dire, à être pour lui-même un vase de miséricorde, & pour les autres un exemple propre à confondre l'impiété. Or tout cela vous instruira & vous édifiera. Il s'agit d'un Héros de la terre ; car c'est l'idée que tout l'univers a eue du Prince de Condé. Mais je veux

aujourd'hui m'élever au-dessus de cette idée, en vous proposant le Prince de Condé, comme un Héros prédestiné pour le Ciel : & dans cette seule parole consiste le précis & l'abbrégé du discours que j'ai à vous faire. Je sçai que d'oser loüer ce grand Homme, c'est pour moi une espéce de témérité ; & que son éloge est un sujet infini que je ne remplirai pas : mais je sçai bien aussi que vous êtes assez équitables pour ne pas exiger de moi que je le remplisse ; & ma consolation est, que vous me plaignez plûtôt de la nécessité où je me suis trouvé de l'entreprendre. Je sçai le désavantage que j'aurai de parler de ce grand Homme à des Auditeurs déja prévenus sur le sujet de sa personne, d'un sentiment d'admiration & de vénération, qui surpassera toujours infiniment ce que j'en dirai. Mais dans l'impuissance d'en rien dire qui vous satisfasse, j'en appellerai à ce sentiment général, dont vous êtes déja prévenus ; & profitant de votre disposition, j'irai chercher dans vos cœurs & dans vos esprits, ce que je ne trouverai pas dans mes expressions & dans mes pensées.

Il s'agit, dis-je, d'un Héros prédestiné de Dieu, & voici comme je l'ai conçu : écoutez-en la preuve ; & peut-être en

ſerez-vous d'abord perſuadés. Un Héros à qui Dieu, par la plus ſinguliere de toutes les graces, avoit donné en le formant, un cœur ſolide, pour ſoutenir le poids de ſa propre gloire; un cœur droit, pour ſervir de reſſource à ſes malheurs, & puiſqu'une fois j'ai oſé le dire, à ſes propres égaremens; & enfin un cœur Chrétien, pour couronner dans ſa perſonne une vie glorieuſe par une ſainte & précieuſe mort. Trois caractères dont je me ſuis ſenti touché, & auſquels j'ai cru devoir d'autant plus m'attacher, que c'eſt le Prince lui-même qui m'a donné lieu d'en faire le partage, & qui m'en a tracé comme le plan, dans cette derniere lettre qu'il écrivit au Roi ſon Souverain, en même tems qu'il ſe préparoit au jugement de Dieu, qu'il alloit ſubir. Vous l'avez vûe, Chrétiens, & vous n'avez pas oublié les trois tems & les trois états, où lui même s'y repréſente: ſon entrée dans le monde, marquée par l'accompliſſement de ſes devoirs, & par les ſervices qu'il a rendus à la France; le milieu de ſa vie, où il reconnoît avoir tenu une conduite qu'il a lui-même condamnée; & ſa fin conſacrée au Seigneur par les ſaintes diſpoſitions, dans leſquelles il paroît qu'il alloit mourir. Car prenez garde, s'il

vous plaît : ſes ſervices & la gloire qu'il avoit acquiſe, demandoient un cœur auſſi ſolide que le ſien, pour ne s'en pas enfler ni élever. Ses malheurs & ce qu'il a lui-même enviſagé comme les écueils de ſa vie, demandoient un cœur auſſi droit, pour être le premier à les condamner, & pour avoir tout le zéle qu'il a eu de les réparer. Et ſa mort, pour être auſſi ſainte & auſſi digne de Dieu, qu'elle l'a été, demandoit un cœur plein de foi & véritablement Chrétien.

C'eſt donc ſur les qualités de ſon cœur, que je fonde aujourd'hui ſon éloge. Ce cœur, dont nous conſervons ici le précieux dépôt, & qui ſera éternellement l'objet de notre reconnoiſſance : ce cœur, que la nature avoit fait ſi grand, & qui ſanctifié par la grace de Jeſus-Chriſt, s'eſt trouvé à la fin un cœur parfait : ce cœur de Héros, qui après s'être raſſaſié de la gloire du monde, s'eſt par une humble pénitence ſoumis à l'empire de Dieu, je veux l'expoſer à vos yeux : je veux vous en faire connoître la ſolidité, la droiture & la piété. Donnez-moi, Seigneur, vous à qui ſeul appartient de ſonder les cœurs, les graces & les lumieres dont j'ai beſoin pour traiter ce ſujet chrétiennement. Le voici, mes chers Auditeurs, renfermé

dans ces trois penſées. Un cœur, dont la ſolidité a été à l'épreuve de toute la gloire & de toute la grandeur du monde, c'eſt ce qui fera le ſujet de votre admiration. Un cœur, dont la droiture s'eſt fait voir juſques dans les états de la vie les plus malheureux, & qui y paroiſſoient les plus oppoſés, c'eſt ce qui doit être le ſujet de votre inſtruction. Un cœur, dont la religion & la piété ont éclaté dans le tems de la vie le plus important & dans le jour du ſalut, qui eſt principalement celui de la mort, c'eſt ce que vous pourrez vous appliquer pour faire le ſujet de votre imitation : & ce ſont les trois parties du devoir funébre que je vais rendre à la mémoire de TRE'S-HAUT, TRE'S-PUISSANT, ET TRE'S-EXCELLENT PRINCE LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ, ET PREMIER PRINCE DU SANG.

PART. I.

DE quelque maniere que nous jugions des choſes, & quelque idée que nous nous formions du mérite des hommes, ne nous flattons pas, Chrétiens ; il eſt rare de trouver dans le monde un vrai mérite ; encore plus rare d'y trouver un mérite parfait, & ſouverainement rare, ou plûtôt rare juſqu'au prodige, d'y trouver un mérite univerſel, c'eſt-à-dire, tous les genres de

mérite raſſemblés & réunis dans un même ſujet. Mais c'eſt pour cela même, que ce mérite, quand il ſe trouve, eſt quelque choſe de ſi difficile à ſoutenir : c'eſt pour cela que la gloire d'un tel mérite eſt une tentation ſi délicate & ſi dangereuſe, & que de s'en préſerver, c'eſt une eſpéce de miracle, dont il n'y a qu'un Héros choiſi de Dieu & formé de la main de Dieu, qui ſoit capable. Or voilà quel fut le caractère de celui dont nous pleurons la mort ; & c'eſt, mes chers Auditeurs, le premier trait des miſéricordes que Dieu par ſon aimable providence a exercées ſur lui. Je m'explique.

On voit tous les jours dans le monde des hommes avec peu de mérite, aidés du hazard & de la fortune, ne laiſſer pas de s'acquérir de la gloire & faire de grandes actions, ſans en être eux-mêmes plus grands. On voit dans le monde des hommes d'un mérite diſtingué, mais d'un mérite borné. On y voit des braves, mais dont les autres qualités ne répondent pas à la valeur : de grands Capitaines, mais hors de-là de petits génies. On y voit des eſprits élevés, mais en même tems des ames baſſes ; de bonnes têtes, mais de méchants cœurs. On y voit des ſujets, dont le mérite, quoique vrai, n'a pas

le bonheur de plaire ; & qui avec tous les talens dont le Ciel les a pourvûs, n'ont pas celui de se faire aimer. On y voit des hommes qui brillent dans le mouvement & dans l'action, mais que le repos obscurcit & anéantit ; que les emplois font valoir, mais qui dans la retraite ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils ont été.

Où voit-on l'assemblage de toutes ces choses ; c'est-à-dire, où voit-on tout ensemble & dans le même homme, une gloire éclatante fondée sur un mérite infini ; de grandes actions faites par des principes encore plus grands ; un courage invincible pour la guerre, & une intelligence supérieure & dominante pour le conseil ; un esprit vaste, pénétrant, sublime, n'ignorant rien, & né pour décider de tout ; une ame encore plus belle & encore plus noble ; les vertus militaires avec les civiles ; l'élévation du génie avec la bonté ; la vivacité des lumieres avec les charmes de la douceur ? Où voit-on un homme également aimable & redoutable, également aimé & admiré : un homme l'honneur de sa nation, la terreur des ennemis de son Roi, l'ornement de la Cour, l'admiration des Sçavans, l'amour & les délices des honnêtes gens : un homme

aussi grand dans la retraite qu'à la tête des armées ; aussi comblé de gloire réduit à lui-même & se possédant lui-même, que remportant des victoires & donnant des combats ? où voit-on, dis-je, tout cela & dans un éminent dégré ?

Vous l'avez vû, Chrétiens, & je ne sçai si vous le verrez jamais. Des siécles ne suffisent pas pour en produire un exemple ; & notre siécle est le siécle heureux, où cet exemple a paru. Mais l'idée que j'en donne est trop singuliére pour pouvoir convenir, ni être appliquée à nul autre qu'au Prince incomparable que j'ai prétendu vous marquer : & je ne crains pas que, remplis de cette idée, vous ayez pû vous y méprendre, ni en imaginer un autre que lui. Or concluez de-là encore une fois, quels fonds de solidité il a donc fallu que Dieu lui donnât, pour le fortifier contre une telle gloire ; c'est-à-dire, non pas contre la vaine & la fausse gloire, dont il n'y a que les petits esprits qui soient susceptibles, mais contre la gloire selon le monde la plus véritable, & par conséquent la plus propre à inspirer aux Héros même le poison subtil de l'orgueil & d'une idolâtrie secrette de leurs personnes.

Non, Chrétiens, jamais homme sur la

terre n'a été, ni dû être plus exposé à cette corruption de l'amour-propre, & à cette enflûre de cœur, qui naît de la connoissance de son propre mérite, que le Prince dont je fais l'éloge ; pourquoi ? parce que jamais homme n'a eu dans sa condition un mérite si complet, si généralement reconnu, si hautement, si justement, si sincérement applaudi. Quel bruit ne firent pas dans le monde ses premiers exploits, & par quels prodiges de valeur sa réputation naissante ne commença-t-elle pas à éclater ?

Comme il étoit né pour la guerre, il ne lui fallut point d'apprentissage pour le former. La supériorité de son génie lui tint lieu d'art & d'expérience, & il commença par où les conquérans les plus fameux auroient tenu à gloire de finir. Dans un âge, où à peine confie-t-on aux autres la conduite d'eux-mêmes, il se vit toute la fortune de la France entre les mains. Nous étions menacés des derniers malheurs : la foiblesse d'une minorité, une Régence tumultueuse, un Conseil en butte à l'intrigue & à la cabale, des semences de division, des Grands mécontens, l'agitation de la Cour, l'épuisement des peuples, faisoient concevoir à l'Espagne des espérances prochaines de notre ruine.

La valeur du Duc d'Enguien apporta le remède à tous ces maux. Une bataille de laquelle dépendoit, ou le salut, ou la perte de l'Etat, fut l'épreuve ou le coup d'essai de ce jeune Héros. On crut qu'emporté par l'ardeur de son courage, il alloit tout risquer ; & déja sûr de lui, en Capitaine consommé, il répondit & se chargea de l'événement. En vain lui remontra-t-on qu'il alloit combattre une armée plus nombreuse que la sienne, composée des meilleures troupes de l'Europe, commandée par des chefs d'élite, fiére & enflée de ses succès, avantageusement postée. Plein d'une confiance, qui parut dans ce moment-là lui être comme inspirée d'en-haut, quoiqu'avec des forces inégales, il s'avança, il triompha ; & faisant tout céder à sa valeur, il déconcerta & il humilia les Puissances ennemies.

Par-là il leur fit sentir que la France pouvoit être tout à la fois affligée & victorieuse, dans la désolation & en état de leur donner la loi. C'est ce que la journée de Rocroi leur dut apprendre, & ce qu'elles n'oublieront jamais. Mais en même tems par-là il sauva le Royaume, il le calma ; &, si j'ose ainsi m'exprimer, il le ranima. Il devint le soutien de la Monarchie, & par cette importante action

affermiſſant l'autorité du nouveau Monarque, dont il étoit le bras, il nous fut dès-lors comme un préſage de ce regne heureux, glorieux, miraculeux, ſous lequel nous vivons.

En effet, depuis ce mémorable jour, la fortune inconſtante pour les autres, ſembla pour lui s'être fixée & avoir fait avec lui un pacte éternel, pour être inſéparable de ſes armes. Vaincre & combattre ne fut plus déſormais pour lui qu'une même choſe. Ce ne fut plus qu'un torrent de proſpérités, de conquêtes, de batailles gagnées, de priſes de villes. Il n'y eut point de campagne ſuivante, qui par la ſingularité des entrepriſes que forma le Duc d'Enguien & qu'il exécuta, n'égalât ou ne ſurpaſsât tout ce que nous liſons dans l'hiſtoire de plus ſurprenant.

Les journées de Fribourg & de Nortlingue, ſi célébres par l'opiniâtre réſiſtance des ennemis, & par les inſurmontables difficultés qu'il y eut à les attaquer : ces journées, que l'on peut fort bien comparer à celles d'Arbelles & de Pharſale, porterent l'allarme & l'effroi juſques dans le cœur de l'Empire, & forcerent enfin l'Allemagne à vouloir la paix aux conditions qu'il nous plût de la lui donner. Sans parler de cent autres actions que je

ſupprime, & dont vous êtes bien mieux inſtruits que moi, la journée de Lens encore plus triomphante, acheva de mettre ce Prince dans la juſte & inconteſtable poſſeſſion, où il ſe vit alors, d'être le Héros de ſon ſiécle. Une ſuite ſi étonnante de ſuccès prodigieux & inoüis fit taire devant lui toute la terre, pour me ſervir du terme de l'Ecriture; ou plûtôt, par un contraire effet, quoique par la même raiſon, fit parler de lui toute la terre, c'eſt-à-dire, la fit retentir de ſon nom, & la fit taire de tout le reſte. Or vous ſçavez combien avec de tels ſuccès il eſt difficile de ne pas s'ébloüir, & de ne pas ſortir des bornes de la modération humaine. Vous ſçavez le danger qu'il y a de s'oublier alors ſoi-même, juſqu'à devenir l'adorateur de ſoi-même, & juſqu'à dire comme l'impie, *Manus noſtra excelſa, & non Dominus fecit hæc omnia.* Vous verrez pourtant combien, par la miſéricorde du Seigneur, notre Prince en fut éloigné. 2. *Mac.* c. 1. *Deut.* c. 2.

Mais ce n'eſt pas tout, & je ne crains point d'amplifier ni d'exagerer, quand j'ajoute que ſes ſuccès n'ont été que la moindre partie de ſa gloire; & que le principe de ſes actions étoit encore plus propre à le flatter, que ſes actions mêmes;

parce qu'on ne peut nier que lui-même ; & ce qui étoit en lui, ne fût encore infiniment plus grand que ce qui partoit de lui. Car j'appelle le principe de tant d'héroïques actions, ce génie transcendant & du premier ordre, que Dieu lui avoit donné pour toutes les parties de l'art militaire ; & qui dans les siécles, où l'admiration se tournant en idolâtrie produisoit des divinités, l'auroit fait passer pour le Dieu de la guerre, tant il avoit d'avantage au-dessus de tous ceux qui s'y distinguoient.

J'appelle le principe de ces grands exploits, cette ardeur martiale, qui, sans témérité ni emportement, lui faisoit tout oser & tout entreprendre ; ce feu, qui dans l'exécution lui rendoit tout possible & tout facile ; cette fermeté d'ame, que jamais nul obstacle n'arrêta, que jamais nul péril n'épouvanta, que jamais nulle résistance ne lassa ni ne rebuta ; cette vigilance que rien ne surprenoit ; cette prévoyance à laquelle rien n'échappoit ; cette étendue de pénétration avec laquelle dans les plus hazardeuses occasions il envisageoit d'abord tout ce qui pouvoit ou troubler ou favoriser l'événement des choses, semblable à un aigle, dont la vûe perçante fait en un moment la décou-

verte de tout un vaſte pays ; cette promptitude à prendre ſon parti, qu'on n'accuſa jamais en lui de précipitation, & qui ſans avoir les inconvéniens de la lenteur des autres, en avoit toute la maturité ; cette ſcience qu'il pratiquoit ſi bien, & qui le rendoit habile à profiter des conjonctures, à prévenir les deſſeins des ennemis preſqu'avant qu'ils fuſſent conçus, & à ne pas perdre en vaines délibérations ces momens heureux, qui décident du ſort des armes ; cette activité que rien ne pouvoit égaler ; & qui dans un jour de bataille le partageant, pour ainſi dire, & le multipliant, faiſoit qu'il ſe trouvoit par-tout, qu'il ſuppléoit à tout, qu'il rallioit tout, qu'il maintenoit tout, Soldat & Général tout à la fois ; & par ſa préſence inſpirant à tout un corps d'armée, & juſqu'aux plus vils membres qui le compoſoient, ſon courage & ſa valeur ; ce ſang froid qu'il ſçavoit ſi bien conſerver dans la chaleur du combat ; cette tranquillité, dont il n'étoit jamais plus ſûr que quand on en venoit aux mains, & dans l'horreur de la mêlée ; cette modération & cette douceur pour les ſiens, qui redoubloit à meſure que ſa fierté contre l'ennemi étoit émue ; cet infléxible oubli de ſa perſonne qui n'écouta jamais

la remontrance, & auquel conſtamment déterminé, il ſe fit toujours un devoir de prodiguer ſa vie, & un jeu de braver la mort. Car tout cela eſt le vif portrait que chacun de vous ſe fait, au moment que je parle, du Prince que nous avons perdu; & voilà ce qui fait les Héros.

Ceux qu'a vanté l'ancienne Rome, & ceux qui avant lui s'étoient diſtingués ſur le théâtre de la France, poſſédoient plus ou moins de ces qualités: l'un excelloit dans la conduite des ſiéges, l'autre dans l'art des campemens: celui-ci étoit bon pour l'attaque, & celui-là pour la défenſe: l'univerſalité jointe à l'éminence des vertus guerrieres, étoit le caractère de diſtinction de l'invincible CONDÉ. Ainſi le publioit le grand Turenne, cet homme digne de l'immortalité, mais le plus légitime juge du mérite de notre Prince, & le plus zélé, auſſi-bien que le plus ſincère de ſes admirateurs: ainſi, dis-je, le publioit-il; & la juſtice qu'il a toujours rendue à ce Héros en lui donnant le rang que je lui donne, eſt un témoignage dont on l'a oüi cent fois s'honorer lui-même. De-là vient que le Prince de Condé valoit ſeul à la France des armées entieres: que devant lui les forces ennemies les plus redoutables s'af-

foibliſſoient viſiblement par la terreur de ſon nom ; que ſous lui nos plus foibles troupes devenoient intrépides & invincibles ; que par lui nos frontieres étoient à couvert, & nos provinces en ſûreté ; que ſous lui ſe formoient & s'élevoient ces Soldats aguerris, ces Officiers expérimentés, ces braves dans tous les ordres de la milice, qui ſe ſont depuis ſignalés dans nos dernieres guerres, & qui n'ont acquis tant d'honneur au nom François, que parce qu'ils avoient eu ce Prince pour maître & pour chef.

Quel thréſor dans un Etat d'y poſſéder un tel homme ! Et quel vuide un tel homme par ſa mort ne laiſſe-t-il pas dans un Etat ! Or de penſer qu'on eſt cet homme, & l'être en effet, le ſçavoir, le ſentir, ſe l'entendre dire à toute heure ; & joüir, mais auſſi ſinguliérement que celui-ci, de cette haute réputation, dont il ſemble que Dieu même a voulu paroître jaloux, ayant ſi ſouvent affecté de s'appeller dans l'Ecriture le Dieu des armées : c'eſt-à-dire, être entre les hommes comme le Dieu des autres hommes ; quelle tentation & quel piége pour le ſalut, ſur-tout dans les maximes d'une religion, qui ne couronne que les humbles, & qui réprouve les vertus mêmes ſéparées de l'humilité !

Vous allez voir ſi notre Prince ſuccomba à cette tentation.

Mais auparavant joignez à la gloire des armes celle de l'eſprit, dont l'abus n'eſt pas moins à craindre, & qui donna dans ſa perſonne tant de luſtre à la qualité même de héros. Car il n'étoit pas, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, de ces Héros incultes, qui de la bravoure & de la ſcience de la guerre, ſe font un titre & un droit d'ignorance pour tout le reſte. Avec le magnanime & l'héroïque, il ſçut accorder tout le brillant & tout le ſublime des talens de l'eſprit.

Quelle capacité plus vaſte, quel diſcernement plus exquis, quel goût plus fin, quelle compréhenſion plus vive, quelle maniere de penſer & de s'énoncer plus juſte & plus noble? Qu'ignoroit-il? & dans l'immenſité des choſes, dont il avoit acquis la connoiſſance, que ne ſçavoit-il pas exactement? Depuis le cédre juſqu'à l'hyſſope, auſſi-bien que le ſage Salomon, c'eſt-à-dire, depuis la plus relevée théologie juſques aux moindres ſecrets de la méchanique, de quoi n'étoit-il pas inſtruit? Que n'avoit-il pas lû & dévoré, prophane & ſacré, antique & moderne, de quoi ne parloit-il pas, & ne jugeoit-il pas en maître?

S'il falloit assister à un Conseil, avec quelle force de politique, avec quelle abondance d'expédiens, avec quel don de décision n'y opinoit-il pas ? S'il s'entretenoit avec des Sçavans, que n'ajoûtoit-il pas à leurs lumieres par ses réflexions ? & dans ce qu'ils croyoient sçavoir, de combien de faux préjugés, doüé lui-même d'une science plus épurée, ne les faisoit-il pas revenir ? Quel poids, s'ils le consultoient comme auteurs, son approbation ne donnoit-elle pas à leurs ouvrages ? & quelle censure plus infaillible que la sienne, leur répondoit par avance du jugement du public ? Tout cela se trouvant en lui accompagné de ces vertus, qui font l'ornement de la société civile, & qui par une alliance rare joignoient le parfait honnête homme à l'habile homme, au grand homme, au Prince, au Héros, que lui manquoit-il pour être selon le monde un homme achevé ?

Jamais homme encore une fois, n'eut donc tant de droit d'être rempli de lui-même, si jamais on peut avoir droit d'en être rempli : & jamais homme pour se défendre de la vanité, n'eut donc tant à craindre du côté de la vérité. Mais c'est ici où commence le miracle de la providence. Car au même tems, parce qu'il

avoit un cœur ſolide (or voici à quoi je réduis la ſolidité de ce cœur, en le comparant & en l'oppoſant à lui-même) jamais homme avec tant de gloire, n'a été ſi ſupérieur à ſa propre gloire ; jamais homme avec tant de mérite, n'a été moins enflé de ſon mérite ; jamais homme avec tant d'éclatans ſuccès, n'a été ſi éloigné de l'oſtentation, ni ſi ennemi de la flatterie ; jamais homme avec tant de grandeur, n'a allié tant d'humanité, tant d'affabilité, tant de bonté ; jamais homme avec tant de capacité & tant de lumieres, n'a eu moins de préſomption ; jamais homme avec tant de ſujets d'être content de lui-même, n'a été moins occupé de lui-même, moins gâté ni moins infecté de l'amour de lui-même. Miracles, dis-je, de la providence, mais d'autant plus miracles, qu'ils paroiſſoient en lui comme naturels. A ces traits, mes chers Auditeurs, vous reconnoiſſez encore ici le Prince de Condé.

Un Héros ſupérieur à ſa propre gloire, c'eſt-à-dire, qui a tout fait pour l'acquérir, hors de la déſirer & de la chercher, ce qu'il ne fit jamais. Quelle gloire avoit-il en vûe ? celle du Roi & de l'Etat. Pour celle-là, il n'y avoit rien qu'il ne ſe crût permis ; & la meſure de ſes déſirs, quand

quand il s'agiſſoit de la gloire du Roi, étoit de la déſirer ſans bornes, & de rapporter tout à elle, ou, pour mieux dire, de ſacrifier tout pour elle. Il ne penſoit à la ſienne, que pour en réprimer les mouvemens, & pour s'en interdire la vaine joie, qu'il eſtimoit une baſſeſſe : ayant ſouvent proteſté, que quoi qu'il eût fait, il n'avoit jamais rien fait pour paroître brave ; ayant toujours eu pour maxime d'aller au ſolide des choſes, d'aimer ſon devoir pour ſon devoir même, & de trouver dans le ſeul témoignage de ſa conſcience toute la récompenſe de ſes ſervices : ſolidité d'autant plus héroïque, qu'elle eſt plus intérieure & plus cachée.

Un Héros ſans oſtentation. Le vit-on jamais s'applaudir, ou ſe prévaloir d'aucunes de ces actions glorieuſes, qui l'avoient rendu ſi célébre ? S'il en parloit, c'étoit avec retenue, dont jamais, ni ſa complaiſance pour ceux qui l'écoutoient, ni leur curioſité qu'il faiſoit ſouffrir, ne le fit relâcher. S'il racontoit le gain d'une bataille, vous euſſiez dit qu'il n'y avoit eu nulle part ; ce n'étoit que pour loüer ceux qui y avoient montré de la valeur, que pour leur en donner la gloire, que pour les faire connoître à la

Cour : jamais plus éloquent ni plus officieux, que quand il leur rendoit cette juſtice ; & jamais plus en garde ni plus réſervé, que quand on vouloit ou ſurprendre, ou forcer ſa modeſtie, pour lui faire dire ce qui le touchoit perſonnellement. A-t-on pû obtenir de lui qu'il écrivît les Mémoires de ſa vie ; choſe qu'il auroit faite ſi dignement, & dont la poſtérité lui auroit eu une obligation éternelle ? Et avec quelque inſtance qu'on l'en ait preſſé, ſon indocilité ſur ce point, ſi je puis m'exprimer de lá ſorte, a-t-elle pû être vaincue ? Tout ce que j'ai fait, répondoit-il, n'eſt bon qu'à être oublié : il faut écrire l'hiſtoire du Roi, toute autre déſormais ſeroit ſuperflue. Et on ſçait avec quelle abondance de cœur il parloit ainſi. Sa ſincérité n'étoit-elle pas en cela une aimable preuve de ſa ſolidité ?

Un Héros ennemi de la flatterie. Vous me direz qu'il lui étoit aiſé de l'être, parce qu'étant ſûr de la vraie loüange, & ayant tout ce qu'il avoit pour être ſincérement loüé, à peine pouvoit-il craindre d'être flatté. Parlons donc plus correctement. Un Héros ennemi de la loüange même la plus ſincère & la plus vraie : car il étoit difficile qu'on lui en donnât d'autre ; mais c'étoit aſſez qu'elle fût loüange,

pour qu'il ne pût pas la soutenir. Avec quelle impatience & quel chagrin ne la supportoit-il pas, quand il ne pouvoit l'éviter ? Et quand il en étoit le maître, avec quel air de dignité, quoique sans fierté, ne la rebutoit-il pas ? Au lieu que le foible des Grands est d'aimer à être trompés, & d'écouter avec plaisir l'adulation & le mensonge, dont on nourrit sans cesse leur amour-propre ; le caractère tout opposé de notre Prince étoit de ne pouvoir souffrir les vérités mêmes qui lui étoient avantageuses, & qui honorant son mérite, fatiguoient & gênoient sa modestie : hors de-là passionné pour la vérité, c'est-à-dire, aimant la vérité qui l'instruisoit, qui le détrompoit, qui le condamnoit ; mais craignant & fuyant la vérité qui le loüoit & qui l'exaltoit. Dis-je rien que vous n'ayez vû, & ce caractère de solidité si rare parmi les Princes, ne vous a-t-il pas fait cent fois admirer celui que vous regrettez aujourd'hui ?

Un Héros aussi humain, qu'il étoit grand. Je sçai qu'il pouvoit être l'un sans préjudice de l'autre : & je conviens qu'il étoit de l'intérêt de sa grandeur même, qu'il eût ce fonds d'humanité, qui le rendoit si affable & si accessible, parce qu'il ne paroissoit jamais plus grand,

que quand il se communiquoit, & qu'il se laissoit voir de près. De combien peu de grands du monde en pourroit-on dire autant ? Mais aussi dans combien peu de grands du monde voit-on cette application qu'il avoit à gagner par des bontés prévenantes, ceux qui avoient l'honneur de l'approcher ? Vit-on jamais Prince d'un commerce plus aisé, plus libre, plus commode ? Se sentoit-on, quand on conversoit avec lui, embarrassé ou gêné du respect qu'on avoit pour sa personne, quoiqu'on en fût pénétré ? Quel soin n'avoit-il pas de le tempérer, par tout ce qu'il y a d'obligeant ; se familiarisant avec les uns, s'abaissant avec les autres, s'ouvrant & se confiant à ceux-ci, entrant dans les affaires de ceux-là, s'accommodant & se proportionnant à tous ? Pouvoit-on sortir d'avec lui, sans être charmé de son honnêteté, & sans ressentir une joie secrette des marques qu'on venoit d'en recevoir ? Et faut-il s'étonner, si avec de semblables manieres, après avoir gagné tant de batailles, il avoit gagné tant de cœurs ? Mais en falloit-il un moins solide que le sien, pour préférer, comme il faisoit, cette conquête des cœurs à toutes celles qu'il avoit faites par sa valeur ?

Un Héros que l'amour de lui-même n'avoit point gâté. De-là vient cet attachement admirable & cet inépuisable zéle qu'il avoit pour tous ses devoirs. Comme il étoit peu occupé de soi, il pensoit éternellement à ce qu'il croyoit devoir aux autres. Fut-il jamais un meilleur pere, fut il un plus aimable maître, fut-il un plus parfait ami ? Quelle ample matiere d'éloge ces trois qualités ne me fourniroient-elles pas, si je pouvois m'y arrêter ?

Un plus parfait ami. Servez-m'en ici de témoins, vous qui en avez fait l'épreuve : en avez-vous connu un plus fidéle, un plus sûr, un plus exact observateur des droits sacrés de l'amitié ? Vous qui êtes assez heureux pour avoir été honoré de celle de ce grand homme, rappellez-en le souvenir, & dites-moi : vous a-t-il jamais manqué, a-t-il eu de l'indifférence pour vos intérêts, s'est-il montré insensible à vos malheurs, lui est-il échappé un secret que vous lui eussiez confié, avez-vous découvert en lui ces foibles auxquels l'amitié des Grands est si sujette, ou plûtôt, qui font que les Grands connoissent si peu l'amitié ? ses défiances & ses froideurs vous ont-elles causé de l'inquiétude ? avez-vous eu à essuyer ses inégalités, a-t-il exigé de vous des dépendan-

ces ſerviles ? Quand il a pû vous obliger, vous a-t-il fait valoir ſes graces ? il aimoit & il vouloit être aimé ; a-t-il rien omis pour y réuſſir, & jamais Prince y eſt-il mieux parvenu, c'eſt-à-dire, jamais Prince a-t-il eu tant d'amis choiſis, tant d'amis déſintéreſſés, tant d'amis attachés à lui pour lui-même, tant d'amis de toutes profeſſions & de tous états ; à la Cour & hors de la Cour, dans la robe & dans l'épée ? Mais l'aimoit-on comme on aime ordinairement les Princes, par intérêt, par politique, par néceſſité, & n'avoit-il pas l'avantage d'être aimé comme les particuliers, par inclination, par choix, par eſtime ; en un mot, parce qu'il étoit aimable ? L'auroit-il été, quoique grand Prince, s'il n'avoit été ſolide ?

Un meilleur pere & plus digne d'en porter le nom. Mais il ne m'appartient pas de toucher à cette qualité. Il n'y a qu'à vous, PRINCES & PRINCESSES, qui m'écoutez, à qui elle ait été pleinement connue. Nous ſçavons les ſoins infinis qu'il s'eſt donné pour vous élever, & pour faire de vous des Princes parfaits : mais il n'y a que vous-mêmes qui puiſſiez dire la tendreſſe qu'il a eue pour vos perſonnes. Je vous le demanderois ici, ſi je n'appréhendois de rouvrir vos plaies ; & ce n'eſt qu'en

tremblant que je vous y fais penſer : mais dût-il vous en coûter de la douleur, au moins par-là comprendra-t-on combien vous lui avez été chers, & juſqu'où il a porté l'amour paternel. Permettez-moi donc de le dire, & aux dépens de ce qu'en ſouffrira votre cœur, écoutez l'éloge d'un Pere, que la pieuſe, quoique prophane Antiquité, n'auroit pas moins révéré ſous ce nom de Pere, que ſous celui de Héros : d'un Pere, dont vous avez été la joie, comme il a été votre gloire. Il a rempli le devoir & le nom de Pere, juſqu'à n'épargner pas ſa propre vie, & juſqu'à ſe faire un plaiſir de la ſacrifier pour ſes enfans ; &, puiſqu'il faut le dire enfin, la meſure de l'amour qu'il a eu pour eux, eſt qu'en effet il en a été la victime.

Or tout cela compris enſemble, eſt ce que j'ai appellé un cœur ſolide, oppoſé à ce cœur vain que Dieu réprouve, particuliérement dans les Grands de la terre. Et j'ai dit, mes chers Auditeurs, que par-là Dieu avoit donné à notre Prince un préſervatif admirable, non-ſeulement contre la gloire du monde, mais contre tous les déſordres qui la ſuivent, & qui ſont ſi funeſtes pour le ſalut. Car qu'eſt-ce qui perd les Grands du monde ? vous le ſçavez ; cette plénitude d'eux-mêmes, cette en-

flure de leur grandeur, cet abus de leur dignité, cet oubli de leur devoir, cette habitude d'indépendance, ce mépris & ce rebut des autres, cette haine de la vérité, cet amour de la flatterie, cette dureté, cette fierté, cette jalousie & cette ostentation d'autorité, cette crainte de mérite d'autrui, cette présomption de leur propre, cet entêtement de ce qui leur est dû, que sçai-je ? voilà ce que la gloire du monde leur attire ; & dans l'usage qu'ils en font, voilà ce qui les perd, & ce qui les damne. Or, graces au Seigneur, rien de tout cela ne s'est trouvé dans notre Prince, parce qu'il avoit un cœur solide à l'épreuve de la vanité, & de toute l'iniquité qui en est inséparable. Dieu lui donnant ce cœur solide, préparoit donc dès-lors en lui le fonds sur lequel devoit agir sa grace. Il éloignoit donc déja de lui tous les obstacles que sa grace auroit eus à surmonter, si elle avoit trouvé en lui un autre cœur. Cette solidité de cœur entroit donc déja dans le dessein & dans l'ordre de sa prédestination éternelle : pourquoi ? parce que dans les vûes de Dieu, elle devoit être en lui le contrepoids de toute la gloire qu'il avoit à soutenir. Mais voici quelque chose de plus : car j'ai ajoûté que Dieu, par une seconde faveur, lui avoit

donné un cœur droit, pour ſervir de reſſource à ſes malheurs ; & c'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

II. PARTIE.

IL n'y a point d'aſtre qui ne ſouffre quelque éclipſe ; & le plus brillant de tous, qui eſt le ſoleil, eſt celui qui en ſouffre de plus grandes & de plus ſenſibles. Mais deux choſes en ceci ſont bien remarquables : l'une, que le ſoleil, quoiqu'éclipſé, ne perd rien du fonds de ſes lumieres, & que malgré ſa défaillance, il ne laiſſe pas de conſerver la rectitude de ſon mouvement : l'autre, qu'au moment qu'il s'éclipſe, c'eſt alors que tout l'univers eſt plus attentif à l'obſerver & à le contempler, & qu'on en étudie plus curieuſement les variations & le ſyſtême. Symbole admirable des états, où Dieu a permis que ſe ſoit trouvé notre Prince, & où je me ſuis engagé à vous le repréſenter. C'eſt un aſtre qui a eu ſes éclipſes. En vain entreprendrois-je de vous les cacher, puiſqu'elles ont été auſſi éclatantes que ſa lumiere même : & peut-être ſerois-je prévaricateur, ſi je n'en profitois pas, pour en faire aujourd'hui le ſujet de votre inſtruction. J'appelle ſes éclipſes, le malheur qu'eut ce grand homme de ſe voir enveloppé dans un parti que forma l'eſprit

de discorde, & qui fut pour nous la source funeste de tant de calamités : & considérant ce grand homme dans sa profession de Chrétien, j'entends par l'éclipse qu'il a soufferte, ce tems où livré à lui-même, il nous a paru comme dans une espéce d'oubli de Dieu ; ce refroidissement où nous l'avons vû dans la pratique des devoirs de la religion. Deux choses que je ne puis pas disconvenir avoir été les deux endroits malheureux de sa vie, l'une par rapport à son Roi, & l'autre par rapport à son Dieu. Mais c'est ici, adorable & aimable Providence, où vous me paroissez toute entiere, & où je découvre le secret de votre conduite. Car vous aviez donné à ce Héros un cœur droit, qui dans les maux les plus extrêmes lui a été d'une immanquable ressource : un cœur droit qu'il a conservé dans ces deux malheureux états ; & qui ayant toujours été entre vos mains, ne s'est jamais absolument ni perverti, ni démenti : un cœur droit, dont vous vous êtes avantageusement servi pour ramener ce Héros à tout ce qu'il vous a plû ; n'ayant permis qu'il s'écartât du droit chemin, que pour l'y faire rentrer, & plus utilement pour nous, & plus glorieusement pour lui-même. Voilà, providence de mon Dieu, l'effet

de vos miſéricordes, que je dois faire obſerver à ceux qui m'écoutent, & qui vont être pour eux autant de leçons de leurs plus importans devoirs.

Oui, pour le malheur de la France, le Prince que nous pleurons, ſe vit mêlé dans un parti, que la diſcorde avoit formé, & qui le détacha de nous. D'autres plus éclairés que moi, ont appréhendé de toucher ce point de ſon hiſtoire : & moi, pour l'intérêt de mon miniſtère, je me ſuis ſenti inſpiré de m'y arrêter. Car j'oſe dire, que jamais point d'hiſtoire ne fut plus propre à vous faire voir, ce que peut la droiture d'un cœur dans l'extrémité des diſgraces humaines ; ni plus propre à imprimer dans vos eſprits la grande maxime, non-ſeulement de la véritable politique, mais de la pure religion, qui conſiſte dans l'inviolable attachement que l'on doit avoir pour les Puiſſances établies, & pour ceux en qui réſide l'autorité légitime, ou qui en ſont les dépoſitaires. Et je ne crains pas que le zéle que vous avez pour la gloire du Héros dont nous parlons, vous faſſe ſupporter avec peine cette morale ; puiſque c'eſt de la droiture même de ſon cœur & de la pureté de ſes ſentimens, que j'en vais tirer les preuves les plus convaincantes.

Il eſt donc vrai, Chrétiens : ce Prince juſqu'alors l'appui de l'Etat, par la conjoncture fatale des diſſenſions civiles, en devint tout d'un coup la terreur. Il eſt vrai, qu'entraîné par le torrent, il ſe trouva malgré lui hors de la route que ſa ſageſſe & ſa raiſon lui faiſoient tenir, & qu'il avoit réſolu de ſuivre. Mais il eſt vrai auſſi (premiere circonſtance bien eſſentielle) que jamais ſon cœur ne ſe ſentit ſi cruellement déchiré : & nous n'avons qu'à rappeller le ſouvenir des choſes paſſées, pour lui rendre aujourd'hui cette juſtice, qu'au moins les maux que nous ſouffrîmes, cauſés par la guerre qui s'alluma dans le Royaume, ne dûrent point lui être imputés, puiſqu'ils ne furent que les ſuites de la violence qu'on avoit faite à ſon cœur. Et en effet, on ſçait combien il s'efforça de détourner l'orage de cette guerre ; & de quelle maniere, ſur le point qu'elle alloit éclater, il s'y oppoſa. Malgré les chagrins, dont il étoit accablé, & dont il pouvoit ſe promettre par elle du ſoulagement, on ſçait combien il y réſiſta. Vaincu par d'autres intérêts que les ſiens, auxquels il ne pût être inſenſible, & qui l'y engagerent enfin, on ſçait le déſeſpoir qu'il en témoigna ; car il étoit naturellement ennemi des con-

ſeils violens, & aux dépens de ſes intérêts propres, il en avoit de l'horreur. Son cœur, dont les intentions étoient droites, n'eut donc par lui-même aucune part à nos misères ; & ſi les mouvemens de ce cœur euſſent été ſuivis, vous le ſçavez, jamais l'eſprit de diviſion n'auroit prévalu ; jamais notre repos n'eût été troublé, & jamais la France n'eût eu la douleur de voir le Prince de Condé ſéparé d'elle. Ce fut la main du Seigneur, qui s'appeſantit ſur nous ; ce fut le fruit de nos iniquités ; ce fut la juſtice de Dieu, qui, pour nous punir, nous ôta ce Prince, ſur lequel, & avec raiſon, nous comptions bien plus, que ſur la multitude de nos légions & de nos forteresſes.

Je ne dis point ceci pour vous juſtifier ſa conduite. A Dieu ne plaiſe, que j'excuſe ce que lui-même a déteſté, ni que je prétende faire ici une apologie, dont il ſeroit encore le premier à me faire un crime. Qu'il ait été foible une fois, & qu'une fois il ait ſuccombé à une tentation humaine, (ſeconde circonſtance) au moins eſt-il vrai qu'il a eu le mérite des cœurs droits & des grandes ames, en ſe condamnant lui-même : & à Dieu ne plaiſe, que je diminue rien par mon diſcours, d'un mérite auſſi rare que celui-là. Car je ſou-

tiens, que pour un Héros comme lui, cette condamnation de soi-même, sur-tout avec les suites qu'elle a eues, & dont nous l'avons vûe accompagnée, a été dans l'ordre politique, aussi-bien que dans la religion, cette espéce de pénitence, qu'une bouche éloquente de notre siécle assuroit fort bien n'être pas moins glorieuse, que l'innocence. Tel a été le sentiment de celui qui devoit en être le juge, c'est-à-dire, du plus grand des Rois : & nous sçavons combien ce désaveu sincère d'une conduite malheureuse a eu de pouvoir sur lui, pour regagner sa confiance & son amitié.

Mais ne croyez pas qu'il n'en ait coûté à notre Prince qu'un stérile & vain repentir : (troisiéme circonstance encore plus notable.) Pour donner à ce repentir plus d'efficace & plus de poids, l'un des soins de notre Prince fut de le rendre utile & salutaire à tous ceux qui étoient alors compagnons de son triste sort. Eloigné de la Cour & du Royaume, il en faisoit des leçons au jeune Prince son fils ; & par des confidences paternelles de l'état douloureux où il se voyoit, il rectifioit en lui, ou, si vous aimez mieux, il prévenoit les conséquences de son propre exemple. En pere aussi tendre que sage, il lui représen-

toit les horreurs de ces sortes d'engagemens : il lui mettoit devant les yeux, & il lui faisoit sentir la déplorable destinée d'un Prince réduit à chercher un asyle, & à dépendre de la protection d'une puissance étrangère, qui se défie toujours de lui, & dont lui-même ne peut jamais s'assurer. En un mot, il lui apprenoit à profiter de ses malheurs : & son unique consolation dans le comble de ses disgraces, étoit de penser qu'il élevoit dans la personne de ce fils un autre lui-même ; mais qui instruit & formé par lui, seroit plus heureux que lui, mieux conseillé que lui, le dirai-je ? plus irrépréhensible que lui, dans la chose du monde où il avoit plus recherché & plus passionnément souhaité de l'être. Fut-il jamais une droiture de cœur comparable à celle-là ? Ce n'est pas assez.

Pénétré de ces sentimens, & parce qu'il avoit le cœur droit, ce Prince, quoiqu'abandonné à sa mauvaise fortune, refusa constamment tous les avantages qui auroient pû la relever ; mais qui en la relevant, lui auroient été un obstacle à son rétablissement dans les bonnes graces & dans l'obéissance du Roi : (quatriéme circonstance, dont vous avez dû faire avant moi la remarque.) A quelle épreuve fut

ce point l'Eſpagne ne le mit-elle pas, & à quelles conditions ne fut-elle pas toute prête de traiter avec lui, s'il avoit voulu pour jamais s'attacher à elle? Mais avec quelle fermeté & quelle hauteur ne rejetta-t-il pas les propoſitions, quoique ſpécieuſes, par où on le tenta? On lui offrit en pleine ſouveraineté des villes & des provinces conſidérables; & il ne répondit à ces offres, que par une généreuſe indignation d'avoir été cru capable de les écouter. Le retour à l'obéiſſance de ſon Roi lui parut quelque choſe de meilleur & de plus avantageux pour lui, que d'être lui-même Souverain: & il préféra le droit qu'il s'étoit réſervé de travailler à ce retour & de pouvoir l'eſpérer, à tous les titres dont ſon ambition auroit pû hors delà être flattée. Elle étoit irritée par la misère, mais ſon devoir le ſoutint. Il ne put ni ſouffrir, ni conſentir d'acheter à ce prix une couronne; & il aima mieux s'expoſer à être toujours malheureux, que de renoncer pour jamais à être fidéle. Voilà ce que j'appelle un cœur droit.

Eut-il un moment de joie, tandis que ſéparé de nous, il ſe vit dans l'affreuſe néceſſité d'être malgré lui-même notre ennemi? Non, Meſſieurs, ſéparé de nous, il gémiſſoit dans le ſecret de ſon cœur des

ſuccès même de ſes armes : ſa valeur employée contre ſa patrie, lui étoit odieuſe à lui-même ; forcé à en faire un tel uſage, il auroit voulu, ou en avoir moins, ou être hors de toute occaſion de la produire. Que ne fit-il pas pour mettre fin à un état ſi violent ? (cinquiéme circonſtance, dont je ſuis ſûr que vous fûtes alors touchés.) Omit-il rien de tout ce qui dépendoit de lui, pour diſpoſer les choſes à la paix ? Dans les négociations des Pyrénées, où il fut queſtion de régler ce qui regardoit ſa perſonne, voulut-il être conſidéré au préjudice de la cauſe commune ? Héſita-t-il à ſacrifier tout, plûtôt que d'apporter à ce grand œuvre le moindre retardement ? Les intérêts de ſes amis exceptés, ne pria-t-il pas qu'on oubliât les ſiens, & qu'on l'oubliât lui-même, ſi de-là dépendoit la concluſion d'un traité, qui devoit pacifier l'Europe ? Et pourvû qu'on lui ménageât le ſeul bien après lequel il ſoupiroit, ſçavoir, les bonnes graces du Roi, ne proteſta-t-il pas qu'il ſeroit content ? La paix entre les deux Couronnes ne fut-elle pas le comble de ſes vœux, parce qu'elle l'aſſura que ce bien lui étoit accordé ? Et n'avoüoit-il pas, que le jour de ſa vie le plus triomphant, étoit celui où rétabli à la Cour

& favorablement reçu du Roi, il étoit rentré dans la poſſeſſion de ce bien?

Mais avec quel zéle ne travailla-t-il pas enſuite à ſe l'aſſurer, & à s'en rendre digne plus que jamais? (ſixiéme & derniere circonſtance.) Et quel ſoin n'eut-il pas après ſon retour, de réparer ſes malheurs par le redoublement de ſes ſervices? Ici un nouvel ordre de choſes ſe préſente à moi, & je me trouve encore accablé de mon ſujet. Car ce ſeroit le lieu de vous faire voir notre Prince, ſuivant le Roi dans ſes glorieuſes campagnes, qui ont été les miracles de notre ſiécle; & prenant part à ſes conquêtes, dont un jour la poſtérité aura droit de douter, ou peut-être même qu'elle ne croira pas, parce qu'elles ſont bien plus vraies, que vraiſemblables. De quel œil les regardera-t-il? ſi la droiture de ſon cœur n'en avoit encore ſur ce point réglé les mouvemens, peut-être auroit-il eu peine à n'en pas concevoir une envie ſecrette, lui qui juſques-là n'avoit rien trouvé dans la guerre qui pût être pour lui un ſujet d'envie. Mais il fut alors convaincu, qu'il y avoit quelque choſe de nouveau ſous le ſoleil; & parce qu'il avoit un cœur droit, il vit avec joie un plus fort que lui, ſelon le terme de l'Ecriture, ſur le théâtre du monde,

obſcurciſſant tous les Héros, & lui cauſant à lui-même de l'étonnement. Je vous repréſenterois, dis-je, le Prince de Condé, ſuivant les pas de LOUIS LE GRAND, qui étoient des pas de géant, & ſe ſurpaſſant par la nouvelle ardeur que lui inſpiroit l'exemple de ce Monarque. Vous le verriez, ainſi que parle Daniel, rajeuni comme l'aigle; & dans un corps uſé de travaux, rallumant tout le feu de ſes premieres années, combattre, & comme un autre Hercule, défaire à Séneff l'hydre conjurée contre nous, c'eſt-à-dire, les trois formidables armées de l'Empereur, de l'Eſpagne, & de la Hollande; en pourſuivre les reſtes & les diſſiper par la levée du ſiége d'Oudenarde; repaſſer en Allemagne, & par ſa préſence ſauver l'Alſace expoſée en proie à l'ennemi, & déſolée par la mort de Monſieur de Turenne; empêcher les funeſtes ſuites de la perte de ce Général; avec les débris d'une armée & avec une poignée de gens, arrêter toutes les forces de l'Empire, les faire honteuſement échoüer devant Hagueneau & devant Saverne, les fatiguer, les conſumer, les pouſſer au-delà du Rhin, par-tout ſecondé de ſon illuſtre Fils, qui partageoit avec lui la gloire de ſes actions, & à la valeur auſſi-bien qu'à l'amour duquel il eut à

Séneff la satisfaction & la joie de se voir lui-même redevable de la vie : par-tout s'immolant & se sacrifiant, mais par-tout triomphant & remplissant la mesure de cette glorieuse réparation qu'il faisoit à la France. Changeant de scéne, vous l'admireriez hors du tumulte de la guerre, & dans une vie plus tranquille, achevant en ceci de se satisfaire par une conduite envers le Roi, qui n'eut peut-être jamais d'exemple, mais qui en pourra éternellement servir à tous ceux qui m'écoutent.

En effet, il n'y avoit point de particulier dans le Royaume, à qui le Prince de Condé ne fût un modéle de l'attachement, du dévouement, de la soumission & de l'obéissance qui sont dûs au Roi ; il n'y avoit point de courtisan, qui n'apprît de lui à honorer, à révérer, à aimer le Roi ; il n'y avoit point d'esprit chagrin ni mécontent, qu'il ne redressât en lui inspirant la vénération & la tendresse qu'il avoit pour le Roi. Ce mérite du Roi si connu avoit des charmes pour lui, qu'il faisoit sentir aux autres ; & on ne concevoit jamais une idée plus haute des grandes qualités du Roi, que quand le Prince de Condé s'en expliquoit, & qu'on l'en entendoit parler. Avec quelle application n'étudioit-il pas les volontés de ce Monar-

que, pour y conformer les siennes? Avec quelle ardeur n'alloit-il pas au devant de tout ce qui pouvoit lui plaire? Avec quelle joie ne voyoit-il pas sa famille unie à la personne de ce grand Roi, par le lien d'un heureux mariage? Avec quels saisissemens de douleur & de crainte n'appréhendoit-il pas & ne ressentoit-il pas les moindres maux, dont la santé précieuse de ce grand Roi étoit attaquée? Avec quelle vivacité ne s'intéressoit-il pas pour sa conservation? Après avoir cent fois tremblé des affreux périls, où il avoit vû ce Roi conquérant poussé par son héroïque valeur, avec quelle résolution ne l'empêcha-t-il pas de s'exposer aux dangers, où la maladie de la jeune Princesse, c'est-à-dire, où l'excès de sa bonté & de son amour de pere alloient l'engager? Avec quel courage, dis-je, & quelle vigueur notre Prince, quoique lui-même languissant & déja mourant, ne l'en retira-t il pas? Mais ne put-on pas dire alors, & n'eut-il pas droit de penser, qu'il rendoit par-là un service à l'Etat, seul capable d'effacer le souvenir des choses passées; que par-là il s'acquittoit envers la France de tout ce qu'il pouvoit lui avoir dû; & que lui conserver son Roi, étoit ne lui devoir plus rien? Voilà, mes chers

Auditeurs, de quoi nous ſommes redevables à la droiture de ſon cœur. Mais voyons de quelle reſſource la droiture de ſon cœur lui a été par rapport à ſon Dieu: & c'eſt ici où votre piété va trouver de quoi ſe ſatisfaire.

Il eſt vrai, ce Prince, ou livré à lui-même, ou, ſi vous voulez, emporté par l'eſprit du monde, nous a paru quelque tems comme dans une eſpéce d'oubli de Dieu. Mais quoiqu'il ait paru oublier Dieu, ô profondeur & abyſme de miſéricorde! il ne l'a jamais méconnu, & malgré ſon relâchement dans la pratique des devoirs de la religion, il n'a jamais dans le ſecret de ſon cœur abandonné la religion, il n'a jamais perdu la foi, il n'a jamais douté de nos myſtères. Ainſi l'a-t-il lui-même déclaré, & nous ſçavons que ſon témoignage eſt vrai, puiſque jamais Prince ne fut moins capable que lui, ſurtout dans un ſujet pareil, de diſſimuler ni de feindre. Quand il ne l'auroit pas aſſuré, certains traits de ſa vie, quoiqu'alors moins chrétienne & plus diſſipée, nous en auroient ſuffiſamment répondu. Ce ſoin qu'il avoit après une victoire remportée, ſur le champ même de bataille, les genoux en terre, d'en rendre à Dieu les premieres actions de graces; c'eſt ce

qu'il fit à Rocroy : ces ordres ſi abſolus & ſi ſévères qu'il fait garder, pour empêcher dans la licence de la guerre, la prophanation des lieux ſaints : cette exactitude à ne confier les bénéfices auxquels il devoit pourvoir, ſur-tout quand ils étoient chargés de la conduite des ames, qu'à des ſujets choiſis & ſans reproche ; choſe qu'il obſerva toujours : ce zéle ſi loüable qu'il témoignoit pour la converſion du moindre de ſes domeſtiques engagé dans l'héréſie ; c'eſt ce que nous avons vû : ces conſeils ſalutaires qu'il a ſi ſouvent donnés à ſes amis mourans, & à ceux qui dans les attaques étoient bleſſés auprès de lui, les exhortant le premier à mettre leur ſalut en aſſurance, & s'employant à leur en procurer les prompts ſecours : ces marques de Chriſtianiſme ſi édifiantes, qu'il donna lui-même à Gand dans le danger d'une maladie ; & ce qui nous a enfin paru à ſa mort, où, comme parle le ſaint Eſprit, ſe fait la manifeſtation des ſentimens de l'homme & de ſes œuvres, *In fine hominis denudatio operum ipſius* : tout cela, dis-je, montre bien qu'au milieu même des égaremens du monde, la religion s'étoit conſervée dans ſon cœur. Or elle ne s'y étoit conſervée, que parce qu'il avoit un cœur droit : & *Eccleſ. c. 11.*

par-là je prétends, mes chers Auditeurs, rendre ici à la religion un des plus invincibles témoignages qui puiſſe lui être rendu : par-là je prétends confondre le libertinage & tous les monſtres d'impiété, qui pourroient regner parmi vous ; & je veux par-là vous faire adorer la Providence, qui ſçait ſi bien des plus grands maux, tirer ſa gloire & notre bien. Ecoutez-moi, & qu'au moins ce que je vais dire, ne ſoit pas un jour le ſujet de votre condamnation.

Témoignage invincible & irréprochable en faveur de la religion : pourquoi ? parce que jamais homme, à peine en excepterois-je ſaint Auguſtin, n'a tant examiné la religion, ni avec un eſprit ſi éclairé, que notre Prince : & ce que je vous prie en même tems de remarquer, jamais homme ne l'a étudiée avec moins de précaution que lui, ni avec plus de danger de la perdre ; c'eſt-à-dire, avec un eſprit plus curieux & plus éloigné de cette ſoumiſſion aveugle que la religion demande. Or que s'enſuit-il de-là ? le voici, non pas comme je l'imagine, mais comme le Prince lui-même l'a éprouvé par un don de grace, dont il a depuis tant de fois rendu gloire à Dieu. Il s'enſuit de-là, qu'il n'a donc conſervé la religion pure, que parce

que

que malgré ſa curioſité, il l'a connue vraie; c'eſt-à-dire, que parce que ſa curioſité, ſon ſçavoir, ſa pénétration n'ont pû y découvrir de foible; que parce qu'à l'exemple de ſaint Auguſtin, plus il étudioit cette religion, plus elle lui paroiſſoit fondée ſur les principes éternels de la vérité & de la ſainteté; que parce que toutes ſes recherches n'aboutiſſoient qu'à l'en convaincre; que parce qu'au milieu même des égaremens du monde il avoit, auſſi-bien que S. Auguſtin, une raiſon ſaine, & que ſon cœur qui étoit droit, a toujours été ſur le point de la religion d'intelligence & d'accord avec ſa raiſon. Car voilà ce que l'iniquité du monde n'a jamais pû corrompre dans ce grand homme, & voilà ce qui l'a ſauvé. S'il avoit eu moins de lumieres, ſemblable à ces demi-ſçavans qui ne ſont impies que parce qu'ils ſont ignorans, il auroit, comme dit l'Apôtre, témérairement condamné tout ce qu'il auroit ignoré. *Jud. epiſt.* S'il avoit eu moins de droiture, il n'auroit cru que ce qu'il auroit voulu; & à l'exemple de l'inſenſé, qui voudroit qu'il n'y eût point de Dieu, il auroit dit dans ſon cœur: *Il n'y a point de Dieu.* Mais parce que la droiture de ſon cœur répondoit parfaitement à l'abondance de ſes lumieres & à l'intégrité de ſa raiſon, malgré l'impiété *Pſ.* 13.

du monde, il a toujours dit & dans sa raison & dans son cœur : *Il y a un Dieu ;* & par un enchaînement de conséquences, contre l'évidence desquelles il a cent fois confessé que le libertinage le plus fier n'avoit rien à opposer que de foible & de pitoyable, son cœur de concert avec sa raison lui a toujours fait conclure : *Il y a un Dieu. Il y a une religion, qui est le vrai culte de Dieu. De toutes les religions du monde, la Chrétienne est uniquement & incontestablement l'ouvrage de Dieu. De toutes les sociétés Chrétiennes, il n'y a que dans la Catholique, où se trouve l'unité, où subsiste l'ordre, & par conséquent où réside l'esprit de Dieu.* C'est ainsi, mes chers Auditeurs, que raisonnoit ce grand Prince, & c'est à quoi, s'en ouvrant lui-même à ses plus confidens amis, il protestoit qu'il s'en étoit toujours tenu.

Or voilà ce que je prétends avoir été l'heureuse ressource, ou le remède souverain de ses froideurs & de ses relâchemens dans la pratique des devoirs Chrétiens. Car d'un cœur ainsi disposé, que ne doit-on pas attendre ? D'un cœur en qui la religion n'est pas éteinte, que n'a-t-on pas lieu d'espérer ? Avec ce principe de religion, de quoi ne revient-on pas ? Tandis que la foi est encore vivante, faut-il s'étonner, si

malgré la dissipation des voies du siécle, malgré la dureté de la pierre, malgré les épines qui l'étouffent, cette divine semence surmontant tout cela par sa vertu, produit enfin des fruits de grace, de salut & de sainteté ? Et n'est-ce pas le miracle de la miséricorde, que nous avons vû dans la personne de notre incomparable Prince ? Le dirai-je, Chrétiens ? Dieu m'avoit donné comme un pressentiment de ce miracle; & dans le lieu même, où je vous parle aujourd'hui, dans une cérémonie toute semblable à celle pour laquelle vous êtes ici assemblés, le Prince lui-même m'écoutant, j'en avois non-seulement formé le vœu, mais comme anticipé l'effet, par une priere qui parut alors tenir quelque chose de la prédiction. Soit inspiration, ou transport de zéle, élevé au-dessus de moi, je m'étois promis, Seigneur, ou plûtôt je m'étois assuré de vous, que vous ne laisseriez pas ce grand homme, avec un cœur aussi droit que celui que je lui connoissois, dans la voie de la perdition & de la corruption du monde. Lui-même, dont la présence m'animoit, en fut ému. Et qui sçait, ô mon Dieu, si vous servant dès-lors de mon foible organe, vous ne commençâtes pas dans ce moment-là à l'éclairer & à le toucher de vos divines lumieres ?

Quoi qu'il en soit, mes vœux & mes souhaits n'ont point été vains. Il vous a plû, Seigneur, de les exaucer, & j'ai eu la consolation de voir ma parole accomplie. Ce Prince qui m'avoit écouté, a depuis écouté votre voix secrette, & parce qu'il avoit un cœur droit, il a suivi l'attrait de votre grace. Mais je m'apperçois que j'entre dans le sanctuaire de ce cœur, & que sa droiture m'a insensiblement conduit à sa piété : derniere qualité, qui dans sa personne a couronné, comme j'ai dit, une vie glorieuse, par une sainte & précieuse mort. Encore un moment de votre attention, & je vais finir.

III. PARTIE.

C'Est à la mort, dit saint Chrysostôme, que le secret de la prédestination des hommes commence à se développer ; & c'est, si j'ose parler ainsi, dans ce dénouement de la vie, où nous voyons tous les jours le discernement que Dieu fait déja du bon grain & de la paille, c'est-à-dire, des lâches Chrétiens & de ceux en qui la foi est victorieuse du monde, par la différence des caractères & des dispositions de ceux qui meurent. Car les Chrétiens lâches, dit ce saint Docteur, par un effet de réprobation visible, qui est la suite déplorable de leur lâcheté, quoique chargés de

crimes devant Dieu, obſtinés à joüir de la vie, remettent l'importante affaire de leur converſion au tems de la mort ; font paroître des foibleſſes honteuſes, & ſuppoſé les principes de la religion, affreuſes & ſcandaleuſes dans la néceſſité la plus preſſante de ſe diſpoſer à la mort, ont pour Dieu des cœurs froids & des cœurs durs, dans la vûe même prochaine de la mort. Telle eſt la deſtinée fatale des mondains, que Dieu rejette. Au contraire ceux qu'il choiſit, pour être, comme dit ſaint Paul, des vaſes de miſéricorde, s'ils ſont dans le déſordre du péché, préviennent la mort par une véritable pénitence ; purifiés par la pénitence, regardent la mort avec tranquillité, & en ſoutiennent le combat avec fermeté ; mourans, achevent de ſe ſanctifier par la mort, ou plûtôt ſanctifient la mort même, & ſe la rendent précieuſe devant Dieu par la ferveur de leur piété. Ainſi meurent les élûs de Dieu ; & c'eſt ainſi, mes chers Auditeurs, qu'eſt mort le grand Prince, à qui nous rendons aujourd'hui les devoirs funébres.

Il eſt mort en ſage Chrétien, parce qu'il a voulu que ſa mort fût précédée de ſa converſion & de ſon retour à Dieu : il eſt mort en héros Chrétien, parce qu'il a fait paroître en mourant toute la grandeur de

ſon ame : il eſt mort en parfait Chrétien, parce qu'il a conſacré les derniers momens de ſa vie, par tout ce que la religion peut inſpirer de plus ſaint & de plus tendre à un cœur fervent. N'ai-je donc pas eu raiſon de lui appliquer cet éloge de l'Ecriture : II. Reg. c. 5. *Nequaquam, ut mori ſolent ignavi, mortuus eſt.* Il eſt mort, mais non pas comme les lâches mondains, ni comme les lâches impies ont coutume de mourir. Or voilà, hommes du ſiécle, ce que vous devez imiter. Ni la valeur de ce Prince, ni ſes qualités héroïques ne ſont preſque pas des exemples pour vous, tant elles ont été élevées au-deſſus de vous ; mais ſa converſion & ſa mort ſont des modéles que Dieu vous avoit réſervés, & dont je défie les cœurs les plus impénitens & les plus endurcis pécheurs de n'avoir pas été touchés.

Il voulut en ſage Chrétien, par un retour à Dieu, auſſi ſincère qu'exemplaire, prévenir la mort. Ce fut votre ouvrage, Seigneur, & la gloire en eſt dûe encore aujourd'hui à votre grace toute-puiſſante. Il auroit pû, ſuivant le malheureux uſage des eſclaves du monde, attendre juſqu'à la derniere heure, & par d'opiniâtres délais dans l'impuiſſance de ſe réſoudre, pouſſer juſqu'au bout le déſordre d'une eſpérance préſomptueuſe : mais il avoit trop de lu-

mieres, pour prendre un ſi mauvais parti. Perſuadé qu'une converſion à la mort n'étoit d'ordinaire qu'une converſion forcée, & qu'une converſion forcée ne pouvoit jamais être une converſion Chrétienne, il en médita une qui au moins de ce côté-là ne put pas à lui-même lui être ſuſpecte : & il voulut par des épreuves ſolides de ſoi-même, ſe donner le loiſir de ſe convaincre, que c'étoit lui qui quittoit ſon péché, & non pas ſon péché qui le quittoit. Touché du ſouvenir des dangers qu'il avoit courus, & dans leſquels, prodigue de ſon ame, auſſi-bien que de ſa vie, il avoit mille fois riſqué ſon ſalut éternel, il conçut l'importance & l'obligation de l'aſſurer une fois. Son ame ſauvée de tant de périls, lui parut précieuſe. Il ne voulut pas qu'en vain la Providence eût fait tant de miracles pour le conſerver. Il crut lui devoir cet hommage, non-ſeulement de ne la plus tenter, mais de racheter, par ce qui lui reſtoit de jours & d'années, l'oubli de Dieu & de ſoi-même, dans lequel il avoit vécu. Le moment de ſalut arriva pour lui : il le connut, & dans un tems où le monde ne s'y attendoit plus, mais où le Dieu des miſéricordes avoit préparé ſon cœur, ce Prince qui n'avoit ſi long-tems balancé que pour s'affermir davantage, après avoir pris

toutes les mesures pour s'attirer le don du ciel, se déclara enfin par un changement qui réjoüit les Anges, & qui édifia les hommes; qui consola les gens de bien, & qui confondit les impies. Quel coup de foudre pour ceux-ci, lorsqu'ils virent éclater les véritables sentimens de ce Héros, duquel ils s'étoient jusques-là quoiqu'injustement prévalus, pour autoriser leur conduite! Ce coup, mes chers Auditeurs, les atterra & les consterna. De tout autre exemple, le libertinage en auroit appellé, ou plûtôt, contre tout autre exemple, il se seroit ou élevé, ou inscrit en faux. Car voilà l'iniquité de l'esprit libertin du siécle. Qu'un mondain, même de bonne foi, réforme sa vie, on raisonne sur sa conversion, on en cherche les motifs, on veut que l'intérêt soit le ressort qui ait donné le mouvement à la grace; & quand tous les dehors sont hors de prise, on va fouiller jusques dans les intentions les plus secrettes, pour y trouver le levain caché de l'hypocrisie & de la dissimulation.

La conversion de notre Prince fut à couvert de tout cela. Sa bonne foi & la sincérité de son procédé étoient si établies dans le monde, que l'impiété la plus maligne se tut, & respecta dans sa personne l'œuvre de Dieu. En effet, jamais retour à

Dieu ne fut plus humble, plus uniforme, plus constant ni mieux soutenu, plus accompagné de toutes les conditions que le monde même respecte, & qui font dans les actions des hommes ce caractère d'irrépréhensibilité, dont parle saint Paul. Quelles mesures de prudence, je dis de prudence Chrétienne, son humilité n'y observa-t-elle pas? Egalement ennemi de l'affectation & de l'ostentation, il évita soigneusement tout ce qui pouvoit ressentir l'une ou l'autre dans l'accomplissement d'une résolution si sainte; & l'une de ses applications fut de n'y mêler aucune singularité, par où il semblât avoir voulu s'en faire honneur: s'étant proposé pour modéle le sage & l'humble S. Augustin, qui en usa de la sorte, de peur, disoit-il lui-même dans le livre de ses Confessions, qu'on ne l'accusât, ou qu'on ne le soupçonnât d'avoir voulu paroître grand jusques dans sa pénitence. *Ne conversa in factum meum intuentium ora dicerent, quòd quasi appetiissem magnus videri.* Avec quelle égalité d'ame & quelle constance notre Prince ne poursuivit-il pas ce que la grace du Seigneur lui avoit si divinement inspiré? Incapable d'un vain projet, il se prescrivit dès-lors à soi-même une forme de vie Chrétienne, qu'il pratiqua sans re-

l. 9. Confes. c. 2.

lâche, & de laquelle il ne se démentit jamais : assistant chaque jour, mais avec un respect digne de Dieu, au mystère adorable & redoutable ; priant comme le centenier Corneille avec assiduité ; nourrissant son ame de la lecture des Ecritures saintes, dont Dieu lui avoit donné le goût ; la purifiant par la patience, qui, selon l'Apôtre, devint l'épreuve de sa foi, aussi bien que la matiere de sa pénitence ; bénissant Dieu dans ses douleurs, & lui en faisant par sa soumission un sacrifice continuel : tout cela à la vûe de sa maison, qu'il édifioit, & qu'il régloit par son exemple ; n'ayant pas eu moins de zéle pour donner selon l'Evangile les marques nécessaires de sa conversion, & pour en faire voir les fruits, que de modestie pour en éviter l'éclat ; & jusqu'au tems que le Seigneur acheva d'y mettre le sceau de la grace finale, ayant soutenu avec une inviolable persévérance, ce qu'il avoit si saintement & si mûrement entrepris.

Ainsi préparé du côté de Dieu, faut-il s'étonner s'il a fait paroître en mourant toute la grandeur de son ame, & s'il est mort en héros Chrétien ? Car on peut bien dire de lui ce qu'a dit l'Ecriture d'un saint Roi, dont elle a canonisé la piété : *Spiritu magno vidit ultima*, qu'il a envisagé sa fin

Eccles. 48.

avec cet esprit de héros, qui fut encore ici son caractère, & qui jamais ne fut plus grand, que quand il se trouva dans sa personne sanctifié par la religion, *Spiritu magno*. Les impies & les enfans du siécle, malgré la prétendue force d'esprit qu'ils affectent pendant la vie, laissent voir aux approches de la mort toute leur foiblesse. Ils sont désolés à la mort, parce qu'ils n'ont pas assez de force pour se résoudre à quitter la vie. Ils veulent à la mort être trompés, parce qu'ils n'ont pas le courage de s'entendre dire, qu'il faut mourir. Leur en porter la parole, est pour eux une mort anticipée, que la fausse prudence du siécle croit toujours leur devoir épargner. Un malheureux respect humain fondé sur leur conduite passée, & encore plus sur leur disposition présente, ferme sur cela la bouche aux plus zélés de leurs amis. On écarte les Ministres de l'Eglise, dont au moins la vûe les avertiroit d'y penser; & la crainte d'effrayer un pécheur mourant, mais particulierement un Grand du monde, fait qu'on le livre, tel qu'il est, & qu'on l'abandonne à la rigueur des jugemens de Dieu. Terrible, mais juste châtiment de sa lâcheté.

C'est ce que nous voyons tous les jours: mais c'est ce qu'on n'a pas vû dans le Hé-

ros, dont je vous propose l'exemple. Que fait-il ? Frappé de la maladie qui doit décider de son sort, pour en bien soutenir l'attaque, il en veut sçavoir le péril : il commande, mais en Prince & en maître, qu'on ne lui déguise rien de l'état où il est ; il oblige ceux qu'il a honoré de sa confiance, à lui rendre cet important, quoique douloureux office ; il leur en léve lui-même toutes les difficultés ; il reçoit la nouvelle de sa mort, comme il a cent fois reçu les ordres de son Souverain, c'est-à-dire, comme un ordre du ciel, auquel il est prêt d'obéir ; & le premier sentiment dont il est touché, c'est d'adorer en esprit & en vérité l'auteur de son être, en lui disant avec une soumission également chré-
3. Reg. c. 3. tienne & héroïque : *Dominus est ; quod bonum est in oculis suis faciat* : *Il est le maître de ma vie ; qu'il fasse de moi ce qui est agréable à ses yeux.* Posséda-t-il jamais son ame avec plus de fermeté ; & dans un jour de bataille eut-il jamais plus de présence & plus d'application d'esprit que ce jour-là ? Quoique mourant, aucun de ses devoirs ne lui échappe. Il écrivit au Roi une lettre aussi tendre, que respectueuse. Il profite de ce moment, pour obtenir une grace, qu'il a si ardemment souhaitée, & qui va finir la disgrace d'un Prince qu'il ne peut

oublier ; d'un Prince, qu'il a reconnu ſi digne de ſes ſoins ; d'un Prince, qu'un mérite éprouvé & dont il répond, lui a rendu encore plus cher, que la proximité du ſang. Il pourvoit aux affaires de ſa maiſon avec autant de liberté, que de ſageſſe. Il penſe à ſes amis, & malgré eux, par les bienfaits dont il les comble, il leur donne les dernieres marques de ſa précieuſe amitié. Vous diriez qu'en effet la mort n'eſt pour lui qu'un départ & un voyage, auquel il ſe diſpoſe ; au lieu que l'impie la regarde comme une entiere ruine, & comme une totale deſtruction : *Et quod à nobis eſt iter, exterminium.* Mais laiſſons là ces devoirs du monde, & attachons-nous à ce qu'il fait comme Chrétien. *Sap. c. 3.*

Le déſordre, ou plûtôt le ſcandale des mondains qui meurent, eſt qu'on n'oſe même leur parler de ce que l'Egliſe a pour eux de plus ſalutaire & de plus ſaint. Cette idée de Sacremens de l'Egliſe, qui dans les vûes de la foi devroit les remplir de conſolation & de force, du moment qu'on la leur propoſe, les jette dans des abattemens d'eſprit, qu'on ne ſçait ſi l'on doit imputer à une ſimple lâcheté, ou à une énorme dureté ; & Dieu veuille qu'il n'y entre point d'infidélité. Quels détours ne faut-il pas prendre, & à la honte de la re-

ligion, quels ménagemens ne faut-il pas apporter, pour les déterminer à se munir de ces divins secours, & à se pourvoir de ces remédes souverains, qui sont les sources du salut? Ni ménagemens, ni détours ne sont nécessaires, pour y déterminer notre Prince. Il les désire lui-même avec ardeur; il les demande avec empressement; il n'attend pas que son esprit affoibli ne soit plus en état d'en profiter; il veut, pour en ressentir toute la vertu, être dans un parfait usage de sa raison, & posséder son ame toute entiere, pour s'en appliquer tout le fruit. Instruit de cette grande vérité, que les choses saintes ne sont que pour les Saints, il s'y prépare, non-seulement par une confession fervente, mais par une exacte & rigoureuse discussion de toutes les obligations que sa religion lui prescrit, & auxquelles il acheve de satisfaire. Oeuvres de piété, de charité, de justice, il n'omet rien de tout ce que la délicatesse d'une conscience aussi éclairée que la sienne peut lui suggérer: & ce que l'on a admiré, ou même vanté dans les consciences les plus timorées, est ce qu'il accomplit avec toute l'humilité du serviteur inutile, mais pourtant fidéle. Si quelque chose, malgré ses soins, se trouve avoir manqué à ce qu'il ordonne, & à quoi il fût obligé,

il y ſupplée par la plus sûre & la plus efficace de toutes les voies. Il ſçait l'amitié qu'a ſon fils pour lui, il connoît ſon cœur, & il ne croit pas pouvoir donner à Dieu une caution plus infaillible de ce qui lui reſteroit à acquitter, que l'amitié de ce fils ſur laquelle il ſe repoſe. Se trompoit-il, & fondé ſur cette amitié, n'avoit-il pas droit de s'aſſurer de tout ? Mais achevons.

Après avoir reçu ſon Dieu, plein de zéle & animé de cette ferveur, qui eſt comme l'effet ſenſible du ſacrement dans ceux qui le reçoivent bien diſpoſés, il répand ſon ame en préſence des ſiens. PRINCE ET PRINCESSE, qui m'écoutez, oſerois-je vous remettre devant les yeux ce triſte ſpectacle, que votre douleur eut tant de peine à ſoutenir ? Mais ſuſpendez pour un moment votre douleur, & dites-moi ; Avez-vous jamais ouï parler avec plus de dignité, avec plus de grace, avec plus d'énergie & plus de force, de vos plus eſſentiels devoirs, que vous en parla ce Héros mourant ? Non, je ne craindrai pas de vous rappeller ſes dernieres paroles. Je ſçai que vous ne pouvez les oublier, & que vous en fûtes trop vivement pénétrés pour en perdre jamais le ſouvenir. Quand vous n'auriez pas eu juſqu'alors les ſentimens de religion que Dieu vous a donnés ; ce Prin-

ce, l'organe de Dieu, vous les auroit inspirés dans le moment qu'il se sépara de vous : & le dernier effort qu'il fit, lorsque béniſſant sa famille dans vos perſonnes, il vous dit, *que la véritable grandeur conſiſtoit à ſervir le Maître des maîtres, & à mettre en lui ſa confiance ; & que vous ne ſeriez jamais ni grands hommes, ni grands Princes, qu'autant que vous ſeriez Chrétiens & attachés ſolidement à Dieu* : Ces paroles, dis-je, que vous recueillîtes avec autant de reſpect que de piété, auroient bien fait ſur vous plus d'impreſſion, que les prédications les plus touchantes n'en feront jamais pour vous le perſuader. C'eſt avec ces paroles qu'il vous quitta, ou, pour mieux dire, qu'il s'arracha de vous.

Pour mourir en parfait Chrétien, il voulut mourir par avance à ce qu'il avoit le plus tendrement aimé. C'eſt à vous ſeul, mon Dieu, qu'il voulut conſacrer les derniers momens de ſa vie. Pour ſe détacher de la chair & du ſang, il vous en fit, Seigneur, un ſacrifice digne de vous qui l'acceptâtes, & de lui qui vous le préſenta. Et pour exécuter lui-même l'arrêt de cette douloureuſe ſéparation à laquelle vous le prépariez, il vous immola toute la tendreſſe de ſon cœur, en faiſant retirer le Prince ſon fils & la Princeſſe ſa belle-fille,

dont la préſence étoit encore pour lui quelque choſe de ſi doux, & dont pour tout autre que pour vous, il n'auroit pas voulu, ô mon Dieu, perdre un ſeul moment. Et c'eſt alors qu'uniquement occupé de vous, & déja mort à tout le reſte, il entra en eſprit dans votre ſanctuaire, pour n'avoir plus d'autres penſées que celles de votre juſtice & de votre miſéricorde : *Introïbo in potentias Domini, memorabor juſtitiæ tuæ ſolius.* Pſ. 70. C'eſt alors, mes chers Auditeurs, que renonçant à tout le faſte de la gloire mondaine, & ſe ſouvenant ſeulement qu'il étoit pécheur, il donna ces marques publiques d'un cœur contrit & humilié, que Dieu ne mépriſa jamais dans le plus vil coupable, mais que je ne ſçai s'il n'admire point, auſſi-bien que la foi du Centenier, dans un héros pénitent. C'eſt alors qu'empruntant la voix, & employant le miniſtère de celui qui l'aſſiſtoit, il déclara le déſeſpoir où il étoit, d'avoir par ſes diſcours & par ſes exemples mal édifié ſon prochain, & en particulier ſes domeſtiques & ſes amis. C'eſt alors qu'ajoûtant au mérite de la pénitence, le déſir de la ſouffrance & le zéle de la pénitence, réduit à une langueur extrême, il s'affligea de ne pas ſouffrir aſſez, & ſouhaita pour l'expiation de ſes fautes, d'endurer les douleurs

les plus aiguës. C'eſt alors que rempli de foi, il répondit à toutes les prieres de l'Egliſe, ſe les faiſant répéter, parce qu'il y trouvoit, diſoit-il, les motifs les plus ſolides de ſon eſpérance, & achevant d'une voix mourante, mais qui étoit encore le ſouffle de cette vie divine de la grace, dont Dieu l'animoit, les Pſeaumes qu'on lui commençoit. C'eſt alors qu'embraſſant la croix de ſon Dieu, & s'uniſſant à elle par de ſaints baiſers, il pria celui qui alloit être ſon juge, de n'oublier pas qu'il étoit ſon Sauveur, lui diſant ces paroles affectueuſes, qui juſtifierent le publicain : *Deus, propitius eſto mihi peccatori.* C'eſt alors que ſe livrant aux ferveurs de la charité la plus conſommée, il ne fut plus touché que du ſeul regret d'avoir trop tard aimé ſon Dieu, & de la ſeule crainte de ne pouvoir pas l'aimer juſqu'à la fin. *Je crains*, dit-il, *que mon eſprit ne s'affoibliſſe, & que par-là je ne ſois privé de la conſolation que j'aurois eue de mourir occupé de lui, & m'uniſſant à lui.*

Luc. 6. 18.

Mais il ne m'appartenoit pas, Chrétiens, de vous faire goûter ni ſentir l'onction d'une mort ſi précieuſe. Ce don étoit réſervé à une bouche plus ſacrée & plus éloquente que la mienne. L'illuſtre & ſçavant Prélat qui vous a parlé avant moi, a déja

épuiſé cette matiere ; & après ce que vous avez ouï, c'eſt à moi de me taire ici, en me réduiſant à cette ſeule parole de mon texte : *Nequaquam, ut mori ſolent ignavi, mortuus eſt.* Il eſt mort, mais non pas comme les mondains, à la mort deſquels il ne paroît qu'impénitence, que dureté, qu'inſenſibilité pour Dieu, & que lâcheté. Voilà, MONSEIGNEUR, ce qui devoit mettre le comble à l'éloge de notre incomparable Prince, & ce qui devoit couronner ſa glorieuſe vie. Sans cela tout ce qu'il a fait, & tout ce que j'ai dit de lui, ſeroit devant Dieu, non-ſeulement vanité des vanités, mais ſujet de réprobation. C'eſt par-là que devoit finir ſon éloge, & c'eſt par-là qu'il a mérité d'être ce Héros de la terre, choiſi de Dieu, & prédeſtiné pour le ciel. Dieu, MONSEIGNEUR, vous a donné dans ſa perſonne l'idée de la véritable gloire. Mais en vain & pour lui & pour vous ſeroit-il aujourd'hui l'idée de la véritable gloire ſelon le monde, ſi vous ne trouviez en lui l'idée de la véritable piété. Vous avez hérité de ſes grandeurs, de ſes lumieres, des rares talens de ſon eſprit, &, malgré le ſilence que votre modeſtie m'impoſe, de ſes qualités héroïques : mais tout cela ſéparé de ſa piété, à quoi vous conduiroit-il ? Comme au contraire tout cela ſanctifié par ſa

piété, à quoi ne vous élevera-t-il pas ? Il y a peu d'années, que lui-même entendoit ici l'éloge du Prince son pere, & vous entendez aujourd'hui le sien. Ainsi se termine la gloire des hommes : mais celle que vous aurez d'imiter sa foi & sa religion, ne se terminera jamais. Les miséricordes & les graces singulieres dont Dieu l'a prévenu, voilà ce qui fait le sujet de votre confiance : voilà ce qui fait la consolation de la Princesse votre digne Epouse, dont ce grand Homme a tant honoré la vertu, & dont je puis dire que la vertu est l'un des plus puissans motifs, qui ont servi à la sanctification de ce grand Homme. Car jusqu'à quel point n'en a-t-il pas été touché ; & qu'y avoit-il de plus propre à lui faire goûter Dieu & à lui faire aimer la religion, que la conduite édifiante, que la vie irrépréhensible, que la dévotion exemplaire de cette Princesse, selon son cœur, dont la douceur le charmoit, en même tems que son attachement à tous ses devoirs le persuadoit ? Une vie héroïque chrétiennement & saintement terminée, voilà ce que le jeune Prince votre fils aura sans cesse devant les yeux, ce qu'il se souviendra d'avoir vû, & ce qui lui inspire déja ces nobles & ces généreux sentimens que nous admirons en lui. Formé & cultivé par

ce Héros, en pouvoit-il avoir d'autres ? Voilà le modéle que tous les Princes de votre Maiſon auront éternellement à ſe propoſer, pour être eux-mêmes des Princes parfaits & des Princes prédeſtinés.

Mais après leur avoir repréſenté un modéle ſi propre à les toucher, & ſi capable de les convaincre, c'eſt à nous, MONSEIGNEUR, de rendre aujourd'hui à ce Héros les devoirs de la plus juſte & de la plus ſolemnelle reconnoiſſance, dont nous nous acquitterons jamais. Je parle ici au nom de toute une Compagnie qu'il a honorée de ſa protection, de ſa bienveillance, oſerai-je le dire ? de ſa confiance, de ſon eſtime & de ſon amitié. Vous le ſçavez, mes Peres, & je ſuis sûr qu'au moment que je dis ceci, vos cœurs auſſi vivement émus que le mien, répondent par un témoignage unanime à tout ce que je penſe & à tout ce que je ſens. Vous ſçavez ce que nous devons à ce grand Prince, & ce que nous avons perdu en le perdant. Il étoit notre appui, notre conſeil, notre conſolation. Nous avions recours à lui, comme à notre pere ; nos intérêts le touchoient, nos diſgraces l'affligeoient, il prenoit part aux ſuccès de nos miniſtères ; ſa bonté pour nous, nous ſervoit dans le monde de défenſe, & nous valoit mieux que

toutes les apologies. Quelle marque nē nous a-t-il pas donné de cette bonté ? Après nous avoir confié pendant ſa vie ce qu'il avoit au monde de plus cher, il a voulu mourir entre nos mains ; & mourant, il nous a laiſſé une partie de lui-même, qui eſt ſon cœur. Ce cœur plus grand que l'univers ; ce cœur que toute la France auroit aujourd'hui droit de nous envier ; ce cœur ſi ſolide, ſi droit, ſi digne de Dieu, il a voulu que nous le poſſédaſſions, & que nous en fuſſions les dépoſitaires. Nous le ſerons, GRAND PRINCE, & jamais derniere volonté n'aura été ni plus reſpectueuſement, ni plus fidélement exécutée. Autant de cœurs que nous avons, ce ſont comme autant de mauſolées vivans, où nous placerons le vôtre. Ce bronze & ce marbre ne ſont deſtinés que pour en conſerver les cendres ; mais il vivra éternellement en nous. Tandis que cette Compagnie ſubſiſtera, il y ſera en vénération. Juſqu'aux extrémités de la terre, on prendra part à l'engagement où nous ſommes d'honorer ce cœur. Dans l'ancien monde & dans le nouveau, il y aura des cœurs pénétrés des obligations immortelles que nous avons au Prince de Condé. Aidez-nous, Miniſtre de Jeſus-Chriſt, à remplir dans toute ſon étendue un ſi ſaint devoir. Pontife du Dieu vivant ;

Prélat que ce Héros a distingué entre ses plus chers & ses plus confidens amis, aidez-nous à lui rendre devant Dieu, le tribut solide de notre véritable gratitude; & par le sacrifice de l'Agneau sans tache que vous allez immoler, achevez de purifier ce cœur que toute la gloire du monde n'a pû remplir, parce qu'il étoit né pour cette gloire éternelle & incorruptible que Dieu prépare à ses élûs.

Monseigneur l'Evêque d'Autun.

ELOGE
DE MONSIEUR
LE PREMIER PRESIDENT
DE LAMOIGNON.

Quelques jours après la mort de Monſieur le Premier Préſident DE LAMOIGNON, *le Pere Bourdaloue prêcha le ſermon de l'Aumône dans une Aſſemblée de charité ; & après avoir expliqué ces paroles qu'il avoit priſes pour texte* : Qui penſez-vous qu'eſt le ſerviteur prudent & fidéle que ſon maître a établi ſur toute ſa maiſon, afin qu'il pourvoie à leurs beſoins, & qu'il leur diſtribue dans le tems la nourriture néceſſaire ? *Il ajouta à la fin de l'exorde* :

JE pourrois, Chrétiens, ſi la douleur toute récente me le permettoit, rappeller ici à vos eſprits une idée ſenſible de ce ſerviteur prudent & fidéle, dont l'Evangile nous parle aujourd'hui. Dieu nous en avoit mis devant les yeux un rare exemple, bien plus capable que mes paroles de vous édifier, ſi nous avions mérité de le poſſéder plus long-tems.

Ce

Ce grand & illuſtre Magiſtrat, qu'une mort auſſi prompte que douloureuſe vient de nous ravir. Cet homme, l'honneur de ſon ſiécle, l'ornement de ſa condition, l'appui & le ſoutien de la juſtice, le modéle vivant de la probité, l'amour de tous les gens de bien. Cet homme parfaitement Chrétien, & encore plus recommandable par ſa religion, que par toutes les éminentes qualités dont la nature l'avoit enrichi. Cet homme qui ſçut ſi bien accorder la grace de ſa modeſtie avec l'élévation de ſa dignité, la douceur de ſon eſprit avec la fermeté de ſon miniſtère; les vertus qui le faiſoient aimer, avec celles qui, malgré lui-même, le faiſoient révérer & admirer. Cet homme enfin, dont le nom ne mourra jamais, & qui vient de s'enſevelir dans la bénédiction des peuples; c'eſt celui que je pourrois vous propoſer comme la parfaite image du ſerviteur fidéle de l'Evangile, puiſqu'il n'y a perſonne de vous qui ne lui rende ce témoignage, qu'il a été par profeſſion, par inclination, par choix de Dieu & par élection, le pere des pauvres; puiſque l'un des caractéres par où il s'eſt diſtingué eſt d'avoir chéri les pauvres comme ſes enfans & comme ſa propre famille; puiſque ni l'éclat, ni la foule de ſes importantes occupations, ne lui ont jamais ôté

un moment de cette application infatigable qu'il a eue pour le bien des pauvres puiſqu'il n'y a point de maiſon ni d'établiſſement des pauvres qui n'ait été l'objet de ſon zéle, & qui n'en ait reſſenti les effets; puiſque les pauvres eux-mêmes, par leurs gémiſſemens & par leurs larmes, proteſtent avoir perdu en lui un protecteur, qu'à peine eſpérent-ils recouvrer jamais. Je pourrois, dis-je, pour l'exécution même de mon deſſein, vous retracer l'idée de cet homme incomparable, & l'éloge que je ferois de ſa perſonne, ne ſeroit qu'une reconnoiſſance publique que vous confeſſeriez lui être dûe. Mais mon regret particulier, (car combien en particulier me doit être, non-ſeulement vénérable, mais précieuſe & chère ſa mémoire?) ma douleur très-vive & très-ſincère m'empêche de vous en dire davantage, & de m'expliquer autrement que par mon ſilence. Suſpendons pour quelques momens les réflexions que nous aurions à faire ſur une perte que nous ne pouvons aſſez pleurer: & pour bien comprendre ce que c'eſt dans la maiſon de Dieu qu'un ſerviteur fidéle, adreſſons-nous à la Vierge qui prit la qualité de ſervante du Seigneur, au tems même qu'elle en fut déclarée la Mere. *Ave, Maria.*

TABLE
DES SERMONS,
AVEC
l'Abbrégé de chaque Sermon.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abbrége ; & le second, la page où ce même article finit.

Sermon pour la Fête de sainte Magdelaine. Page 1.

DIVISION. Pénitence de Magdelaine, pénitence prompte pour surmonter tous ces retardemens si ordinaires aux pécheurs, 1. Partie, pénitence généreuse pour triompher de tous les obstacles, & en particulier de ces respects humains qui arrêtent tant de pécheurs, 2. Partie ; pénitence efficace, pour sacrifier à Dieu tout ce qui avoit été la matiere & le sujet de son péché, 3. Partie. *p.* 1. 5.

I. PARTIE. Pénitence prompte. *Dès qu'elle connut*, elle ne délibéra point. Elle marcha, elle exécuta. Se convertir, ce n'est point raisonner, mais conclurre & agir. On ne se convertit point sans connoître ; mais aussi connoître, à l'égard des prédestinés, est le point décisif de la conversion. *p.* 5. 7.

Mais encore que connut Magdelaine ? deux choſes : 1. que cet homme qu'elle cherchoit, étoit Sauveur & Sauveur des ames ; 2. que ce Sauveur étoit dans la maiſon du Phariſien, c'eſt-à-dire, que cette maiſon étoit le lieu marqué dans l'ordre de la prédeſtination divine, où elle devoit trouver l'auteur de ſon ſalut. Voilà ce qui la rendit ſi diligente & ſi active. Sur-tout, en connoiſſant elle aima, & ſon amour acheva de la déterminer. *p.* 8. 12.

Appliquons-nous cet exemple. Nous ſçavons qu'il faut nous convertir, mais nous différons toujours. De nous repréſenter l'injuſtice & la témérité de ces retardemens, c'eſt ce qui nous touche communément aſſez peu. Que nous manque-t-il donc pour devenir plus prompts & plus agiſſans ? un peu de cette charité qui triompha du cœur de Magdelaine. Or à quoi tient-il que ce feu divin ne prenne dans nos cœurs ? Magdelaine connoiſſoit-elle mieux Jeſus-Chriſt que nous ne le connoiſſons : & même ne peut-on pas dire que nous le connoiſſons mieux, qu'elle ne le devoit alors connoître ? Faiſons une fois ce que tant de fois nous avons propoſé de faire. *p.* 12. 17.

II. Partie. Pénitence généreuſe. Le plus grand obſtacle que la pénitence ait à vaincre, c'eſt le reſpect humain : mais Magdelaine ſçut bien le ſurmonter. Elle ne craint point de ſe produire au milieu d'une aſſemblée. Elle quitta, pour ainſi dire, le luxe d'une mondaine, mais elle en retint tout le front ; ou, elle convertit l'effronterie du péché, dans une ſainte effronterie de la pénitence. *p.* 17. 21.

Mais à quel reſpect humain pouvoit-elle être ſenſible, puiſque c'étoit une pécheresſe déja connue ? Il eſt vrai, c'étoit une pécheresſe connue, mais quel eſt l'effet du péché ? de nous rendre honteux pour le bien, autant que nous ſommes har-

dis pour le mal. Or c'eſt cette honte que Magdelaine eut à ſurmonter, & qu'elle ſurmonta. La pénitence par un effet tout contraire la rendit honteuſe pour le mal, & hardie pour le bien. *p.* 21. 25.

Soyons bien perſuadés de cette maxime, que quand le reſpect humain nous dominera, nous ne ſerons point propres pour le Royaume de Dieu. Diſons comme l'Apôtre : *Si je cherchois à plaire aux hommes, je ne ſerois pas ſerviteur de Jeſus-Chriſt.* Y a-t-il un reſpect humain que nous ne ſurmontions pour une fortune temporelle ? comment trouvons-nous ſi difficile pour Dieu, ce qui nous devient ſi facile pour un intérêt périſſable. *p.* 25. 28.

III. PARTIE. Pénitence efficace. L'Efficace de la Pénitence, ſelon ſaint Paul, conſiſte à faire ſervir pour Dieu ce qu'on a fait ſervir pour le péché. Or telle eſt la pénitence de Magdelaine. Elle emploie ſes yeux à pleurer, ſes cheveux a eſſuyer les pieds de Jeſus-Chriſt, ſes mains à répandre ſur les pieds de ce même Sauveur des liqueurs précieuſes & les parfums dont elle ſe ſervoit pour contenter ſes ſens. *p.* 28. 32.

Voilà pourtant des femmes du monde la ſolide preuve d'une ſincère converſion : faire à Dieu le ſacrifice de tout ce qui a ſervi à l'offenſer ; toute autre marque eſt équivoque & trompeuſe. Comment détruire le péché, lorſqu'on n'en veut pas couper la racine ? *p.* 32. 35.

Parce que la pénitence de Magdelaine fut efficace, ce fut une pénitence durable ; & moins cette ſainte pénitente s'épargna dans toute la ſuite de ſa vie, plus elle goûta cette paix intérieure dont la grace la remplit, lorſque le fils de Dieu lui dit, en lui remettant ſes péchés : *Allez en paix.* C'eſt ce que nous éprouverons nous-mêmes. Dieu dans notre pénitence nous rendra ai-

mable, ce qui paroiſſoit d'abord inſupportable à la nature. *p.* 35. 40.

Sermon pour la Fête de ſaint Ignace de Loyola. Page 41.

DIVISION. *Dieu eſt fidéle, par qui vous avez été appellé à la compagnie de ſon Fils Jeſus-Chriſt notre Seigneur.* C'eſt ce que diſoit l'Apôtre aux Chrétiens de Corinthe, & ce qui convient parfaitement à ſaint Ignace. Fidélité de Dieu dans la vocation d'Ignace, 1. Partie. Fidélité d'Ignace à ſuivre la vocation de Dieu, 2. Partie. *p.* 41. 43.

I. PARTIE. Fidélité de Dieu dans la vocation d'Ignace. 1 Fidélité envers l'Egliſe; 2. Fidelité envers Ignace même. *p.* 43.

1. Fidelité de Dieu envers l'Egliſe, pour l'intérêt de laquelle il ſuſcita Ignace, en lui inſpirant le deſſein d'une vie Apoſtolique. C'étoit un tems où l'héréſie s'élevoit de toutes parts; & Dieu pour la combattre & pour défendre ſon Egliſe, appella ſaint Ignace. Voilà ce qui a rendu les enfans d'Ignace ſi odieux à tous les hérétiques: haine dont ils doivent ſe glorifier. Quelle étoit la ſource la plus commune des déſordres qui regnoient dans l'Egliſe? l'ignorance des vérités de la foi. Dieu donc envoya Ignace pour enſeigner & par lui-même & par ſes ſucceſſeurs, pour catéchiſer, pour inſtruire la jeuneſſe, pour ouvrir des écoles publiques, où l'on apprît, non point préciſément les ſciences prophanes, mais la ſcience du ſalut. *p.* 44. 52.

2. Fidélité de Dieu envers Ignace, le rendant capable de ſoutenir une ſi ſainte entrepriſe, & par des dons extraordinaires de la grace les mettant en état de l'exécuter. C'étoit un homme ſans lettres

& ſans étude : mais Dieu tout-à-coup l'éclaira dans ſa retraite, & lui communiqua les plus ſublimes connoiſſances. Non-ſeulement Ignace fut éclairé d'en-haut pour lui-même, mais pour la conduite des autres : il n'y a, pour en être convaincu, qu'à lire ce livre admirable des exercices qu'il compoſa. C'étoit un étranger, un mendiant, un inconnu : mais Dieu lui promit de lui être propice à Rome, & il le fit. Cependant le Ciel permit qu'Ignace fût perſécuté ; il eſt vrai : mais être perſécuté pour la juſtice, & tirer de ſes perſécutions de nouveaux avantages pour faire connoître & aimer Dieu, ne ſont-ce pas des graces & des effets de la fidélité de Dieu ? En quelqu'état que nous ſoyons, ſi c'eſt Dieu qui nous y engage, il nous y ſoutiendra. *p.* 52. 64.

II. Partie. Fidélité d'Ignace à ſuivre la vocation de Dieu. Fidelité néceſſaire, & ſans laquelle il ne pouvoit être un parfait miniſtre du Dieu vivant. Fidélité qui ſe réduiſit à deux choſes : 1. au ſoin qu'il prit d'acquérir toutes les diſpoſitions requiſes pour ſon miniſtère ; au zéle qu'il fit paroître dans l'exercice de ſon miniſtère. *p.* 64. 65.

2. Soin qu'il prit d'acquérir toutes les diſpotions requiſes pour ſon miniſtère. Ce fut en effet pour cela qu'Ignace travailla d'abord à acquérir toutes les vertus que demande le miniſtère Evangélique, ſur-tout une parfaite mortification. Comment ſe traita-t-il dans la grotte de Manreze ? Ce fut pour cela qu'à l'âge de trente-trois ans, il s'abbaiſſa juſqu'à ſe renfermer avec des enfans dans une école, pour y apprendre les lettres ; pour cela, qu'il vint continuer ſes études à Paris, mendiant lui-même ſon pain de porte en porte, afin de fournir à ſa ſubſiſtance. Choſe merveilleuſe ! c'eſt là que ce zélé diſciple devint bientôt maî-

tre, & qu'il jetta les premiers fondemens de son Institut, en s'associant des compagnons, *p.* 67. 76.

2. Zéle qu'il fit paroître dans l'exercice de son ministère. Sans parler de tout le reste, il suffit de considérer cette compagnie dont il forma le dessein, dont il fut l'instituteur & le conducteur, & dont l'unique fin est la gloire de Dieu & la sanctification des ames. Dire d'Ignace qu'il a été le fondateur de la Compagnie de Jesus, c'est faire en un mot l'éloge complet de son zéle : car c'est donner à entendre que non content de glorifier Dieu par lui-même, il l'a glorifié encore par tant de missionnaires, de prédicateurs, de directeurs des consciences, de sçavans hommes, de martyrs. Soyons fidéles à Dieu comme ce grand Saint, en remplissant les devoirs de notre état. La fidélité de Dieu consiste à nous donner sa grace, & notre fidélité doit consister à agir avec la grace de Dieu. *p.* 76. 88.

Sermon pour la Fête de Notre-Dame des Anges, sur l'indulgence de Portiuncule. Page 89.

DIVISION. *Ce pauvre a prié, & le Seigneur l'a exaucé.* Ce pauvre, c'est saint François, priant dans l'Eglise de Portiuncule, & demandant à Jesus-Christ, par l'intercession de Marie, une indulgence pléniere pour tous les pécheurs qui visiteroient cette Eglise avec les dispositions convenables. François qui prie pour les pécheurs, & qui par le mérite de sa personne est digne d'être exaucé, 1. Partie. Marie qui intercéde pour François, & qui s'y trouve engagée par les plus puissans motifs, 2. Partie. Jesus-Christ qui accorde en faveur de l'un & de l'autre une indul-

gence que nous devons regarder comme un des dons de Dieu les plus eſtimables, 3. Partie. *p.* 89. 91.

I. Partie. François qui prie pour les pécheurs, & qui par le mérite de ſa perſonne eſt digne d'être exaucé. Car qu'étoit-ce que François? 1. un pauvre volontaire, 2. un pauvre crucifié, 3. un pauvre déſintéreſſé pour lui-même & zélé pour le prochain. *p.* 91. 93.

Un pauvre volontaire, un pauvre Evangélique, inſtituteur d'un ordre de pauvres, parfaits imitateurs de la pauvreté de Jeſus-Chriſt. En falloit-il davantage pour lui faire trouver grace auprès de Dieu, qui ſe plaît à écouter juſqu'aux ſimples déſirs des pauvres? *p.* 93. 97.

2. Un pauvre crucifié, c'eſt-à-dire, un pauvre revêtu de la mortification de Jeſus-Chriſt, juſqu'à porter les ſtigmates de ce Dieu Sauveur. Quelle auſtérité de vie, quels jeûnes, quel renoncement à tous les plaiſirs! Eſprit de pénitence qu'il a laiſſé en héritage à ſes enfans. Or combien Dieu devoit-il être touché de la priere d'un homme en qui il découvroit des traits ſi marqués & une ſi parfaite image de ſon Fils? Jeſus-Chriſt prie pour nous dans le ciel en montrant à ſon Pere les cicatrices de ſes plaies; & François prioit ſur la terre en montrant à Dieu les mêmes bleſſures imprimées ſur ſon corps. *p.* 97. 102.

3. Un pauvre déſintéreſſé. Pour qui adreſſoit-il ſes vœux au ciel? pour les autres, & non pour lui-même. Nos prieres n'ont pas la même efficace auprès de Dieu, parce que nous ne ſommes, ni pauvres de cœur, comme ſaint François, ni crucifiés au monde, ni charitables & déſintéreſſés. *p.* 102. 108.

II. Partie. Marie qui intercéde pour François, & qui s'y trouve engagée par deux grands

motifs : 1. motif de piété maternelle, 2. motif d'intérêt propre. 108. 109.

1. Motif de piété maternelle envers saint François. Car la Mere de Dieu ne devoit-elle pas spécialement chérir un homme qui faisoit une profession particuliere de lui appartenir, & qui dans l'Eglise de Portiuncule voulut contracter une alliance étroite avec elle, en se dévouant à son service & la choisissant pour chef de son ordre ? Quand donc François à la tête de ses enfans prioit au pied de l'Autel, Marie prosternée devant le thrône du Seigneur lui présentoit elle-même leur priere. *p.* 109. 113.

2. Motif d'intérêt propre. De quoi s'agissoit-il dans la concession de l'indulgence que demandoit saint François ? l'Eglise de Portiuncule érigée sous le nom de Marie & sous le glorieux titre de Notre-Dame des Anges, étoit dans un abandon qui la déshonoroit, & il étoit question de la mettre dans un nouveau lustre en y attirant les peuples & y rétablissant le culte de la Reine du ciel. De plus il s'agissoit de favoriser un ordre, qui de tous les ordres de l'Eglise devoit être un des plus ardens défenseurs des priviléges de cette Vierge, sur-tout de son immaculée conception. Ce n'est point en vain qu'on honore Marie & qu'on se confie en elle, lorsque ce n'est point un stérile honneur qu'on lui rend, ni une confiance présomptueuse qu'on a dans sa médiation. *p.* 113. 119.

III. Partie. Jesus-Christ qui accorde en faveur de Marie & de saint François, une indulgence que nous devons regarder comme un des dons de Dieu les plus estimables. Entre les autres indulgences, celle-ci est une des plus authentiques & des plus assurées : 1. parce que c'est une indulgence accordée immédiatement par Jesus-Christ ; 2. parce que c'est une indulgence attestée par les mi-

racles les plus certains ; parce que c'eſt une indulgence répandue parmi le peuple chrétien avec un merveilleux progrès des ames. *p.* 119. 122.

1. Indulgence accordée immédiatement par Jeſus-Chriſt ! donc Indulgence qui doit être infaillible. François néanmoins en communiqua avec le ſouverain Pontife : car tel eſt l'ordre & l'eſprit de Dieu, que toute révélation ſoit ſoumiſe au tribunal & au jugement de l'Egliſe. En quoi la conduite de ſaint François condamne bien celle des hérétiques qui ne veulent s'en rapporter qu'à eux-mêmes. *p.* 122. 125.

2. Indulgence atteſtée par des miracles certains, quoi qu'en puiſſent dire ces prétendus eſprits forts, qui demandent des miracles pour croire, & qui ne veulent croire nul miracle. *p.* 125. 127.

3. Indulgence répandue parmi le peuple chrétien avec un merveilleux progrès des ames. C'eſt ce qu'ont éprouvé tant de pécheurs convertis, tant de Chrétiens lâches excités & ranimés ; tant de juſtes mêmes ſanctifiés. Du reſte, pour gagner cette indulgence pléniere, il faut renoncer pleinement au péché ; & voilà pourquoi il y en a très-peu à qui elle ſoit appliquée. Ne négligeons rien pour profiter d'un avantage ſi précieux. *p.* 127. 132.

Sermon pour la Fête de ſaint Louis Roi de France. Page 133.

DIVISION. Saint Louis a été un grand Saint, parce qu'étant né Roi, il a fait ſervir ſa dignité à ſa ſainteté, 1. Partie. Saint Louis a été un grand Roi, parce qu'il a ſçu, en devenant ſaint, faire ſervir ſa ſainteté à ſa dignité, 2. Partie. *p.* 133. 138.

I. PARTIE. Saint Louis a été un grand Saint, parce qu'étant né Roi, il a fait servir sa dignité à sa sainteté. En effet, sa grandeur n'a servi qu'à le rendre, 1. humble devant Dieu avec plus de mérite, 2. charitable envers le prochain avec plus d'éclat, 3. sévère à soi-même avec plus de force & de vertu. *p.* 138. 141.

1. Humble devant Dieu. Tout Roi qu'il étoit il ne se considéra que comme un sujet né pour dépendre de Dieu & pour obéir à Dieu ; & il préféra toujours la qualité de Chrétien à celle de Roi. De-là procédoit ce zéle admirable qu'il eut pour tout ce qui concernoit la gloire de Dieu & de son culte. De-là ce zéle pour la propagation de l'Evangile, ce zéle pour l'intégrité & l'unité de la foi, ce zéle pour la discipline de l'Eglise, ce zéle pour la réformation & la pureté des mœurs, ce zéle de la maison de Dieu qui le dévoroit. Or ce zéle n'eut de si merveilleux succès, que parce qu'il étoit soutenu de la puissance Royale. *p.* 141. 151.

2. Charitable envers le prochain : rendant lui-même justice à tout le monde, se familiarisant avec les pauvres, portant en terre les corps de ses soldats tués dans une sanglante bataille, fondant des hôpitaux sans nombre. Or à tout cela combien lui servit le pouvoir que lui donnoit la dignité de Roi ? *p.* 151. 155.

3. Sévère à soi-même. Austérité, qui dans le rang où le ciel l'avoit fait naître, doit être regardée comme un miracle de la grace. Car quel miracle qu'un Roi couvert du cilice, atténué de jeûnes, couché sous le sac & sur la cendre, toujours appliqué à combattre ses passions & à mortifier ses désirs ! Voilà notre condamnation. Saint Louis s'est sanctifié jusques sur le thrône : qui peut donc nous empêcher, chacun dans notre état, de nous sanctifier ? *p.* 155. 160.

II. PARTIE. Saint Louis a été un grand Roi, parce qu'il a ſçu, en devenant ſaint, faire ſervir ſa ſainteté à ſa dignité. Il a été grand dans la guerre, grand dans la paix, grand dans l'adverſité, grand dans la proſpérité, grand dans le gouvernement de ſon Royaume, grand dans ſa conduite avec les étrangers; & c'eſt à quoi lui a ſervi ſa ſainteté. *p.* 160. 162.

1. Grand dans la guerre & dans la paix. Il n'a point aimé la paix pour vivre dans l'oiſiveté, & il n'a point aimé la guerre pour ſatisfaire ſon ambition. Qui le rendoit ſi intrépide & ſi fier dans les combats? c'étoit le zéle de la cauſe de Dieu qu'il défendoit. *p.* 162. 164.

2. Grand dans l'adverſité. Exemple de ſa priſon où ſa ſeule ſainteté put ſi bien le ſoutenir. *p.* 165. 167.

3. Grand dans la proſpérité. Jamais la France n'avoit été plus floriſſante, ni le peuple plus heureux, parce que ſaint Louis ſe faiſoit une religion de contribuer à la félicité de ſes ſujets. *p.* 167. 168.

4. Grand dans le gouvernement de ſes Etats. Jaloux par piété d'y maintenir le bon ordre, il ſçut ſe faire obéir, craindre & aimer. Divers exemples. *p.* 168. 170.

5. Grand dans ſa conduite avec les étrangers. C'étoit dans le monde chrétien le pacificateur & le médiateur de tous les différends qui naiſſoient entre les Têtes couronnées. De toutes parts on avoit recours à lui, parce que l'on connoiſſoit ſa probité & ſon incorruptible équité. Exemples. *p.* 170. 173.

Fauſſe idée des libertins, qui ſe perſuadent qu'en ſuivant les régles de la ſainteté Evangélique, on ne peut réuſſir dans le monde. *p.* 173. 178.

Sermons pour des Vêtures & des Professions Religieuses.

I. Sermon sur l'état Religieux.

Le thréſor caché dans la Religion. Page 183.

DIVISION. *Le Royaume des cieux eſt ſemblable à un thréſor enterré dans un champ : l'homme qui l'a trouvé, le cache ; & tranſporté de joie il va vendre tout ce qu'il poſſéde, & achéte ce champ.* Quel eſt ce thréſor & où eſt-il caché, ſi ce n'eſt dans l'état religieux ? Le thréſor dont il eſt ici parlé, c'eſt le parfait Chriſtianiſme. Or voici les trois avantages de l'ame religieuſe : c'eſt qu'en quittant le monde & ſe conſacrant à la religion, elle trouve parfaitement le Chriſtianiſme, *invenit* ; 1. Partie. C'eſt qu'embraſſant une vie cachée, elle le met en ſûreté, *abſcondit*, 2. Partie. Et c'eſt que ne ſe réſervant rien, elle l'achéte au prix de toutes choſes, *& vendit univerſa quæ habet, & emit* ; 3. Partie. *p.* 183. 187.

I. PARTIE. Premier avantage de l'ame religieuſe, c'eſt qu'en quittant le monde & ſe conſacrant à la religion, elle trouve parfaitement le Chriſtianiſme, *Invenit.* Le Chriſtianiſme pur & ſans tache ne ſe trouve point dans le monde ; mais on le trouve dans l'état religieux : car c'eſt là qu'on trouve des communautés d'ames élûes, qui vivant dans la chair, comme parle l'Apôtre, ne vivent point ſelon la chair ; d'ames innocentes & tout enſemble pénitentes ; de ſaintes Vierges, qui uſent de ce monde comme n'en uſant point ; qui ſont crucifiées au monde, & à qui le monde eſt crucifié. Tout cela nous paroît grand & au-deſſus de l'homme ; mais tout cela eſt néceſ-

faire pour le vrai Christianisme. *p.* 188. 194.

Hors de la religion ce thréſor ne ſe trouve que rarement, ou même, à prendre le monde dans le ſens de l'Ecriture ; il ne s'y trouve point du tout. Car tout ce qui eſt dans le monde, eſt, ou concupiſcence de la chair, ou concupiſcence des yeux, ou orgueil de la vie. *p.* 194. 197.

En effet, en quoi conſiſte ce Chriſtianiſme qui eſt par excellence le don de Dieu ? dans la béatitude de la pauvreté, dans la gloire de l'humilité, dans le goût & l'attrait de l'auſtérité. Or voilà ce que le monde ne connoît point. Dans le monde il y a des pauvres, mais qui s'eſtiment malheureux de l'être. Dans le monde on voit des hommes humiliés, mais qui ont en horreur l'humiliation. Dans le monde on ſouffre, mais on eſt au déſeſpoir de ſouffrir. Il n'y a que la religion où l'on trouve des pauvres qui ſe font un bonheur de leur pauvreté ; il n'y a que la religion où l'on ſe glorifie d'être obſcur & humilié ; il n'y a que la religion où l'on ſouffre avec joie & où l'on ſe faſſe un plaiſir d'être mortifié.

II. Partie. Second avantage de l'ame religieuſe, c'eſt qu'embraſſant la vie religieuſe, elle met en ſûreté ce thréſor du Chriſtianiſme qu'elle a trouvé, *Abſcondit*. La retraite religieuſe eſt pour elle un préſervatif : 1. contre la corruption du monde, 2. contre les railleries & la cenſure du monde, 3. contre les vaines complaiſances & la fauſſe gloire du monde. *p.* 202. 204.

1. Préſervatif contre la corruption du monde. Car l'ame religieuſe s'étant ſéparée du monde ; elle eſt à couvert de la diſſipation du monde ; de ſes attraits, de ſes exemples, de ſes loix, de ſes uſages, & au lieu que le monde corrompt pour les mondains les choſes mêmes les plus indifférentes, la religion ſanctifie tout. *p.* 204. 210.

2. Préſervatif contre les railleries & la cenſure du monde. Il y a des ames dans le monde qui voudroient ſervir Dieu, mais le reſpect humain les arrête. Au lieu que l'ame religieuſe eſt indépendante des jugemens du monde, & que la cenſure, même du monde, ſeroit pour elle une raiſon de s'attacher à ſon devoir : car le monde ne cenſure les religieux, qu'autant qu'il les voit s'écarter de leur profeſſion. *p.* 210. 212.

3. Préſervatif contre les vaines complaiſances & la fauſſe gloire du monde. Qu'un Chrétien du monde faſſe la moindre partie de ce que fait une ame religieuſe, on l'exalte, on le canoniſe, & les loüanges qu'il reçoit, ſont une dangereuſe tentation pour lui : mais dans la religion la vie parfaite eſt une vie ordinaire, & par conſéquent à l'abri de toutes les atteintes d'une vanité ſecrette. *p.* 212. 215.

III. PARTIE. Troiſiéme avantage de l'ame religieuſe, c'eſt qu'elle donne tout pour poſſéder ce précieux thréſor du Chriſtianiſme : *Vendit univerſa quæ habet, & emit.* On voudroit être Chrétien dans le monde, mais en même-tems on voudroit qu'il n'en coûtât rien. Dans la religion, on ſacrifie tout pour cela & l'on ſe dépouille de tout. Belles paroles dans le monde prétendu-chrétien, belle apparence de réforme ; mais dans la pratique, oiſiveté, molleſſe, amour-propre. Dans la religion, exercices pénibles, jeûnes, veilles, ſilence, pauvreté, offices divins, &c. *p.* 215. 220.

Dans le monde on profeſſe le Chriſtianiſme, mais en même-tems on fait dans le monde ſa volonté & on veut toujours la faire. Dans la religion on y renonce, & n'eſt-ce pas le plus grand de tous les ſacrifices ? la plûpart des vertus du monde ſont des vertus païennes ; dans la religion ce ſont des vertus vraîment chrétiennes. Erreur de Luther, lorſqu'il oſa avancer que les

vœux de la religion n'ajoutoient rien à la sainteté du baptême, & qu'un simple Chrétien donnoit autant à Dieu qu'un religieux. *p.* 220. 226.

II. Sermon sur l'état religieux.

Le choix que Dieu fait de l'ame Religieuse, & que l'ame Religieuse fait de Dieu. Page 227.

DIVISION. *Souvenez-vous-en, Israël, & ne l'oubliez jamais : vous choisissez aujourd'hui le Seigneur, afin qu'il soit votre Dieu ; & le Seigneur vous choisit aujourd'hui, afin que vous soyez son peuple particulier.* Ces paroles expriment parfaitement ce qui se passe entre Dieu & l'ame religieuse, lorsqu'elle se consacre à la religion. Le choix que l'ame religieuse fait de Dieu, afin qu'il soit particulierement son Dieu, 1. Partie. Le choix que Dieu fait de l'ame religieuse, afin qu'elle soit particulierement sa créature, 2. Partie. *p.* 227. 231.

I. PARTIE. Le choix que l'ame religieuse fait de Dieu, afin qu'il soit particulierement son Dieu. 1. Choix glorieux à Dieu, 2. choix heureux pour l'ame religieuse, 3. choix qui lui rend Dieu souverainement nécessaire, 4. choix après lequel aussi Dieu lui suffit, 5. choix enfin par où Dieu devient spécialement & plus proprement son Dieu. *p.* 231. 233.

1. Choix glorieux à Dieu. Car c'est reconnoître authentiquement l'excellence de l'être de Dieu & sa souveraineté, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui mérite que nous quittions tout pour le posséder : Hommage qui lui est dû, & qu'il

ne reçoit dans toute ſon étendue, que de l'ame religieuſe. *p.* 233. 237.

2. Choix heureux pour l'ame religieuſe. Ce choix eſt pour elle une aſſurance auſſi grande qu'on peut l'avoir en cette vie, qu'elle aime Dieu de cet amour parfait dont la grace eſt inſéparable. *p.* 237. 240.

3. Choix qui rend Dieu ſouverainement néceſſaire à l'ame religieuſe. Si par ſon infidélité elle venoit à ne pas trouver Dieu dans la religion, ne pouvant d'ailleurs y trouver les conſolations du monde, quelle ſeroit ſa reſſource? Du reſte heureuſe néceſſité qui l'oblige à s'attacher à Dieu. *p.* 240. 243.

4. Choix après lequel auſſi, Dieu ſuffit à l'ame religieuſe. Les mondains comblés des biens du monde, ne ſont pas encore contens : l'ame religieuſe avec Dieu ſeul joüit d'une paix parfaite, & nous ſert de preuve ſenſible, pour connoître comment Dieu ſeul fera dans le ciel toute notre béatitude. *p.* 243. 246.

5. Choix par où Dieu devient ſpécialement & plus proprement le Dieu de l'ame religieuſe. Dieu lui tient lieu de tout; il eſt donc particulierement ſon Dieu. De plus, il eſt le Dieu de tout l'univers par la néceſſité de ſon être : mais il eſt plus proprement le Dieu de l'ame religieuſe par le choix libre & volontaire qu'elle a fait de lui. *p.* 247. 251.

II. PARTIE. Le choix que Dieu fait de l'ame religieuſe, afin qu'elle ſoit particulierement ſa créature. Elle ne pouvoit choiſir Dieu, ſi Dieu auparavant ne l'avoit choiſie & recherchée. Mais pourquoi Dieu l'a-t-il choiſie? 1. afin qu'elle ſoit ſainte; 2. afin qu'elle ſoit irrépréhenſible; 3. afin qu'elle ſerve de modéle aux Chrétiens du ſiécle. Et c'eſt ainſi qu'elle appartient ſpécialement à Dieu, & qu'elle en eſt particulierement la créature. *p.* 251. 253.

1. Afin qu'elle ſoit ſainte : car Dieu l'a choiſie, afin qu'elle ſoit plus dévouée à ſon ſervice. Or Dieu étant ſaint & le Saint des ſaints, dit ſaint Chryſoſtôme, il veut & il doit être ſervi par des ſaints. Et n'eſt-ce pas de quoi ſont remplies tant de communautés religieuſes ? *p.* 253. 256.

2. Afin qu'elle ſoit irréprehenſible. Dans l'état religieux une ſainteté ordinaire ne ſuffit pas. Il faut une ſainteté irréprochable, une ſainteté à l'épreuve de toute cenſure, une ſainteté où le monde, ce monde critique & ſi attentif à obſerver les perſonnes religieuſes, ne puiſſe découvrir aucune tache. Il faut pour l'honneur de Dieu que les religieux puiſſent dire aux mondains, ce que ſaint Paul diſoit aux païens : *Capite nos ;* examinez-nous, & voyez s'il y a rien dans toute notre conduite que vous ayez droit de reprendre. *p.* 256. 261.

3. Afin qu'elle ſerve de modéle aux Chrétiens du ſiécle. Car qu'eſt-ce qu'un vrai religieux, ſinon un Chrétien parfait ; & une image vivante de la perfection Evangélique ? *p.* 261. 263.

Les perſonnes religieuſes ſont donc le peuple de Dieu particulier, & d'une façon plus propre ſes créatures, puiſque rien ne leur manque pour être totalement, uniquement, & irrévocablement à Dieu. *p.* 263. 267.

III. Sermon ſur l'état religieux.

Le Renoncement Religieux, & les récompenſes qui lui ſont promiſes. Page 268.

DIVISION. *Pierre prenant la parole, dit à Jeſus-Chriſt : Vous voyez, Seigneur, que nous avons tout quitté, & que nous vous avons ſuivi, quelle récompenſe en recevrons-nous donc ? Jeſus-Chriſt leur répondit : Je vous dis en vérité qu'au*

tems de la réſurrection, vous qui m'avez ſuivi, vous ſerez aſſis ſur des thrônes pour juger les douze tribus d'Iſraël. Et quinconque aura quitté ſa maiſon, ſes freres & ſes ſœurs, ſon pere ou ſa mere, recevra le centuple, & aura pour héritage la vie éternelle. Voilà en quoi conſiſte le renoncement religieux, & le fruit que l'ame religieuſe en doit eſpérer. Voilà ce qui a porté tant de Chrétiens à ſe ſéparer du monde, & à ſe dépouiller de tout pour ſuivre Jeſus-Chriſt. Avoir tout quitté pour Jeſus-Chriſt, c'eſt pour l'ame religieuſe une grace ineſtimable, & le fonds de toutes les graces dont elle eſt redevable à Dieu dans la religion, 1. Partie. Avoir droit aux promeſſes de Jeſus-Chriſt, c'eſt pour l'ame religieuſe une récompenſe & une béatitude commencée, mais qu'elle doit ſoutenir par ſa ferveur & qu'elle doit continuellement mériter dans la religion, 2. Partie. *p.* 268. 275.

I. Partie. Avoir tout quitté pour Jeſus-Chriſt, c'eſt pour l'ame religieuſe une grace ineſtimable, & le fonds de toutes les graces dont elle eſt redevable à Dieu dans la religion. Bien-loin de ſe glorifier du ſacrifice qu'elle a fait; elle en doit remercier Dieu, qui lui a inſpiré le deſſein de renoncer, 1. à des biens onéreux, 2. à des biens contagieux, 3. à des biens qui dans la viciſſitude continuelle des choſes de la vie, & plus encore dans l'inévitable néceſſité de la mort, n'aboutiſſent qu'à affliger l'homme & à le rendre malheureux. *p.* 275. 278.

1. Biens onéreux, je dis onéreux pour la conſcience: ce ſont de grandes charges devant Dieu, à qui il en faut rendre compte. Les vrais Chrétiens en ont tremblé, lorſqu'ils ont été pourvus de ces biens. Mais l'ame religieuſe en eſt déchargée; & n'eſt-il pas plus avantageux pour elle de ne les point poſſéder, que de les avoir & de cou-

tir le risque affreux de se perdre ? A quoi a-t-elle proprement renoncé ? Est-ce à l'agréable de ces biens ? non : puisqu'il est même défendu aux Chrétiens de ce siécle. Elle n'a donc fait, à le bien prendre, que se délivrer de ce que ces biens ont de pénible. *p.* 278. 285.

2. Biens contagieux. Biens qui souillent l'ame par la cupidité qu'ils y allument. Il est d'une extrême difficulté de les posséder sans s'y attacher ; & en s'y attachant, il n'est pas possible de se sauver. C'est donc un parti bien plus aisé à l'ame religieuse, de s'en défaire tout-d'un-coup, & de s'épargner ainsi tant de combats que les Chrétiens du siécle ont à soutenir, pour accorder ensemble la possession de ces biens & le soin de leur salut. *p.* 285. 290.

3. Biens qui dans la vicissitude continuelle des choses de la vie & dans l'inévitable nécessité de la mort, n'aboutissent qu'à affliger l'homme & à le rendre malheureux. Ce sont des biens fragiles ; mille accidens les font perdre, la mort au moins les enléve : & sur cela à quels chagrins ne sont pas exposés les gens du monde ; tandis que l'ame religieuse est indépendante de toutes les calamités publiques ou particulieres, & qu'elle voit sans regret approcher la mort ? *p.* 290. 292.

II. Partie. Avoir droit aux promesses de Jesus-Christ, c'est déja pour l'ame religieuse une récompense & une béatitude commencée, mais qu'elle doit soutenir par sa ferveur, & qu'elle doit continuellement mériter dans la religion. Trois promesses de Jesus-Christ : 1. confiance au jugement de Dieu, & même supériorité & prééminence, 2. le centuple en ce monde ; 3. la vie éternelle. *p.* 292. 294.

1. Confiance au jugement de Dieu, & même supériorité & prééminence. Exemple de saint Hi-

larion qui s'écrioit à la mort : *Sors, mon ame, que crains-tu ? il y a près de soixante & dix ans que tu sers Dieu.* Outre la confiance, supériorité & prééminence : *Je vous dis en vérité, qu'au tems de la résurrection, vous qui m'avez suivi, vous serez assis sur des thrônes pour juger les douze tribus d'Israël.* En effet, la vie des personnes religieuses sera la condamnation des mondains. *p.* 294.

2. Le centuple en ce monde. Qu'est-ce que ce centuple ? la liberté de l'esprit, la paix intérieure, les dons de la grace. Erreur du mondain qui voudroit joüir de ce centuple, sans se mettre auparavant dans les dispositions nécessaires. Il est vrai qu'il y a des ames religieuses qui ne le goûtent pas : mais pourquoi ? parce qu'elles ne sont pas vraîment religieuses selon l'esprit & le cœur. *p.* 300. 308.

3. La vie éternelle dans l'autre monde. Ainsi l'a dit en termes formels le Fils de Dieu : *Quiconque aura quitté sa maison, ses freres & ses sœurs, son pere ou sa mere, recevra le centuple, & possédera la vie éternelle.* Or de telles espérances & de tels avantages ne sont-ils pas déja pour l'ame religieuse une félicité anticipée ; & qu'y a-t-il de plus propre à exciter sa ferveur ? *p.* 308. 311.

IV. Sermon sur l'état Religieux.

L'opposition mutuelle des Religieux & des Chrétiens du siécle. Page 312.

DIVISION. Rien n'est plus capable de confondre la lâcheté des Chrétiens du siécle, que de considérer la perfection de l'état religieux, 1. Partie. Et rien n'est plus propre à consoler les religieux & à les confirmer dans leur vocation,

que d'enviſager les malheurs preſque inévitables & les obligations des Chrétiens du ſiécle, 2. Partie. *p.* 312. 317.

I. PARTIE. Rien n'eſt plus capable de confondre la lâcheté des Chrétiens du ſiécle, que de conſidérer la perfection de l'état religieux. Cette vûe, 1. leur découvre ſenſiblement ce qu'ils doivent être & ce qu'ils ne ſont pas; 2. les détrompe de l'erreur dont ils ſe préviennent ſouvent, que la loi de Dieu eſt pour eux quelque choſe d'impraticable; 3. réfute toutes les excuſes qu'ils alléguent, quand on leur reproche leur pareſſe & leur négligence dans la voie de Dieu. *p.* 317. 319.

1. Cette vûe découvre ſenſiblement aux Chrétiens du ſiécle ce qu'ils doivent être & ce qu'ils ne ſont pas. Dans les premiers ſiécles de l'Egliſe il n'y avoit point de religieux, parce que les Chrétiens, vivant en Chrétiens, étoient alors comme autant de religieux. Dans la ſuite des tems, cet heureux état du Chriſtianiſme a changé par le déréglement des mœurs; & Dieu a ſuſcité les religieux, afin qu'ils fuſſent pour les Chrétiens du ſiécle une image ſenſible de la perfection dont ils ſont déchus & où ils doivent tendre. Que doivent-ils donc dire en voyant la ſainteté de la profeſſion religieuſe? ce que diſoit à peu près ſaint Antoine après avoir vû ſaint Paul anachoréte: *Malheur à moi qui porte en vain le nom de Chrétien. p.* 319. 329.

2. Cette vûe détrompe les Chrétiens du ſiécle de l'erreur dont ils ſe préviennent ſouvent, que la loi de Dieu eſt pour eux quelque choſe d'impraticable. Quand ils voient tant de religieux pratiquer les conſeils même les plus héroïques, comment peuvent-ils ſe perſuader que l'obſervation des préceptes leur eſt impoſſible? *Non poteris quod iſti & iſtæ?* quoi? vous ne pourrez

pas faite au moins une partie de ce que font ceux-ci & celles-là ? *p.* 329. 333.

3. Cette vûe réfute toutes les excuſes qu'alléguent les Chrétiens du ſiécle, quand on leur reproche leur pareſſe & leur négligence dans la voie de Dieu. Quel prétexte peut les juſtifier ? eſt-ce la naiſſance, l'éducation, l'âge, le tempérament, les infirmités ? mais ils voient dans les communautés religieuſes des perſonnes de toute condition, de tout âge, de tout tempérament, porter avec conſtance & même avec une ſainte allégreſſe tout le poids de la régle la plus auſtère. *p.* 333. 335.

II. PARTIE. Rien n'eſt plus propre à conſoler les Religieux & à les confirmer dans leur vocation, que d'enviſager, 1. les misères preſque inévitables des Chrétiens du ſiécle, leurs obligations indiſpenſables juſqu'au milieu du monde. *p.* 335. 336.

1. Les misères preſque inévitables des Chrétiens du ſiécle. Le Religieux a ſes croix, mais n'en a-t-on pas dans le monde ; & croix pour croix, celles de la Religion ne valent-elles pas mieux, puiſqu'elles ſont ſalutaires ? On dépend dans la Religion : ne dépend-t-on pas dans le monde, & la ſervitude n'y eſt-elle pas incomparablement plus dure ? Ainſi du reſte ? *p.* 336. 342.

2. Les obligations indiſpenſables des Chrétiens du ſiécle. Obligations auxquelles leur ſalut eſt attaché ; obligations qui dans ce qu'elles ont de plus eſſentiel & de plus onéreux, ſont auſſi étroites pour les perſonnes du monde que pour les Religieux ; enfin, obligations que les perſonnes du monde ne peuvent néanmoins remplir qu'avec des violences extrêmes. Au lieu que les ames religieuſes ont toutes les facilités imaginables pour s'acquitter ; ſoit des devoirs communs à tous les états du Chriſtianiſme

nisme, soit des devoirs propres de leur profession. Du reste, avantages qui ne diminuent en rien le mérite du sacrifice que font à Dieu les personnes religieuses. *p.* 342. 350.

V. Sermon sur l'état Religieux.

Comparaison des Personnes religieuses avec Jesus-Christ ressuscité. Page 351.

DIVISION. *Si nous sommes entés en Jesus-Christ par la ressemblance de sa mort, nous le serons en même-tems par la ressemblance de sa résurrection.* Etat de Jesus-Christ ressuscité, vrai modéle de la perfection religieuse : ou vie religieuse dans sa perfection, fidéle image de l'état de Jesus-Christ ressuscité. Conformité de l'état religieux avec l'état de Jesus-Christ ressuscité, soit par rapport au corps, soit par rapport à l'ame. Par rapport au corps : c'est ce que fait l'angélique pureté que professent les personnes religieuses, 1. Partie. Par rapport à l'ame, c'est ce que fait l'entier éloignement du monde, & l'intime commerce avec Dieu où vivent les personnes religieuses, 2. Partie, *p.* 351. 358.

I. PARTIE. Conformité de l'état religieux avec l'état de Jesus-Christ ressuscité par rapport au corps : c'est ce que fait l'angélique pureté que professent les personnes religieuses. Quatre qualités des corps glorieux, selon saint Paul, & en particulier du corps de Jesus-Christ ressuscité. 1. Corps tout spirituel, *Surget corpus spirituale.* 2. Corps incorruptible, *Surget in incorruptione.* 3. Corps tout éclatant de gloire, *Surget in gloria.* 4. Corps plein de force, *Surget in virtute.* Or voilà dans une vierge dévouée à Dieu les quatre effets

de la chasteté. *p.* 358. 361.

1. Corps tout spirituel, *Surget corpus spirituale*: c'est-à-dire, corps affranchi de la servitude des sens. Tel fut celui de Jesus-Christ ressuscité, tels seront ceux des bienheureux après la résurrection, & tel est l'état où le vœu de chasteté met une personne religieuse. *p.* 361. 364.

2. Corps incorruptible, *Surget in incorruptione.* La chasteté semblable à ce précieux parfum que Magdelaine répandit sur les pieds du Sauveur du monde, est dans la pensée des Peres, comme un baume sacré qui maintient le corps d'une épouse de Jesus-Christ dans une intégrité parfaite. Hors de la religion elle seroit en danger de se corrompre, mais l'état religieux est pour elle un préservatif assuré. *p.* 364. 366.

3. Corps tout éclatant de gloire, *Surget in gloriâ.* C'est une inviolable chasteté qui fait aux yeux de Dieu le plus bel agrément d'une vierge. C'est elle qui l'éleve à la noble alliance qu'elle contracte avec le Verbe de Dieu, en devenant l'épouse de l'Agneau. *p.* 366. 368.

4. Corps plein de vertu & de force, *Surget in virtute.* La pureté des corps glorieux après la résurrection sera une pureté sans effort; mais la pureté d'une vierge sur la terre est une pureté victorieuse, qui résiste & qui triomphe. *p.* 368. 369.

Du reste, tout cela demande dans les personnes religieuses un grand soin de se conserver, & l'exercice de toutes les vertus nécessaires pour se maintenir. Morale que les Chrétiens du siécle doivent s'appliquer à eux-mêmes. *p.* 369. 375.

II. PARTIE. Conformité de l'état religieux avec l'état de Jesus-Christ ressuscité par rapport à l'ame: c'est ce que fait l'entier éloignement du monde & l'intime commerce avec Dieu où vivent les personnes religieuses. Comment vécut Jesus-

Christ sur la terre pendant les quarante jours qu'il y demeura après sa résurrection ? Il y fut séparé du commerce des hommes ; 2. si de tems en tems il se fit voir à ses Disciples, ce ne fut que pour des besoins importans ; 3. dans ces apparitions il vit ses Disciples & leur parla, mais en leur témoignant toujours une sainte impatience de les quitter ; 4. du reste, il n'eut d'entretien qu'avec Dieu ; & toute sa conversation fut dans le ciel. Or n'est-ce pas là en figure & en abbrégé la vie d'une ame religieuse ? p. 375. 377.

1. Jesus-Christ fut séparé du commerce des hommes ; & toute la vie d'une ame religieuse est une vie cachée avec Jesus-Christ en Dieu. p. 377. 379.

2. Jesus Christ de tems en tems se fit voir à ses Disciples, mais ce ne fut que pour des besoins importans ; pour les rassembler, pour les confirmer, pour les consoler, pour les instruire. Une ame religieuse ne doit avoir de commerce avec les Chrétiens du siécle, qu'autant que l'édification, le zéle, la charité, la nécessité le demandent. p. 379. 383.

3. Jesus-Christ dans ses apparitions vit ses Disciples & leur parla, mais en leur témoignant toujours une sainte impatience de les quitter. Dans les visites qu'une ame religieuse reçoit quelquefois de ses proches, elle n'aspire qu'à rentrer bientôt dans sa retraite & qu'à retourner à ses exercices. p. 383. 385.

4. Jesus-Christ n'eut d'entretien qu'avec Dieu ; toute sa conversation fut dans le ciel : & une ame religieuse n'est occupée que de Dieu, ni ne goûte que les choses du ciel. Heureuse vie dont elle comprend le bonheur, & dont elle rend sans cesse à Dieu des actions de graces. p. 385. 391.

VI. Sermon sur l'état religieux.

L'Alliance de l'Ame Religieuse avec Dieu. Page 392.

DIVISION. *Mon bien-aimé est à moi & je suis à lui.* C'est l'ame religieuse qui parle, & qui sous la figure de l'épouse des cantiques, nous fait connoître la sainte alliance qu'elle a contractée avec Dieu. Trois choses forment une alliance, le choix, l'engagement & la société. Que fait donc une jeune personne en embrassant la profession religieuse ? Elle choisit Dieu, 1. Partie : elle s'engage à Dieu, 2. Partie : elle s'acquiert, pour ainsi dire, un droit spécial sur tous les thrésors de Dieu & sur Dieu même, 3. Partie. p. 392. 395.

II. PARTIE. L'ame religieuse choisit Dieu. Car qu'est-ce que la profession religieuse ? le choix le plus singulier que Dieu puisse faire de la créature, & le choix le plus authentique que la créature puisse faire de Dieu. Dieu appelle l'ame, & l'ame lui répond. Or cette correspondance n'est rien autre chose que le choix qu'elle fait de Dieu. p. 395. 399.

Choix si excellent & si parfait, que l'ame religieuse a droit pour cela de quitter pere & pere, & de rompre en quelque sorte les liens les plus sacrés de la nature. Il n'en est pas de même des vierges du siécle. Toutes vierges qu'elles sont, elles n'ont pas encore choisi Jesus-Christ d'une maniere qui les autorise à se retirer de la maison paternelle. Il y a plus : non-seulement l'ame religieuse quitte pere & mere, mais elle se quitte encore elle-même. p. 399. 401.

Choix qui devient pour l'ame religieuse une

raiſon de ſervir Dieu avec toute la ferveur que demande ſon état. p. 401. 404.

II. PARTIE. L'ame religieuſe s'engage à Dieu. 1. Engagement ſacré. 2. Engagement ſolemnel. 3. Engagement irrévocable. p. 404. 406.

1. Engagement ſacré : car c'eſt un engagement de vœu. D'où il s'enſuit que c'eſt le plus grand de tous les engagemens, & qu'en ce qui regarde l'obſervance des choſes que l'ame religieuſe a voüées, elle ne peut commettre d'infidélité, qui ne tienne de la nature du ſacrilége. p. 406. 407.

2. Engagement ſolemnel. Il n'eſt appellé profeſſion, que parce qu'il eſt contracté à la face des autels & devant les miniſtres de l'Egliſe. Différence d'un vœu ſolemnel & d'un vœu particulier. L'Egliſe accepte le premier, & n'accepte pas l'autre. p. 407. 409.

3. Engagement irrévocable : les vœux de l'ame religieuſe ſont indiſſolubles. Elle a néanmoins encore tout à craindre de ſa volonté, qui par ſon inconſtance peut, non pas ſe dégager de l'obligation, mais ſe relâcher dans l'obſervation de ſes vœux, & voilà ce qui doit exciter ſa vigilance. p. 409. 413.

III. PARTIE. L'ame religieuſe acquiert un droit ſpécial ſur tous les thréſors de Dieu, & ſur Dieu même. Dieu eſt le Dieu de tout le monde ; mais il ſe donne ſpécialement aux ames qui ne veulent que lui & qui ne s'attachent qu'à lui. Or que veut autre choſe l'ame religieuſe, & quel autre bien ſe réſerve-t-elle ? Deux témoignages tirés de l'Ecriture, l'un de David, l'autre des Juifs lorſqu'ils entrerent dans la terre promiſe, p. 413. 418.

Il eſt vrai que l'ame religieuſe, en faiſant alliance avec Jeſus-Chriſt, fait alliance avec un Dieu pauvre, avec un Dieu humilié, avec un

Dieu crucifié, & qu'elle doit entrer avec lui en ſociété de peines & de maux; mais dans Jeſus-Chriſt tout s'eſt converti en bien. Ce ſont des maux pour les mondains qui n'en profitent pas, & qui les portent ſans conſolation : mais ce ſont des biens pour l'ame religieuſe, qui ſe les rend ſalutaires, & qui par la grace de Jeſus-Chriſt, y goûte une onction toute divine. p. 418. 421.

Voilà ce qui doit ſervir de modéle aux Chrétiens du ſiécle. L'exemple d'une ame religieuſe, ſa fidélité, ſa ferveur, ſa conſtance, ſon détachement, confond leur tiédeur, leur lâcheté, leurs attaches criminelles aux biens de la terre. Du reſte, quelque différence qu'il y ait entre l'état religieux & celui des gens du monde, deux vérités ſont certaines : 1. que les gens du monde peuvent eux-mêmes être parfaits dans leur état & ſelon leur état, comme les Religieux; 2. que non-ſeulement ils le peuvent, mais qu'ils y ſont indiſpenſablement obligés. p. 421. 426.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : Salut. Notre bien-amé Claude Rigaud, Directeur de notre Imprimerie Royale du Louvre, Nous ayant fait remontrer, qu'il ſouhaiteroit imprimer & donner au public *les Sermons du Pere Bourdaloüe pour l'Avent & le Carême, les Myſtères, les Panégyriques, les Do-*

minicales, les Exhortations & la Retraite spirituelle, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant & reconnoître son zéle : Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, d'imprimer ou faire imprimer lesdits Sermons ci-dessus spécifiés, en tels volumes, forme, marge, caractère, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de quinze années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Sermons, ci-dessus expliqués, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction étrangère ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant ; & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Livres ci-dessus énoncés sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie ; & qu'avant que de

les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Daguesseau; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Daguesseau, le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Exposant, ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le 13 jour du mois de Février, l'an de grace 1721, & de notre Regne le 6. *Signé*, Par le Roi en son Conseil. CARPOT. *Et scellé du grand Sceau de cire jaune.*

Et à côté est écrit : *Registré sur le Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 698, numero 755, conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13 Août 1703. A Paris du 15 Février 1721. Signé*, DELAULNE, *Syndic.*